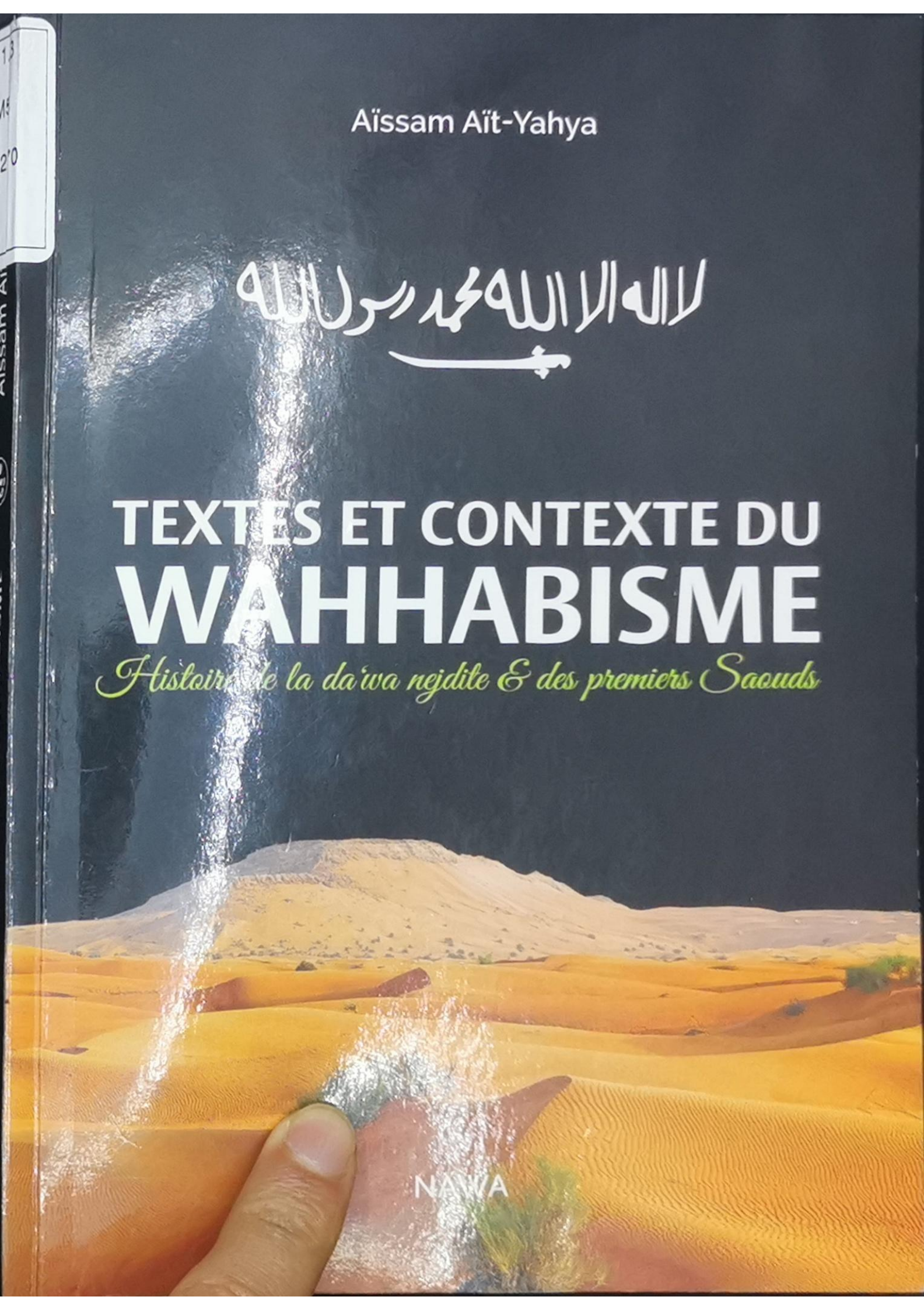
Aïssam Aït-Yahya

لا اله الا الله محمد رسول الله

TEXTES ET CONTEXTE DU WAHHABISME

Histoire de la da'wa nejdite & des premiers Saouds



NAWA

déjà nous apprendre un bon site d'information sur internet, une bonne page Facebook ou compte Twitter qui peuvent même permettre d'être directement en contact avec les acteurs sur le terrain. Mais cela permet aussi à leurs auteurs d'être invités sur les plateaux télés et de passer pour des experts. Si le jihad faisait déjà vendre tout et n'importe quoi, l'EI est une valeur sûre bien placée sur le marché du journalisme de sensation. Des carrières de « *jihadologue* » sont en train de se bâtir sous nos yeux[1], dans lesquelles barbouze et bêcheur se confondent. Le sensationnalisme hollywoodien du phénomène est proportionnel à la théâtralisation du journalisme de ses prétendus experts qui n'hésitent pas à attiser le feu, à exagérer, à travestir la réalité, et même à mentir[2] pour se rendre indispensables au système médiatique. Nous sommes sûr que si celui-ci se tarissait, ils se convertiraient tous très rapidement à l'actualité du moment.

Écrire aujourd'hui une œuvre de fond sur l'EI, autre que descriptive et informative, est donc assez impertinent, du moins pour l'instant. Mais alors pourquoi le mentionner si nous ne traitons pas précisément de ce sujet ? Comme beaucoup, nous percevons dans cette apparition, une certaine constante de l'Histoire. C'est-à-dire qu'il existe des lois immuables qui ne cessent de se répéter pour les civilisations humaines et pour notre Oumma en particulier.

Certains pourraient parler de cycle, nous citerons volontiers le verset :

اسْتِكْبَارًا فِي الْأَرْضِ وَمَكْرَ السَّيِّئِ ۚ وَلَا يَحِيقُ الْمَكْرُ السَّيِّئُ إِلَّا بِأَهْلِهِ ۚ
فَهَلْ يَنظُرُونَ إِلَّا سُنَّتَ الْأَوَّلِينَ ۚ فَلَن تَجِدَ لِسُنَّتِ اللَّهِ تَبْدِيلًا ۖ وَلَن تَجِدَ لِسُنَّتِ اللَّهِ تَحْوِيلًا

D'ailleurs, rares sont les auteurs qui ont compris cette prégnance de l'Histoire et qui sont donc dignes d'être lus. Nous ne pourrions que citer Pierre-Jean Luizard qui a senti ce retour de l'histoire dans son dernier ouvrage intitulé « *Le Piège Daesh* »[3]. Son livre a le mérite de ne pas sombrer dans le sensationnalisme primaire et la haine compulsive anti-islamique que l'on ne cesse

1. Durant la guerre froide, le même genre de journalistes pseudo-experts étaient surnommés « kremlinologue » ou « Soviétologue », en référence au Kremlin et l'URSS, quoique leurs analyses étaient énormément plus profondes et objectives que celles de nos contemporains.
2. On peut citer dans ce cas de figure le « journaliste » Samuel Laurent et certains de ses livres grotesques (particulièrement « *Al Qaïda en France* ») et qui avait tenté d'ailleurs, d'entrer personnellement en contact avec nous en 2013.
3. *"Le piège Daesh : État islamique ou le retour de l'Histoire"*, Éditions La découverte, 2015.

que trop bien chez certains, ceux chez qui les termes « califat » ou « charia » excitent les passions et obscurcissent la raison.

Mais plus que d'être le résultat d'une « Histoire bâclée par l'Occident qui revient se venger » comme semble le sous-entendre Pierre-Jean Luizard, l'organisation « Etat islamique » renvoie d'abord directement à des phénomènes historiques ayant déjà existé et qui semblent aujourd'hui clairement se reproduire. Elle n'est donc ni le fruit d'un complot, ni issue de causes totalement externes à la Oumma comme certains essaient de l'expliquer. Tel est le cas, par exemple, lorsque l'on tente de démontrer que la violence de l'intervention américaine en Irak en 2004 a participé à la création de l'EI : il est indéniable que cela a créé un mouvement accélérateur et facilitateur[1], mais les éléments capables de fonder ce mouvement étaient déjà présents.

L'influence historique, politique et religieuse est clairement visible : l'Etat islamique semble être l'héritier politique direct du mouvement religieux puritain issu du Nejd aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles né de la prédication du cheikh Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb. En fait, plus précisément : l'EI est une résurgence actuelle d'une forme passée du wahhabisme, auparavant délaissée ou abandonnée car extrême. Cette affirmation fera clairement l'objet de rejet et de polémique.

Cela est un constat commun de plus en plus partagé des deux cotés de la Méditerranée : théologiens, universitaires, presse spécialisée, musulmans ou non. Cette analogie et son argumentation se diffusent cercle après cercle. Le Huffington-post avait publié un article en Août 2014 qui proclamait : « *You can't understand ISIS if you don't know the History of Wahhabism in Saudi Arabia* »[2]. Et même s'il était orientalisant et très accusateur dans sa volonté de dénoncer un coupable derrière un prétendu éclairage, l'analogie est néanmoins réelle et c'est pourquoi elle est si facile à réaliser par tous[3]. Finalement, seuls

1. Tel est le sens de la parole d'Hillary Clinton lorsqu'elle dit « nous avons crée l'EI ». Ce qui fut compris au premier degré par la sphère complotiste comme « créé de toute pièce » et « agents US » ou « EI = plan de la CIA ». Bizarrement ici les adeptes de la conspiration acceptent le sens littéral apparent de cette déclaration publique, sans vouloir chercher ce qu'elle veut réellement signifier. Alors que n'importe qui faisant preuve d'un minimum de sérieux comprend qu'elle voulait dire que « Nous, les Américains (l'administration bush), sommes responsables de son émergence et de son succès par nos négligences et nos erreurs en Irak ».

2. « Vous ne pouvez pas comprendre DAECH si vous ne connaissez pas l'histoire du wahhabisme en Arabie Saoudite ».

3. http://www.huffingtonpost.com/alastair-crooke/isis-wahhabism-saudi-arabia_b_5717157.html.

Table des matières

- Mot de l'auteur 5
- Introduction 23
- Première partie : De la naissance de la da'wa nejdiya à la chute du premier émirat des Saouds (1745-1818) 39
- Deuxième partie : Le deuxième émirat des Saouds (1823-1891) 115
- Troisième partie : Du troisième émirat des Saouds à la fondation de l'état saoudien (1902-1932) 149
- Conclusion 187

BnF PHS

Mot de l'auteur

Lorsque nous avons rédigé notre « Théologie du complotisme musulman », le but était de déconstruire les processus de réflexion biaisés de la pensée complotiste.

Cette « école » et la méthodologie qu'elle défend ont malheureusement tendance à remplacer et à annuler les méthodologies scientifiques de certaines disciplines telles l'Histoire et la Géopolitique, dans la conscience de leurs adeptes. Dans le stade le plus avancé, le complotisme se muait en une espèce de messianisme mystique, attentiste et fataliste, paralysé par la puissance du complot des comploteurs que seuls une Divinité ou un être extraordinaire pouvaient déjouer pour sauver le peuple, le pays, ou l'humanité toute entière. Nous avons tenté de démontrer le caractère religieux du complotisme sans nier l'existence de complots et de manipulations qui ont toujours existé dans l'histoire politique humaine. La simple déviation -totalement irrationnelle- que nous avons condamnée, était d'en faire une grille de lecture absolue pour tous les événements contemporains et passés.

Cette approche est très souvent adoptée par les individus ayant un faible capital culturel qu'il soit religieux, politique ou historique. La simplification de la complexité, la négation de lois historiques, le refus de la causalité (entre autres) donnent l'illusion de clarté et facilitent la compréhension d'événements qui aurait nécessité un important et lourd investissement intellectuel, en temps et en savoir. Le complotisme offre une alternative rapide (*un clic sur le net*), convaincante, ayant réponse à tout, en flattant en plus l'ego de l'adepte (« *moi j'ai compris, les autres idiots et crédules sont manipulés* »).

Les événements irako-syriens forment depuis ces dernières années l'épicentre du phénomène complotiste, dans lequel se concentrent des dizaines de thèses concurrentes au vu de la multiplicité des acteurs en présence.

L'un d'eux, le fameux « État Islamique » est même devenu l'égérie de ces spécialistes ès-complots. Or, l'une des manières de réfuter ces élucubrations qui empêchent d'adopter une analyse réelle de la situation consiste tout simplement à refaire de l'Histoire.

L'Histoire permet non seulement de remettre la réalité à l'endroit, mais aussi de relativiser certains événements (puisqu'ils sont historiquement estampillables comme « déjà-vu »), d'être capable de statuer (adopter le bon jugement) et même de pronostiquer, raisonnablement mais sans certitude, la suite des événements. Tout cela sans mystification, ni thèses farfelues si facilement remplaçables par les pros-du-complot quand elles sont rattrapées et démenties par de nouveaux faits et par la réalité…

La nécessité d'interpréter historiquement les bouleversements de la géopolitique musulmane actuelle

L'émergence de l'organisation « État islamique » sur la scène géopolitique, n'a laissé personne indifférent. Si nous laissons de coté les querelles idéologiques et les diverses interprétations sur l'apparition de ce nouvel acteur, il reste quand même à résoudre le problème de la compréhension la plus juste de ce phénomène devenu majeur ; c'est-à-dire, la plus proche d'une réalité objective sans que les opinions personnelles n'orientent celle-ci ou ne créent de jugement de valeur.

Ayant rappelé l'importance de l'Histoire, le renouvellement de son écriture et de son enseignement, ainsi que l'importance de cette discipline dans le « *fiqh al-wâqi'* » qui permet une meilleure description et compréhension d'un environnement (avant de tirer des conclusions), nous ne pouvions évidemment qu'être tenté d'écrire sur ce sujet.

Beaucoup d'éléments nous y ont poussé (outre la réfutation du complotisme) : notamment la prise de responsabilité devant cette Histoire et devant les musulmans francophones, et bien entendu, la responsabilité devant Allah. Responsabilité que l'on se doit d'assumer bien plus encore quand nous nous assumons comme auteur engagé.

De plus, beaucoup de nos lecteurs attendaient que nous réagissions sur cette actualité précisément.

Mais puisque nous y sommes poussé, et au risque de décevoir, notre approche sera totalement indirecte, voire même assez éloignée de cette chaude actualité pleine de rebondissements, car comme nous l'avons dit nous préférons traiter du sujet en étudiant l'histoire lointaine et les origines des mouvements et des écoles pour comprendre la réalité présente, fidèle à notre méthode et à notre enseignement.

Peut-être est-ce là une manière assez simple d'aborder un sujet extrêmement sensible et polémique sur un terrain glissant rempli d'embûches… ? Pas vraiment, car nous pensons qu'il y a ici, une difficulté réelle à traiter d'un sujet trop actuel dont nous ne sommes que les témoins, et dont nous ignorons les tenants et les futurs aboutissants[1].

Puisque la scène se déroule encore sous nos yeux, l'histoire n'est pas finie, elle ne peut donc pas encore être écrite. Et en toute honnêteté, il est assez difficile d'écrire comme nous essayons de le faire, avec des analyses qui se veulent pertinentes, des thèses qui essaient d'être viables, et des projections qui veulent viser juste, sur un objet d'étude non statique, qui a investi une scène très rapidement et pouvant tout aussi rapidement s'effondrer et disparaître.

Les outils du *fiqh al-wâqi'* exigent un environnement stable avec des conditions d'étude qui leur sont propres, sinon tout ceci risque de n'être que du commentaire partiel et partial sur des faits qui s'entrechoquent, sans en avoir visualisé les origines et les causes.

D'ailleurs écrire sur un tel sujet et d'une telle manière revient finalement à rédiger un vaste journal des faits et des événements quotidiens sans aucune valeur ajoutée réelle. On peut le faire pour une histoire passée, mais sûrement pas pour des événements actuels.

C'est ce genre d'ouvrage qui inonde les rayons « Géopolitique et actualité internationale » des libraires et des grands distributeurs. Ils sont le domaine de pseudo-spécialistes mi-islamologues mi-journalistes, qui ne font que du sur-mesure, prêt-à-lire et prêt-à-penser, et dont la conclusion est déjà connue d'avance. N'apportant que très peu de chose de plus que ce que peuvent

1. Et nous laissons justement cette prétention au mouvement complotiste « qui sait tout » (frères jumeaux de ceux qui « contrôlent tout ») et qui, en dignes héritiers du mouvement des Lumières, nous « éclairent » de leur thèse pour nous sortir de l'obscurité du règne du mensonge et du faux…

déjà nous apprendre un bon site d'information sur internet, une bonne page Facebook ou compte Twitter qui peuvent même permettre d'être directement en contact avec les acteurs sur le terrain. Mais cela permet aussi à leurs auteurs d'être invités sur les plateaux télés et de passer pour des experts. Si le jihad faisait déjà vendre tout et n'importe quoi, l'EI est une valeur sûre bien cotée sur le marché du journalisme de sensation. Des carrières de « *jihadologue* » sont en train de se bâtir sous nos yeux[1], dans lesquelles barbouze et barbu se confondent. Le sensationnalisme hollywoodien du phénomène est proportionnel à la théâtralisation du journalisme de ses prétendus experts qui n'hésitent pas à attiser le feu, à exagérer, à travestir la réalité, et même à mentir[2] pour se rendre indispensables au système médiatique. Nous sommes sûr que si ce filon se tarissait, ils se convertiraient tous très rapidement à l'actualité du moment.

Écrire aujourd'hui une œuvre de fond sur l'EI, autre que descriptive et informative, est donc assez impertinent, du moins pour l'instant. Mais alors pourquoi le mentionner si nous ne traitons pas précisément de ce sujet Comme beaucoup, nous percevons dans cette apparition, une certaine constance de l'Histoire. C'est-à-dire qu'il existe des lois immuables qui ne cessent de se répéter pour les civilisations humaines et pour notre Oumma en particulier.

Certains pourraient parler de cycle, nous citerons volontiers le verset :

اسْتِكْبَارًا فِي الْأَرْضِ وَمَكْرَ السَّيِّئِ ۚ وَلَا يَحِيقُ الْمَكْرُ السَّيِّئُ إِلَّا بِأَهْلِهِ ۚ
فَهَلْ يَنظُرُونَ إِلَّا سُنَّتَ الْأَوَّلِينَ ۚ فَلَن تَجِدَ لِسُنَّتِ اللَّهِ تَبْدِيلًا ۖ وَلَن تَجِدَ لِسُنَّتِ اللَّهِ تَحْوِيلًا

D'ailleurs, rares sont les auteurs qui ont compris cette prégnance de l'Histoire et qui sont donc dignes d'être lus. Nous ne pourrions que citer Pierre-Jean Luizard qui a senti ce retour de l'histoire dans son dernier ouvrage intitulé « *Le Piège Daesh* »[3]. Son livre a le mérite de ne pas sombrer dans le sensationnalisme primaire et la haine compulsive anti-islamique que l'on ne connaît

1. Durant la guerre froide, le même genre de journalistes pseudo-experts étaient surnommés « kremlinologue » ou « Soviétologue », en référence au Kremlin et l'URSS, quoique leurs analyses étaient éminemment plus profondes et objectives que celles de nos contemporains.
2. On peut citer dans ce cas de figure le « journaliste » Samuel Laurent et certains de ses livres grotesques (tout particulièrement « *Al Qaïda en France* ») et qui avait tenté d'ailleurs, d'entrer personnellement en contact avec nous en 2013.
3. "*Le piège Daesh : État islamique ou le retour de l'Histoire*", Éditions La découverte, 2015.

que trop bien chez certains, ceux chez qui les termes « califat » ou « charia » excitent les passions et obscurcissent la raison.

Mais plus que d'être le résultat d'une « Histoire bâclée par l'Occident qui revient se venger » comme semble le sous-entendre Pierre-Jean Luizard, l'organisation « Etat islamique » renvoie d'abord directement à des phénomènes historiques ayant déjà existé et qui semblent aujourd'hui clairement se reproduire. Elle n'est donc ni le fruit d'un complot, ni issue de causes totalement externes à la Oumma comme certains essaient de l'expliquer. Tel est le cas, par exemple, lorsque l'on tente de démontrer que la violence de l'intervention américaine en Irak en 2004 a participé à la création de l'EI : il est indéniable que cela a créé un mouvement accélérateur et facilitateur[1], mais les éléments capables de fonder ce mouvement étaient déjà présents.

L'influence historique, politique et religieuse est clairement visible : l'Etat islamique semble être l'héritier politique direct du mouvement religieux puritain issu du Nejd aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles né de la prédication du cheikh Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb. En fait, plus précisément : l'EI est une résurgence actuelle d'une forme passée du wahhabisme, auparavant délaissée ou abandonnée car extrême. Cette affirmation fera clairement l'objet de rejet et de polémique.

Cela est un constat commun de plus en plus partagé des deux cotés de la Méditerranée : théologiens, universitaires, presse spécialisée, musulmans ou non. Cette analogie et son argumentation se diffusent cercle après cercle. Le Huffington-post avait publié un article en Août 2014 qui proclamait : « *You can't understand ISIS if you don't know the History of Wahhabism in Saudi Arabia* »[2]. Et même s'il était orientalisant et très accusateur dans sa volonté de dénoncer un coupable derrière un prétendu éclairage, l'analogie est néanmoins réelle et c'est pourquoi elle est si facile à réaliser par tous[3]. Finalement, seuls

1. Tel est le sens de la parole d'Hillary Clinton lorsqu'elle dit « nous avons crée l'EI ». Ce qui fut compris au premier degré par la sphère complotiste comme « créé de toute pièce » et « agents US » ou « EI = plan de la CIA ». Bizarrement ici les adeptes de la conspiration acceptent le sens littéral apparent de cette déclaration publique, sans vouloir chercher ce qu'elle veut réellement signifier. Alors que n'importe qui faisant preuve d'un minimum de sérieux comprend qu'elle voulait dire que « Nous, les Américains (l'administration bush), sommes responsables de son émergence et de son succès par nos négligences et nos erreurs en Irak ».

2. « Vous ne pouvez pas comprendre DAECH si vous ne connaissez pas l'histoire du wahhabisme en Arabie Saoudite ».

3. http://www.huffingtonpost.com/alastair-crooke/isis-wahhabism-saudi-arabia_b_5717157.html.

les partisans et sympathisants de la ligne politique officielle pro-saoudienne s'obstineront à dire que l'EI et la prédication nedjite (الدعوة النجدية / *da'wa nejdiya*) n'ont rien à voir[1] et que leurs responsables et membres sont en réalité des agents « américano-israélo-iraniens », voire même des « athées »[2]…

Nécessité d'écrire une histoire objective du wahhabisme

C'est donc cette histoire dudit « wahhabisme » qu'il semble important à comprendre, et nécessaire à rappeler pour mieux analyser la géopolitique du Moyen-Orient, ses clivages et ses divergences, si l'on veut apporter des réponses viables et pertinentes. Et nous concernant, nous en revenons à cette problématique importante : Est-il possible d'écrire sur cette histoire de manière objective ?

La neutralité axiologique voulue par le sociologue Max Weber ne signifiait pas que l'auteur ne devait pas avoir d'avis personnel mais que son engagement ne devait pas trahir l'objet de son étude. Or l'histoire n'est pas neutre.

Les plus grands historiens ont été eux-mêmes engagés jusqu'au cou, d'Ibn Khaldoun aux multiples allégeances, jusqu'au marxiste américain Howard Zinn : ils ont été influencés dans l'écriture de leurs œuvres par leur expérience et opinions. Or le wahhabisme ne laisse personne indifférent, et il semble que son histoire n'a jamais été traitée de manière apaisée et neutre, ou en tout cas autant qu'il était possible de le faire.

En réalité en dehors de l'arabe[3] ou de l'anglais[4] il y a même très peu d'œuvres purement historiques décrivant l'émergence du wahhabisme, son expansion

---

Il ne faisait que reprendre que ce que se disait dans le monde arabe : quelques jours auparavant, c'était le journal arabophone en ligne At-Taqreer qui se demandait si l'EI n'était pas la revanche de l'histoire des ikhwans wahhabites : « الوهابية وإخوان من طاع الله وداعش.. هل أعاد التاريخ نفسه ؟ » (Abdullah al Maliki).

1. Bien évidemment compréhensible, car cette dernière est le socle religieux fondateur de l'Arabie Saoudite moderne.
2. Une accusation ridicule issue très sérieusement de certains oulémas saoudiens, montrant bien que, dépassés par les événements, ils n'ont plus les moyens théologiques de répliquer intelligemment et pertinemment à l'EI puisque ces derniers puisent dans l'argumentaire originel de la da'wa nejdite. Ce genre de répliques fait historiquement penser aux communistes staliniens, dans l'entre-guerre, qui énonçaient que les Trotskystes n'avaient eux aussi absolument rien à voir avec l'héritage de Karl Marx, et qu'ils n'étaient que des réactionnaires à la solde de l'impérialisme occidental et du grand Capital…
3. Nous pensons au très bon ouvrage du cheikh Hassan Kettani sur la da'wa Nejdite quoique plus axé sur le théologique que sur l'Historique.
4. Nous devons citer ce qui est sûrement l'un des meilleurs ouvrages sur le sujet : « *The History of Saudi Arabia* »

et sa finalité. La majorité des œuvres auxquelles nous avons eu accès traite en réalité très accessoirement du wahhabisme, via des études et analyses issues de nombreuses sciences humaines autres que l'Histoire. Ces œuvres ont d'autres sujets de préoccupation, telle la Monarchie Saoudienne, la société saoudienne, la géopolitique et les relations internationales ou encore l'islam, et dans celles-ci le wahhabisme n'est qu'un élément explicatif parmi d'autres, même s'il peut être majeur et le plus profondément étudié. Mais rares restent les ouvrages qui traitent exclusivement et surtout historiquement du wahhabisme en lui-même[1].

Rares aussi sont les ouvrages en langue française qui, dans leur esprit (fond et forme), souscrivent à l'exigence de neutralité, d'honnêteté intellectuelle, de rigueur objective et de distanciation[2]. Certains de ceux qui ont connu une large diffusion sont même à la limite du lisible, toujours issus d'opposants farouches, et dont les écrits dépassent souvent tellement les règles de la rigueur la plus élémentaire, que l'on comprend bien qu'ils n'ont pas pour but d'être des œuvres historiques, mais qu'ils usent de l'histoire comme outil pour servir d'argument politique dans la polémique anti-wahhabite[3].

Et toute cette propagande « anti-wahhabite » par le haut est de toute façon largement compensée par une hagiographie et une mythification par le bas de la prédication du cheikh Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb : et bien entendu l'histoire avec un grand H est toujours absente de ces deux extrêmes.

---

de l'historien russe Alexei Vassiliev.

1. Mais il est vrai aussi que l'Histoire de l'Arabie, quand elle est dite "saoudite", se confond presque totalement avec celle du wahhabisme, du moins à ses débuts.

2. Encore une fois la différence est très flagrante avec ce qui se fait en langue anglaise et dans le monde anglo-saxon (et en Allemagne, dans une moindre mesure). On ne peut que citer le Français Pascal Menoret qui a produit sur le monde saoudien un ensemble d'œuvres dignes d'être lues et saluées. Ce qui explique d'ailleurs pourquoi, dans le champ médiatico-scientifique français, il reste sensiblement à la marge. Le système préférant sûrement mettre en avant d'autres personnalités dont les productions sont beaucoup plus en phase avec certaines lignes idéologico-politiques françaises (intérieures ou internationales), en servant des intérêts et des orientations bien identifiées désormais.

3. Tel Jean-Michel Vernochet, parfait non musulman mais grand défenseur de l'islam soufi mystique (!) dans son livre « les Égarés : le wahhabisme est-il un contre Islam » et qui, par bon paternalisme postcolonial, ose nous dire quel est le « vrai Islam » et quel est le « faux Islam ». Ou alors l'œuvre d'auteurs maghrébins « essentialisés musulmans » mais dont la foi séculière et laïque part en croisade contre tout militantisme islamique. Tel le Tunisien Hamadi Redissi et son « Pacte de Nejd » qui aurait pu être un livre plus ou moins acceptable si le mépris, l'arrogance et la haine dont l'auteur fait preuve à chaque paragraphe, avaient été remplacés par un style scientifique plus neutre et objectif.

Alors peut-on finalement écrire un récit neutre de cette histoire, en évitant à la fois mythe et dénigrement

Toute personne « raisonnable » peut comprendre et accepter l'idée que la vérité est sûrement entre ces deux positions. Or c'est cette vérité historique qui nous permettrait de mieux appréhender les soubresauts de la géopolitique moyen-orientale contemporaine.

C'est un important défi à relever que d'écrire l'histoire de la prédication du Nejd et des premiers Saouds, en tant qu'auteur ayant théorisé sur l'importance et le renouveau de l'écriture, et de l'enseignement de l'histoire musulmane. Mais aussi en tant que musulman marqué et influencé par les différentes formes de militantisme religieux qui se réclament de la vaste famille de l'islam sunnite orthodoxe, et dont le wahhabisme - malgré tout ce qui peut en être dit par ses opposants- fait indéniablement partie[1].

Nous en revenons toujours à la question de la possibilité d'écrire avec la simple rigueur scientifique et objective.

Pour beaucoup en Occident, le rapport à l'histoire du Nejd et aux « valeurs » du wahhabisme[2] est beaucoup trop éloigné, leur paraissant obscures et obscurantistes[3], pour ne pas porter de jugements faussés sur elles.

Le sujet polarise et pousse les différents auteurs à se positionner, que cela soit dans le monde occidental traditionnellement (et naturellement) allergique et hostile à toute forme de militantisme islamique ayant vocation à « régénérer l'Islam et les musulmans » ; ou bien qu'il s'agisse du monde musulman, divisé par de multiples courants, écoles ou credo, sans même évoquer les adeptes des diverses idéologies séculières occidentales : mais qui tous se rejoignent dans une hostilité viscérale à la prédication nejdite.

1. La véritable question polémique est de savoir où le classer dans la famille du sunnisme et selon quels critères : nous avons essayé d'y répondre en conclusion.
2. Nous expliquerons et préciserons notre utilisation de ce terme.
3. Ou alors renvoyant à une tradition -la religion musulmane- beaucoup trop proche et intime, pour ne pas réagir passionnellement sur le « wahhabisme ».

Choix de la méthode et difficultés méthodologiques

Il n'y a pas une seule et bonne méthode pour écrire l'Histoire et il peut exister différentes approches et moyens d'en écrire une qui satisfassent un ou plusieurs objectifs.

Concernant ce sujet précisément, il y a trois points qui nous paraissent fondamentaux pour établir ce projet d'écriture :

- **Le souci de l'Histoire**, c'est-à-dire la problématique de son écriture, de son interprétation, de ses manipulations et de son potentiel propagandiste. Car l'histoire est une discipline dont le potentiel dogmatique et politique est très largement sous-estimé par les gens du commun. Elle sert toujours à légitimer un système, un principe ou une idéologie. La question de son enseignement et de son écriture sont des sujets si sensibles qu'ils font réagir de la même manière tous les pouvoirs politiques confondus, qu'ils soient de type libéral ou dictatorial.
- **Le rejet de l'histoire mythifiée et hagiographique** qui, sous prétexte de servir une idéologie ou une vision, doit forcément être magnifiée et mystifiée au détriment de la réalité des faits et de leurs interprétations certaines. Rejet d'une Histoire qui élude les pages sombres, les incohérences, les erreurs et fautes, les éléments perturbants pour pouvoir convaincre, « convertir » et soumettre les individus à la légitimité d'un système/principe, plus facilement et sans résistance[1].
- **L'opposition au complotisme** en tant que contre-histoire. Sous prétexte d'être en lutte et en résistance contre un pouvoir/système en place, celle-ci bascule entre ultra-rationalisme et mystique en croyant naïvement que l'histoire Vraie est forcément égale ou proche de l'exact inverse/opposé à l'histoire officielle. Elle fonctionne donc de la même manière et avec les mêmes tares que celle dont elle se veut critique[2].

Ces trois points essentiels sont ceux qui marquent tout esprit profondément nourri et formé par la discipline scientifique que l'on nomme histoire. En

1. Voir *Histoire et Islam* aux Éditions Nawa.

2. Voir *Théologie du complotisme musulman* aux Éditions Nawa.

fait, ce sont des attitudes à adopter aujourd'hui pour tout projet cherchant à écrire une Histoire qui a des implications actuelles immédiates.

Dès lors, même si l'on peut pécher par excès ou par négligence : ces points bien ancrés et bien appliqués permettent très souvent de rétablir quelques vérités et de réfuter quelques autres mensonges. Ce qui en l'état déplorable des lieux, n'est pas sans vertu.

Écrire l'histoire de la prédication religieuse issue du Nejd et des premiers Saouds en mobilisant les trois attitudes décrites précédemment (souci de l'histoire, rejet des mythes et de la vision complotiste) est impératif pour essayer de rétablir des faits purement historiques.

Tout cela dans ce qui fait la spécificité de la ligne de « Nawa Éditions » : montrer l'importance de l'imbrication du religieux et du politique en Islam, développer des concepts et des thèses à la fois islamiques et scientifiques, viables et pertinents afin de permettre l'émergence d'une pensée musulmane francophone plus apte à relever les défis qui lui sont imposés.

Ainsi pour ce faire, nous avons choisi un discours quasi « scolaire » privilégiant l'aspect didactique et pédagogique, tant le sujet et son histoire sont controversés et polémiques. Facilitant cette présentation, nous avons opté pour un récit chronologique linéaire qui permet de suivre au mieux le développement de la *da'wa* nejdite dont le but est justement de se propager à travers le temps et l'espace.

L'objectif est d'offrir aux lecteurs francophones un ouvrage qui leur permettra d'avoir une vision historique solide, à la fois globale et précise de l'histoire de la *da'wa* nejdite. Les faits historiques sont décrits et présentés d'une manière telle qu'ils ne peuvent peu ou prou être rejetés selon que l'on soit partisan, sympathisant, opposant ou détracteur du mouvement wahhabite.

Le lectorat musulman francophone est particulièrement visé ici, lui qui est la cible de toutes les mystifications et tentatives de manipulation, puisque l'Islam semble être devenu l'enjeu planétaire majeur du siècle.

Particulièrement visé aussi, car les méthodes d'acquisition du savoir historique et religieux dudit lectorat se limitent de plus en plus à la consultation de sites

Internet, dont l'intégrité et l'honnêteté vis-à-vis d'un tel sujet sont toujours sujettes à caution.

L'une des approches déterminantes que nous avons choisie d'appliquer consiste tout simplement à imbriquer tout au long du récit des événements, les textes issus des imams, oulémas et théologiens du Nejd. En premier lieu ceux du cheikh Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb lui-même, et ensuite ceux de ses enfants, de ses disciples, de ses descendants et de tous leurs élèves et affiliés : tous ceux qui forment ce que l'on appelle les imams de la *da'wa* nejdite.

Cette insertion du théologique dans le champ de l'Histoire permet de restituer dans le temps, le contexte de ces productions, et de poser le cadre d'une véritable compréhension, qui ne pourra pas, ou peu, souffrir de manipulation postérieure à des fins polémiques. Ainsi, en montrant que le religieux et le politique sont indissociables, nous montrons aussi que cette liaison participe de la construction d'un ensemble cohérent pour les individus et acteurs de ces événements historiques : ce qui permettra de comprendre aussi certaines réalités propres à ce contexte.

L'objectif est aussi de montrer comment cette prédication religieuse est née et a évolué dans certaines conditions qui vont modeler et imprimer une vision politico-religieuse particulière, la difficulté étant de ne pas sombrer dans l'historicisme, avec tout ce que cela implique de déterminisme.

L'une des difficultés pratiques de cette méthode voulant suivre le développement théologique du wahhabisme en parallèle à son histoire, est le manque de sources chronologiques liées à certains des textes que nous avons utilisés. Beaucoup d'œuvres et d'épîtres ne font pas mention de dates, ni ne sont datées avec certitude lorsqu'elles portent une indication. Cela à commencer par l'œuvre fondatrice de cette prédication : le célèbre *Kitâb At-Tawhîd* du cheikh Ibn Abdul-Wahhâb, pour lequel il n'existe pas d'éléments probants qui permettent de statuer définitivement sur la date de rédaction ni sur le lieu[1].

Il a donc fallu bien souvent se contenter d'indices, d'analogies, d'enquêtes biographiques sur leurs auteurs pour essayer de les positionner au mieux dans ce récit. Une marge d'erreur (de plusieurs années ou de plusieurs mois selon

1. Deux dates et deux endroits différents, nous le verrons.

les cas) existe donc très sûrement dans la chronologie de certains de ces textes, mais sans jamais dépasser les limites du vraisemblable historique.

Sachons que l'important pour ce genre d'ouvrage n'est pas tant l'exacte précision chronologique de la production épistolaire ou livresque des savants du Nejd, que de respecter le moment historique en déterminant la « fenêtre temporelle » acceptable, en se conformant aux conseils d'Ibn Khaldoun en la matière : « *Il faut toujours en revenir aux sources et s'en remettre à soi-même. Un esprit clair et un bon sens bien droit doivent distinguer, naturellement, entre le possible et l'impossible…* »[1].

Cela en espérant offrir aux lecteurs un ensemble très cohérent qui réunit ce qu'il est indispensable de connaître sur cette histoire de l'école wahhabite, en leur proposant une vision complète, tant théologique que politique, tant religieuse que sociale, tant diplomatique que militaire ; le tout aisément compréhensible et assimilable.

L'autre difficulté est liée à la surabondance des sources que nous avons consultées en arabe, en anglais et en français. Réaliser la concordance des noms de personnes et de lieux issus de ces différentes sources, de différentes langues fut une entreprise complexe, d'autant plus que les contradictions sont nombreuses. Les différences ou l'absence de dates ont aussi entraîné la confusion entre séquences d'événements et/ou des acteurs en présence, dans plusieurs sources, ce qui fut encore plus fastidieux à remettre en ordre dans notre étude, afin de construire un récit le plus proche du déroulement réel des événements.

Nous avons tenté de synthétiser dans notre histoire, tous ces éléments corrigés autant qu'il était possible de le faire, pour offrir un récit précis, à la fois riche et concis, qui sera encore largement perfectible dans les années à venir.

La volonté de neutralité nous oblige aussi ici à ne pas abuser des explications, qui peuvent devenir des interprétations inconsciemment orientées vers une idée. Cela a pu être le cas dans nos précédents ouvrages, où notre parti-pris était assumé, car nous tentions d'affirmer une ou plusieurs thèses, de démontrer leur validité et de convaincre de la pertinence de nos conclusions, tout en laissant le champ libre et ouvert à la controverse pour pouvoir les affiner et les préciser.

1. « *Al Mouqaddima* ».

Cela ne sera pas le cas dans cet ouvrage qui ne fera que relater des événements historiques. Les nécessaires explications et contextualisations ne sauront donc être des interprétations subjectives, mais des questionnements légitimes ou des analyses purement factuelles.

Nous pouvons finir en rappelant toutefois, que la neutralité dans l'écriture des faits proposés dans cet ouvrage, ne nous empêchera pas de proposer une conclusion personnelle et un avis général sur l'épineuse question de savoir comment appréhender la *da'wa* nejdite (et son implication dans certains événements actuels), sans jugement passionnel, abusivement positif ou négatif, mais le plus raisonnable et juste possible au vu des faits : « ***Ô vous qui croyez ! Observez la stricte vérité quand vous témoignez devant Dieu, fût-ce contre vous-mêmes, contre vos parents ou vos proches. Que ce témoignage concerne un riche ou un pauvre, Dieu porte plus d'intérêts à l'un et à l'autre que vous-mêmes…*** » (Sourate An-Nissa ; verset 135).

Et bien entendu cet avis conditionne l'appréciation de l'actualité et des événements contemporains même si cela se fait ici avec plus de subjectivité, car s'il est facile d'être plus objectif et neutre quand l'histoire est terminée voire lointaine, il est parfaitement utopique de vouloir l'être quand elle est en marche, comme le dit Howard Zinn : « *You can't be neutral on a moving train* »[1].

Le choix des terminologies : entre polémique et idéologie

Le style et la forme d'écriture, le vocabulaire et les adjectifs utilisés sont des paramètres importants à prendre en compte pour atteindre l'objectif de neutralité et d'objectivité. La manière de nommer un sujet et le choix de la terminologie ne sont jamais vides de sens, et stigmatiser ou honorer, chaque mot dispose de son potentiel.

1. « *On ne peut pas être neutre dans un train en marche* » dans le sens que les passagers sont fatalement engagés. De même, un extrait de « *Se révolter si nécessaire* » - textes et discours (1962 - 2009), développe ce point de vue : *«Que ce soit en tant qu'enseignant ou écrivain, je n'ai jamais été obsédé par "l'objectivité", qui ne m'a paru ni possible ni désirable. J'ai compris assez tôt que ce qu'on nous présente comme "l'histoire" ou "l'actualité" a nécessairement été sélectionné parmi une quantité infinie d'informations, et que cette sélection reflète les priorités de celui qui l'a réalisée.* […] *Chaque fait présenté dissimule un jugement, celui qu'il était important de mettre ce fait-là en avant – ce qui implique, par opposition, qu'on peut en laisser d'autres de côté. Et tout jugement de ce genre reflète les croyances, les valeurs de l'historien ou de l'historienne, quelles que soient ses prétentions à "l'objectivité".»*

Tel est le cas pour certains termes utilisés, notamment celui de wahhabisme/wahhabite (الوهابية) dérivés du nom du cheikh fondateur Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb et qui figurent déjà dans le titre du livre. Nous nous sommes longuement posé la question de la légitimité et l'opportunité de ce mot, de sa portée et de sa réception par nos lecteurs musulmans qui, sûrement à la simple lecture du titre et de ses premières lignes, se posent déjà beaucoup d'interrogations.

Chez nous, comme chez beaucoup d'autres, ce terme désigne tout simplement l'ensemble de la théologie produite par le Cheikh Ibn Abdul-Wahhâb, et par ses descendants et affiliés, qui ont repris et enrichi cette production, ainsi que tous ceux qui, dans l'histoire, s'en sont revendiqués ou ont mis en application cette doctrine. Ainsi on peut parler d' « école wahhabite », non pas comme l'exacte traduction du terme « *madhab* » religieusement très spécifique[1], mais dans le sens de mouvement religieux ayant certaines caractéristiques, historiques et religieuses, qui le distinguent des autres.

Jusque-là, il n'y a aucun jugement de valeur, pourtant la difficulté est double :

- Les opposants au wahhabisme sont historiquement les premiers à avoir abondamment utilisé cette appellation pour pouvoir justement stigmatiser cette prédication comme une « secte déviante » sortant de la tradition islamique commune et du sunnisme, par ses croyances, sa doctrine, ses interprétations et ses pratiques.
- La majorité des sympathisants du wahhabisme, par simple réaction, récuse donc grandement l'utilisation du terme car selon eux, le wahhabisme est l'orthodoxie sans nuance et agit en pur synonyme de sunnisme et de la voie authentique des pieux prédécesseurs (*salaf sâlih*). Ainsi, selon ce raisonnement, son utilisation est totalement inutile. Toute autre définition -même sans stigmatisation hostile- semble même être à leurs yeux suspectes car justement servant à accréditer que le wahhabisme est "particulier" au sens de distinguable parmi d'autres "traditions". Alors que, encore une fois, selon cette vision, le wahhabisme n'est rien d'autre que ce qui a déjà toujours été en Islam.

1. Une chose intéressante à noter est que partisans ou opposants du wahhabisme, tous s'accordent au moins à dire qu'elle n'est pas une énième école.

Cette dernière opinion est celle que les théologiens saoudiens contemporains ont défendue ; et parmi les plus emblématiques d'entre eux, le cheikh Ibn Baz :

> Le **wahhabisme** est le fait de s'accrocher au livre d'Allah et à la Sunna de son prophète[1] [...] le **wahhabisme** n'est pas une cinquième école comme le prétendent les ignorants et les négateurs mais c'est le fait de prêcher la croyance des « Anciens » (salafs)[2]

Ou le cheikh Ibn Otheymine :

> Les **wahhabites,** par la grâce d'Allah, étaient parmi ceux qui étaient les plus attachés au livre d'Allah et à la Sunna du prophète et parmi ceux qui honorent le plus le Messager et sa sounna[3].

Toutes ces explications sont en fait relativement récentes, car en réalité, il semble que la polémique autour de cette appellation soit très « moderne » : même si à l'origine de sa création, il y avait bien la volonté de stigmatiser et de dénoncer le cheikh Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb et ses partisans, le succès de cette appellation a largement dépassé le cadre originel de sa fonction. Puisque qu'au cours de l'Histoire, elle s'est très largement diffusée et dans un sens, elle s'est "vulgarisée" à tel point qu'elle n'a fait que désigner et nommer la *da'wa* nejdite par affiliation au cheikh Ibn Abdul-Wahhâb (*nissbatan li Ibn Abdul-Wahhâb*) : *wahhabiya* est devenu un adjectif qualificatif, et même chez certains, une simple qualité.

L'un des arguments de cela est l'analyse de l'utilisation du terme "*wahhabbiya*" dans le principal recueil théologique et historique de la *da'wa* nejdite intitulé "*Ad-Dorar as-Saniyya li ajwiba an-Najdiyya.*"[4]

Parfois, il est réutilisé dans sa fonction accusatrice et stigmatisante :

> Désormais certaines personnes entendent parler de "**wahhabites**" et ne savent pas ce que nous sommes réellement. Ils

1. http://www.binbaz.org.sa/node/8159.
2. http://www.binbaz.org.sa/node/8211.
3. « *Fatawa al 'aqida* » page 435.
4. Regroupant textes et épîtres des imams du Nejd, compilés par le cheikh Abdelrahman al Qassim.

> nous accusent et nous attribuent des doctrines que nous ne défendons pas.[1]

D'autres fois, le terme semble être utilisé sur le mode défensif :

> [...] Réplique à ceux qui renient le fait que les partisans de la da'wa **wahhabite** combattent le polythéisme.[2]

Et très révélateur de ce que nous avançons, le terme est aussi positivement utilisé sans complexe, de manière assumée :

> Parmi les bienfaits de la ***wahhabiyya***, il y a l'éradication des innovations ainsi que la sécurité, dont jouissent les territoires qu'ils contrôlaient et dont jouissent tous ceux qui étaient sous leur domination dans ces prairies et ces déserts. Désormais un homme seul sur un âne et sans protecteur peut traverser ces contrées, surtout entre les lieux saints car ils ont interdit les razzias que pratiquaient les bédouins entre eux.[3]

Ainsi on le voit bien, les propres sources du wahhabisme usent elles-mêmes du terme wahhabisme, et de plus en plus positivement. Dès le milieu du XIX^e^ siècle, les partisans de la *da'wa* nejdite n'ont plus de gêne à se nommer eux-mêmes « wahhabites » ; puisque le wahhabisme était assimilé à l'Islam authentique des *salafs*, à la lutte contre les innovations et le polythéisme : et surtout à l'enseignement du *Tawhîd*.

Du début du XX^e^ jusqu'à la fin des années 20 et le début des années 30, le terme est encore abondamment utilisé. Pour exemple, le cheikh Sulayman ibn Sahman (décédé en 1935) écrivait de nombreux ouvrages au titre très explicite : « *al-Hadiyyah al-Sunniyah wal Tuhfah al* ***Wahhabiyah*** *al-Nejdiyah* » ou « *As sawa'iq al mursala al* ***wahhabiya*** *'ala shubuat ad dhahidat* », dans lesquels il reprend positivement le terme wahhabite et défend ardemment ce mouvement dont nous comprenons qu'il est un adepte. Le cheikh Saad Ibn Hammad Ibn 'Atiq, lui aussi à la même époque, clamait dans des vers que « *Na'am nahnou* ***wahhabiyya*** *hanifiyya* ».[4]

1. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 566 ; tome 1).
2. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 511 ; tome 10).
3. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 353 ; tome 16).
4. نعم نحن وهابية حنفية /Oui nous sommes des wahhabites purs. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 452 ; tome 16).

Ce fut, semble-t-il, poussé par une stratégie de communication et une volonté d'être intégré à l'ensemble du sunnisme en voie de revivification, que le terme wahhabisme fut abandonné[1] au profit d'un terme beaucoup plus moderne au XX^e siècle, autant acceptable d'un point de vue religieux que porteur de sens politique : « *As-salafiyya* ». Un mouvement islamique général appelant à retrouver le dogme et les méthodologies authentiques pour être mieux armés face aux défis de la Modernité occidentale. Et dans ce sens :

> « C'est pourquoi *al* ***wahhabiyya*** appelle son *madhab* : la croyance des salafs. »[2]

Le salafisme était un vaste mouvement rénovateur qui s'était particulièrement implanté en Égypte, en Syrie et en Irak, et qui s'est diffusé au Maghreb et dans le sous-continent indien. Ce terme fut réactualisé au XIX^e siècle par les œuvres de Djameldine al Afghani et de Muhammad Abdouh. Mais ce sont les écrits de Muhammad Rachid Rida, notamment dans sa revue *"Al Manar"* qui vont faciliter ce glissement sémantique[3]. Plus conservateur et orthodoxe que ses prédécesseurs, il était un grand sympathisant du wahhabisme et en contact étroit avec Abdelaziz Al-Sa'ud et de nombreux cheikhs et intellectuels[4]. Or ce salafisme défendait depuis plusieurs années déjà le "wahhabisme" contre ses détracteurs, tel le cheikh Al Aloussi[5] qui écrivit une histoire du Nejd favorable au wahhabisme et qui faisait justement partie de l'école irakienne de ce salafisme.

---

1. C'est-à-dire qu'il n'est plus directement mis en avant dans les discours officiels des politiques et des religieux saoudiens, tout en gardant pour eux un sens positif. Les derniers développements actuels de la sociologie de la religion et de l'islamologie sur leurs études saoudiennes ont profondément mis en avant cette thèse. Nous pensons notamment à Nabil Mouline et son ouvrage *"Les clercs de l'Islam"* (aux PUF, 2009). En réalité, dès les années 90, le cheikh Muhammad Ibn Sa'd ash-Shouwai'ir *(conseiller du Mufti Ibn Baz et rédacteur de la revue des Recherches Islamiques)* avait déjà mis en avant le rôle stratégique du roi Abdelaziz dans la relativisation de l'utilisation de ce terme "wahhabite", dans son ouvrage largement diffusé : « Correction de l'Erreur historique sur le Wahhabisme » (à partir de la page 107).

2. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 384 ; tome 16).

3. Tel son livre « *al wahhabiyoun wal hijaz* » ou « *al wahhabiyya wa da'wat al manar illa madhab as salaf* » *Al Manar*, (27, 275-8). Cette revue était justement l'une des préférées du cheikh Nasroudine al Albani (l'un des ténors contemporains de l'Islam sunnite salafiste) et le marqua durablement selon son propre aveu.

4. C'est lui qui éditera un grand nombre d'œuvres nejdites dont *"Hadiya as-Saniyya"* du cheikh Suleyman ibn Sahman. Il mourra en 1935 juste après avoir fait ses adieux à Abdelaziz Al-Sa'ud.

5. Source à laquelle nous avons eu accès pour écrire ce récit. Les Aloussi étaient une famille de savants dont certains furent favorables aux fondements de la *da'wa* du Cheikh Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb, tout en étant hostiles aux émirats des Saouds.

D'autre part, avec la conquête saoudienne du Hedjaz et la volonté d'apparaître à la fois comme un mouvement sunnite "normalisé" et comme le fer de lance de l'Islam dans le monde musulman, le terme "wahhabisme" trop polémique et trop nejdite, fut délaissé au profit de "salafisme" car plus universaliste et connoté très positivement dans les milieux militants et érudits du monde musulman au XX^{e} siècle. Cela facilitait l'acceptation par tous de l'islam nejdite et de l'occupation des lieux saints par Abdelaziz Al-Sa'ud.

Finalement, après ce rappel nécessaire autour de l'utilisation de cette appellation, précisons également que le wahhabisme que nous visons est en réalité ce que nous pouvons ici appeler le "**wahhabisme historique**". Ce dernier n'est ni le "**wahhabisme d'État**"[1] qui n'intéresse très souvent que ceux qui étudient le royaume saoudien moderne, sa politique religieuse et ses institutions ; ni le vaste mouvement contemporain (synonyme de "salafisme") qui est le champ d'investigation des sociologues et de l'islamologie actuelle. Même si, bien entendu, le wahhabisme d'État et le mouvement salafiste contemporain découlent l'un comme l'autre très logiquement du wahhabisme historique[2].

Notre wahhabisme historique est donc volontairement limité dans le temps : il commence aux débuts de la prédication du cheikh Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb (vers 1745), et il finit avant la proclamation du Royaume d'Arabie Saoudite et la naissance de l'État saoudien moderne (1932)[3].

Ce sont les 185 ans de son histoire que nous nous proposons ici de relater.

1. Nous utiliserons plusieurs fois cette formule dans la conclusion, elle est l'exact synonyme de ce que nous avons appelé ailleurs le "salafisme séculier". C'est-à- dire l'islam officiellement promu et propagé par l'état saoudien et ses institutions.

2. Lire à ce sujet l'excellent papier de Pascal Menoret intitulé *Wahhabisme, arme fatale du néo-orientalisme*" qui est une réplique cinglante au discours pseudo-scientifique, vulgarisateur et simpliste, de certains islamologues tel Gilles Kepel.

3. On pourrait s'interroger sur l'opportunité de faire commencer ce wahhabisme avec le début de la prédication du cheikh Ibn Abdul-Wahhâb en 1745 et non pas après le décès de celui-ci en 1792. Alors que nous verrons justement en conclusion que la prédication du cheikh Ibn Abdul-wahhâb est sensiblement différente de celle de ses successeurs. La difficulté, et la réalité, résident dans le fait que le premier émirat des Saouds s'est établi du vivant du prédicateur lui-même, puisque le pacte avec les Al-Saoud donne naissance à une entité politico-religieuse qui porte la prédication "wahhabi". Il est donc impossible de ne pas écrire cette histoire en dehors de ce dit "wahhabisme historique".

Introduction

Contexte historique général et analogie civilisationnelle

A la fin du XVII^e^ et au début du XVIII^e^ siècle, l'Europe est entrée dans une période décisive dans l'Histoire du monde. Les Lumières s'imposent comme étant un mouvement intellectuel et philosophique majeur, d'une ampleur telle qu'il va provoquer la scission irrémédiable avec l'ordre ancien et la Tradition qui régnaient en Europe pendant plus de mille ans.

Désormais, l'homme se libère de toute emprise et attache politiques, religieuses ou morales : il est libre de façonner un monde nouveau à sa propre image. La Raison détrône la Foi, la Science élimine la Révélation, l'ordre politique et social s'émancipe de la Religion.

Parmi les nations européennes, la France est l'un des moteurs de ce vaste mouvement. Mais c'est aussi le pays qui aura finalement le plus lourd tribut à payer en accouchant de la terrible période révolutionnaire, aux conséquences multiples et dont les effets se font encore ressentir jusqu'à aujourd'hui.

Rappeler ces points n'est pas anodin, car ils permettent de poser, une fois de plus, les éléments importants d'une analogie décisive entre Occident et Islam.

Il faut en effet bien remarquer qu'au moment même où le monde occidental prend le chemin d'une sécularisation générale (rationalisme, matérialisme, positivisme, libéralisme, agnosticisme puis athéisme), le monde musulman cherche à connaître le mouvement exactement inverse.

Au début du XVIII^e^ siècle en Islam (XII^e^ siècle de l'Hégire), ce sont de vastes mouvements de ré-islamisation puritaine qui surgissent à divers endroits du monde musulman et à des années différentes. Mais tous avec le même et unique idéal-type : redonner à l'Islam sa valeur, sa réalité et sa vigueur d'antan, en revivifiant ses principes fondamentaux qui ont été oubliés et remplacés par une tradition sclérosée, par des déviations, des croyances et des innovations en tout genre.

En Inde, nous avons le Cheikh Waliyu l-Lah (1703-1762) qui, nourri de la pensée d'Ibn Taymiyya, va lancer une vaste impulsion théologique et spirituelle qui se pérennisera avec le mouvement conservateur des Ahl-ul-Hadith.

Au Maroc, le sultan Muhammad Ibn Abdallah (1720-1790) qui se présente comme "hanbalite de credo et malikite en Droit"[1] luttera contre le soufisme et le maraboutisme. Il entrera en conflit avec diverses tariqas auxquelles il reproche innovations et éloignement de l'esprit originel de l'Islam.

En Afrique subsaharienne, nous avons le cheikh 'Uthman dan Fodio (1754-1817) qui est l'acteur d'une importante prédication encore une fois de type puritaine, opposé aux innovations et aux croyances populaires souvent issues du soufisme maraboutiste. Il pratiqua un jihad armé pour ré-imposer un ordre politique islamique.

Au Yémen, nous avons le cheikh Muhammad Ash-Shawkani (1759-1839), qui s'attacha à remettre à jour les fondements théologiques et juridiques de l'orthodoxie sunnite, tout en luttant lui aussi contre les croyances soufies, les méthodologies innovatrices et le formalisme du *taqlîd*.

Finalement, au cœur de la péninsule arabique, au milieu du Plateau du Nejd, nous avons le cheikh Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb (1703-1792), qui fut l'initiateur d'un vaste mouvement de prédication puritaine dont le succès fut tel qu'il finit par porter son patronyme jusqu'à aujourd'hui, éclipsant presque totalement tous les autres.

Ainsi en divers endroits du Dar-al-Islam, naissaient dans le même siècle de fortes personnalités qui n'avaient absolument aucun lien structurel entre elles[2], mais qui avaient toutes exactement les mêmes buts politico-religieux ; le retour à une croyance islamique authentique, purifier les musulmans des innovations,

1. « *Kitâb al Istiqssa* » Al Nassiri.

2. On peut citer le mouvement senoussi en Libye qui bien qu'aujourd'hui classé comme "*tariqa* soufi", avait à son origine un volet ultra-puritain attaquant certaines pratiques du soufisme maraboutiste. Nous aurions pu aussi longuement traiter de la prédication du turc Mehmed Kadizade (né en 1582) dont le mouvement puritain anti-soufi connaîtra son apogée dans les années 1630-1680 en Anatolie et à Istanbul. Il obligera même les autorités politiques et religieuses à prendre certaines mesures afin de lui donner des gages de retour à une certaine orthodoxie. Les écrits de certains hanbalites (tel Ibn Taymyya) influenceront ce mouvement que certains ont qualifié par la suite de pré-wahhabite.(cf. *The Kadizadeli (Qadizadeli) Movement and the spread of Islamic Revivalism in the 17th and 18th Century Ottoman Empire* de Simeon Evstatiev)

réimposer l'orthodoxie et l'orthopraxie pour retrouver la force des premiers temps de l'Islam.

On peut dire et rappeler que la prise de Bagdad par les Mongols en 1258 correspondait pour l'Islam à ce que fut la chute de Rome en 476 pour l'Occident : la fin d'une époque faste, le début du déclin et d'un âge moyen[1] (Moyen-âge). Depuis cette date symbolique, la civilisation islamique entra en effet dans une période de longue décadence. Or six siècles plus tard, des signes de *re*-naissance apparaissaient un peu partout, au sens propre du terme : renouer avec l'esprit de l'Islam des origines.

La différence avec le monde européen est flagrante : au sortir de son déclin, l'Occident s'affranchit du christianisme, alors que le monde musulman au sortir de sa propre période de décadence cherche, lui, à retrouver l'esprit originel de l'Islam.

Aux mêmes causes, les solutions sont différentes et les chemins se croisent dans des sens parfaitement opposés.

Il peut alors paraître provocateur de dire que les Waliyu L-lah, Ibn Abdul-Wahhâb et Ash-Shawkani sont contemporains des Voltaire, Rousseau et Diderot, mais c'est une réalité historique qui -pour nous- possède bien un sens méta-historique.

Si ces personnalités, issues de deux civilisations distinctes, ont adopté des postures différentes, voire totalement opposées, il n'en reste pas moins qu'elles partagèrent sûrement tous un point commun : mouvements de ré-islamisation puritains et/ou Lumières européennes, tous étaient farouchement hostiles aux superstitions populaires et au mysticisme des crédules qui nourrissaient charlatans et marabouts, de part et d'autre de la Méditerranée.

Le second intérêt de ces divers rappels est de souligner un fait particulier, fondamental à retenir pour nous francophones (musulmans ou non) : quoique très indépendants les uns des autres, Lumières européennes et mouvements

1. En effet le Moyen-âge de l'Islam ne correspond pas au Moyen-âge chrétien. La frise chronologique que nous connaissons n'est valable que pour le monde occidental. Or elle est bizarrement imposée au Monde et à toutes ses civilisations ; preuve supplémentaire de l'impérialisme culturel et scientifique de l'Occident, prélude à son impérialisme politique.

puritains musulmans peuvent avoir des liens de causalité plus ou moins directs sur certains événements historiques très précis. Et c'est justement le cas pour notre sujet : nous remarquerons que les bouleversements que va connaître la France révolutionnaire (aboutissement des Lumières) vont venir influencer certains choix politiques stratégiques effectués en plein cœur du Nejd, pour finalement déterminer une trajectoire historique à la prédication wahhabite qui sera très difficile à rectifier pour les générations suivantes. En d'autres termes, ce qui se passe en plein cœur de l'Occident peut avoir un impact direct au cœur de l'Orient.

L'autre intérêt de ce rappel est aussi de dépassionner le sujet en relativisant le wahhabisme en l'inscrivant au milieu des autres mouvements historiques que nous avons rappelés précédemment.

Car l'une des seules vraies singularités de la *da'wa* nejdite reste d'avoir su s'imposer et exister : toutes les autres tentatives que nous avons citées, sont restées parfois sans lendemain après la mort de leurs leaders, et/ou se sont diluées dans chacun des différents contextes, sans bouleversement majeur.

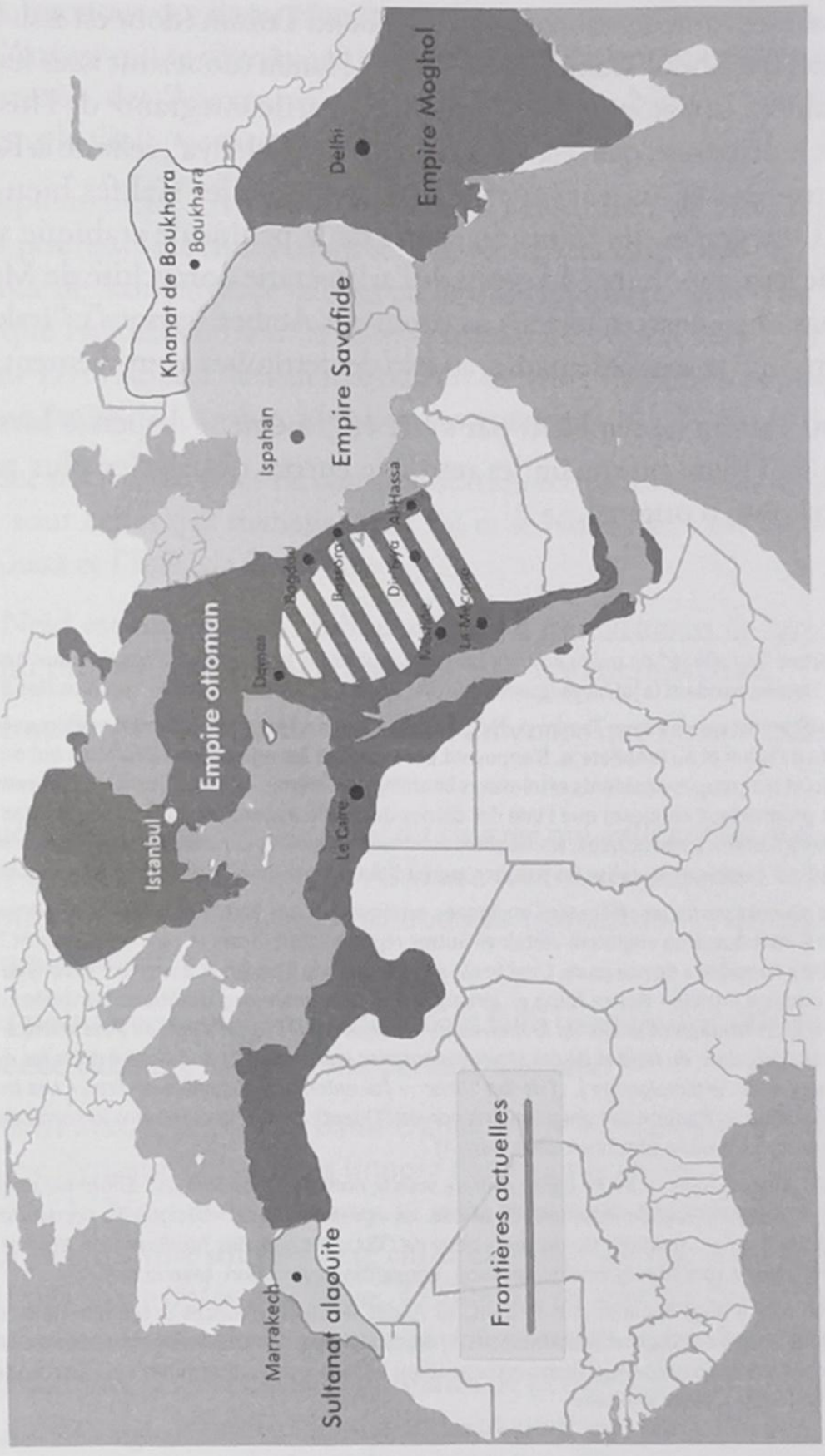
Contexte islamique régional

Pour comprendre son succès, il faut obligatoirement revenir sur le contexte historique régional avant l'apparition de la prédication du cheikh Muhammad ibn Abdul-Wahhâb.

Après avoir été le centre névralgique et le cœur battant de l'Islam, l'Arabie en est devenue la périphérie depuis plusieurs siècles. Et n'eût été l'importance religieuse et cultuelle du Hedjaz avec les villes de Médine et de La Mecque, l'Arabie aurait été complètement marginalisée dans l'histoire de l'Islam, au profit des villes de Bagdad, Damas, Le Caire ou Istanbul au Moyen Orient, Tunis, Tlemcen, Fès, Marrakech, Cordoue, Séville, Grenade au Maghreb, et Ispahan, Samarcande, Boukhara en Asie et de toutes les puissantes dynasties, royaumes ou empires qui firent leur renommée.

Or si tel est le cas du Hedjaz avec ses deux villes saintes, que dire alors des haut-plateaux du Nejd[1]

1. Expression qui révèle un pléonasme, puisque Nejd signifie, en arabe, ce qui est surélevé.



[Le monde musulman à la naissance du Cheikh Ibn Abdul-Wahhâb]

Les puissantes confédérations tribales des Banu Tamim (dont est issu le cheikh Mohamed Ibn Abdul-Wahhâb) et des Banu Hanifa (dont sont issus les Saouds) qui dominent la région du Nejd avaient été partie intégrante de l'histoire des arabes de la péninsule, que cela soit à l'époque de la Jahiliya[1], celle de la Révélation et du Prophète ﷺ, ou encore celle de la période des Califes bien-guidés[2]. Dès les Omeyyades, les tribus du centre de la péninsule arabique semblent perdre de leur importance au profit de l'aristocratie qoraychite de Médine ou de Damas, mais aussi et surtout au profit des Arabes "syriens", "irakiens" ou "égyptiens" qui se sont sédentarisés au sein des territoires nouvellement conquis.

Les Banu Tamim ne semblent pas s'être énormément dispersés lors de l'expansion de l'islam puisqu'on les retrouve encore des siècles plus tard dans leurs territoires d'origine[3].

---

1. Voir la célèbre "*mu'allaqa*" du poète Amr Ibn Kulthûm, qui relate la guerre qui l'oppose aux Bakrs, fraction des Banu Tamim, pendant la jahiliyya (guerre dite d'Al Bassous). Amr est issu des Taghlibs des Banu Hanifa.

2. Certains affirments que les Banu Tamim du Nejd (et les Nejdites en général) étaient des éléments turbulents et opposés à l'islam et au Prophète ﷺ. S'appuyant pour cela sur les nombreux tamimites qui ont apostasié, ou ont rejoint les groupes dissidents extrémistes kharijites. De même, ils accréditent les différentes versions du hadith prophétique énonçant que l'une des cornes du diable apparaîtra au Nejd. Cependant, dans plusieurs autres hadiths authentiques, les Nejdites sont aussi dépeints comme les plus grands opposants à l'Antéchrist ; or ce qui particularise les Nejdites aujourd'hui dans l'Histoire c'est bien le wahhabisme.

   De grands savants parmi les références anciennes expliquèrent ces textes autrement et pensaient que le Nejd dont il était question englobait certaines autres régions, dont l'Irak, et non uniquement la région de l'Arabie dite « Saoudite » de nos jours. C'est le cas notamment du Cheykh Al Islam Ibn Taymiyya qui déclara dans son ouvrage intitulé « *Bayan Talbis al Jahmiyya* » : « *De nombreuses traditions attribuées au Prophète affirment que les troubles et la tête de la mécréance émergeront à l'Est. Il s'agit en l'occurrence de l'Est par rapport à Médine, donc du Nejd et de ces régions orientales, ainsi qu'il est mentionné dans les deux recueils authentiques, selon le témoignage [...] de Ibn 'Umar : « j'ai entendu le Prophète ﷺ dire : « Les troubles viendront de là-bas (puis il pointa son doigt en direction de l'Orient) c'est là que poindra la corne de Satan. » ».* http://shamela.ws/browse.php/book-2864/page-17

   Il a aussi dit ailleurs, dans sa petite épître connue sous le nom de « *Manaqib ash-Sham wa ahlihi* » : « *Dans le langage du Prophète ﷺ et des habitants de sa Cité, les « gens de l'Ouest » désigne les populations de Syrie, car ils se situent à leur occident. Quant aux « gens de l'Est », il s'agit des habitants du Nejd et de l'Irak* ». http://www.foraqsa.com/library/books/palestine_books/ibn_taymia/ibn_taymia.pdf.

   Quoiqu'il en soit, il nous apparaît plus évident, au vu des éléments énoncés précédemment, que le Nejd désigné par le Hadith correspond véritablement au Nejd, le plateau central de l'Arabie et non exclusivement l'Irak comme certains le pensent. Il demeure cependant hasardeux de déterminer avec certitude quelle est la « corne du Diable », Dieu Seul sait.

3. Contrairement à d'autres tribus qui, suite à l'expansion de l'islam, ont parfois émigré à des milliers de kilomètres de leurs terres ancestrales. Par exemple, les descendants des Bani Shammar issus des Tayy à l'extrême Nord du Nejd (futurs rivaux des Al-Saoud) se retrouveront du Liban jusqu'au Maghreb.

Certaines fractions des Banu Hanifa ont été par contre plus mobiles, comme celle des 'Anazza qui se retrouve plus au Nord, en Irak et en Syrie, alors qu'une autre parentèle des 'Anazza est restée sédentarisée au Nejd et vers Al Hassa jusque dans le Golfe persique.

Le dépeuplement de l'Arabie centrale avec l'expansion de l'Islam pourrait expliquer pourquoi certaines tribus sont restées sur les haut-plateaux, profitant de l'absence de "concurrence" sur les pâturages et sur les points d'eau. Sachant de plus, que l'hydrométrie et la géographie dans la région du Nejd sont très largement favorables à la sédentarisation de leurs habitants par rapport à d'autres endroits de l'Arabie, plus hostiles et arides.

Depuis des siècles, les voies de communication terrestres les plus empruntées du Nejd sont celles qui mènent vers l'Est et le Nord-Est, c'est-à-dire vers la côte al Ahssa et l'Irak via Bassora.

Ainsi le Nejd est directement influencé par les mouvements de croyances et d'idées qui proviennent du Nord suivant les voies commerciales.

Deux éléments permettent de montrer l'influence que l'Irak a exercé sur le Nejd.

Le premier élément est l'importance du chiisme qui avait fait du Sud de l'Irak son foyer à partir du VIIIe siècle. Al Hassa fut très tôt acquise à la cause des Alides, puis des divers courants hétérodoxes (ismaélisme et qarmates) issus du chiisme primitif.

Cela à tel point que le Nejd lui-même avait failli basculer définitivement dans la dissidence imamite lors de cette période troublée.

Notamment avec le règne des Banu Ukhaidir (de 867 jusqu'au milieu du IXe siècle), une dynastie chiite qui s'imposa dans tout le centre de l'Arabie, Nejd compris. Si le Nejd et le Yamama se sont très bien accommodés pendant près d'un siècle d'une souveraineté chiite zaydite, c'est que leurs populations n'étaient pas insensibles à la cause. D'ailleurs, ce sont les Banu Hanifa qui permirent à cette dynastie de prendre le pouvoir et de régner. Le point d'orgue fut l'alliance avec les extrémistes qarmates de la côte Est et la prise de Koufa en Irak en 925. La dynastie ne se maintient pourtant pas: l'alliance avec les qarmates fut précaire et s'acheva dans une guerre fatale aux zaydites.

La renaissance du sunnisme irakien anti-chiite et anti-mu'tazilite qui se diffuse dans les couches populaires de Bagdad et de Bassora, acheva de clore cette parenthèse chiite dans le Nejd, même si quelques oasis ont pu garder des pratiques et croyances qui renvoyaient à cette tradition.

Le deuxième élément est donc justement la « hanbalisation » du Nejd, via le triomphe et l'apogée du *madhab* de l'imam Ahmed à Bagdad du Xe jusqu'au XIII[e] siècle, au sein d'une population fortement attachée au califat sunnite, malgré son faible pouvoir devant tant de dissidence dans l'empire. Les mouvements chiites sombrant fatalement dans un extrémisme doctrinal[1], partout contenu et défait après l'arrivée au pouvoir des seldjoukides, c'est le hanbalisme qui se propage désormais en empruntant les voies de communication reliant le Nejd à l'Irak[2].

Et si l'invasion mongole du XIII[e] siècle a coupé l'Irak et Bagdad du Nejd, en sonnant le glas de l'hégémonie du hanbalisme dans la cité abbasside ; la restauration de celui-ci à Damas via l'énergique prédication d'Ibn Taymiyya et de ses élèves a permis au Nejd de toujours garder le contact avec le hanbalisme via les caravanes qui reliaient le désert syrien au Nord de l'Arabie.

Deux siècles plus tard, vers 1460, une puissante dynastie sunnite, celle des Jabrides, issue des Banu Khalid originaires du Sud-Est du Nejd, établit un émirat qui mena une politique d'éradication du chiisme en luttant contre les ismaéliens, qarmates et duodécimains jusqu'au Bahreïn et Oman. Ils occupèrent même al Hassa et la ville de Qatif en chassant les Ottomans en 1521. Il apparaît néanmoins qu'ils auraient favorisé des cadis de rite malékite pour tenter de forcer les populations chiites à se convertir au sunnisme.

Quoiqu'il en soit le hanbalisme a très tôt pénétré le Nord du Nejd, et sans doute qu'aux alentours du XV[e] et XVI[e] siècle, une majorité des théologiens de la région sont déjà hanbalites.

Finalement, à la période classique de l'histoire de l'Islam, l'Arabie centrale ne joue quasiment aucun rôle, ni ne suscite vraiment d'intérêt de la part des

1. Voir à ce sujet la lente évolution du chiisme dans « *Théologie du Complotisme* », aux Editions Nawa.

2. Même si les chiites bouyides dominèrent Bagdad pendant plus d'un siècle, celle-ci resta profondément sunnite et le hanbalisme y prospéra. Si bien que même lorsque les seldjoukides sunnites firent la promotion de l'ach'arisme, comme école officielle de leur empire, le hanbalisme bagdadien resta, lui, indétrônable.

différents pouvoirs qui se succédèrent dans la région. Abbassides, Seldjoukides, Zengides, Ayyoubides, Mamelouks ou Ottomans : plus de mille ans s'écoulent sans que le Nejd ne soit vraiment bouleversé par les événements historiques et politiques. Ni les croisades, ni les invasions mongoles n'ont eu d'effets majeurs notables tant la région était à l'écart et restait assez insignifiante pour tous. Et on remarque souvent qu'elle ne fait que subir des influences et mouvements qui sont nés ailleurs.

A tel point que la question de l'intégration du Nejd aux grands ensembles politiques qui se sont construits en périphérie de l'Arabie, est une question qui a aujourd'hui toute son importance ; une importance politique polémique : puisque sous les Ottomans, l'irruption de la da'wa nejdite va provoquer des affrontements majeurs et une confrontation militaire durable avec les Turcs.

Se pose alors en effet le problème de la légitimité religieuse d'une révolte contre une autorité musulmane. D'ailleurs, les premiers opposants à cette da'wa les ont très tôt accusés d'être des rebelles extrémistes "kharijites" qui se sont émancipés de la communauté musulmane en la combattant et en la rendant mécréante.

Le comble étant qu'actuellement le « wahhabisme d'état » saoudien diffuse une conception quasi "absolutiste" du principe de l'obéissance aux autorités : le pouvoir ne doit pas être contesté sauf avec des motifs extrêmement précis et sous certaines conditions très limitées. Cela à tel point que les affiliés et partisans de ce néo-wahhabisme (renommé salafisme) vont même jusqu'à exiger l'obéissance totale des musulmans à n'importe quel type d'autorité se contentant des plus minimes et ridicules signes d'appartenance à l'Islam[1]. Pour ces partisans légitimistes de ce wahhabisme, la da'wa nejdite ne s'est donc jamais émancipée de l'autorité ottomane et n'est jamais entrée en révolte contre elle, pour la simple et bonne raison que cette autorité n'existait pas : "il n'y aurait jamais eu d'acte d'allégeance envers le califat ottoman, ou de gouverneur représentant cette autorité dans le Nejd".

Pour les autres, notamment ceux qui contestent la légitimité actuelle des Saouds, cette *da'wa* est entrée sciemment en lutte contre le pouvoir turc et ses affiliés pour des raisons politico-religieuses qui sont légitimes et conformes

1. Voir « *Origines chrétiennes d'une laïcité musulmane* » aux Editions Nawa.

vis-à-vis de l'Islam et de ses règles ; raisons qui s'appliquent aujourd'hui contre l'actuel pouvoir des Saouds lui-même[1].

Ainsi, on le voit bien, l'interprétation historique d'un événement passé est encore aujourd'hui un enjeu politique et religieux d'une importance capitale.

La réalité historique est beaucoup plus nuancée même si certains faits permettent d'éliminer les élucubrations qui servent sciemment des intérêts politiques très évidents.

Rappel historique : La relation entre le Nejd et les autorités centrales

Il est difficile de remonter loin concernant le Nejd vu le peu de sources historiques mentionnant la région, pourtant quelques épisodes historiques permettent de souligner des constantes politiques montrant la relation du Nejd avec les autorités centrales.

Dès la période abbasside, lorsque les Banu Ukhaidir prirent le pouvoir au cœur de l'Arabie, et mirent en place leur émirat zaydite, celui-ci fut toute de suite interprété comme un défi et une rébellion par le Calife à Bagdad.

Le fondateur de la dynastie, Muhammad ibn Yusuf Al Ukhaidir avait exprimé le souhait de couper la route qui relie le Hedjaz à l'Irak. C'est pourquoi le pouvoir abbasside chargea l'un de ses gouverneurs de circonscrire le rebelle. Défait, Muhammad n'eut pas d'autre choix que de se fixer au centre de l'Arabie et de se contenter de cet espace de repli dans le Nejd pour y constituer un petit émirat local.

Cet épisode semble montrer que lorsque le danger est trop important, le pouvoir central agit avec une réponse proportionnée. Cela, quitte à laisser s'échapper leurs ennemis au fin fond de la péninsule arabique et dans les Haut-plateaux du Nejd, puisque vu de Bagdad, il n'y a très souvent aucun intérêt à les y poursuivre : le Nejd était une punition en soi…

On peut se demander si pour la période ottomane, les conditions et les facteurs sont très différents de ceux de l'époque abbasside. Il faut d'abord revenir plus

1. Telle la petite analyse écrite par le cheikh Nasser al Fahd (emprisonné en Arabie Saoudite) intitulée : « *Le Califat Ottoman et la position de la da'wa du cheikh Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb le concernant* ».

profondément sur l'établissement du califat ottoman puisqu'il sera sujet et acteur des événements qui vont se dérouler.

En 1517, lorsque le sultan ottoman Selim Ier bat ses rivaux mamelouks d'Égypte, les turcs n'ont pas hérité de n'importe quelle autorité sur le Moyen-Orient et sur l'Islam. Puisque le dernier calife abbasside Al Mustamsik, hôte et protégé des Mamelouks, lui remet le signe du pouvoir califal et renonce à la charge honorifique fantoche, au profit de celui qui possède la puissance réelle que suppose un tel titre. Les conquêtes ottomanes se poursuivant, tout le monde arabe « utile » est militairement conquis, reconnaissant, directement ou de manière tacite, l'autorité du nouveau sultan-calife[1]. L'émir et chérif de la Mecque, Barakat al Muhammad ibn Barakat reconnaît cette même année le nouveau calife et fait acte d'allégeance qui se perpétua jusqu'à l'apparition de la da'wa nejdite au XVIII[e] siècle et la révolte des Hachémites en 1916.

Même le pire ennemi du calife turc, le chiite safavide Shah Isma'il qui règne sur l'Iran, reconnaît la suzeraineté ottomane sur les lieux saints : « *Tu es devenu le serviteur des deux Saints sanctuaires sacrés* »[2]. Et cette autorité est attestée par des marqueurs symboliques qui sont d'ailleurs reconnus de tous[3].

1. Seules deux grandes régions échapperont à l'autorité ottomane : Le Maroc et la Perse.

2. Rapporté par l'historien égyptien Muhammad ibn Iyas al Hanafi al Misry dans son livre « *Bada'i al-zuhur fi waqa'i al-duhur* ».

3. L'Historien Al Maqrizi dans son « *Kitâb Al Suluk li Ma'rifat Duwal al Muluk* » nous apprend qu'une tradition particulière marquant le pouvoir d'une autorité sur les lieux saints a été instituée par le Sultan mamelouk Qala'wun et le chérif de la Mecque Abu Numay en 1286. Le cérémonial du "*Mahmal*" et de la "*Kiswa*", montre comment la suzeraineté sur l'Arabie et le Hedjaz, est reconnue par tous :

Le Mahmal était un palanquin surmonté d'un étendard, porté par un chameau luxueusement harnaché, qui représente le pouvoir politique qui a autorité sur toutes les terres traversées par la caravane de pèlerins, qui eux cherchent à accompagner celle-ci afin d'avoir la protection contre d'éventuels pillards ou attaques de rebelles, les différents Mahmal partant du Caire, du Yémen et de Damas, de Bagdad et de Bassora. Le plus important d'entre eux est celui du Caire qui accompagnait la Kiswa.

La Kiswa est la grande teinture noire brodée destinée à la Ka'ba, changée une fois par an pendant le grand pèlerinage, elle devait être fournie par l'autorité politique qui se chargerait de l'autorité sur les lieux saints et la sécurité des voies d'accès.

Ainsi à l'époque ottomane, le chérif de la Mecque considéré comme la plus haute autorité religieuse du Hedjaz, à côté d'un fonctionnaire civil nommé par les autorités ottomanes, devaient recevoir de concert le *Mahmal* et la *Kiswa*, de la part de l'autorité suprême dans le monde musulman, à savoir le Calife, afin de faire reconnaître à tous les visiteurs la protection dont jouissaient les lieux saints. Le chroniqueur Qutb al-dîn Musa al-Yûnînî dans son ouvrage « *Dhayl Mir'ât al Zamân* » nous apprend que le premier *Mahmal* et la première *Kiswa* d'origine ottomane furent envoyés dès 1509, sous Bayazid le père de Sélim : c'est-à-dire avant même que les Turcs n'accèdent au titre de Calife, montrant qu'ils étaient effectivement la seule puis-

Ainsi la suzeraineté ottomane -via le titre califal- était symbolique sur le Nejd puisqu'elle n'eut jamais d'autorité directe, de gouverneur ou de représentant collectant taxes et impôts dans le Nejd. Mais cela ne signifie pas non plus qu'elle fut inexistante ou que le Nejd était donc absolument indépendant et libre en Droit.

Le droit constitutionnel islamique aborde lui-même ce cas : l'autorité nominale est en soi incontestable tant que les conditions de son existence propre sont réelles et reconnues par tous, car même si son pouvoir réel contraignant n'existe pas, l'autorité théorique et morale, elle, subsiste[1].

Le Nejd, morcelé en tribus, clans et factions rivales, où chaque oasis était dirigée par un émir ou par un conseil de cheikhs, quasiment isolé au milieu d'une mer de sable que seuls les bédouins, marchands et caravanes de chameaux pouvaient traverser, ne suscitait aucun intérêt politique ou économique, ni de la part des Ottomans, ni des Mamelouks, ni des Ayyoubides, ni même des Ottomans, pour vouloir y exercer une suzeraineté directe[2].

Sous les Abbassides cependant, cette autorité se faisait ressentir quand les circonstances l'exigeaient. Ainsi vers 1550, le puissant calife Sulayman Al Qanûnî[3] convoqua le Pacha de Damas pour lui demander d'organiser une expédition au cœur de l'Arabie : ce n'était là que l'occasion d'affirmer son autorité en essayant de contenir l'agitation de certaines tribus et d'amener un minimum d'ordre. Il semble que des razzias et pillages ou encore des troubles entre tribus aient suscité ponctuellement une envie de réaliser une "opération de police" : celle-ci, sans grand intérêt stratégique, n'eut

---

sance sunnite capable d'accorder sa protection aux pèlerins. D'ailleurs, ils le prouvèrent en combattant les Portugais qui avaient assiégé avec leur flotte la ville de Djedda cette même année 1517.

Les autorités turques se chargeaient également de payer les différents chefs bédouins des régions par lesquelles passaient les caravanes pour ne pas qu'ils les pillent. Parfois elles réagirent aussi militairement contre eux en menant des raids pour sécuriser les voies de passage.

1. Cf. « *Ahkam al sultaniyya* », Abu Hassan al Mawardi.

2. Personne n'oserait affirmer que le Nejd était indépendant sous le califat omeyyade de 'Umar Ibn 'Abdelaziz ou abbasside de Haroun al Rachid (malgré l'absence de preuve tangible de leur autorité directe sur ces territoires) : or les conditions politiques (administratives et juridiques) sont sensiblement les mêmes que sous les Ottomans.

3. Latinisé en "Soliman le Magnifique".

pas grand écho dans le Nejd, car seul le symbole de l'action comptait[1]. Néanmoins quand les Banu Khâlid prirent le contrôle de la région stratégique d'al-Hassa donnant sur le golfe persique en 1521, les Ottomans n'eurent de cesse de s'activer pour y rétablir leur autorité[2].

Toutes ces précisions montrent que les conditions générales dans le Nejd sont sensiblement les mêmes pendant plus de mille ans. Des Abbassides aux Ottomans, tous les grands ensembles politiques se sont contentés d'une autorité nominale, morale et minimale sur cette contrée aussi instable qu'inutile pour eux. Par contre, des Abbassides aux Ottomans, tous les pouvoirs agissent quand l'instabilité menace de déborder du Nejd pour atteindre les zones "utiles" de l'Arabie, tels le Hedjaz ou al-Hassa.

C'est ainsi qu'au moment de l'apparition de la prédication nejdite et du prêche du Cheikh Muhammad ibn Abdul-Wahhâb, le califat ottoman règne sur tout le Moyen-Orient. Sur certains territoires, le pouvoir s'exerce directement, sur d'autres il y a délégation, et enfin sur d'autres, comme le Nejd, l'autorité y est à la fois nominale et déléguée à des subalternes physiquement non présents au Nejd (Chérif de la Mecque et le Gouverneur turc du Hedjaz).

Nous verrons que la da'wa nejdite va donc finir par affronter militairement de manière graduelle tous les pouvoirs qui lui sont proches, renverser toutes les barrières les unes après les autres pour imposer son nouvel ordre, jusqu'à affronter la dernière d'entre elles : le califat ottoman. Mais pour cela, il lui faudra d'abord unir sous sa bannière le Nejd.

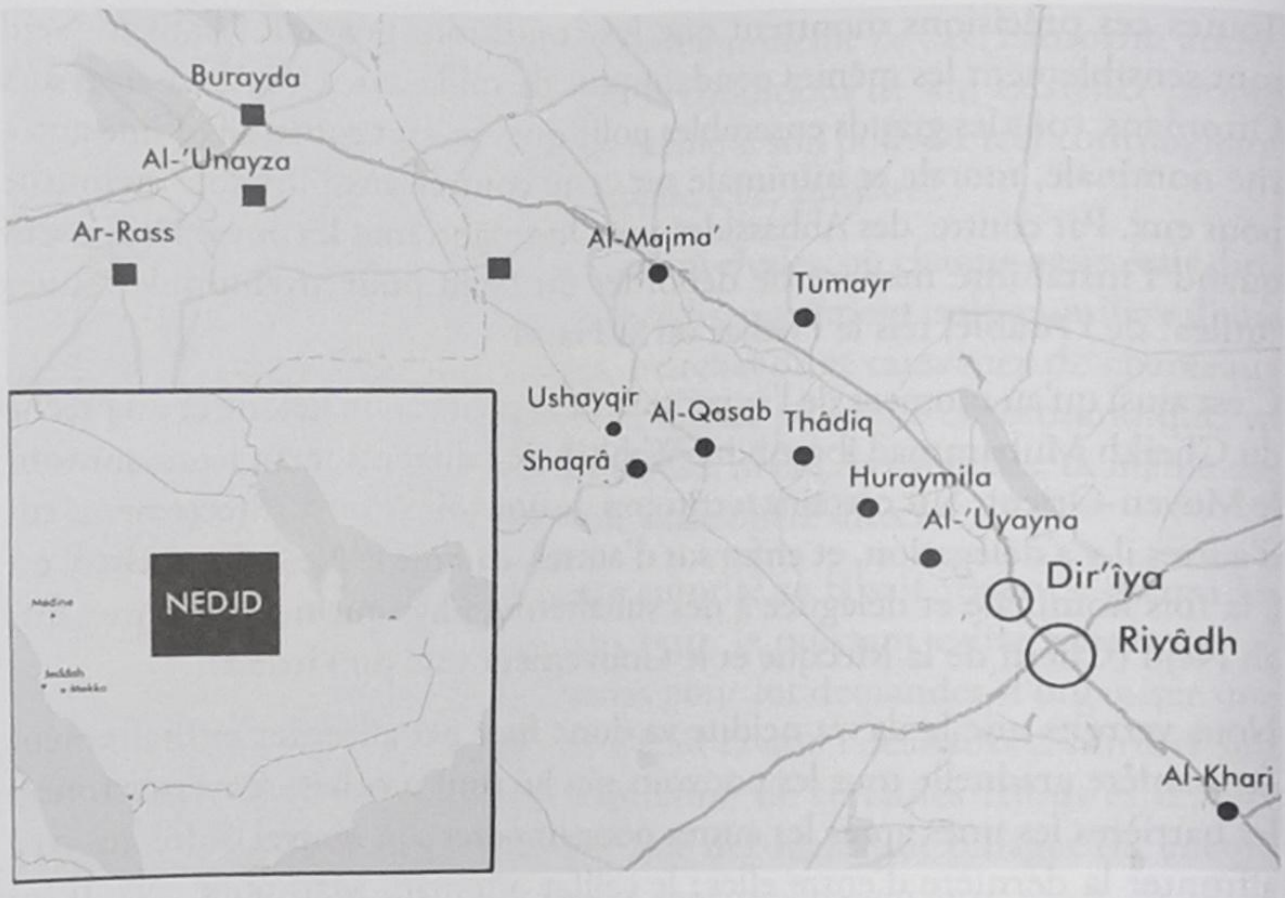
Contexte nejdite

Le plateau du Nejd (qui culmine entre 700 et 1500m) est parsemé d'oasis, irrigué par plusieurs cours d'eau qui se gonflent à la saison des pluies. C'est pourquoi la région n'est pas véritablement le désert que l'on aime à imaginer. C'est un plateau rocailleux, où l'agriculture prospère grâce à des précipitations convenables et un réseau de canaux d'irrigation. De son extrême Sud, avec la ville Kharj, jusqu'à son extrême Nord, avec la ville de Burayda dans le Qâssim,

1. De la même manière que sous les Abbassides, il y eut plusieurs raids contre les tribus de l'Arabie centrale sans aucun effet (Tabari rapporte ces incidents sous les règnes des califes al Wathiq et Al Muntassir, de 841 à 863).

2. Pour ce faire, ils se sont fortement appuyés sur les Al Muntafiq, la tribu occupant la région Sud de Bassora et reconnaissant fidèlement l'autorité ottomane.

le croissant nejdite a donc vu se développer une série de petits bourgs et des centres urbains, chacun sous la houlette d'un émir et de sa famille. Des villages dont les habitations et bâtiments sont très souvent construits en pierre, preuve que leurs habitants sont avant tout des sédentaires.



[Villes et oasis principales du Nejd]

Parmi ces bourgs quelques-uns attirent notre attention.

'Uyaynah, la ville de naissance du cheikh Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb, Huraymila où son père officiera comme « juge » (Qâdhi/Cadi). Ou Dir'îya, la ville des Saouds, point de chute définitif de l'Imam et qui deviendra la future capitale du premier émirat saoudite. Il y a aussi Ushayqir et Riyadh.

Le premier bourg sur lequel il est intéressant de se pencher est justement celui de Ushayqir. Connu des spécialistes uniquement, il est pourtant d'une importance capitale, puisque avant la prédication nejdite des imams wahhabis, Ushayqir est considéré comme le centre de formation théologique du Nejd hanbalite. L'oasis est réputée pour avoir donné, à elle seule, une grande

majorité des savants du Nejd. Ces grands *shuyûkh* sont des nejdites qui ont été désireux d'approfondir les sources hanbalites de leur savoir en allant étudier à Damas ou au Caire, avant de se fixer pour diffuser leur science à la madrasa de Ushayqir. Une lignée particulière se distingue parmi tous ceux qui ont fréquenté ce centre : celle des Al Mushrif[1].

L'un des grands théologiens notables de Ushayqir et de cette lignée est un certain Ahmad Ibn Mushrif (décédé vers 1603), il eut comme élève un certains Sulayman Ibn Ali Ibn Mushrif (décédé en 1668). Le Cheikh Sulayman s'établira plus tard dans la ville de 'Uyayna sous le leadership de la famille des Mu'ammar, pour y exercer la fonction de cadi. Il aurait été considéré de son vivant comme le Cheikh du Nejd. Celui-ci aura un fils dénommé Abdul-Wahhâb qu'il formera pour lui succéder dans ce poste : c'est ce dernier qui sera le père de Muhammad.

Avec la prédication nejdite, Ushayqir perdra de son importance théologique, au profit du nouveau centre religieux vers lequel afflueront tous les prétendants à la science religieuse : la ville de Dir'iya.

Dir'iya était dominée depuis des siècles par des lignées issues des Banu Hanifa, importante et ancienne tribu regroupant plusieurs factions, dont l'une est l'ancêtre des Saouds. L'un des cours d'eau qui traversent Dir'iya se nomme d'ailleurs Wadi Hanifa.

Pour comprendre comment Dir'iya s'est liée aux Saouds, il faut revenir au généalogiste du Nejd, Jabr Ibn Sayyar[2], qui nous informe que le plus ancien clan qui dominait cette contrée était celui des Maridi. Ce nom se retrouve dans de vieilles chroniques qui mentionnent la fondation de la ville de Dir'iya en 1446 par un certain Mâni' Ibn Rabi'a al Marîdî (مانع المريدي).

Il apparaît que Mâni' et son clan, qui étaient installés originellement près d'Al-Qatîf, furent invités par un certain Ibn Dir' (lointain parent de Mani' ?), qui lui était à Riyadh. Finalement installé sur le Wadi Hanifa au Nord de

1. Voir « *History of the Arabian peninsula* » de Fahd al Semmari, "*The wahhabi mission and saudi arabia* » de David Commins, et surtout « *al-Ḥarakah al-'ilmīyah fī Ushayqir* ».

2. Décédé en 1674, poète et émir de la ville d'Al Qassab dans le Nejd. Son recueil généalogique est intitulé « *Nubda fi ansab ahli Nejd* ».

Riyadh pour cultiver en usufruit une parcelle de dattiers, ils décidèrent d'appeler l'endroit Dir'iya en l'honneur de Ibn Dir'[1].

Au fil des générations, le nom de famille des Al-Muqrin s'impose, du nom de Muqrin l'un des descendants directs de Mâni'. Or c'est le petit-fils de Muqrin qui se nommera le premier du nom de Sa'ud. Émir de Dir'iya, Sa'ud Ibn Muhammad Ibn Mîqrin meurt en 1723 : s'en suit une lutte de succession entre fils et oncles, qui finit par voir le pouvoir sur Dir'iya tomber entre les mains de Muhammad Ibn Sa'ud, celui-là même qui scellera l'alliance décisive avec le cheikh Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb[2].

En ce début du XVIII[e] siècle, nous avons planté, de part et d'autre du Nejd, le décor dans lequel se dérouleront les événements qui vont bouleverser le cours tranquille de l'histoire de l'Arabie centrale. Transhumance de troupeaux et des hommes, commerce et agriculture, razzias, pillages, guerres entre clans et tribus, parfois au sein d'une même famille, ces tensions plus ou moins bien régulées par des imams et des cadis de rite hanbalite, le tout sous le pouvoir d'émirs jaloux de leur petite autorité respective.

Le pouvoir ottoman, exerçant son autorité directement au Hedjaz et sur al-Hassa, se désintéressait du Nejd et de ses habitants tant que ces derniers ne remettaient pas en cause l'ordre général de la péninsule arabe.

1. Certains auteurs anglophones ont confondu cette Dir'iya (الدرعية) avec la localité de Dariya (ضرية) aussi située dans le Nejd, également sur le territoire des Banu Hanifa. Dariya était un bourg contre lequel le Prophète avait envoyé en expédition Muhammad ibn Maslama en l'an 6 de l'Hégire. Celle-ci est rapportée par Ibn Sa'd dans son *Tabaqât al-Kubra*, at-Tabari, Ibn Qayyim dans *Zâd al-Ma'âd*. Un hadith du Sahih Muslim rapporte que le chef de la localité, Thumâma Ibn Athâl al-Hanafi fut fait prisonnier puis se convertit finalement à l'Islam. Notre Dir'iya n'existait donc pas à l'époque du Prophète ﷺ comme le confirme le récit de sa fondation.

2. Ce petit rappel de la généalogie des Al-Saoud est à comparer avec la subversion complotiste qui fait état de l'origine juive du clan…

PREMIÈRE PARTIE

De la naissance de la da'wa Nejdiya à la chute du premier émirat des Saouds (1745-1818)

Émirs	Imams et Cheikhs	Œuvres principales
Muhammad Ibn Sa'ud (1745*-1765)	Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb	*Kitâb at Tawhîd*
(*Année du pacte avec le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb.)	Abdallah Ibn Muhammad	*Usul thalatha*
Abdelaziz Ibn Muhammad (1765-1803)	Abdelaziz ibn Abdallah al Hasin	*Kashf ash-Shubuhât*
Sa'ud Ibn Abdelaziz (1803-1804)	Sulayman Ibn Abdallah al Cheikh	*Mufid al Mustafid*
Abdallah Ibn Sa'ud (1814-1818)	Hammad Ibn Naçir Al Mu'ammar	*Ad-dalâ'il fî hukm muwalât ahl al-ichrâk*
	Hussaïn Ibn Ghannam	*Rawdhat al afkar*

Naissance et vie du fondateur de la da'wa nejdite (1703-1792)

Le cheikh Muhammad ibn 'Abdul-Wahhâb ibn Sulayman ibn 'Ali ibn Muhammad ibn Ahmad ibn Rachid ibn Barid ibn Muhammad ibn Musharif at-Tamimi est né en 1703, dans la ville de 'Uyayna au Nord de Riyadh, la ville où son grand-père s'était installé pour y être cadi, après sa formation à Ushayqir. Avec l'âge, celui-ci était devenu une des grandes références religieuses dans tout le Nejd. Il légua la magistrature à son fils Abdul-Wahhâb, père de Muhammad, avant de décéder.

'Uyayna était alors gouvernée par des émirs de la famille des Ibn Mu'ammar. Les cadis étaient des agents nécessaires pour juger les litiges entre individus et assurer l'ordre public. Les conflits concernaient très souvent les règles d'héritage, le droit commercial et agricole. Les émirs des localités d'une certaine taille ne pouvaient donc pas se passer des cadis qui faisaient souvent en même temps office d'imam-khatib à la mosquée locale.

Les biographies insistent beaucoup sur le rôle que joua le père de Muhammad dans sa formation, mais peu mentionnent son oncle le cheikh Ibrahim Ibn Sulayman dont les connaissances étaient, semble-t-il, supérieures à celui de son frère Abdul-Wahhâb.

Comme l'énoncent toutes les biographies postérieures, dont la part de réécriture est importante, le cheikh Muhammad développa des capacités d'apprentissage au-delà de la norme habituelle. Ce qui pour un enfant déjà issu d'une famille de théologiens, revient à attester d'un niveau largement supérieur à celui des jeunes de son âge. Ce n'est pas tant sa mémorisation précoce du Coran qui soit notable, mais très sûrement son intérêt pour la théologie, la science du dogme (*'aqîda*) et la jurisprudence hanbalite[1].

1. En effet aujourd'hui encore, il n'est pas rare d'avoir dans le monde musulman de très jeunes enfants ayant mémorisé les 114 sourates du Coran. Les choses devaient donc être relativement plus répandues dans le monde musulman il y a trois siècles. Ce n'est donc peut-être pas « simplement » cela qui a pu le distinguer des autres.

Ainsi on comprend mieux pourquoi un prodige d'à peine dix ans avait pu, à quelques occasions, être un « imam-remplaçant » à la mosquée de 'Uyayna, sans que cela ne soulève de contestation. Il était acceptable par tous d'honorer un jeune enfant qui faisait preuve d'un talent inhabituel, et non simplement parce qu'il était fils de cadi et petit-fils de grand cheikh.

D'ailleurs cette forte disposition explique aussi pourquoi le jeune Muhammad ne s'était pas contenté, comme son propre père, de la science que lui fournissait le contexte familial et nejdite : « *Pendant toute sa jeunesse Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb était constamment plongé dans les livres d'exégèse, de tradition et de dogme…* »[1]. Si on ajoute à cela les qualités de mémorisation, la soif de savoir et l'épuisement des sources locales : il était devenu évident que très tôt Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb fut poussé par le désir de rechercher la science en dehors du Nejd. Il n'avait pas encore atteint l'âge de la puberté en 1715 quand il quitta le Nejd pour un voyage qui durera presque 25 ans.

Sa première étape était naturellement la Mecque, le centre religieux le plus proche, et dont il avait déjà pris la route pour un pèlerinage avec son père. Sûrement muni d'un courrier de recommandation à destination de Ibn Humaydi, l'Imam de l'école hanbalite à La Mecque, Ibn Abdul-Wahhâb commença la deuxième étape de sa formation.

Selon les biographes, il fréquente les cercles d'enseignement du cheikh Abdallah Ibn Ibrahim As-Sayf al Shammari (originaire d'Al Majma'a dans le Nejd) qui lui fait découvrir plus profondément les œuvres de Ibn Taymiyya, et ceux de son fils Ibrahim avec lequel il apprend les règles de l'héritage[2]. On rapporte qu'Ibn Humaydi aurait jugé négativement Muhammad ibn Abdul-Wahhâb, le voyant arrogant ou remettant en cause l'enseignement de ses professeurs. Réalité ou jugement hâtif devant un étudiant simplement plus doué que les autres Quoiqu'il en soit, ses rapports sont plutôt bons avec le cheikh Abdallah Ash-Shammari, il lui fait même part de sa volonté de militer pour rétablir l'orthodoxie. Ibn Abdul-Wahhâb rapporte qu'un jour il lui demanda :

1. "*Tarikh Nejd*", page 106, Cheikh Mahmud Shukri al Alusi.
2. Ils sont originaires du Djebbel Shammar au Nord du Nejd.

« – Veux-tu que je te montre les armes que j'ai préparées pour eux [les habitants d'al Majma'a]. »

« – Oui ». Répondis-je. Il m'emmena dans une maison où était entreposée une quantité de livres et dit :

« – Voici les armes que j'ai préparées »[1].

Si Ibn 'Abdul-Wahhâb n'a vraisemblablement pas pu finir son cursus à La Mecque, c'est Ash-Shammari qui l'envoya à Médine chez le cheikh Muhammad Hayyat as-Sindi vers 1723.

A Médine, ce dernier lui enseigna principalement la science du Hadith et celle de la critique des rapporteurs, jusqu'à lui donner finalement les licences (*ijâzat*) lui permettant d'enseigner certains recueils de hadiths. Son premier écrit, un résumé du Sahih al Bukhari, a pu être rédigé lors de cette période ou quelque temps après, Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb devait alors avoir une vingtaine d'années.

Mais bien plus important que cela, il semble que le cheikh Muhammad as-Sindi eut une très grande influence idéologique sur Ibn 'Abdul-Wahhâb. Rappelons qu'As-Sindi fut lui-même un proche du grand réformateur indien, le cheikh Waliyu l-Lah. As-Sindi transféra sûrement à son élève Ibn 'Abdul-Wahhâb, la nécessité d'une réforme puritaine et orthodoxe contre les innovations et les hérésies qui menaçaient de faire définitivement sombrer l'Islam dans le culte des saints et des tombeaux.

Le chroniqueur Ibn Bishr[2] nous révèle un épisode qui montre assez bien la complicité entre le maître et l'élève. Un jour Ibn 'Abdul-Wahhâb était près du tombeau du Prophète ﷺ, il contemplait les visiteurs se prosterner face à la tombe et lui rendre un culte. Quand il aperçut le cheikh as-Sindi, il lui demanda : « *Que pensez-vous de ces gens* » ; ce à quoi l'imam répondit sans équivoque par le verset 139 de la sourate Al A'raf : « ***Le culte, auquel ceux-là s'adonnent, est caduc ; et tout ce qu'ils font est nul et sans valeur.*** ».

Rappelons que les pratiques hétérodoxes dont fut témoin le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb devaient être un condensé de tout ce qui pouvait exister dans le

1. « *The History of Saudi Arabia* », Alexei Vassiliev.

2. Auteur de « *'Unwan al majd fi tarikh an-Nejd* » (Deux volumes).

monde musulman d'alors, la Mecque et Médine étant le passage obligé pour la 'Umra et le Hajj. Venant des quatre coins de la terre, les pèlerins se livraient donc à toutes sortes d'actes mêlant ignorance et superstition sans aucune modération, que ceux-ci soient d'affiliation sunnite ou chiite.

> « … Quant à ce qui se fait actuellement à La Mecque, qu'Allah l'honore, c'est bien pire que ce qui se fait ailleurs… Des groupes de bédouins y viennent avec tant de perversions, d'égarements et de désobéissances que le cœur se remplit de tristesse. Il n'y avait personne parmi les gens de science pour empêcher cet égarement, au contraire, ils se sont unis pour aller à l'encontre de la Vérité, en essayant de modifier la réalité… »[1]

Le décalage entre ce qu'il a appris sur le dogme et ce qu'il voit en pratique, a dû très logiquement bouillonner en lui, et faire naître une révolte sourde contre les pratiques populaires superstitieuses empreintes de croyances innovées et farfelues, dénuées de tout fondement coranique et de la tradition prophétique. Il était difficile de comprendre un tel écart, et très vite a dû lui apparaître que la cause de cette situation était à la fois un enseignement très incomplet qui évitait les bases fondamentales et un manque d'engagement dans la diffusion de cet enseignement. Il a dû très certainement fortement relativiser une grande part de ce qu'il avait appris en comprenant que cela ne servirait qu'à reproduire ou à s'opposer timidement à ces pratiques massivement diffusées au sein de la population. Pour lui, cette science "traditionnelle" ne se préoccupait pas de l'essentiel ou la survolait très rapidement, sans corriger les fondements. C'est pourquoi bien plus tard, il écrira en revenant sur cette période de sa vie :

> « Et je vous le dis en ce qui me concerne, et je le jure par Allah, Celui en dehors de qui il n'y a pas de vraie divinité méritant l'adoration, que j'étudiais la science, et ceux qui me connaissaient, étaient convaincus que j'avais de la science, alors qu'en fait à l'époque j'ignorais encore ce que signifiait « il n'y a pas de vraie divinité digne d'adoration si ce n'est Allah » et je ne savais pas ce qu'est la religion de l'islam, jusqu'à ce qu'Allah

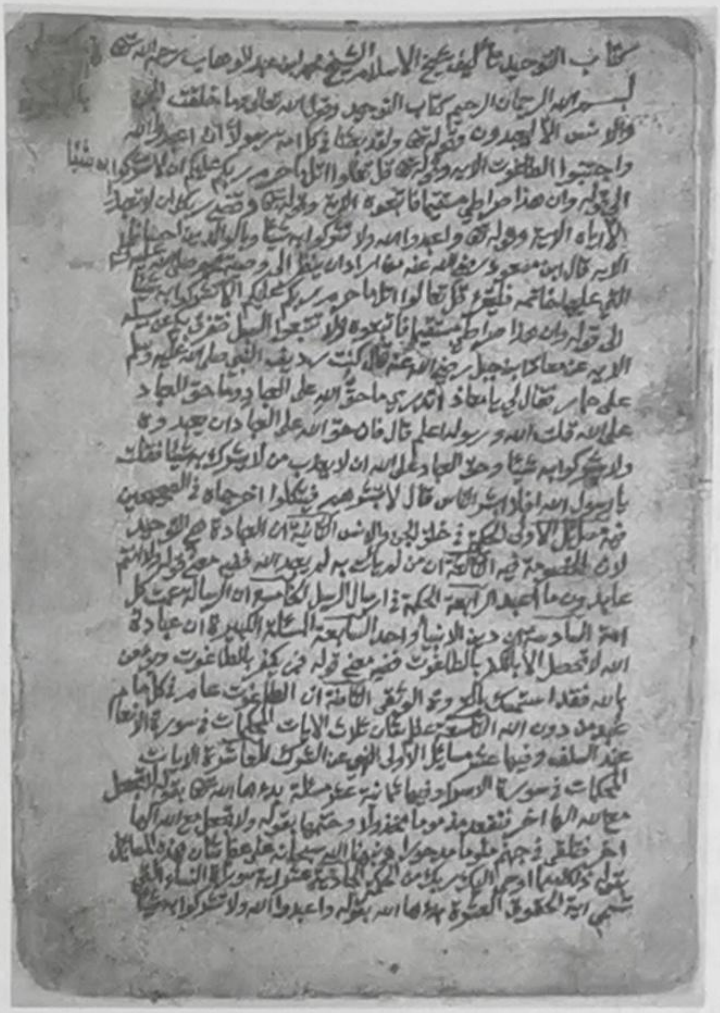
1. « *Tarikh an Nejd* », Page 13.

me fit grâce de ce bien. De même pour mes professeurs pas un d'entre eux ne connaissait cela »[1]

Bien plus que partir en quête de connaissance pour la connaissance, le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb a dû prendre petit à petit conscience de la nécessité d'agir pour appliquer le savoir révélé. Son séjour à Médine fut plus court que celui à La Mecque. Le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb reprend son chemin avec, semble-t-il, Damas en point de mire, la ville du cheikh Ibn Taymiyya. Mais des problèmes financiers l'obligent à transiter d'abord par le Nejd. Il poursuit ensuite en direction de Bassora au Sud de l'Irak. Les chroniqueurs racontent qu'il y est resté plusieurs années, au début pour y suivre l'enseignement d'un cheikh nommé Muhammad al Majmû'î. C'est là qu'il commença à prêcher et enseigner[2].

Les conditions à son arrivée furent donc sûrement propices à son installation, les sunnites d'Irak accueillant toujours favorablement un cheikh hanbalite chez eux, pour faire face au prosélytisme chiite. D'après son petit-fils Abdur-Rahmân Ibn Hassan, c'est dans cette ville que le cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb écrivit son premier ouvrage *Kitâb at-Tawhîd* (كتاب التوحيد الذي هو حق الله على العبيد)[3]. Il est vrai que le cheikh Majmû'i auprès duquel il suivait quelque enseignement, était considéré comme un spécialiste dans le *tawhîd*.

1. « *Rasa-il ash-Shakhsiyya* ».
2. Ceci est un indice montrant que Bassora était une ville beaucoup plus cosmopolite qu'elle ne l'est aujourd'hui, les sunnites devaient encore y représenter une grande partie de la population. Il est en effet difficile de penser que le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb prêcha dans une ville à majorité chiite aussi longuement.
3. Son petit-fils qui est l'auteur du plus important commentaire du *Kitâb at-Tawhîd* intitulé *Fath ul-Majîd*.



[Le livre de l'unicité (*Kitâb at-tawhîd*),
écrit par Muhammad Ibn Abdul-Wahhâb (vers 1791)]

Cette information, mise en regard avec la succession et le déroulé des chapitres du *Kitâb at-Tawhîd*, permet de supposer que les premières parties de l'ouvrage ont pu constituer ses premiers prêches, exhortations et cours qui n'ont alors posé aucun problème d'aucune sorte en milieu sunnite, tant leur contenu rappelle de grandes généralités acceptables par tous.

Par contre à partir du Chapitre 6, le cheikh dénonce des pratiques et des croyances populaires, disséminées tant dans les populations sunnites que chiites. Il se heurtait ainsi à une religiosité et des pratiques qu'il entendait réformer voire combattre.

Chapitre 06 :	Porter un objet pour dissiper un malheur fait partie du *shirk*
Chapitre 07 :	Les incantations, les talismans et l'ensorcellement
Chapitre 08 :	Rechercher les bénédictions des arbres, pierres et autres
Chapitre 09 :	Sacrifier une bête pour un autre qu'Allah
Chapitre 10 :	On ne sacrifie pas au nom d'Allah dans un lieu où l'on pratique des sacrifices pour un autre qu'Allah
Chapitre 11 :	Le vœu pour un autre qu'Allah fait partie du *shirk*
Chapitre 12 :	Chercher refuge auprès d'un autre qu'Allah fait partie du *shirk*
Chapitre 13 :	Rechercher le secours en dehors d'Allah ou invoquer autre que Lui est du *shirk*
Chapitre 16 :	L'intercession[1]

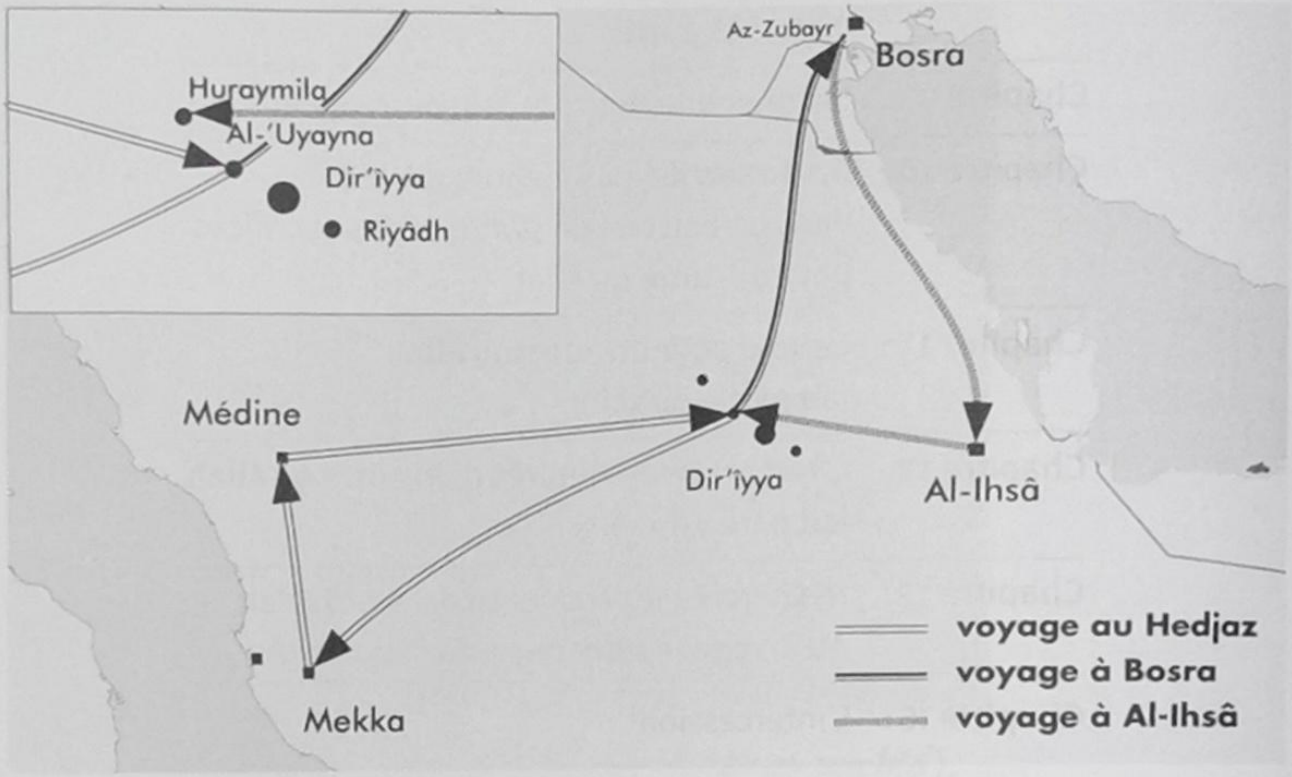
Cette prédication militante explique sans doute son expulsion de la ville de Bassora après un séjour de quatre ans. Sûrement lâché par les officiels des milieux sunnites irrités que celui-ci vienne remettre en cause certaines pratiques populaires qu'eux-mêmes jugeaient nécessaires à la cohésion des sunnites face aux chiites.

Ceci, d'autant plus qu'il remettait justement en cause les pratiques soufies qui avaient lieu autour de la tombe du compagnon Zubayr al 'Awwam dans la ville qui porte son nom au Sud de Bassora. Ainsi le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb ne pouvait alors plus maintenir sa présence dans ces villes qui avaient fini par lui être hostiles. Des biographies sans sources et douteuses[2] font ensuite état d'un itinéraire pour le moins suspect et extravagant : il aurait visité Ispahan,

1. Quelques chapitres du "*Kitâb at-Tawhîd*" qui visent les pratiques et croyances hérétiques.

2. « *Lam' ash-shihab fi sira Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb* », biographie relativement contemporaine des faits (datée de 1817), mais dont il est difficile de certifier l'identité de l'auteur, apparemment anonyme. D'après

serait remonté au nord jusqu'au Kurdistan, on l'aurait retrouvé à Qom (!), Damas puis même au Caire… Il aurait étudié le *tasawwuf* (!) et la philosophie illuminative (d'origine chiite !), et même enseigné en terre chiite… Ces faits paraissent peu vraisembables quand on connait l'antichiisme virulent qu'il professera plus tard.



[Les différents voyages du Cheikh Ibn Abdul Wahhâb]

Il est vrai cependant que si les chronologies sont exactes, entre la date de 1727 où il apparaît avoir été expulsé de Bassora et celle vers 1739 la date à laquelle il rentre définitivement dans son Nejd natal, il subsiste au moins dix ans pour lesquels des informations biographiques précises font défaut.

Les biographies officielles ne relatent pas cet itinéraire. Et, changement de cap après son expulsion amère ou difficulté financière, le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb ne peut se rendre à Damas. Il décide sûrement de retourner à 'Uyayna mais fait un détour en suivant la côte jusqu'à al-Hassa où il suit les cours de plusieurs cheikhs de la région tout en étant déçu de leurs enseignements. Ce n'est peut-être là qu'un prétexte car, nous dit-on, il passe le plus clair de son

les informations recueillies, on présume qu'il s'agit d'un certain Hassan Ibn Jamal Ibn Ahmad ar-Raïki qui serait sunnite mais qui ne vivait pas dans le Nejd.

temps à recopier des ouvrages d'Ibn Taymiyya et d'Ibn Qayyim, ce qui prouve encore une fois que le projet damascène demeurait très vivace et qu'il n'avait donc pas pu s'y rendre.

Finalement vers l'année 1739, le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb est à la ville de Huraymila, là où son père occupait la charge de cadi après avoir quitté en 1727 ce même poste qu'il occupait alors à 'Uyayna suite à un différend avec l'émir de la ville.

C'est ici qu'un important chroniqueur, Ibn Ghannam[1], annonce que le cheikh aurait rédigé son « *Kitâb at-Tawhîd* », peut-être l'y a-t-il simplement achevé.

Son retour au Nejd a pu susciter en lui des sentiments contraires, partagé entre la joie d'être de retour chez lui, dans son environnement familial, et le constat déplorable des pratiques populaires restées inchangées.

> « La plupart des gens à cette époque étaient noyés dans la souillure et l'impureté dans la mesure où ils se sont plongés à corps perdu dans le polythéisme après que la sunna ait été enterrée…
>
> Ils se sont donc tournés vers l'adoration des saints et des gens pieux, et ont rejeté l'unicité divine et la religion. Ils se sont donc adonnés à la recherche d'aide envers eux en temps de calamités, d'accidents et de désastres, et ils ont accouru vers eux en leur demandant de répondre à leurs besoins et retirer leurs difficultés, aux vivants comme aux morts. Et beaucoup de gens croyaient que les objets inanimés pouvaient leur apporter de l'aide ou pouvaient leur nuire…»[2]

Tous ces comportements et pratiques devaient particulièrement toucher les communautés agricoles qui développent une tendance à la superstition populaire et aux rites magiques de par leurs liens et leur forte dépendance avec les éléments naturels (eau, récolte, météo, fertilité des sols) :

1. Hussaïn Ibn Ghannam, l'auteur de la principale source historique sur la da'wa du cheikh Mohammed Ibn 'Abdul-Wahhâb intitulée *Tarikh an-Nejd al-musamma Rawḍat al afkar wal-afham li murtâd ḥal al-imam wa-ta'dad ghazawat dhawi al-Islam* (2 volumes).

2. Ibn Ghannam, « *Rawdhat al afkar* », page 5.

> « La majorité des musulmans, au début du XII[e] siècle, sont revenus au polythéisme et ont jeté le Livre d'Allah derrière eux… ils ont préféré l'adoration des pieux et des saints, morts et vivants, leur demandant secours en cas de difficultés… Beaucoup d'entre eux attribuaient aux matières telles que les pierres et les arbres la capacité de nuire ou de faire du bien… Ils sont restés ainsi, en adorant leurs idoles, jusqu'à ce que se soit appliquée sur eux la parole d'Allah : « Ils ont oublié Allah, Allah leur a fait alors oublier leurs propres personnes, ceux-là sont les pervers » - Ils ont innové dans la mécréance, dans l'immoralité, et dans le polythéisme en adorant les tombes, de telle sorte qu'ils ont dépassé l'état des gens de l'ignorance. Ainsi, ils en sont arrivés au point que leurs propres démons leur ont légiféré des lois religieuses qu'Allah n'a jamais permises … »[1]

Ibn 'Abdul-Wahhâb profita de la vie de famille sous l'autorité de son père, pour écrire *Kashf ash-Shubuhât*. Contrairement au *Kitâb at-Tawhîd*, le cheikh rentre ici dès les premières lignes dans le vif du sujet, en montrant l'ignorance des gens qui s'affilient à l'Islam concernant toutes leurs croyances, paroles et actes qui pouvaient être qualifiés de polythéistes car touchant ou annulant le *tawhîd*. C'est le thème général récurent des œuvres du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb. L'idée principale donne clairement la vocation militante et polémique de l'ouvrage : la prétention d'être musulman n'est pas à prendre au pied de la lettre si certaines implications sont absentes.

> « Si tu es conscient que les infidèles ignorants savent cela, tu seras alors étonné de savoir qu'il y a des gens qui prétendent être musulmans et ne savent pas plus expliquer le sens du mot « Islam » que les infidèles ignorants. Ils croient qu'il leur suffit de prononcer l'expression du monothéisme sans conviction et sans même comprendre son sens »[2]

Le cheikh utilise des arguments prouvant que l'affiliation verbale et symbolique à l'Islam n'est pas suffisante si les actes ne sont pas conformes et, pire,

1. Ibn Bishr, « *Tarikh an Nejd* » page 13. Le texte est relativement le même, Ibn Bishr a certainement consulté la "*Rawdhat*" de Ibn Ghannam en tant que source.

2. *Kashf ash-Shubuhât*.

s'ils sont absents. L'ignorance de certains points du dogme est donc inexcusable. Les arguments cherchent à convaincre très précisément les populations nejdites d'Huraymila notamment en utilisant des exemples qui les touchent et leur parlent très directement. Le cheikh cite trois fois l'histoire des Banu Hanifa, la grande tribu du Nejd, à l'époque du prophète ﷺ et des compagnons, et ce n'est pas anodin :

> On dit aussi : les compagnons du Messager d'Allah combattirent la tribu de **Bani Hanifa** en dépit du fait qu'ils s'étaient convertis à l'Islam depuis le temps du Prophète, qu'ils témoignaient qu'il n'y avait nulle divinité autre qu'Allah et que Muhammad était le Messager d'Allah, qu'ils priaient et qu'ils appelaient à la prière. [...]
>
> Le but de ces ignorants est de prouver que celui qui fait un tel témoignage ne peut être expulsé de la religion quoiqu'il fasse. Nous disons à ces polythéistes : Nous savons tous que le Messager d'Allah combattit les juifs et les soumit à l'esclavage en dépit du fait qu'ils témoignaient de l'Unicité d'Allah, les compagnons du Messager d'Allah combattirent les **Bani Hanifa** malgré leur monothéisme et leur reconnaissance que Muhammad était le Messager d'Allah. [...]
>
> Nous avons aussi cité auparavant l'histoire de la lutte du Prophète contre les juifs et des compagnons contre **Bani Hanifa**.

L'idée est assez claire : « *vos (nos) ancêtres prétendaient aussi être musulmans, comme vous aujourd'hui, mais la réalité de leurs pratiques ou croyances ne leur ont pas évité d'être combattus par de véritables musulmans* ». Ibn 'Abdul-Wahhâb avait dû faire part de ses écrits à son père : certains affirment que celui-ci l'aurait fortement désapprouvé, d'autres disent qu'en réalité le père était beaucoup plus prudent que son fils, et qu'il savait qu'un tel discours causerait des troubles parmi la population[1]. Mais le cheikh Muhammad n'avait pas la personnalité à faire des concessions, et dès le décès de son père en 1740, il

1. Nous penchons plutôt vers cet avis, d'autant plus qu'il existerait selon certains spécialistes des écrits théologiques du père remettant aussi en cause très fortement le culte des saints. N'oublions pas que le cheikh 'Abdul-Wahhâb ibn Sulayman avait dû s'exiler de 'Uyayna à cause de désaccords avec l'émir de la ville ; cela lui avait donc appris la prudence et un certain pragmatisme.

commença publiquement ses prêches, tels qu'ils avaient été formalisés dans ses premiers opuscules. Mais les attaques directes furent très mal perçues, les allusions et analogies concernant l'islam des nejdites de la ville et des anciens Bani Hanifa ne pouvaient pas laisser indifférents et suscitèrent bientôt hostilité, puis complots visant à l'assassiner ou simplement l'obliger à quitter l'oasis[1]. Au bout de seulement quelques mois, le cheikh fut contraint de quitter Huraymila : il a alors environ 37 ans.

Les choix de destination n'étaient pas très vastes : 'Uyayna sa ville natale, celle où sa famille s'était installée depuis son grand-père Sulayman, fut tout indiquée pour le recevoir. Son père l'avait quittée en raison d'un différend avec la famille des Banu Mu'ammar, les émirs de la ville. Pourtant le nouvel émir 'Uthman Ibn Mu'ammar était lui tout disposé à le recevoir à 'Uyayna. Il semble même qu'il fut très rapidement acquis à la cause de Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb, lorsque celui-ci commença à prêcher à Huraymila. Pour matérialiser l'alliance entre les deux hommes, le cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb épousa la tante de 'Uthman, dénommée Jawhara. L'émir lui donna toute la latitude pour prêcher dans sa ville : le cheikh avait enfin les moyens de donner une ampleur à sa *da'wa*. Il se concentra sur la question du *tawhîd* et de ses branches : la nature du paganisme (*shirk*), les points fondamentaux de l'Islam, la définition réelle de la Foi et de la mécréance, sur ce qui fait la différence entre ces notions et leurs contraires. Selon lui, il réparait là les négligences des théologiens officiels qui avaient délaissé pendant de longs siècles les questions dogmatiques au profit du simple droit religieux (*fiqh*). Il pouvait désormais aller droit au but et ne plus éviter ce que les théologiens avaient trop longtemps laissé de côté :

> « Prononcer la parole de "Lâ ilaha illa Allah" sans connaître sa signification et sans appliquer ce qu'elle implique ne rend pas la personne Musulmane, mais ceci est une preuve contre cette personne. Quiconque témoigne qu'il n'y a de divinité qu'Allah et adore autre que Lui en parallèle, son témoignage vain, bien

1. Des hommes avaient essayé de s'introduire chez lui, en passant au-dessus du mur de son domicile. Mais pris sur le fait, ils durent s'enfuir.

> qu'il prie, donne la Zakât, jeûne, ou qu'il mette en avant certaines œuvres propres à l'Islam »[1]

Très vite, sa *da'wa* semble attirer beaucoup d'adeptes, par son esprit novateur et sa volonté de réforme puritaine de l'Islam. Beaucoup de jeunes nejdites furent sensibles aux changements que cette *da'wa* promettait dans l'ordre religieux, politique et social de tout le Nejd. Le cheikh s'entoura peu à peu de plusieurs centaines d'étudiants sous son autorité, qui eux-mêmes se chargeaient de prêcher dans d'autres oasis et de répandre les paroles de leur cheikh. Animés de leur zèle puritain, ils ne tardèrent pas à associer l'acte à la parole: ainsi, des arbres perçus comme sacrés par les populations locales furent coupés, des coupoles de saints détruites, les tombes aplanies au ras du sol. Chaque action d'éclat amenait son lot de néophytes. Les théologiens affiliés à certaines confréries ou intérêts religieux rédigèrent les premières réfutations et leurs émirs exercèrent des pressions[2]. Les premières réponses du cheikh (*Rasa-il ash-Shakhssiya*) furent envoyées en réplique.

Les chroniques décrivent une action particulière qui démontre que la *da'wa* de Ibn 'Abdul-Wahhâb avait la capacité de susciter des mobilisations de grande envergure. Vers 1742, avec près de six cents hommes armés sous le commandement de l'émir 'Uthman, le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb ordonna la destruction des édifices construits sur la tombe de Zayd ibn Al-Khattab (frère du calife et compagnon 'Umar), mort et enterré dans le Nejd après les guerres d'apostasie près de la ville de Jibla[3].

> Vous avez entendu qu'Allah a bien dit des mécréants que lorsqu'un mal les touche alors qu'ils sont en pleine mer, ils abandonnent leurs idoles et leurs dieux, et n'implorent pas leur aide, mais ils ne demandent qu'à Allah uniquement sans aucun asso-

1. *Ad-Dorar As-Saniya*, (page 535 ; tome 12)

2. Ce qu'il faut comprendre dans cette animosité: c'est que la da'wa du cheikh heurtait aussi des intérêts économiques. En effet, très souvent les coupoles érigées sur certaines tombes attiraient visiteurs et dévots qui, eux-mêmes, attiraient marchands et caravanes. Ainsi ces centres devenaient des marchés, des lieux de rencontre qui créaient des flux commerciaux importants, dont les émirs tiraient d'importants revenus par des taxes. C'est l'ensemble de ce système que le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb mettait aussi en péril, d'où la très forte opposition des notables du Nejd.

3. Malgré l'existence de doutes sur l'exactitude du vrai occupant de cette tombe, il semble que le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb ait penché pour l'avis qu'elle appartenait bien à Zayd.

> cié, et n'implorent que Son aide à Lui. Puis, une fois sauvés, ils se mettent à Lui donner à nouveau des associés.
>
> Mais aujourd'hui, tu vois ces idolâtres contemporains, l'un d'entre eux est même prétendument un savant ascète, studieux et pieux : lorsqu'un mal l'atteint il se met à implorer l'aide d'autres qu'Allah, comme Ma'rûf, ou 'Abdul-Qâdir Al Jilâni, et plus noble qu'eux encore : **Zayd Ibn Al Khattâb** et Zubayr, et plus noble qu'eux encore : le Messager d'Allah, que la Paix soit sur lui. C'est auprès d'Allah que nous nous réfugions…[1]

Il participa personnellement et symboliquement à la destruction des édifices. Cet événement eut un écho retentissant dans tout le Nejd. L'élite religieuse et tribale des oasis voisines de 'Uyayna prenait peur et jugeait la menace sérieuse. Certains avaient mobilisé des hommes de Jibla pour essayer de protéger la coupole érigée sur la tombe de Zayd, mais devant le contingent, ils durent s'enfuir précipitamment.

Beaucoup de notables du Nejd finirent par contacter l'émir Sulayman Ibn Muhammad ibn Urayr de la puissante tribu des Banu Khalid qui s'imposait de l'Est du Nejd jusqu'à la côte al-Hassa et qui avait des moyens de pression (économiques et militaires) très importants sur les Banu Mu'ammar de 'Uyayna qui protégeaient le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb. De plus, il apparaît que l'émir Sulayman était chiite à l'instar d'une grande partie de la population d'al-Hassa, et qu'il considérait à ce titre que cette idéologie puritaine issue d'un Hanbalite était une menace sérieuse. Il ordonna donc à 'Uthman de tuer le cheikh (?) sous peine de ne pas lui donner une très importante quantité d'or qui lui revenait, voire plus, s'il ne se pliait pas à cet ordre. Il semble que l'émir 'Uthman adhérait sincèrement à la *da'wa* du cheikh Muhammad, mais qu'il ne disposait pas des moyens ni de la force pour résister aux menaces et aux sanctions des Banu Khalid. C'est donc à contre-cœur qu'il demanda au cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb de quitter l'oasis en 1744.

Pour la troisième fois de sa vie, le cheikh était contraint de s'exiler, mais là encore, il décida de ne pas s'éloigner de son Nejd natal. Il se fixa dans un premier temps dans les faubourgs de la ville de Dir'iya. A son arrivée, il

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 116 ; tome 2).

logea chez le cheikh Muhammad ibn Suwaylim Al-`Uraynî. Celui-ci avait quelques appréhensions à loger un homme devenu célèbre dans tout le Nejd sans l'autorisation de l'émir local. Le cheikh Muhammad le rassura et l'assura qu'il n'avait pas choisi cette destination au hasard. Certains de ses plus fidèles élèves à 'Uyayna étaient issus de grandes familles du Nejd, enfants ou proches d'émirs. Parmi eux, il y avait 'Abdelaziz, Mishar et Thunayyan, fils et frères de l'émir Muhammad Ibn Sa'ud ibn Muhammad Ibn Muqrin, l'émir de Dir'iya de la faction des 'Anaza des Banu Hanifa.

Ces trois membres du clan Ibn Sa'ud, étaient des disciples ou des sympathisants de longue date. Ils avaient même personnellement participé à certaines actions militantes du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb. Ainsi ces derniers avaient préparé l'arrivée de leur cheikh à Dir'iya en informant Muhammad Ibn Sa'ud. Celui-ci était déjà au fait de la renommée du cheikh Muhammad et il avait pu observer à quel point ce mouvement puritain donnait force et cohésion aux habitants de l'oasis de 'Uyayna. Convaincu par ses frères, son fils et même sa femme[1], Muhammad Ibn Sa'ud accepte de rencontrer le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb aux abords de la ville. L'échange entre les deux hommes est devenu célèbre car il consacrait l'un des pactes les plus importants de l'histoire :

> « Ainsi, lorsque le Cheikh Muhammad ibn 'Abdul-Wahhâb donna à l'Émir Muhammad ibn Sa'ud les preuves de la vérité de l'Islam et de la foi, et l'informa de la vanité des gens du Nejd et de leurs mensonges basés sur le culte des idoles et des arbres, celui-ci lui dit : "Ô Cheikh, je n'ai aucun doute sur le fait que ce que tu as prêché est la religion d'Allah dont le Message fut transmis par Ses Envoyés et les Livres révélés, et sur le fait que les coutumes des gens du Nejd de nos jours représentent de l'idolâtrie mensongère, ainsi que tu l'as rappelé, similaire à ce qu'on a pu imputer aux premiers associateurs comme mécréance et comme associationnisme vis-à-vis d'Allah. Alors, réjouis-toi de mon soutien, de ma protection et de l'accomplissement de ta prédication.
>
> Cependant, je veux te poser deux conditions [à notre alliance] : si nous te soutenons et accomplissons le jihad à tes

1. Dans d'autres versions : sa propre mère ou la femme de l'un de ses fils.

> côtés, et que les gens du Nejd professent l'Islam et acceptent la prédication de l'unicité d'Allah, je crains que tu ne t'éloignes de nous et que tu ne nous remplaces par d'autres que nous. La deuxième condition est que les gens de Dir'iya me sont redevables d'une taxe que je perçois à la saison des récoltes. Or, je crains que tu m'ordonnes de ne rien prendre d'eux." Alors le Cheikh répondit : "Pour ce qui est de la première condition, tends ta main, je te fais le serment solennel du sang par le sang. Pour ce qui est de la seconde, pourvu qu'Allah t'ouvre l'esprit de Ses Révélations et te donne, en compensation du bétail et des aumônes, ce qui est meilleur que cela." »[1]

En bon politique, l'émir Muhammad Ibn Sa'ud témoignait ici de ses deux craintes : la perte du profit politique si la *da'wa* du cheikh prenait de l'ampleur, au bénéfice d'un autre émir plus puissant que lui qui pourrait vouloir « s'accaparer » le cheikh et sa *da'wa*, ainsi que la perte financière si Ibn 'Abdul-Wahhâb abolissait les taxes non-islamiques qu'il percevait des habitants de Dir'iya. Le cheikh confirmait ainsi qu'il ne l'abandonnerait pas, mais qu'il ne cautionnerait pas les taxes non légiférées par l'Islam, et qui seraient remplacées par des profits plus importants si l'émir se conformait à la Shari'a. Rassuré sur ces deux points, l'émir Muhammad ibn Sa'ud lui prêta allégeance et scella cette alliance par des noces. Il épousa l'une des filles du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb :

> « Ainsi, leur accord et serment mutuels -qu'Allah le Très-Haut leur accorde à tous deux miséricorde- furent scellés lors de cette réunion, quant à manifester la religion d'Allah et à combattre sur Son chemin, faire disparaître les avatars de l'associationnisme, en effacer les traces et arracher les racines ; restituer les croyances authentiques et rendre l'Islam manifeste en le débarrassant de ce qui a pu s'y agréger comme associationnisme et lui être ajouté comme affabulations.
>
> En outre, ils contractèrent le serment de réunir l'ensemble de la population du Nejd, de mettre fin à leur perversion et leur dispersion. »[2]

1. Ibn Ghannam, Op. cit.
2. Ibn Ghannam, Op. cit.

Définitivement installé dans une ville dont la topographie la rendait presque imprenable, appuyé par un pacte solide, dont plusieurs membres de la famille de l'émir se portaient garants, le militantisme de Muhammad ibn 'Abdul-Wahhâb allait pouvoir reprendre de plus belle. La dimension polico-religieuse de ce pacte scellé avec l'émir Muhammad Ibn Sa'ud, contraignait celui-ci à abolir les taxes non-islamiques et à appliquer la Shari'a. Considérant systématiquement qu'ils représentaient les vrais musulmans parmi une masse de « polythéistes », ils agissaient systématiquement de manière analogue aux premiers musulmans : Dir'iya fut ainsi considérée comme un véritable Dar-al-Islam au milieu de territoires divers dans la péninsule arabe, obligeant donc les adeptes du mouvement à « émigrer » vers elle :

> Délaisser une terre de polythéisme pour une terre d'Islam est une obligation pour cette communauté et le restera jusqu'à l'avènement de l'Heure.[1]

Le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb avait établi ses quartiers dans le Nord de la ville et la période qui s'ouvrait fut l'une des plus intenses et prolifiques de sa carrière : épîtres, lettres, réfutations, exposés, le tout écrit de manière à être lu et appris par cœur par des disciples toujours plus nombreux. Ces textes sont reproduits à des centaines d'exemplaires, et envoyés dans toute la péninsule arabique. Comme à 'Uyayna, les étudiants affluaient à Di'riya mais plus nombreux qu'auparavant car cette ville était perçue comme un sanctuaire qui offrait protection et sécurité à ses habitants, mais aussi par zèle partisan. Dans cette ambiance de ferveur religieuse, les partisans du cheikh se nommaient entre eux et se faisaient connaître comme *ahlu-tawhîd* ou *muwahhidûn*.

Le développement du mouvement et son impact sur Dir'iya fut si important que l'ancien protecteur du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb, l'émir 'Uthman de 'Uyayna, sembla regretter de l'avoir laissé partir. Il tenta de le convaincre de revenir mais sans succès, le cheikh avait pris racine et le contexte de Dir'iya ne lui offrait que des avantages :

Cette information, mise en regard avec la succession et le déroulé des chapitres du Kitâb at-Tawhîd, permet de supposer que les premières parties de l'ouvrage ont pu constituer ses premiers prêches, exhortations et cours qui n'ont alors posé aucun problème d'aucune sorte en milieu sunnite, tant leur contenu rappelle de grandes généralités acceptées de tous.

1. *Usûl thalâtha.*

> Lorsqu'il s'établit à Dir'iya, il eut la visite d'une délégation de ses partisans établis à 'Uyayna, et parmi eux des individus faisant partie des chefs des tribus adverses de 'Uthman ibn Mu'ammar. Depuis les provinces du Nejd, d'autres hommes se rendirent à Dir'iya et s'y installèrent lorsqu'ils apprirent que le Cheikh s'était établi à Dir'iya et surent également qu'il les protégerait et secourrait[1].

Selon certains, 'Uthman Ibn Mu'ammar, dépité, sembla commencer à ressentir une sourde hostilité envers Dir'iya. Le chroniqueur Ibn Ghannam relate l'ampleur de plus en plus spectaculaire de la *da'wa* de Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb dans le Nejd. Son troisième opuscule, le célèbre *Usûl ath-thalâtha* (ou « les trois fondements ») devint la base de toute la formation idéologique dispensée tout spécialement à la population de Dir'iya. Désormais, il ne s'agissait plus seulement de dénoncer les pratiques polythéistes puisqu'elles avaient été proscrites dès son arrivée dans la ville et son alliance avec l'émir Muhammad, mais de prodiguer un enseignement plus général :

> Lorsque le Cheikh prit le pouvoir à Dir'iya et y resta, il constata que ses habitants -ainsi que dans la majorité des circonscriptions du Nejd et de sa province- étaient tombés dans l'associationnisme, l'innovation et le délaissement de la prière, de l'aumône et du reste des rites et des piliers de l'Islam. Le Cheikh -qu'Allah lui accorde Sa miséricorde- s'employa donc à prodiguer des conseils et à rappeler les commandements de la religion. Il entreprit de leur commander le bien et leur interdire le blâmable. Il leur ordonna d'apprendre la signification de « Il n'y a d'autre divinité qu'Allah » et les informa que cette phrase est la négation de tout ce qui pourrait être adoré en dehors d'Allah et la confirmation de l'adoration envers Allah Seul, à l'exclusion de toute autre chose. Puis il leur commanda de prendre connaissance des **trois principes fondamentaux** et de connaître la signification de l'Islam et des cinq piliers sur lesquels il est fondé ; de connaître le Prophète Muhammad ﷺ ; connaître son nom, sa généalogie, le message qui lui fut révélé,

1. Ibn Ghannam, Op. cit.

> son Hégire ; savoir ce qu'il a prêché concernant l'Islam et le dogme de l'unicité d'Allah.

Le cheikh avait conscience qu'il fallait exporter sa prédication car elle avait, selon lui, une vocation universaliste à l'intérieur du monde musulman, et ne devait pas rester cantonnée à Dir'iya, au Nejd ou même à l'Arabie. Le mouvement s'affranchissait des frontières entre les autorités locales, les émirs et les tribus. Pour lui, ce n'était là que conventions humaines sans importance. Conscient qu'il venait d'instaurer un mouvement que personne au Nejd n'avait osé faire avant lui, il était maintenant déterminé à aller de l'avant.

Il reprochait aux oulémas traditionnels de ne pas protéger l'Islam, pire, qu'ils ne mesuraient pas à sa juste valeur l'importance de certains points de la religion :

> Celui qui prétend parmi les oulémas d'al 'Arid qu'il connaît le sens de *lâ illaha illa lah* ou qu'il connaît le sens de l'islam avant cette époque ou qui prétend que l'un de ses savants connaissait ceci, il a alors menti sur lui-même et sur les gens, en se gratifiant de ce qu'il ne possède pas[1].

Dans ses lettres, Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb ciblait donc en premier lieu les imams, savants et théologiens, en un mot : l'establishment religieux de l'époque, car ce sont eux qui portaient l'immense responsabilité de montrer la vérité aux musulmans. Depuis longtemps d'ailleurs, il avait l'intime conviction que la situation désastreuse de l'islam était causée par ces personnes se réclamant des sciences religieuses. Ce mouvement réformateur se distinguait donc par un rejet total des institutions musulmanes traditionnelles et souvent multiséculaires :

> Et, lorsqu'ils eurent goûté la saveur de l'Islam et que fut bien implantée dans leurs cœurs la connaissance de l'unicité d'Allah après qu'ils l'eurent ignorée ; après que cette connaissance eut insufflé dans leurs cœurs la dévotion pour le Cheikh et la dévotion pour ceux qui s'étaient exilés pour se rendre à ses côtés à Dir'iya, le Cheikh -qu'Allah lui accorde Sa miséricorde- entreprit d'écrire aux gens, tandis qu'il était établi à Dir'iyya, et plus spécialement à l'élite et aux savants, à l'intention de qui il exposa la signification de l'Islam et de la vérité de l'unicité d'Allah et qu'il

1. Lettre aux Habitants de Riyadh et de Manfuha, "*Rawdhat al afkar*", Ibn Ghannam

> les exhorta à suivre la Loi d'Allah et la Sunna de Son Envoyé ﷺ, à qui il ordonna de rejeter l'innovation et l'associationnisme, de cesser de prendre des pots de vin et de manger de ce qui est illicite, de ne pas céder à ce qui pourrait semer l'ambiguïté dans leurs cœurs ; tout cela, par la voie épistolaire. Parmi eux, il s'en trouva qui donnèrent leur assentiment au Cheikh et se soumirent à sa prédication de l'Islam authentique et de la religion. Ainsi, ils retrouvèrent le droit chemin, s'écartèrent de toute innovation et abandonnèrent le culte des idoles. Il s'en trouva d'autres qui firent les fortes têtes, refusèrent, excitèrent les inimitiés à son encontre, manifestèrent de l'hostilité et édictèrent des fatwas déclarant le sang du Cheikh licite, de même que le sang de ses frères et celui de leurs partisans, ainsi que le devoir de les combattre sur leur terre et de détruire leur nation[1].

Localement, très peu de théologiens officiels lui répondirent favorablement, alors que d'autres en Syrie et Irak accueillirent positivement cet appel. Mais dans le Nejd, la majorité des notables lui étaient hostiles ayant peur d'une remise en cause d'un système qui satisfaisait leurs intérêts et privilèges. D'un autre côté, cette hostilité était aussi due à leurs colportages de « ouï-dires », ragots et rumeurs qui s'amplifiaient et se déformaient avec le temps. Mais sa mauvaise image se basait aussi sur des faits réels tels que les destructions de monuments sur les tombes, l'abattage d'arbres sacrés, ou de tout autre sanctuaire « fétichiste ». Certains percevaient ces actes comme une preuve d'athéisme car il s'agissait, selon eux, de s'attaquer à des symboles religieux. Combattre le culte des saints était compris comme combattre la religion elle-même tant cette religiosité populaire multiséculaire était profondément ancrée dans les pratiques des musulmans. Les ennemis et détracteurs du cheikh épluchaient la moindre de ses lettres pour y déceler tout ce qui était possible à mettre en évidence comme preuve de sa déviance, très souvent avec mauvaise foi, et volonté de polémiquer, sans véritablement chercher à comprendre les motivations réelles d'Ibn 'Abdul-Wahhâb. Mais l'accusation principale dont faisait l'objet le mouvement était l'exagération dans l'accusation d'apostasie ou *takfîr* sur toutes les populations :

1. Ibn Ghannam, Op. cit.

> Concernant ce que les ennemis ont dit à mon propos... du fait que j'aurais déclaré que les gens sont des mécréants sans en avoir la preuve et sur la base de leur alliance ou désaveu envers moi, et que j'aurais considéré comme mécréant un homme du commun, ignorant, le voyant comme inférieur ; tous ces jugements sont de multiples calomnies et des accusations sans fondement à mon égard et ceci pour détourner les gens de la religion d'Allah et de Son Messager[1].

Alors qu'il apparaît même que le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb n'était foncièrement pas hostile au soufisme dans sa tradition puritaine et ascétique très présente dans le hanbalisme.

> Sache -qu'Allah te guide- qu'Allah le Très Haut a envoyé Muhammad (qu'Allah le bénisse et lui accorde la paix) avec la guidée, ce qui est connu comme la science bénéfique et la vraie religion, qui sont des actions vertueuses. Pour le cas de ceux qui s'affilient à la religion, il y a [d'un côté] ceux qui se concentrent sur le savoir et le *fiqh* et traite de ce sujet comme les juristes, et [d'un autre coté] il y a ceux qui se concentrent sur le culte et la quête de l'au-delà, comme les soufis. Alors Allah a envoyé Son Prophète avec cette religion englobant tout cela[2].

C'est bien l'exagération de certaines formes de culte non-légiférées religieusement, l'existence de pratiques innovatrices et de l'ignorance qui souillaient la pureté des actes d'adoration et le *tawhîd,* qui furent détestables et condamnables pour le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb. Le *tasawwuf* qui épurait le cœur était donc un aspect de l'adoration qui avait toute sa place dans les limites de l'enseignement islamique. Pour le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb, l'élite de la communauté à l'aube de son histoire pratiquait le *tasawwuf* de manière innée, alors que beaucoup des prétendants de son époque en étaient éloignés car ils étaient éloignés des autres réalités de l'islam et de son enseignement :

> Il [Allah] a informé, les concernant, qu'ils [les compagnons] possédaient des cœurs droits complets et une connaissance

1. Lettre aux gens de Tharmadha, « *Majmû' al mu-allafât Ash-Sheikh* » (page 25 ; tome 5)

2. *"Mu-allafat al-Imam al chaykh Muhammad Ibn Abdelwahhâb"*, chapitre *"fatawa wa Masa-il"* (vol. 3, page 31, question numéro 5).

> achevée et approfondie. Or, ceci est quelque chose qui se trouve rarement parmi les gens des derniers temps, car : "*il est rare de trouver un soufi qui soit [à la fois] un faqîh et un savant qui soit en même temps un vrai ascète (zâhid).*" Car en effet ceux qui se consacrent aux dévotions intérieures sont souvent associés à un manque de connaissance (...). La majorité de ceux qui sont plongés dans la connaissance parmi les théologiens et les fidèles dévots de ces derniers temps sont associés à un comportement exagéré et blâmable, qui consiste à parler et agir sans connaissance et chercher à atteindre ce qui ne peut être réalisé, ce qui est contraire à la voie des Compagnons[1].

Pourtant les shuyûkh du Nejd voyaient en Ibn 'Abdul-Wahhâb un illuminé, un dangereux agitateur, un rebelle qui bousculait et remettait en cause un ordre religieux qui, selon eux, avait toujours existé. Et si cet ordre existait depuis des siècles, c'est qu'il était forcément légitime...

Le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb reprochait à ces émirs et cheikhs, qui défendaient ce système religieux « traditionnel », de ne pas chercher à corriger les graves déviations et innovations qui faisaient sombrer la masse de musulmans dans le polythéisme antique. Ce réseau de notables religieux représentait donc le cœur du système qu'il fallait fatalement détruire. Les théologiens apportaient des arguments fallacieux pour défendre ce qu'Ibn 'Abdul-Wahhâb appelait « polythéisme » (*shirk*), et les émirs protégeaient ce système de leur pouvoir corrompu :

> « Et de même, nous considérons mécréant celui qui embellit le *Shirk* aux yeux des gens et y apporte des arguments fallacieux pour le rendre licite, ou combat de son sabre pour protéger ces lieux où on adore d'autres qu'Allah, ou encore qui combat ceux qui refusent cela et qui essaient de le faire cesser »[2]

Les partisans du mouvement allaient jusqu'à considérer les cheikhs et émirs hostiles à leur prédication comme les « têtes de la mécréance », ces fausses idoles obéies et suivies en dehors de la *sharî'a* ; des êtres qu'il faut obligatoi-

1. Op. Cit. (Appendice, page 182).

2. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 128 ; tome 10).

rement haïr, anathématiser et combattre : des *Tawâghît*[1]. Très vite, tous ceux qui refusaient l'appel, mais surtout qui refusaient certains points élémentaires du dogme tels que le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb les exposaient, subissaient fatalement les foudres de l'anathème. Cette légèreté à prononcer le *takfîr* et notamment l'anathème collectif (*takfîr bil-'umûm*) devint le principal reproche adressé au mouvement par certains imams. En réalité, beaucoup de personnalités religieuses partageaient plus ou moins l'avis d'Ibn 'Abdul-Wahhâb sur le culte des tombes, des saints et la demande de secours.

> « Certains d'entre eux admettaient [que la da'wa était véridique] en privé, et le refusaient en public, ainsi, ils ont été détournés de la vérité »[2]

On peut le voir aussi dans l'une des répliques que le cheikh Muhammad Ibn Sulayman Al-Kurdî, qui l'avait connu à la Mecque, lui aurait adressée : « *Ô toi Ibn 'Abdul-Wahhâb, je te conseille de cesser la médisance. Si quelqu'un croit en l'intercession et non en Allah, conseille-le par la bonne manière dans un premier temps, ensuite s'il persiste taxe-le de mécréance personnellement, mais tu n'as pas le droit de prononcer l'anathème sur la masse des musulmans dont tu t'es émancipé* ». Ce furent donc les conséquences politiques et sociales de cette da'wa qu'ils craignaient en réalité. Malgré ces accusations de "*takfîr*" (qui justement bouleversaient ce système), la doctrine continuait de progresser dans le Nejd grâce à l'activisme de ses élèves. De nombreuses oasis, telles Tharmadha ou Burayda, adoptèrent la doctrine d'Ibn 'Abdul-Wahhâb, car un grand nombre d'étudiants était originaire de ces bourgs. Sa doctrine se répandit aussi à Huraymila où son propre frère Sulayman occupait la fonction de cadi héritée de son père, malgré l'expulsion du cheikh Muhammad. Ainsi en 1747, la *da'wa* était déjà solidement implantée à Dir'iya, 'Uyayna, et Huraymila : le cœur du Nejd avait presque été conquis, et pacifiquement.

Pourtant un pôle de résistance, et non des moindres, persistait au Nejd : la grande oasis voisine de Riyadh, distante d'à peine 30 kilomètres. Riche, prospère et peuplée, elle comptait de nombreux oulémas. Elle était dirigée par un potentat du nom de Haman Ibn Dawus qui avait écarté la famille

1. Objet, entité ou personne, devenus telle une fausse idole en étant leader de la mécréance et du polythéisme, et appelant à sa propre adoration sous différentes formes (obéissance, culte, etc.).

2. « *Tarikh Najd* » page 38, Ibn Ghannam.

régnante et usurpé leur pouvoir. Il était soucieux de s'attirer favorablement les oulémas de la ville, et il accéda ainsi à leurs demandes incessantes de réagir contre cette menace naissante qui prenait chaque jour un peu plus d'ampleur. En 1747, il décida de lancer une première offensive contre l'oasis de Manfûha, qui comptait parmi les localités soumises à l'influence de la prédication d'Ibn 'Abdul-Wahhâb et reconnaissant l'autorité de l'émir Ibn Sa'ud. Cet événement fit basculer le mouvement de simple prédication réformatrice à un « jihad », une lutte armée, d'abord défensive puis résolument offensive :

> « C'est alors que le Cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb appela au jihad de défense contre le vice, les gens et les biens matériels, source de l'infamie de l'associationnisme, de la tyrannie de l'égarement, et c'est ainsi que Muhammad Ibn Sa'ud ibn Muhammad ibn Muqrin s'attela courageusement à la tâche et répondit à l'appel du devoir en obéissant au prédicateur du jihad. Il se porta garant de l'Islam et déploya l'étendard de l'unicité d'Allah et entreprit de combattre les partisans du polythéisme et de pratiquer le jihad contre les factions de l'égarement pendant 21 ans durant lesquels il ne faiblit pas, ni ne se soumit. En effet, Allah honora par lui la religion, et par lui rendit manifeste la prédication de l'Islam et de l'unicité d'Allah. Ainsi les gens du Nejd purent-ils voir la voie du bien et de la guidance, et revinrent-ils de la mauvaise direction où ils s'égaraient, entrant en nombre dans la religion d'Allah. Tout d'abord par la grâce d'Allah, et ensuite grâce à cette prédication et au jihad. »

Cette lutte contre Riyadh fut particulièrement longue, acharnée et sanglante. Entre 1747 et 1773, presque une vingtaine de campagnes militaires sont lancées, faisant plusieurs milliers de victimes de part et d'autre. Mais pendant toute cette période, la lutte sur le terrain du théologique ne cessa pas, notamment entre le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb et le mufti-cadi de Riyadh, le cheikh Sulayman ibn Suhaym. Ibn Suhaym était l'un de ses opposants de la première heure. Dès les premiers temps de la prédication du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb à son arrivée à Dir'iya en 1745, le mufti de Riyadh avait écrit à d'autres shuyûkh : *« Je porte à votre connaissance qu'un innovateur est apparu dans notre région, un ignorant, un égaré qui égare, sans science et sans piété [...]*

Il a détruit les tombes et brûlé les livres de prières populaires [...] ». Il décortiquait les épîtres du prédicateur pour y trouver de quoi nourrir son argumentaire et envoyait ses avertissements à tous les lettrés du Nejd. Face à cette campagne dirigée contre lui, Ibn 'Abdul-Wahhâb rédigeait des textes dans lesquels il se défendait de toutes ces accusations :

> « Allah Sait que cet homme m'a accusé de plusieurs choses que je n'ai jamais dites et qui n'ont même jamais traversé mon esprit : ainsi j'aurais dit que durant les 600 dernières années les gens n'ont cru à rien ; j'aurais considéré ceux qu'on appelle « *as-sâlihin* » (les pieux et bien-aimés servants d'Allah) comme des mécréants et j'aurais également considéré Al-Busîrî comme un mécréant... Ma réponse à toutes ces affaires est celle-ci : Gloire à Toi, mon Maître ! Ce qu'ils disent est en effet un grand crime et un mensonge complet. »[1]

Dans d'autres textes, il se montrait plus offensif en réitérant ses accusations de polythéisme à l'égard des notables religieux qui ne luttaient pas contre les pratiques populaires :

> « ... avant de répondre, nous rappelons que toi et ton père, déclarez clairement la mécréance, le polythéisme et l'hypocrisie[2] [...] Si ce n'est que les gens à ce jour ne connaissent pas la religion du Messager, et qu'ils n'acceptent pas ce qu'ils n'ont pas l'habitude de connaître, (...) si les gens connaissaient la question comme il se doit, j'aurais fait une fatwa pour autoriser à verser le sang d'Ibn Suhaym et ses semblables, voire l'obligation de les tuer, conformément au consensus des gens de science sur cette question. Cela ne m'aurait été d'aucune gêne. »[3]

Mais les polémiques ne cessaient d'enfler dans tout le Nejd. A la même époque, un cheikh hanbalite de la ville d'Al-Ihsa, dénommé Al-'Afaliq chercha lui aussi à décrédibiliser Ibn 'Abdul-Wahhâb. Il répondait très durement à une lettre de 'Uthman Ibn Mu'ammar : « ... *cet homme [Ibn 'Abdul-Wahhâb] les a dénoncés*

1. Lettre aux gens de Qassim, « *Majmu' al mu-allafat Ash-Sheikh* » (page 11-12 ; tome 5).

2. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 31 ; tome 10).

3. « *ad-Dorar As-Sanniyya* » (page 54 ; tome 8).

comme des mécréants et, je jure par Allah, qu'il a également mécru au message des prophètes et les a considérés, eux et leurs nations, comme des polythéistes... »[1]. Les nombreuses liaisons de 'Uthman avec des ennemis acharnés du Cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb furent sans doute la raison de son assassinat en 1750.

> « 'Uthman ibn Mu'ammar, émir de la région de 'Uyayna, est un associateur mécréant, et quand les musulmans ont vérifié cela, ils se sont mis d'accord pour le tuer après qu'il ait fini de prier la prière du vendredi, et on l'a exécuté où il priait à la mosquée le mois de Rajab 1163. »[2]

Ces multiples conflits et polémiques dans le Nejd eurent pour conséquence d'alerter les autorités ottomanes. Le Chérif de La Mecque, qui a sans doute eu connaissance d'un des courriers envoyés par le Mufti de Riyadh, contacta les autorités ottomanes pour leur demander de réagir à ces événements au Nejd. C'est en effet en 1749, que pour la première fois le nom du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb apparaît dans des documents officiels ottomans. Mais ces derniers, comme à leur habitude, préférèrent déléguer la résolution du problème aux autorités les plus proches, en l'occurrence il s'agissait de celles de la Mecque.

Bientôt, le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb dut faire face à l'opposition inattendue de son propre frère Sulayman Ibn 'Abdul-Wahhâb. Celui-ci disséminait les graines de la contestation à Huraymila, oasis dont il était le cadi. Dès 1751, sous l'impulsion de Sulayman, des troubles y apparaissent remettant en cause la *da'wa* du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb. En 1753, le cheikh Sulayman rédige sa célèbre réfutation : « *As sawâ'iq Al-ilâhiyya fi ar-raddi 'alâ al-**wahhâbiyya** wa man kaffara al-muslimina wa hakama bi riddatihim bi ghayri wajhi haqqin*»[3]. C'est la première fois que le nom de ce mouvement (puis repris comme adjectif qualificatif) apparaît avec une connotation négative. Ce terme sera repris par tous, opposants au départ puis par les sympathisants de la doctrine

1. « *Jawab Ibn 'Afaliq 'Ala Rad Ibn Mu'ammar* » (Manuscrit de la Bibliothèque nationale à Berlin) Naglan 'an Abdel Aziz Bin Abdel-Lateef : Da'awah 'Al-munawi'ine Li-Da'wat Ach-Chaikh Mohammad Bin Abd alwahab, p.58. Plusieurs fois sollicité par 'Uthman Ibn Mu'ammar sur des questions de dogme, après le départ du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb.
2. « *Tarikh an-Najd* », Ibn Ghannam.
3. Connue aussi sous le titre de « *Fasl al-Khitab min Kitâb Allah wa-Hadith al-Rasul wa-Kalam Uli al-Albab fi Madhhab Ibn Abd al-Wahhab* ».

wahhabite eux-mêmes[1]. Le cheikh Sulayman en citant les paroles de nombreux hanbalites et surtout d'Ibn Taymiyya, accusait son frère de déviations en prononçant l'anathème (*takfîr*) contre les musulmans et en les jugeant comme des apostats sans droits. Il fut le premier d'une future longue lignée d'auteurs hanbalites issus du Nejd qui s'inspira aussi profondément d'Ibn Taymiyya tout en dénonçant l'idéologie d'Ibn 'Abdul-Wahhâb. La même année, Sulayman Ibn 'Abdul-Wahhâb envoya à la ville de 'Uyayna un messager (un certain Sulayman Ibn Khuwaythir) chargé de lire en public cette réfutation.

L'émir Muhammed As-Sa'ud envoya 820 hommes sous le commandement de son fils 'Abdelaziz rétablir l'ordre. Le messager fut aussitôt exécuté et les contestations furent rapidement dissipées avec la fuite du frère dissident. Mais celui-ci avait malgré tout réussi à semer le trouble dans les rangs de son frère. C'est pourquoi, suite à cet incident, le cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb fut contraint d'écrire vers 1754[2] un texte apologétique intitulé *Mufid al mustafid fi kufr tark at-Tawhîd,* dans lequel il répond à son frère sans jamais le citer :

> « Lorsque certaines personnes, prétendant à la science, doutèrent des gens de 'Uyayna, au moment où les habitants de Huraymila apostasièrent, il fut demandé au cheikh d'écrire quelques mots dont les gens tireraient profit par la grâce d'Allah. »[3]

Dans ce texte, il justifie ouvertement le *takfîr* individuel (*mu'ayyan*), en citant certains propos d'Ibn Taymiyya et d'Ibn Qayyim qui seraient censés prouver la justesse de sa propre position :

> « Il s'agit de celui [Ibn Taïmiyya] à qui certains ennemis attribuent le fait de ne pas rendre mécréant un individu en le désignant[4]. [...] Médite sur les propos de celui [Ibn Taïmiyya] à qui on attribue le non-*takfîr* d'une personne précise. »[5]

1. Jusqu'au début du XX[e] siècle par les sympathisants. Ils utiliseront ensuite le terme de salafiyya comme nous l'avons expliqué en préambule. Le terme « *muwahhidûn* » (unitariens) fut, lui, systématiquement utilisé dès le début de la prédication et ce, jusqu'à nos jours.
2. Ibn Ghannam, « *Tarikh Nejd* », (pp. 429-464)
3. « *Mufid al mustafid* » page 5, Éditions Al Bayyinah.
4. Op. cit. Page 11.
5. Op. cit. Page 66.

L'affrontement militaire avec ses opposants quant à lui se poursuivait avec une série d'attaques et de contre-attaques entre l'émirat de Dir'iya et Riyadh. Les partisans du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb furent parfois obligés de lutter sur plusieurs fronts à cause des jeux d'alliance, ou attaquer à l'improviste telle oasis avant qu'elle ne tombe entre les mains des ennemis. Cette longue guerre força les adeptes du mouvement à mettre sur pied à Dir'iya une véritable organisation militaire : « *Ce fut à [Dir'iya] qu'Ibn Saoud commença à réaliser ses projets de conquêtes. Il ne négligea rien pour leur réussite. Ses soldats déjà habitués à la fatigue, devinrent, par les exercices auxquels il les assujettit, plus robustes et plus infatigables encore. Il supprima les chevaux et les remplaça par les dromadaires. Cet animal, aussi rapide que le cheval, mais plus robuste, fut crée par la nature pour peupler le désert, qui serait sans lui inhabitable. Ibn Saoud ordonna que chaque dromadaire soit monté par deux soldats. Il diminua la nourriture des hommes, il réduisit la ration de ces animaux, et chacun d'eux put porter les rations nécessaires pour vingt jours de marche. Dès lors des armées nombreuses purent parcourir le désert et attaquer à l'improviste leurs ennemis sans défense.*[1] »

Le conflit dépassa alors le cadre purement nejdite pour s'étendre à d'autres puissances arabes. La tribu des Banu Khalid qui avait tant effrayé Ibn Mu'ammar, l'émir de 'Uyayna, entra dans la partie et attaqua Dir'iya à plusieurs reprises, mais sans jamais réussir à la prendre. Les Zaydites de Najran près du Yémen passèrent aussi à l'offensive avec l'objectif de briser ce mouvement foncièrement anti-chiite avant qu'il ne prenne de l'ampleur. Face à eux, Ibn Sa'ud et Ibn 'Abdul-Wahhâb alternaient succès et revers : tel l'épisode situé vers 1763 lorsqu'ils perdirent plusieurs centaines d'hommes et que près de deux cents autres furent faits prisonniers. Le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb intervint lui-même dans les négociations pour obtenir leur libération. Peu après, les oasis de Burayda et 'Unayza se rallièrent à la *da'wa* du cheikh.

[Vieille ville de 'Unayza]

Mais à la même période, en 1765 plus précisément, Muhammad Ibn Sa'ud, l'émir de Dir'iya, mourut de mort naturelle :

1. *"Histoire des wahabis"*, De Corancez, page 17.

> « Puis Allah rappela à Lui l'immense imam et combattant : Muhammad ibn Sa'ud ibn Muhammad ibn Muqrin, qui décéda l'an 1179 de l'Hégire. Celui qui lui succéda à l'imamat et prit la relève pour collaborer avec le Cheikh Muhammad et lui prêter assistance, fut son fils, l'Imam 'Abdelazîz ibn Muhammad ibn Sa'ud. Il continua l'œuvre de son père pour défendre l'Islam, sauvegarder la prédication et poursuivre le jihad et les combats. »[1]

Son successeur ne fut autre que son propre fils 'Abdelaziz, disciple de longue date du Cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb. C'est pourquoi il mena le projet militaire plus avant encore que son père. Le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb poursuivait inlassablement sa prédication en écrivant des centaines de lettres destinées aux émirs, imams et shuyûkh, qui s'interrogeaient sur le mouvement et craignaient ses conséquences. Vers l'année 1770, le chérif de La Mecque Ahmad Ibn Sa'id demanda personnellement au cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb de lui envoyer un de ses savants pour débattre avec ceux de la Mecque[2], concernant :

- Le fait de jeter l'anathème en masse (*takfîr bil 'umûm*)
- La destruction des mausolées
- L'intercession des morts

Le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb envoya donc en 1771 son élève le cheikh 'Abdelaziz Ibn 'Abdallah al-Hasîn[3] chargé de cadeaux et muni de la lettre suivante :

> « Si Allah, gloire à Lui, a agréé l'engagement des prophètes stipulant que s'ils atteignaient l'époque du Prophète Muhammad, Prière et paix d'Allah sur lui, ils auraient foi en lui et le feraient triompher, alors qu'en serait-il de nous, sa communauté Il faut donc avoir foi en lui et le faire triompher, aucun des deux ne suffit sans l'autre, et ceux qui ont le plus de droit de le faire c'est sa famille qu'Allah a choisi parmi eux, et Il les a honoré parmi les gens de la terre, et ceux qui ont le plus de droit à le faire sont

1. « *Ma'ashir 'ulama an Nejd* », page 25.

2. Il est intéressant de noter que cette attitude de dialogue conciliatrice du Chérif de la Mecque vers le Nejd a lieu au moment même où l'Égypte se rend indépendante des Ottomans suite à la révolte de son pacha, Ali Bey (1768-1774), qui tenta d'occuper les lieux Saints après avoir pris pied au Hedjaz. Se sentant pris en tenaille entre Egyptiens et Nejdites, sans aide ottomane, le Chérif a donc pu chercher à ménager les Nejdites en dialoguant avec eux.

3. Écrit parfois "Al Hussayin".

> ceux qui sont parmi ses descendants, prière et paix d'Allah, et autre chose : que le Chérif, qu'Allah l'honore, sache que ses sujets font partie de l'ensemble des Croyants, et qu'Allah vous protège et vous garde »[1]

Les chroniques rapportent que la première accusation est rejetée en bloc par la délégation, en effet le cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb avait déjà écrit lui-même sur cette accusation persistante :

> « Alors que nous ne jugeons pas mécréant celui qui adore l'idole qui se trouve sur la tombe d'Abdul-Qâdir [d'Al Kawaz dans une autre version, NDA] et ses semblables, à cause de leur ignorance, et que personne n'est venu les avertir, alors comment jugerions-nous mécréant celui qui n'associe personne à Allah simplement pour ne pas s'être exilé chez nous, et qu'il n'a pas mécru, ni combattu ! Gloire à Toi Ô Allah, c'est une immense calomnie. »[2]

Au-delà de ce point, les théologiens présents à cette confrontation tombèrent unanimes pour dire que de manière générale la *da'wa* « wahhabite » s'accorde sur les deux autres questions avec les œuvres classiques de l'école hanbalite. La *da'wa* du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb avait attiré les étudiants les plus doués de la région : 'Ushayqir et même la Mecque furent presque désertées de tous les Nejdites et virent leur prestige diminuer au profit de Dir'iya.

> « Et quelle belle parole que celle de ce bédouin qui un jour arriva jusqu'à nous et entendit quelques paroles sur l'Islam, et dit alors : « Je témoigne que nous sommes des mécréants et je témoigne que le religieux qui nous dit qu'on est des musulmans est un mécréant ! »[3]

Le cheikh Ibn Abdul-Wahhâb tenait à dispenser lui-même les cours afin de garder un contact étroit avec ses disciples dont certains devinrent des réfé-

1. « *Hayat Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb* » page 322.

2. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 104 ; tome 1). Les disciples postérieurs au cheikh argumenteront par le fait qu'il ne les a pas jugés musulmans non plus, mais qu'il leur donne le nom de *mushrik* (polythéistes) ; le jugement de mécréance ne venant qu'après établissement de la preuve. Il y aurait beaucoup à redire sur cette interprétation…

3. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 119 ; tome 8).

rences à l'intérieur du mouvement : « *La manière dont ses disciples l'admiraient ressemblait à l'admiration des compagnons à l'égard du Prophète. Jamais nous n'avions connu un cheikh tel qu'Ibn 'Abdul-Wahhâb, avec des disciples aussi loyaux, le mettant sur le même pied que les Imams des quatre écoles. Ils suivaient aveuglément leur Cheikh au point qu'ils auraient été capables de tuer quiconque lui manquant de respect* »[1].

De plus, rien ne semblait pouvoir arrêter la propagation de la *da'wa* sur les plans idéologique et militaire, puisque dans cette doctrine, prédication et jihad étaient intimement liés. Ainsi, lorsque l'émir 'Abdelaziz prit Riyadh en 1773, il offrit au Nejd une unité religieuse et politique qui avait été perdue depuis plusieurs siècles :

> « Alors Allah lui a favorisé la prise de Riyadh, qu'Ibn Dawwas quitta apeuré en prenant la fuite précipitamment, dans la panique. Alors l'Imam 'Abdelazîz entra dans Riyadh et -qu'Allah lui accorde Sa miséricorde- y fonda son royaume, en cette année 1187 de l'Hégire. A la suite de la prise de Riyadh »[2]

Quant aux Al Souhaim ils s'enfuirent en direction de l'Irak. Le Nejd entier avait désormais pour capitale Dir'iya et pour dogme le credo formulé et expliqué par le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb. Même Sulayman Ibn 'Abdul-Wahhâb n'avait plus d'autre choix que de revenir repentant en 1776 chez son frère ; il restera dans les environs de Dir'iya jusqu'à sa mort en 1793[3].

Le Nejd était devenu le cœur battant de cette da'wa. Mais la position centrale du Nejd à l'intérieur de l'Arabie le rendait vulnérable, car cette région était comme prise en tenaille entre diverses forces qui lui étaient résolument hostiles. Ainsi vers 1780, une coalition de la puissante confédération des Banu Shammar (Nord du Nejd) et des Banu Khalid (Est du Nejd) avec l'aval du nouveau Chérif de la Mecque (Sud-Ouest), contraignit les Nejdites à se retrancher. Mais au lieu de se barricader dans leur bastion, les wahhabites décidèrent en 1790 de passer à l'offensive contre des troupes du Hedjaz du Chérif de la Mecque. A la fin de cette même année, les troupes nejdites sont signalées au

1. « *Tarikh An Nejd* », Al Alusi, page 113.

2. « *Ma'ashir 'ulama an Nejd* », page 25.

3. Le cheikh Bakr Abu Zyad énonçait au contraire que rien ne prouvait qu'il se soit effectivement repenti. D'autres arguaient qu'il a été forcé de se rendre à Dir'iya, vivant dans une sorte de « prison dorée ».

Sud de l'Irak. Un an plus tard, l'émir 'Abdelaziz et ses hommes remportent deux victoires près de Haïl contre les Banu Shammar et les Mutaïr : ils prennent en butin plus de 10 000 chameaux et plusieurs dizaines de milliers de moutons.

A ce stade de l'expansion militaire, on peut se poser la question de savoir si le Cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb avait conscience que la prochaine étape serait inévitablement la conquête du Hedjaz, et donc d'entrer fatalement en conflit avec les Ottomans

Il apparaît déjà évident aux contemporains de la *da'wa* du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb que ce mouvement allait se confronter aux autorités du Hedjaz et déborder sur des territoires dépendant très directement des Ottomans. Jusque-là, ces derniers n'avaient pas ou peu réagi car ils estimaient que les événements ne remettaient pas foncièrement en cause l'ordre général de la péninsule.

L'un des derniers actes du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb fut d'envoyer en 1790 une autre délégation à la Mecque, toujours sous l'autorité du cheikh 'Abdelaziz Ibn 'Abdallah al-Hasîn qui rencontra le nouveau chérif dénommé Ghâlib. Ce dernier sera l'un des plus acharnés ennemis de la *da'wa* nejdite. En pratique, Le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb n'avait jamais remis en cause l'autorité ottomane, deux lettres au moins le prouvent, l'une d'elle avait été envoyée aux habitants du district d'Al-Qâssim, dont les deux principales oasis, Burayda et 'Unayza, s'étaient très tôt ralliées à la doctrine du cheikh. Il y énonçait :

> « Et je tiens pour croyance l'obligation de se soumettre et d'être obéissant envers les Imams des musulmans, ceux qui sont droits tout comme ceux qui sont pécheurs parmi eux, tant qu'ils n'ordonnent pas une désobéissance à Allah, et envers la personne responsable du califat. Celui autour duquel les gens se sont réunis et l'ont accepté, de même que celui qui a forcé son chemin pour devenir Calife, l'obéissance envers lui est obligatoire, et se révolter contre lui est interdit »

Cette reconnaissance symbolique du pouvoir ottoman pose la question de savoir à qui revient l'allégeance si deux autorités entrent en confrontation (l'émir de Dir'iya et le sultan-calife ottoman) : la supérieure et lointaine ou l'inférieure mais proche En théorie, de nombreux éléments de la doctrine

wahhabite apportaient toutes les justifications à d'autres pour poursuivre la voie tracée, car le cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb avait lui-même accompagné l'expansion du pouvoir nejdite. En 1790, les opérations menaient déjà les troupes à la limite de l'Irak, et depuis plusieurs années, ils lançaient des raids réguliers sur al-Hassa, région riche où vivaient des populations chiites. L'année suivante, en 1791, ils affrontaient à la bataille d'Al-Adhwa, les Bani Shammar, la dernière tribu qui les séparait des Ottomans.

Le cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb mourut en cette année 1792, au moment même où sa *da'wa* venait d'acquérir la puissance militaire pour s'exporter au-delà de la péninsule arabique. A sa mort, c'est son fils aîné Hussaïn qui apparaît comme le « mufti »[1] de l'émirat, tandis que ses quatre autres fils 'Abdallah, Hassan, 'Ali et Ibrahim se chargeaient de faire perdurer l'œuvre de leur père.

Il avait fallu près de quarante ans pour soumettre le Nejd à lui seul, mais une fois cette tâche accomplie, du Nord au Sud, toute l'Arabie centrale tomba entièrement, et assez vite, sous la domination de l'émirat Saoudien de Dir'iya. A la mort du cheikh, seul le Hedjaz et al-Hassa n'étaient pas encore conquis.

Désormais les conquêtes allaient prendre une toute autre ampleur.

La montée en puissance du premier émirat saoudite 1792-1803

La mort du fondateur semblait avoir donné une nouvelle impulsion car al-Hassa fut prise d'assaut presque immédiatement par ses fidèles. La prise de la ville portuaire d'Al-Qatif en 1791 offrit ensuite à l'émirat un accès direct au Golfe persique. A la même période, un chef nejdite, Sulayman Ibn Ufaisan envahissait le Qatar. Les Banu Khalid, définitivement soumis, firent allégeance aux Saouds tandis que les chiites de la région furent contraints de verser un tribut pour garder la vie sauve. Les chroniqueurs nous relatent ces multiples avancées de l'émirat d'Abdelaziz :

> « L'ensemble du Nejd se soumit à lui et son empire s'étendit au-delà. Il s'empara d'al-Hassa, d'al-Qatif, d'al-Zubara et du

1. Cette appellation est largement anachronique pour cette période, elle signifie simplement ici la plus haute référence et autorité religieuse après le décès du cheikh. Ce n'est que bien plus tard que les Saouds, reprenant le système institutionnel ottoman, mirent officiellement en place le titre de « mufti ».

> royaume de Tihama au Hijaz et au Yémen, sans parler des deux lieux saints. Il instaura la justice -qu'Allah le Très-Haut lui accorde Sa miséricorde- dans tous les foyers de ces provinces et y rétablit la sécurité et favorisa pour leurs populations le retour à l'Islam authentique, celui qui commande que l'adoration ne soit vouée qu'à Allah Seul et interdit catégoriquement tout recours aux intercesseurs »[1].

A chaque nouvelle oasis, ville et territoire conquis, les combattants nejdites demandaient à leurs imams des *fatâwa* pour savoir comment juger ces habitants qui n'avaient pas émigré vers les terres nejdites. Les deux grandes autorités wahhabites, Hussaïn et 'Abdallah, répondaient en appliquant les concepts formulés par leur père :

> « Il se pourrait que ce village soit mécréant, et que les gens qui le peuplent soient des mécréants gouvernés par d'autres mécréants. Mais on ne peut pas donner le statut de mécréant à chaque personne individuellement, car il est possible qu'il y'ait parmi eux des musulmans, qui ont des excuses pour ne pas faire la *hijrah*, ou qu'ils manifestent ouvertement leur Religion mais que les Musulmans n'en ont pas connaissance »[2]

Pour tous les opposants à la *da'wa* nejdite, il ne s'agissait plus de réagir à la menace mais désormais de la contenir avant de l'écraser. Dès 1791, le Chérif Ghâlib avait lancé une armée de près de dix mille combattants en direction du Nejd. Mais, mal préparés, mal équipés et mal commandés, ils furent aisément vaincus par l'ardeur de ceux que l'on nommait désormais partout « wahhabites » et qui se donnaient comme nom « *muwahhidûn* » (unitariens). Le Chérif consolida néanmoins ses liens avec le clan des Al-Jarba issu des Banu Shammar, la seule confédération tribale au Nord du Nejd qui résistait depuis 1780. Et surtout, il pressait sans cesse les Ottomans d'intervenir. Pendant cinq ans, la lutte contre les Banu Shammar concentrait l'essentiel des efforts militaires des Nejdites. Les forces croissantes des Wahhabites étaient telles qu'ils menaient même des expéditions à la limite du désert syrien. En 1793, ils sont signalés à Dûmat Jandal.

1. « *'Unwan al Majd* ».
2. *"Majmou'at al Masso-il"*, (1/44).

En 1796, une délégation de théologiens nejdites se rendit encore une dernière fois à la Mecque pour débattre de théologie. Elle était menée par le cheikh Hammad ibn Nâçir Ibn Mu'ammar[1] mais il semblait que l'heure n'était plus à la réfutation ou aux arguments religieux, mais bel et bien aux armes. En 1797, les Nejdites se lancèrent à l'assaut du Nord de Souk Al Shuyukh près du Djebbel Shammar, mais ils furent défaits par Fâris Ibn Muhammad Al-Jarba qui les força à battre en retraite.

En 1798, les appels incessants du chérif de la Mecque sont enfin entendus par les Ottomans. A cette date, le pouvoir turc ordonne au gouverneur de Bagdad, Sulayman Pacha (dit *al-Kabîr*), de réagir. Ce gouverneur avait déjà reçu de la part de l'émir 'Abdelaziz al-Sa'ud une lettre accompagnée d'une copie du *Kitâb at-Tawhîd*. Sulayman avait chargé son mufti 'Abdul-Khatîb Effendi ar-Râwî de lire le texte et d'y répondre. Ce dernier répondit : « *après examen, le livre comprend des questions disparates d'inégale valeur. Son auteur est de ceux qui ne connaissent qu'une partie de la Sha'ria qu'il n'a pas pris la peine d'approfondir ; il n'a pas eu de maîtres qui l'eussent dirigé sur un droit chemin, l'eussent orienté et lui eussent appris les sciences nécessaires qui guident vers la voie juste* ». Pendant ce temps, la décision politique avait déjà été prise, le pacha ordonna à son vizir Ali Pacha de mettre en place une armée avec des tribus bédouines anti-wahhabites, dont les Banu Shammar. Malgré l'importance de l'offensive de près de 10 000 hommes en direction d'al-Hassa, l'armée ne s'y maintint pas et l'émir 'Abdelaziz et ses troupes réussirent à les faire retourner en Irak.

L'émir poursuivait donc inlassablement ses conquêtes, la région du Qatar et du Bahreïn se soumirent et versèrent un tribut. L'expansion des troupes wahhabites en dehors du Nejd et du Qâssim qui étaient de tradition hanbalite, a permis de multiplier les contacts avec d'autres traditions religieuses et d'autres écoles. Les interrogations étaient donc nombreuses sur la nature de la doctrine propagée, son opposition supposée aux quatre écoles et au soufisme. Le cheikh 'Abdallah Ibn Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb y répondait :

> Nous les avons informés de notre doctrine ainsi que la manière dont nous adorons Dieu, dans les principes de la religion, qui est la voie de *Ahl as-Sunna wal-Jamâ'* et des prédécesseurs (*salaf*) de cette Oumma. Quant aux questions de jurisprudence,

1. De la famille de l'émir 'Uthman ibn Mu'ammar de 'Uyayna, ancien protecteur du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb.

> nous suivons le *madhhab* de l'Imam Ahmad Ibn Hanbal ; nous ne réfutons pas ceux qui suivent les quatre imams, ou que nous considérons nous-mêmes être dignes de l'*ijtihâd*, personne d'entre nous ne prétend une telle chose. Toutefois, dans certaines questions, quand il y a un texte évident du Livre d'Allah ou de la Sunna -qui n'a pas été abrogé, ni de manière spécifique (*makhsûs*), ni contredit par un texte plus fort émanant de l'un des quatre imams-, alors nous le prenons et laissons l'avis du *madhhab*. En effet, les opinions de certains des imams des quatre écoles juridiques, dans certains sujets du fiqh, ont été différentes de ceux qui ont prétendu suivre le fondateur du *madhhab*...
>
> [...] Nous ne nions pas la voie des soufis et la purification du soi intérieur des vices, des péchés liés au cœur et aussi aux membres, aussi longtemps que l'individu adhère fermement aux règles de la Shari'a et de la manière correcte et observée. Cependant, nous ne prendrons pas la responsabilité d'interpréter de façon allégorique (*ta-wîl*) son discours et ses actions. Nous plaçons notre confiance en Allah le Très Haut uniquement, ainsi que la demande d'aide et d'assistance dans toutes nos affaires. Il nous suffit, le meilleur garant, le meilleur maître et le meilleur soutien. Puisse Allah accorder la paix à notre maître Muhammad, sa famille et ses compagnons[1].

Les troupes nejdites atteignirent les côtes orientales du Golfe persique où régnait la puissante tribu des Qâssimi, des bédouins arabes à la fois pêcheurs de perles et pirates, qui régnaient sur le bord du Golfe et contrôlaient le détroit d'Hormuz[2]. Par convergence d'intérêt, ces derniers s'allièrent avec les Nejdites et se soumirent à la da'wa. Ils possédaient une flotte de petits bateaux-pirates qui pouvait piller tout le détroit jusqu'à l'océan indien.

À l'aube de l'année 1800 : l'émirat saoudien accumulait puissance militaire et économique, ainsi qu'une grande cohésion inspirée par sa doctrine reli-

1. « *Al-Hâdiyya as-Sunniyah* » (page 50).

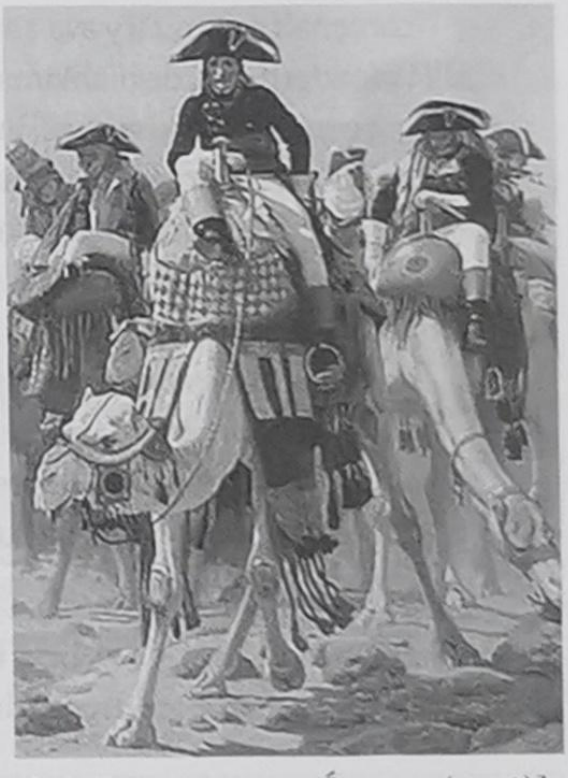
2. Leurs descendants règnent encore dans les émirats de Sharja et de Ras al-Khaïma, deux familles du nom d'Al Qâssimi.

gieuse. Tous les ingrédients étaient présents pour fonder un Etat au sens « *khaldounien* » du terme. Désormais, avec l'expédition d'Ali Pacha avortée, l'émir 'Abdelaziz avait très certainement acquis la conviction que les Ottomans étaient trop faibles pour intervenir.

D'autant plus qu'à ce moment-là, l'histoire européenne et les événements que connaissait la France tout particulièrement, finiraient par confirmer sa déduction et orienter ses choix stratégiques et militaires.

Les événements politiques qui allaient enfanter ce qu'on appellera la Révolution française avaient démarré en 1789. Rappelons que le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb décéda la même année où Louis XVI fut décapité. La République est proclamée dans la foulée, et s'ensuit la période dite du Directoire. Le jeune et nouvel État français -faisant face à une coalition des monarchies européennes qui cherchait à détruire l'esprit révolutionnaire républicain- décida donc de porter la guerre contre l'Angleterre, son ennemi principal. Le champ de Bataille sera en Égypte. L'expédition d'Égypte menée par le général Napoléon Bonaparte avait pour but d'éloigner les forces anglaises et de leur couper la route des Indes, qui était source de leurs richesses.

En 1798, il débarquait à Alexandrie avec 50 000 hommes. Or, l'Égypte était une province de l'empire ottoman, lui-même allié avec les Anglais. Les Turcs entrèrent donc en guerre contre la France. La campagne d'Égypte et les décisives victoires françaises permirent à Napoléon d'atteindre la Palestine.



[N. Bonaparte en Égypte (1798)]

Après leurs défaites égyptiennes, les Ottomans mobilisèrent toutes les forces disponibles : les garnisons du Hedjaz et d'Irak se vidèrent de leurs soldats qui furent envoyés en Palestine pour contenir l'offensive française en 1799. Ces bouleversements offraient à l'émir 'Abdelaziz de grandes opportunités tac-

tiques. Après l'attaque avortée des troupes ottomanes d'Ali Pacha en Irak, c'est dans cette région que s'est fixée son attention. Certaines sources indiquent que vers l'année 1800, un incident opposa des marchands du Nejd à des pèlerins chiites à Karbala : plusieurs dizaines de Nejdites furent assassinés[1]. L'émir 'Abdelaziz demanda réparation au Pacha de Bagdad, mais en vain. Préparant sa vengeance, il avait concocté un plan d'attaque pour l'année suivante, lors du pèlerinage au tombeau de Hussaïn Ibn 'Ali, lorsque les défenses de la ville sont au plus bas et que la population est distraite par la fête. En Mars/avril 1801, sous le commandement de son fils l'émir Sa'ud, près de 15 000 hommes montés sur 6000 chameaux, attaquèrent Karbala et pillèrent les immenses richesses amassées depuis des siècles par les chiites par vénération pour Hussaïn. L'attaque, les combats et le pillage furent foudroyants. Près de deux cents chameaux repartirent aussitôt vers Dir'iya chargés de butin. Le chroniqueur Ibn Bishr relate les faits :

> « Les musulmans ont encerclé la ville et y ont pénétré de force ; ils ont tué la plupart de ses habitants dans les souks et les maisons ; ils ont démoli la coupole qui ornait, comme les chiites le prétendent, le tombeau de Hussaïn. Ils ont pris ce qu'elle contenait et ce qu'il y avait aux alentours. Ils ont pris également l'étendard serti de diamants, d'émeraudes ainsi que les joyaux qui couvraient le cercueil. Ils ont pris toutes les richesses de la ville, l'argent liquide, les pièces d'or et d'argent, les armes, les tissus, le linge, les éditions du Coran aux reliures d'or et d'innombrables effets qu'il est impossible de compter. Ils sont sortis vers l'après-midi avec toutes ces richesses et ont tué près de 2000 hommes. A peine avaient-ils quitté la ville que Sa'ud fit halte dans un endroit connu sous le nom d'Al Abyadh. Il déposa le butin et retira séance tenante le cinquième légal et distribua les quatre cinquièmes aux musulmans. Une part pour le marcheur à pied et deux parts pour le cavalier, puis il rentra chez lui. »

Le bilan fut assez lourd pour une ville qui ne comptait pas plus de 10 000 habitants à l'époque : les autres estimations parlent d'un maximum de 3000

1. Environ six ans auparavant (vers 1794) l'émir 'Abdelaziz avait écrit une lettre à l'Imam de Nadjaf, Ja'far Kashif al Ghita, pour critiquer les pratiques chiites. Celui-ci lui avait répondu, et l'échange en était resté là.

tués dans les combats, soldats et civils. Bien plus tard, lors d'un échange épistolaire entre Sa'ud Ibn 'Abdelaziz et le gouverneur ottoman à Bagdad, cette expédition fut évoquée :

> « Et quant à ta parole : "nous avons pris Karbala et avons égorgé ses habitants, et pris ses biens", et bien, nous louons Allah Seigneur des mondes, et nous ne nous excusons point de cela, nous disons plutôt : **{Pareilles fins sont réservées aux mécréants.}** » [Coran 47.10]. »[1]

Cette attaque eut un retentissement énorme, créant un incident diplomatique entre deux puissances rivales : le Shah de Perse menaça le Calife ottoman Selim III d'intervenir lui-même s'il ne se chargeait pas de rétablir la sécurité. Les Ottomans, qui étaient aux prises avec les Français, avaient complètement dégarni leurs garnisons à Djeddah et à la Mecque, ainsi que celles de Koufa et de Bassora en Irak. Aucune offensive militaire d'envergure ne pouvait donc être réalisée contre les Nejdites. Cette absence de réaction et les succès des opérations militaires avaient permis de renforcer les visées des Nejdites : ils se rendaient compte que le Hedjaz et les lieux saints étaient maintenant à portée de main.

Profitant de la discorde entre le chérif Ghâlib et son beau-frère 'Uthman Al Madayfî, l'émir 'Abdelaziz sollicité par 'Uthman, décida d'intervenir au Hedjaz[2]. Il envoya l'armée que dirigeait son fils Sa'ud pour prendre la ville de Tâ-if : les combats firent plusieurs centaines de tués. Un gouverneur nejdite fut ensuite nommé pour administrer la ville.

Le Chérif Ghâlib envoya ses hommes pour tenter de les stopper mais ils furent aisément repoussés par les Nejdites. Le Pacha 'Abdallah de Damas qui était alors en route vers la Mecque tomba sur une troupe d'éclaireurs nejdites comprenant plusieurs centaines d'hommes : les combats éclatèrent et firent une centaine de tués parmi les troupes de l'émir 'Abdallah. Après des tractations avec le Pacha, l'émir 'Abdallah plaida le malentendu et affirma que cette intervention avait pour but de restaurer l'ancien chérif déchu 'Abdul-Mu'în.

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 279 ; tome 9).

2. 'Abdul-Mu'în était le chérif légitime, détrôné par Ghâlib, il avait demandé l'aide de l'émir 'Abdallah.

Le gouverneur ottoman ne voulant ou ne pouvant pas engager de lutte, demanda à ce que les pèlerins aient toujours libre accès aux lieux saints.

A la fin de l'année 1802 et au début 1803[1], la Mecque était une ville sans défense. Sa'ud ibn 'Abdelaziz prit possession de la cité sainte sans combat et nomma 'Uthman al Madayfî comme nouveau gouverneur et le cheikh Hammad Ibn Naçir al Mu'amar comme cadi de la ville. Il donna également l'ordre d'exécuter l'ancien cadi de la ville Munib Effendi et une vingtaine de cheikhs notoirement hostiles à la doctrine wahhabite.

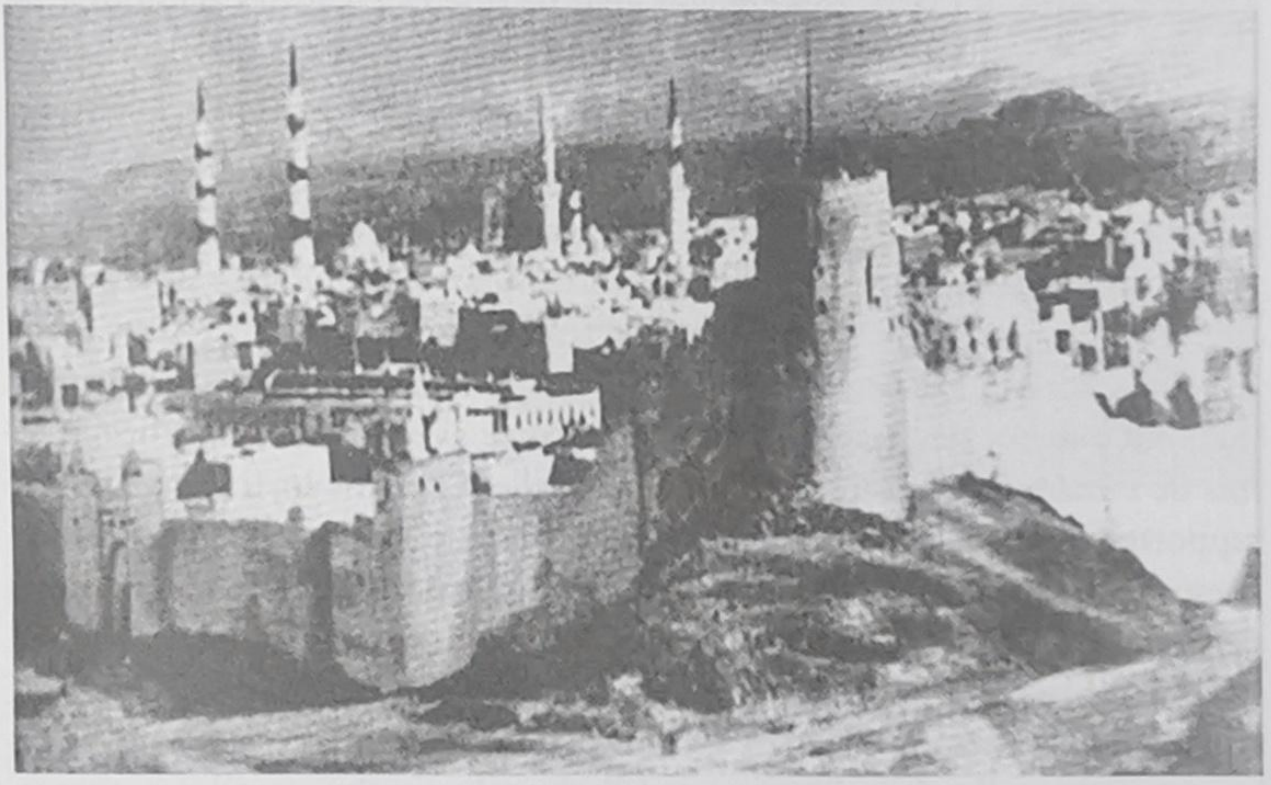
Le fils du fondateur de la da'wa nejdite, le cheikh 'Abdallah ibn Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb écrira plus tard sur cet événement :

> « Quand l'émir de la conquête, Sa'ud, entra à la Mecque le samedi matin du premier mois lunaire de l'année 1803, nous fîmes le petit pèlerinage. Le lendemain, l'émir réunit les oulémas et leur exposa les raisons pour lesquelles nous combattons : le *tawhîd* et le commandement du bien et l'interdiction du mal, tous ont prêté allégeance, y compris les muftis hanafite et malékite. Puis les taxes et redevances ont été supprimées, les ustensiles de tabac démolis et les lieux de réunion de fumeurs brûlés. Le devoir de prière obligatoire a été rétabli sous l'autorité d'un imam hanbalite. On a distribué aux savants les livres d'Ibn 'Abdul-Wahhâb et une synthèse à méditer dans les cercles d'étude des étudiants. Nous avons longuement expliqué aux oulémas notre doctrine et nos sources y compris celles des quatre écoles de droit à l'exclusion des livres hérétiques tel *Rawdh ar-Rayâhîn* et les livres de Logique interdits par nombre d'oulémas. [...] Oui, nous avons démoli la maison de Khadija épouse du Prophète, et le dôme de la naissance du Prophète [*qutb al-mawlîd*] afin d'éviter tout polythéisme. Un crime pire que celui d'attribuer à Dieu un fils car un fils demeure tout de même un être de devoir tandis que le polythéisme manque au devoir élémentaire d'humanité. Toutes les innovations sont mauvaises tant qu'elles

1. Traditionnellement, la date de conquête donnée est celle du 25 décembre 1802 au début du mois de Ramadhan.

> ont pour objet d'éloigner de l'adoration de Dieu. Entre autres innovations, parler à haute voix alors que le muezzin appelle à la prière, lire des livres durant la prière, faire usage du chapelet en posture de prière, se réunir autour des marabouts (une grande impiété justiciable de mort), célébrer la naissance du Prophète et élever la voix lors des cérémonies funèbres. »[1]

Laissant plusieurs centaines d'hommes sur place, Sa'ud et le reste de ses troupes prennent aussitôt la direction de Djedda dans laquelle s'était réfugié le chérif Ghâlib. Il donna l'ordre à une autre partie de son armée d'assiéger Médine. Ces villes entourées de remparts étaient beaucoup mieux protégées que la Mecque. Durant ces deux opérations, les attaques furent repoussées, aggravées par l'apparition de cas de peste à Djedda. Sa'ud, gardant la Mecque et Tâ-if, abandonna le projet de prendre Médine et Djedda et repris la route de Dir'iya.



[Muraille de Médine et ses minarets turcs (milieu du XIX^e siècle)]

1. *Al Hadiya as-Sunniya*, cheikh Sulayman ibn Sahman.

C'est à ce moment que l'émir 'Abdelaziz mourut assassiné, poignardé dans le dos en pleine prière par un kurde envoyé par le Pacha de Bagdad.[1]

L'apogée du premier émirat (1803-1811)

Sa'ud, qui était le petit-fils de Muhammad Ibn Sa'ud par son père et du cheikh Muhammad ibn 'Abdul-Wahhâb par sa mère, hérita de la fonction de son père et devint le nouvel émir du Nejd[2]. Il commandait déjà depuis de nombreuses années les troupes. Les chroniqueurs le décrivent comme un excellent meneur d'hommes aussi habile en politique qu'en matière de doctrine. C'est lui qui devait porter l'émirat saoudien à ses frontières maximales.

Son premier acte fut d'attaquer Najaf au Sud de Bagdad en représailles au meurtre de son père. Il multiplia les expéditions tous azimuts pour faire porter le message de la *da'wa* nejdite et appeler les tribus de la péninsule arabe à se soumettre. En 1803, son pouvoir était tel que la zakât des habitants de certaines régions syriennes lui parvenait sous forme de six chameaux chargés de pièces *riyâl*.

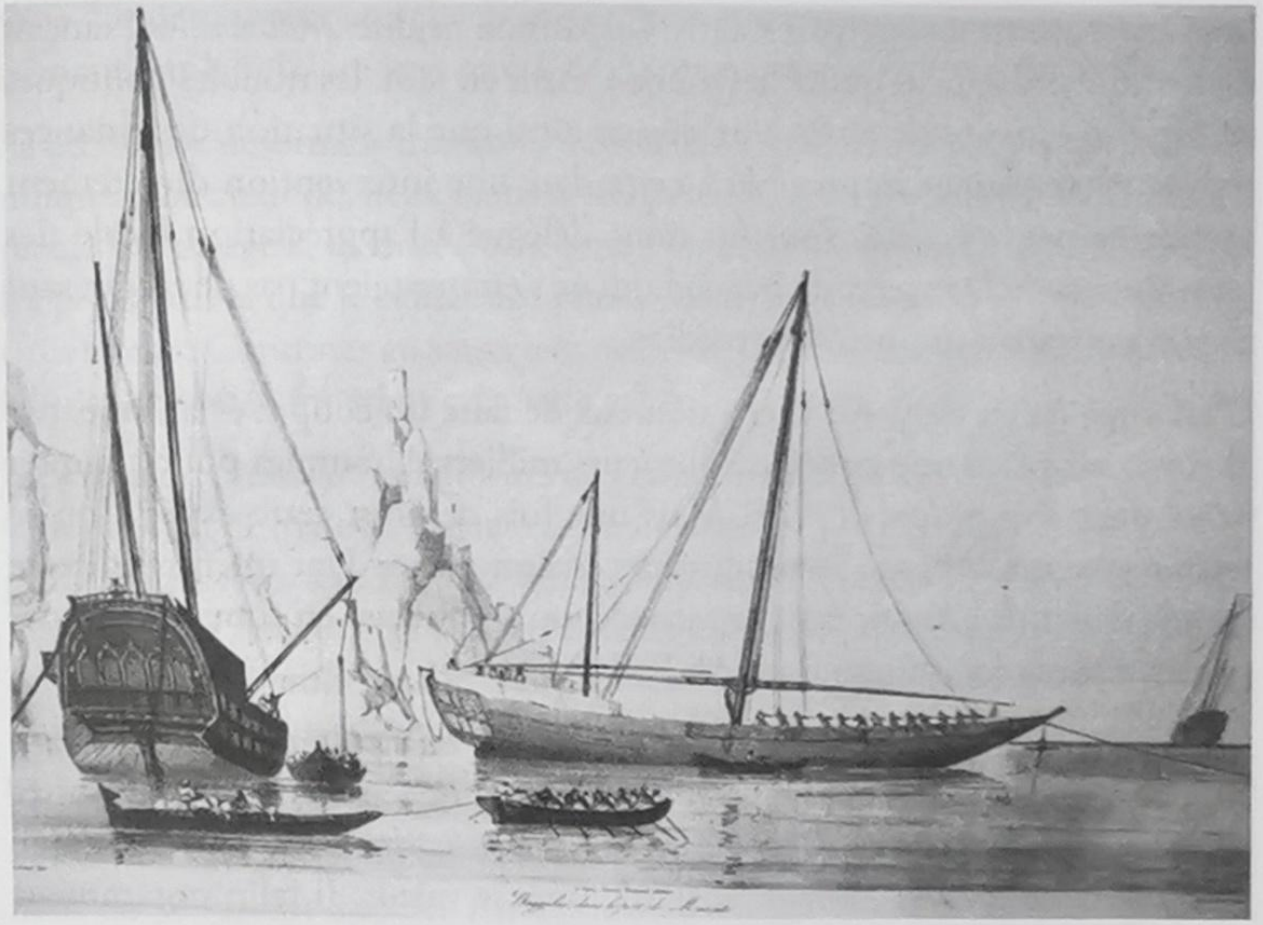
Dès sa prise de fonction, l'émir Sa'ud approfondit les contacts avec la tribu des al-Qâssimi qui allait devenir la force navale des Nejdites. Les Al-Sa'ud étaient soucieux de garder un contrôle sur l'ensemble du Golfe persique. En 1801 déjà, l'émir d'Oman avait lancé une attaque contre le Bahreïn qui avait appelé à l'aide Dir'iya. Une armée nejdite avait porté secours à la petite enclave qui était aussitôt devenue leur vassal. L'alliance avec les al-Qâssimi, ennemis de l'imam de Mascate, était donc naturelle. Certains historiens anglais rapportent que les Nejdites finançaient la construction de bateaux-pirates. Il est vrai que le port de Ras al-Khayma, capitale des Qâssimi sur le Golfe persique s'est développé en parallèle avec Dir'iya[3]. Leurs bateaux, rapides et très maniables, pouvant transporter 400 hommes et une dizaine de canons, faisaient figure de flotte de guerre « wahhabite ». Grâce à eux, ils contrôlaient le commerce, prélevaient des taxes et réalisaient des razzias maritimes contre

1. D'autres sources parlent d'un chiite voulant venger le sac de Kerbala et la mort de ses fils. Les deux hypothèses se valent.

2. Certains remettent en cause cette filiation du côté de la mère.

3. Pour comprendre cette alliance de circonstance et comment elle se mit en place, voir l'excellente étude sur les Al-Qâssimi intitulée « *The Blood-red Arab Flag : An Investigation Into Qasimi Piracy, 1797-1820* » de Charles E. Davies, notamment l'appendice C et D.

les pavillons étrangers (omanais, anglais et perses). Dès lors, ils se heurtèrent directement aux intérêts anglais qui étaient installés en Inde, car ces derniers nourrissaient l'ambition de contrôler toutes les grandes voies commerciales maritimes. Sa'ud décida d'imposer des taxes aux bâtiments de la East India Company qui faisait commerce entre Bombay et Bassora.



[Bateaux-pirates al-Qâssimi surnommés *Al Baghala* – (بغلة)]

Dans le même temps, les Britanniques établirent justement des liens politiques très étroits avec certains potentats locaux comme l'imam de Mascate (Oman), logiquement en guerre contre les Qâssimi.

Vers l'année 1804, Sa'ud décida d'attaquer et de prendre Bassora, la grande ville irakienne ainsi que son port stratégique sur le Golfe persique. D'autant plus que Ali Pacha, nouveau gouverneur de Bagdad, et l'imam de Mascate (financé par les Britanniques), tentaient de mettre en place une action commune pour prendre en tenaille les forces nejdites qui contrôlaient la côte. Si Sa'ud

a finalement échoué militairement devant la ville d'Az-Zubayr, l'avant-poste de Bassora, ses alliés Qâssimi réussirent à tuer l'imam de Mascate en prenant d'assaut son navire. L'année suivante, les Qâssimi -que les Britanniques surnommaient désormais « pirates wahhabites »- s'emparaient de deux navires anglais : le *Shannon* et le *Trimmer* aussitôt convertis en navires de combat[1].

Les Ottomans avaient peine à réagir à l'expansion nejdite. Même si les Français avaient définitivement quitté le Proche-Orient en 1801, les troubles politiques en Égypte et en Syrie après leur départ ainsi que la situation des finances publiques rendaient impossible à cette date une intervention directement mandatée par le Calife. Tout fut donc délégué à l'appréciation locale des gouverneurs de Damas et de Bagdad qui ne s'empressaient pas de réagir, sauf si ils y trouvaient un intérêt immédiat.

C'est ainsi qu'en 1805, Ali Pacha désireux de faire un coup d'éclat, finit par envoyer sur place une armée de plusieurs milliers d'hommes pour attaquer Sa'ud dans son propre repaire. Mais une fois de plus, cette expédition se termina par un *statu quo* après plusieurs escarmouches. Une offensive directe dans le désert de l'Arabie était beaucoup trop ambitieuse en comparaison des faibles moyens logistiques dont Ali Pacha disposait.

Cette même année, et presque sans combattre, Sa'ud prenait Médine. Les habitants préférèrent ne pas résister puisque rien ne semblait pouvoir limiter les conquêtes des Nejdites. La prise de la Médine assura à Sa'ud un butin que tous les chroniqueurs estiment à une immense valeur. Il fallu notamment plusieurs dizaines de chameaux pour transporter les trésors pris autour du tombeau du Prophète. La polémique suscitée par le dit pillage de Médine fut alors très vive. Le cheikh al-Alusi expliquera bien après : « *quant aux biens pris près du tombeau du Prophète, ils l'ont été par fatwa, ils furent enlevés en vérité pour subvenir aux besoins des gens de Médine et des indigents, le Prophète n'en ayant pas besoin de son vivant, ni a fortiori après sa mort. Étant donné que les gens de Médine ont manqué de ressources du fait de la suspension du pèlerinage, les biens ont été dépensés à bon escient sous le contrôle de l'huissier des lieux saints*

1. Quelques mois plus tard le puissant navire de guerre anglais *Mornington* armé de 24 canons avait tenté de reprendre le *Trimmer*. Il fut assailli par une flotte de quarante bateaux-pirates des Al-Qâssimi, et manqua de se faire lui-même détruire.

et des nobles de Médine. Les oulémas ne sont pas comptables, du reste des excès commis à cette occasion par la piétaille. »[1].

En Novembre 1806, très vraisemblablement pour des raisons théologiques[2], Sa'ud interdit aux pèlerins l'entrée de Médine en leur permettant seulement de se rendre à La Mecque. Toutefois il imposa des conditions strictes : toute caravane devait renoncer aux chants et aux instruments de musique et autres ornements dont le folklore leur rappelait des pratiques hérétiques de la jahiliyya.

Sa'ud défiait désormais très ouvertement les Ottomans en se posant comme unique protecteur des lieux saints et des pèlerins, dont il voulait prendre maintenant en charge la sécurité. Avec cette fonction, il empiétait directement sur les prérogatives que le califat ottoman conservait jalousement depuis près de trois siècles. Contester au souverain ottoman la garde des lieux sacrés revenait à lui contester la fonction même de calife.

Il envoya un message aux autorités de Damas en ordonnant que toutes les caravanes venant de Syrie devaient désormais transiter par la localité de Muzayrib[3] pour y être escortées par des agents nejdites. Mais comme les Ottomans refusaient de reconnaître l'autorité de Sa'ud sur le pèlerinage, ils interdirent ce parcours. Comme aucun des deux partis ne voulait faire de concession, plus aucune caravane venant de Syrie pour l'annuel Hajj à la Mecque ne put s'y rendre pendant plusieurs années[4].

Le célèbre aventurier espagnol Domingo Badia y Leblich, déguisé en musulman en se faisant appeler Ali Bey, avait intégré une caravane de pèlerins autorisée à se rendre à la Mecque en 1807. Il laissa un rare témoignage de la domination des Nejdites : « *Leur aspect était terrifiant… Le peuple s'enfuit à*

1. « *Tarikh An-Najd* », cheikh Al Alusi

2. On peut penser à la volonté de mettre en place l'interdiction de visiter et d'invoquer devant le tombeau du Prophète ﷺ.

3. Ville de Syrie, au Sud de Damas.

4. Précisons que contrairement à ce qui a pu être écrit ailleurs, il ne semble pas que toutes les caravanes de pèlerins eussent été interdites de se rendre à la Mecque entre 1807 et 1812 (date de reconquête par les Égyptiens). Car il apparaît que des caravanes venant du Yémen et d'Égypte (maghrébines et africaines), ou du Golfe aient pu s'y rendre même si les troubles ont très certainement dû faire diminuer leur nombre. L'historien Al Jabarti énonce que ce sont les rumeurs alarmistes (propagées par le chérif Ghâlib) qui limitaient le nombre de pèlerins, et qu'officiellement seule la caravane syrienne était interdite ; ceci dû au refus ottoman de se plier aux exigences nejdites. Il rapporte également que les pèlerins maghrébins transitant par le Caire n'eurent jamais aucun problème à effectuer le pèlerinage.

l'approche de ce torrent d'hommes au regard sauvage, en rangs serrés, qui roule à travers les rues, portant fusils et sabres, nus jusqu'à la ceinture »[1].

Les rapports officiels qui remontaient vers Istanbul en cette année 1806 pour décrire la situation, étaient sans équivoque : « *Informations sur les actes du commandement en chef du Hedjaz que le dénommé al-Sa'ud fait précéder les sermons (khutba) de son nom funeste. Ce qui s'est produit dans les régions saintes depuis de longues années n'est que honte et infamie ; ce qui est arrivé au peuple des deux villes sacrées et à leur voisinage est marqué de perfidie et de destruction du fait de la secte des kharijites qui se sont emparés, selon la volonté de Dieu, des deux villes [...] La population des deux villes a envoyé [...] une demande d'appel au secours dans laquelle ils témoignent et rapportent tous les mauvais traitements que leur inflige ce fameux kharijite. [...]* »[2]. Les accusations de kharijisme étaient devenues la règle à Bagdad, Damas, au Caire ou à Istanbul pour qualifier la da'wa nejdite. Le cheikh 'Abdallah Ibn Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb, mufti de l'émirat tentait tant bien que mal de les démentir comme son père auparavant :

> « Et comme pour ceux qui fabriquent des mensonges sur nous dans le but de cacher la Vérité, et changent la Vérité en mensonge, en clamant que nous faisons sans restriction l'anathème des gens de cette époque, et également de tout le monde après le VI[e] siècle, exceptés ceux qui nous suivent ; et que nous n'acceptons pas l'engagement de quiconque jusqu'à ce qu'ils admettent qu'ils étaient des associateurs, et que leurs parents moururent en tant que mécréants...
>
> Ces déclarations ne contiennent pas de vérité – elles sont plutôt toutes semblables à des superstitions... Et notre réponse à ces allégations est : **{Gloire à Toi [ô Allâh]! C'est une énorme calomnie !}** Ainsi, quiconque raconte de telles [choses] à notre sujet, ou nous attribue ces déclarations, a alors inventé des mensonges. Mais quiconque est témoin de notre situation,

1. « *Christians at Mecca* », London, William Heinemann, (1909), page 55 et suivantes. On pourra se référer directement à l'ouvrage d'Ali Bey lui-même « *Voyages en Afrique et en Asie pendant les années 1803-1807* » (fin du Tome 2 et Tome 3) dans lequel il raconte la vie à Djedda, la Mecque et Yanbu' sous le règne des wahhabites, ainsi que son arrestation lorsqu'il avait voulu se rendre à Médine dont l'entrée était interdite à tous les pèlerins.
2. « *Ad-Dawla As Sa'ûdiya al-Ûla* », page 385 et suivantes.

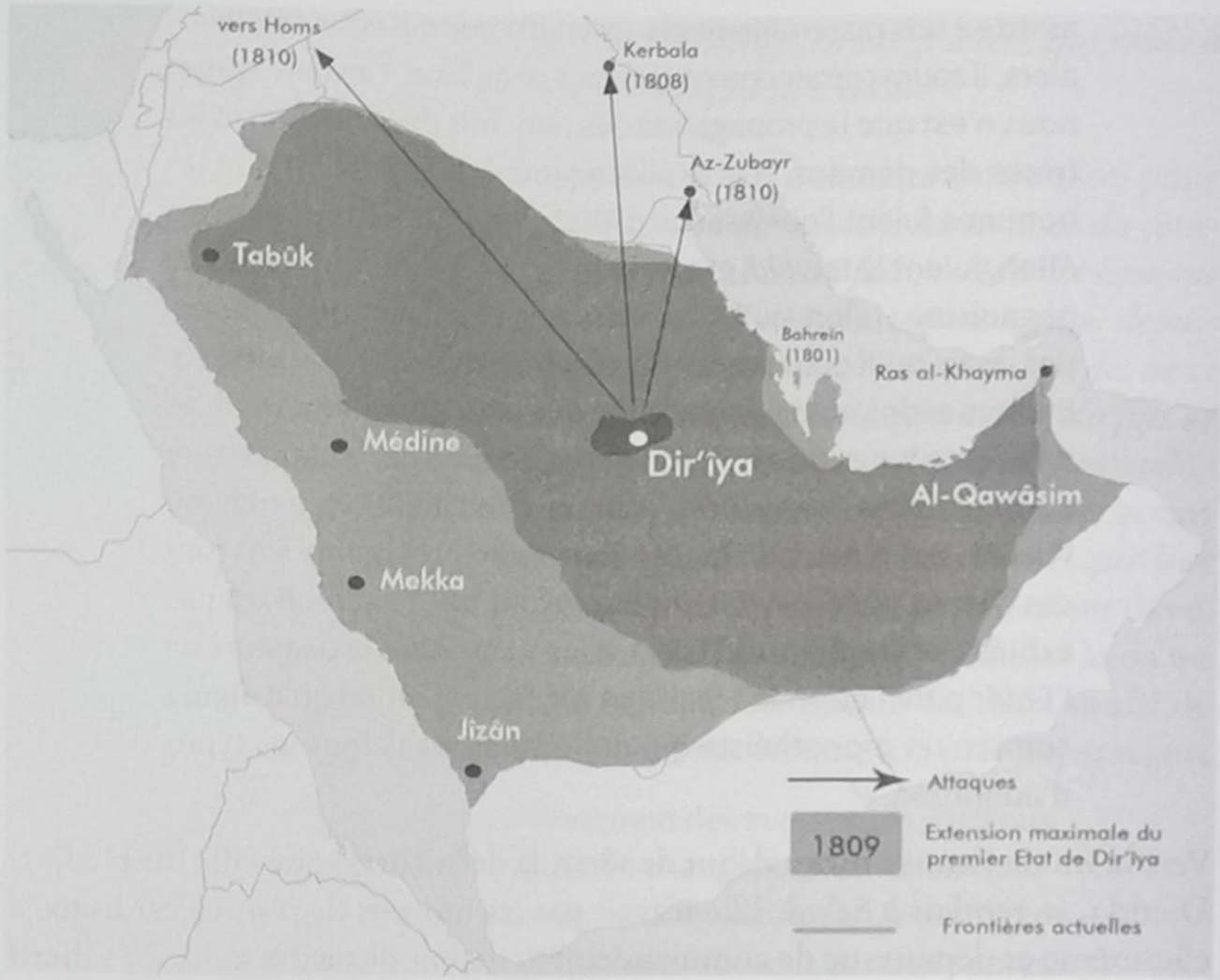
> assiste à nos rassemblements - et seuls ceux qui nous côtoient – alors, il saura certainement que tout ce qu'ils ont inventé contre nous n'est que la propagande des ennemis de la religion et les frères des démons. [Cette propagande] dans l'espoir que les hommes fuient l'obéissance d'Allah, fuient la sincérité envers Allah, fuient le *tawhîd*, et tombent dans les différents types de paganisme ; [alors qu'] Allah a annoncé qu'Il ne le pardonnera pas, mais qu'Il peut pardonner un crime moins grave que cela. Et nous avons aussi la conviction que ceux qui commettent les différents types de péchés majeurs, comme par exemple tuer un musulman - sans droit -, commettre l'adultère, percevoir l'usure, boire des substances ennivrantes - et même s'ils font ces choses plusieurs fois - nous croyons que l'auteur n'est pas expulsé de la sphère de l'Islam, ni qu'il sera dans la Demeure de l'Enfer pour l'éternité ; ceci bien sûr, à la condition qu'il meure comme un monothéiste qui unifie Allah dans tous les types d'adoration. »[1]

Vers la fin de l'année ou au début de 1807, la dernière grande ville du Hedjaz, Djedda, se rendait à Sa'ud. Elle n'avait pas les moyens de résister car livrée à elle-même et dépourvue de commandement depuis plusieurs mois. Le Chérif Ghâlib qui s'était enfui à Damas, était lui aussi revenu demander l'*aman* aux Wahhabites qui l'avaient autorisé à s'installer à Djedda sous la surveillance de leur garnison. Alors que l'administrateur turc en charge du Hedjaz nommé par les Ottomans ne voulait même pas s'y rendre.

L'émir Sa'ud était donc maître de toute l'Arabie, du désert irako-syrien en passant par le Golfe persique, et jusqu'au Yémen. Ainsi une « *pax wahhabica* » régnait alors en Arabie. Cet ordre moral rigide avait fait cesser tout brigandage. Les aumônes étaient collectées aux quatre coins de la péninsule et centralisées à Dir'iya. Des émirats indépendants tels Oman ou le Yémen devaient verser la zakât annuelle à l'émir. Les années 1808 et 1809 représentèrent donc l'apogée de l'émirat nejdite. L'émir pouvait mobiliser théoriquement une armée près de 50 000 hommes[2], et plusieurs dizaines de canons de tous calibres.

1. *Al-Hadiya as Sunniya*, page 40. Sulayman Ibn Sahman.

2. Certains estiment l'effectif total à 100 000 hommes, il est très improbable qu'il ait pu disposer d'un tel



[Expansion maximale de l'émirat de Dir'iya]

La puissance de ses alliés, les al-Qâssimî, était elle-aussi à son apogée, la force et l'étendue de leur flotte[1] assuraient des revenus considérables : la moitié des prises et des taxes revenait à Dir'iya. Dir'iya n'était plus un petit bourg du Nejd, mais la capitale d'un quasi-royaume. Elle fut très tôt entourée d'une puissante muraille abritant de nouveaux quartiers et des bâtisses en pierre. Ibn Bishr nous dépeint un célèbre portrait de la ville :

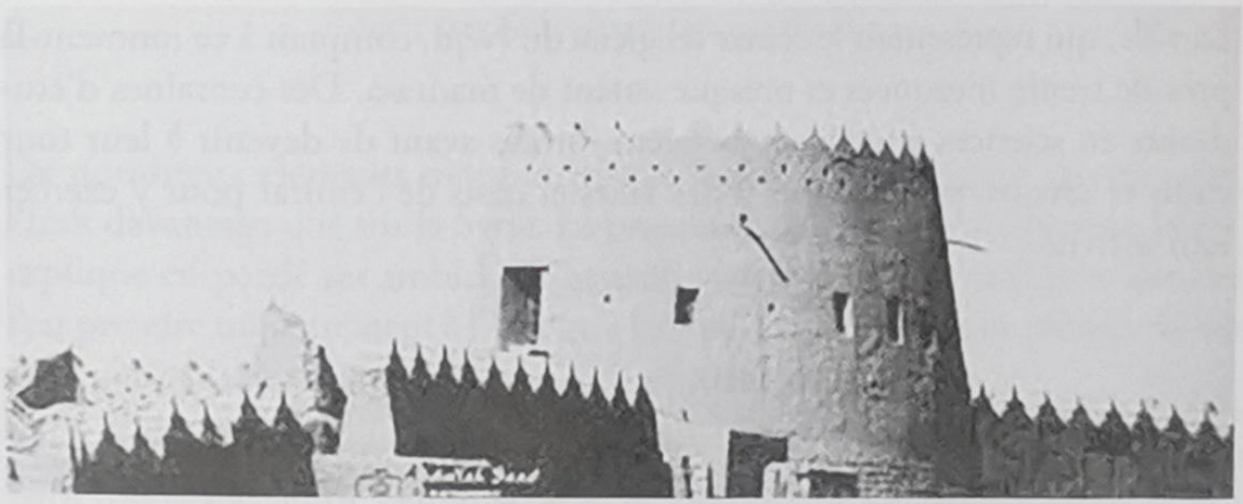
> « Lorsque je vis Dir'iya à l'époque de Sa'ud Ibn 'Abdelaziz, j'aperçus une grande richesse, beaucoup de gens, des armes incomparables décorées d'or et d'argent, des chevaux pur-sang et des dromadaires omanais, de riches vêtements et des signes

contingent, qui lui aurait permis de prendre Bagdad, Bassora ou Damas.

1. 60 navires de combat, plusieurs centaines de moindre importance, avec près de 20 000 hommes.

> de prospérité au-delà de toute description ou de tout dénombrement [...] la puissance de cette ville, la grandeur de ses bâtiments, l'énergie de ses habitants, sa population et sa richesse allaient au-delà de toute description [...] J'ai vu là bien des merveilles. On apercevait dans la foire saisonnière des gens d'origines diverses : Yémen, Tihama, Hedjaz, Oman, Bahreïn, Syrie, Égypte, et d'autres venant de capitales du monde entier. »[1]

Il est évident qu'un minimum de richesse et de signes de prospérité au plein cœur de l'Arabie pouvait facilement frapper l'esprit de tout visiteur. Mais la puissance et la richesse de Dir'iya étaient bien réelles, celle-ci était même devenue à ce moment-là « cosmopolite », attirant marchands et commerçants d'Irak, du Yémen ou de Syrie et de négociants qui se fournissaient jusqu'en Inde. Sa population avait -au moins- doublé en une génération : certaines sources l'estiment à 15 000 habitants. On peut la doubler en prenant en compte tous les faubourgs de la ville qui étaient tout aussi riches que la ville elle-même : « *Les environs [de Dir'iya] étaient couverts d'immenses plantations de dattiers dont les fruits se faisaient remarquer par leur beauté. Les abricots, les figues, les raisins, les grenades, les citrons et d'autres fruits encore paraient ses jardins* »[2].



[Forteresse de Dir'iya, à l'intérieur de la ville]

1. « *'Unwan al Majd fi tarikh al najd* ».

2. « *Histoire de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte* », page 202, Tome 2, Paul Mouriez.

La richesse de l'émir lui-même était impressionnante. Il possédait plus d'un millier d'esclaves, 1500 chevaux de race, et nourrissait dans son palais 500 personnes par jour. Il se déplaçait (et priait) entouré d'une garde rapprochée d'esclaves abyssins et portait une cotte de maille sous son manteau depuis l'assassinat de son père. Les bibliothèques privées de l'émir Sa'ud ou celles des cheikhs étaient remplies des plus grands classiques des sciences religieuses, toutes écoles confondues, n'hésitant pas à payer très cher des ouvrages venant directement de Syrie ou du Caire.

Le rôle de Mufti était assuré par 'Abdallah Ibn 'Abdul-Wahhâb après la mort de son frère Hussaïn et de ses autres frères[1]. Son propre fils, le cheikh Sulayman Ibn 'Abdallah Ibn 'Abdul-Wahhâb étaient l'un des jeunes théologiens les plus en vue avec son jeune cousin 'Abdu-Rahmân ibn Hassan. Parmi les élèves directs du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb qui continuaient de former les nouvelles générations et qui fréquentaient assidûment Dir'iya, figuraient, entre autres, le cheikh Hammad ibn Nâçir et le cheikh Muhammad ibn Ahmad al Hifdhi.

Le cheikh 'Abdallah Abû Butayn qui était alors un jeune et prometteur imam, étudiait sous la direction d'un juge de l'émirat, le cheikh 'Abdelaziz al Hussayin ; il fut ensuite envoyé pour être cadi de la ville de Tâ-if[2].

La ville, qui représentait le centre religieux du Nejd, comptait à ce moment-là près de trente mosquées et presque autant de madrasa. Des centaines d'étudiants en sciences religieuses y étaient formés avant de devenir à leur tour cadis et imams, puis assignés à des villes et oasis de l'émirat pour y exercer leur activité.

1. On sait que Hassan Ibn Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb avait été tué lors d'un combat.

2. Il avait acquis une telle réputation que les habitants de Tâ-if louèrent sa conduite, sa justice et sa probité, en comparaison avec d'autres cadis wahhabis plus austères. (« *Suhub al Wabila* », volume 2 page 632, Ibn Humayd)

[Commentaire à la marge du *Kitâb at-Tawhîd*
écrit par Sulayman Ibn 'Abdallah]

***

De nombreux éléments montraient que l'émir Sa'ud dirigeait ses vues sur l'Irak davantage que sur la Syrie. La proximité de l'Irak par rapport au Nejd explique en partie ses ambitions. Stratégiquement, il était aussi plus aisé de s'en prendre militairement à l'Irak qu'à la Syrie, car de nombreux villages situés au Sud de l'Irak avaient déjà adopté la doctrine wahhabite.

De nombreuses lettres rédigées entre 1805 et 1810 témoignent de l'intense correspondance entre l'émir Sa'ud et les autorités de Bagdad, et notamment le dialogue avec le nouveau gouverneur de Bagdad : le Pacha Sulayman (dit al-Saghîr). Dans l'une de ces lettres, l'émir Sa'ud expose son jugement concernant la situation religieuse tolérée par les Ottomans et leurs affiliés :

> « Quant aux symboles de mécréance et de polythéisme qui sont admis chez vous : tels les dômes qui ornent les tombeaux, les

> lampes et les rideaux sacrés, ainsi que la visite des tombes selon des rites qu'Allah le très Haut et Son Messager (Paix et bénédictions d'Allah sur lui) n'ont pas légiférés, comme les festivals annuels. Ces gens demandent aux morts de subvenir à leurs besoins, d'écarter les difficultés, et répondre à leurs demandes. Tout cela était accompagné des obligations de la religion qu'Allah a ordonné d'accomplir, telles que les cinq prières et d'autres choses. Celui qui veut prier seul, il peut le faire, et ceux qui abandonnent la prière ne sont pas contestés. Et il en est de même pour la zakât.
>
> Toutes ces pratiques se sont propagées dans les terres de Syrie, de l'Irak, de l'Égypte et dans d'autres endroits. »[1]

Sulayman Pacha, simple mamelouk-janissaire d'origine géorgienne, ne pouvait pas argumenter autrement qu'en rappelant la simplicité de sa foi :

> « Nous nous considérons comme des Musulmans suivant la Vérité, car c'est sur quoi tous nos imams se sont accordés, que ce soit les quatre écoles ou les jurisconsultes de la religion et de la voie droite. »

Reprenant les éléments doctrinaux du cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb, l'Emir Sa'ud répondait :

> « Nous avons déjà mentionné les paroles d'Allah le Très Haut, les paroles de Son Messager (Paix et bénédictions d'Allah sur lui) et les paroles de ceux qui l'ont suivi -dont les quatre imams-, qui réfutent votre faible argumentaire, et défait vos mensonges. Ce qui est déclaré par la parole n'est pas toujours confirmé par les actes. Un pauvre ne devient pas riche simplement en disant "mille dinars", et la langue ne brûle pas simplement en disant "feu". En vérité, les juifs, les ennemis du Messager d'Allah (Paix et bénédictions d'Allah sur lui) ont dit à ce dernier quand il les a appelés à l'Islam : « Nous sommes Musulmans ! » et les chrétiens ont eu des paroles similaires. Il en est de même pour Pharaon qui a dit à son peuple : « Je ne vous montre que ce qui

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 382 ; tome 1)

est droit, et je ne vous guide que sur la voie de la droiture ». Pourtant il mentait en affirmant cela. »[1]

Et quand le Pacha lui demandait :

« Comment pouvez-vous être si hardi et imprudent à attiser le chaos de l'anathème (*takfîr*) parmi les Musulmans et les gens de la qibla et combattre un peuple qui croit en Allah et au Jour Dernier… ? »[2]

L'Emir s'empressait de répondre :

« Nous avons déjà prouvé que nous ne prononcions pas le *takfîr* pour des péchés mais plutôt nous combattons ceux qui se rendent coupables d'associer à Allah le Très Haut et qui lui attribuent des égaux, en les invoquant comme on invoque Allah, en égorgeant la bête en leur nom comme on égorge la bête au nom d'Allah, jurer par leur nom comme on jure par Allah, en les craignant comme on craint Allah, les appelant à l'aide dans la difficulté et en leur demandant de leur accorder le bien, et qui combattent pour défendre les idoles et les dômes construits au-dessus des tombes. Donc si tu es véridique dans ta prétention à être sur la religion d'Ibrahîm -Paix sur lui- et de suivre le Messager d'Allah (Paix et bénédictions d'Allah sur lui), alors détruis toutes ces idoles, absolument toutes, et remets-les au niveau du sol. Et repens-toi à Allah de tout le polythéisme et les innovations. […] Et si tu persistes dans la voie qui est la tienne et que tu ne te repens pas de ton paganisme en suivant correctement la religion d'Allah, alors nous ne cesserons de vous combattre jusqu'à que vous reveniez à la religion vraie »[3]

Dans l'échange un élément intéressant fut porté à l'attention du Pacha. Sa'ud révéla comment il avait découvert, après la prise de Médine, dans les appartements du Prophète ﷺ une lettre de Selim III lui demandant personnellement secours. Pour Sa'ud cette pratique qui consiste à « implorer des morts » justi-

1. Op. Cit. (1/391).
2. Op. cit.
3. Op. Cit (7/397).

fiait l'anathème des Ottomans, car la « demande de secours » représente une adoration réservée à Allah seul :

> « Ta situation et la situation de tes imams et de tes Sultans démontrent ton mensonge et ta tromperie concernant [leur prétention à suivre l'Islam]. Quand nous avons ouvert les appartements du Prophète (Paix et bénédictions d'Allah sur lui) en l'an [1220], nous avons trouvé une lettre écrite par ton Sultan Selim, et envoyée par son cousin au Messager d'Allah (Paix et bénédictions d'Allah sur lui) lui demandant de l'aide et de lui accorder la victoire contre ses ennemis. Cette lettre contient assez de bassesse, d'humiliation et d'auto-dénigrement pour témoigner de vos mensonges. Il commence ainsi : ***"De ton modeste serviteur, Sultan Selim. Ô Messager d'Allah, nous subissons des difficultés et des épreuves auxquelles nous sommes incapables de faire face. Les serviteurs de la croix ont pris le dessus sur les serviteurs du Miséricordieux ! Nous te demandons de nous accorder la victoire contre eux et nous aider dans cette tâche"***[1]. Regarde donc le polythéisme évident, ainsi que la mécréance en Allah, l'Unique, l'Omniscient ! Même les polythéistes n'ont pas fait ce type de suppliques à leurs idoles al-'Uzza et al-Lât dans les épreuves et les calamités qu'ils ont connues. Car dans ces moments-là, ils faisaient seulement appel au Créateur de toutes choses ! »[2]

Les conquêtes menées par l'émir Sa'ud et ses troupes nejdites ont souvent donné lieu à des commentaires acerbes de la part des orientalistes et des opposants à la da'wa nejdite. Le sac et le massacre de Karbala, de Tâ-if en 1803 ainsi que d'autres oasis ont suscité de vives accusations. Or, il est intéressant de noter que les tueries et les exécutions commises à ces occasions n'étaient jamais démenties par Sa'ud :

1. Il semblerait que le Sultan Selim III ait envoyé cette invocation au moment de la campagne d'Égypte de Napoléon Bonaparte, pendant laquelle les Turcs ont essuyé de nombreuses et lourdes défaites. Il est connu que les sultans ottomans étaient adeptes de diverses *tariqa* soufis dont certaines ne reniaient pas ce genre de suppliques.
2. Op. Cit. (1/160).

« Tu nous accuses de tuer des mécréants. Voilà une chose dont nous ne nous excuserons pas. Mieux encore, nous ferons plus que cela si Allah le veut, et nous recommanderons cela à nos enfants après nous, et eux le recommanderont à leurs enfants, comme l'a dit le Compagnon : tant que nous sommes en vie, nous sommes dans le Jihad à jamais. N'en déplaise aux mécréants, nous ferons couler leur sang, nous prendrons leurs biens en butin, par la volonté et la force d'Allah, et nous faisons cela par imitation et non par innovation, une obéissance à Allah et son Messager et une offrande par laquelle nous cherchons la proximité d'Allah, et par laquelle nous espérons une grande récompense, conformément à la parole du Très haut : {**Tuez les associateurs où que vous les trouviez** »} [...]

Lorsque nous désespérions de vous rencontrer (en combat) et que les Musulmans avaient fini de vendre ce qu'Allah leur a donné en butin, nous avons repris la route, couverts d'honneur, de fierté, de butin et de récompense par la volonté d'Allah. Après ça, nous avons marché puis campé à Bassora près de vingt nuits, et là nous avons égorgé et détruit ce que tu sais. [...] Et les groupes de musulmans ont poursuivi leur chemin jusqu'à parvenir près de Khan Dhabla, passant au fil de leur épée tous ceux qu'ils rencontraient entre Khan Dhabla et Bassora. Puis nous sommes restés près de vingt nuits à Bassora, pillant et tuant ta population, citadins et ruraux. Compte parmi tes localités et tes régions reculées, de Bagdad à Bassora, combien de cités ont été détruites, il ne reste plus rien dedans, et à Allah est la louange et la reconnaissance. Ce que tu as mentionné à propos des deux Sanctuaires, louange à Allah pour sa grâce et sa générosité, beaucoup de louanges, comme Il doit être loué. Auparavant les habitants des deux sanctuaires étaient opposés à l'Islam ! Ils refusaient de se soumettre au décret d'Allah et de son Messager, et persistaient dans l'Idolâtrie, l'égarement et la perversion, tout comme toi. Il était obligatoire pour nous de leur faire le Jihad pour éliminer tout cela... »[1]

1. Op. cit. (9/279)

Il apparaît donc clairement que le grand objectif stratégique de Sa'ud, après avoir pris le Hedjaz, était bel et bien l'Irak et Bagdad. Vers 1808, Sa'ud préparait une grande offensive irakienne. Une fois les préparatifs achevés, il lança une troupe de 3500 Nejdites contre Karbala, tandis qu'il prenait la direction de Bagdad accompagné de plusieurs dizaines de milliers d'hommes[1]. Mais Karbala, cette fois-ci, résista avec force. Or, Sa'ud ne pouvait pas prendre le risque d'attaquer Bagdad en laissant Karbala dans son dos. Sa'ud se contenta donc d'avancer jusqu'à l'Euphrate et envoya des troupes prendre Hindiya au Sud de Karbala. Mais elle aussi résista, car depuis les attaques fréquentes des Nejdites en direction de l'Irak, toutes les localités avaient pris des mesures nécessaires pour se défendre : milices, murailles et fossés parsemaient les villes du Sud de l'Irak.

[Les remparts de Kerbala]

Dans le même temps, la réaction des autorités fut plus rapide et plus vigoureuse : le Pacha Sulayman as-Saghîr déclara la mobilisation générale dans la ville de Bagdad et partit défendre la ville de Karbala à la tête d'une armée. Le Pacha Sulayman empêcha *in extremis* la prise de Karbala par les Nejdites. Désormais menacés d'être pris à revers, Sa'ud et ses hommes durent aban-

1. 45 000 hommes selon Corancez.

donner leurs positions et se replier. Avec cet échec, il renonçait à son projet de conquête irakienne.

En 1810, Sa'ud lança encore deux offensives : une au Nord dans le désert syrien et une autre au Sud, au Yémen, où il parvint à occuper deux villes portuaires, al-Luhayyah et al-Hudaydah. C'est à cette occasion que l'émir du Nejd rencontra l'imam du Yémen al Mutawakkil pour lui demander d'interdire le culte des tombes dans son pays. Contemporain des faits, le grand imam yéménite Ash-Shawkani disait des Saouds : « *Son grand-père était le chef de son village (Dar'iya) l'époque du cheikh savantissime Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb, étendard du Tawhîd, qui détestait ceux qui croient aux morts. Il a répondu à son appel et l'a soutenu, et il ne cessa de combattre ceux qui s'opposaient à lui (Ibn 'Abd el Wahhâb). Dans ce pays, les pratiques païennes étaient majoritaires et l'Islam était devenu étranger. Lorsque Muhammad Ibn Sa'ud est mort, une partie du Nejd était déjà revenue à la religion. Puis son fils 'Abdelaziz a pris sa place et a conquis la plupart du pays du Nejd et des régions alentours, comme al-Hassa et al-Qatîf, jusqu'à conquérir une grande partie du Hedjaz. Il conquit ainsi Tâ-if, la Mecque, Médine, et de grandes parts de la péninsule arabique. […] Il nous a été rapporté qu'il aurait autorisé de tuer celui qui appelle au secours autre qu'Allah, qu'il s'agisse d'un prophète, d'un saint ou autre. Or, il ne fait aucun doute que celui qui s'adonne à cela et qui croit que le prophète ou le saint en question est semblable à Allah, a mécru et est devenu apostat. C'est le cas de beaucoup de ceux qui invoquent les morts ; ils se sentent plus dépendants des morts que d'Allah […]. Il ne fait aucun doute que ces pratiques relèvent de la mécréance et qu'il est permis de tuer celui qui fait cela et de prendre ses biens s'il ne se repent pas, comme l'ensemble des apostats* »[1].

Un témoignage similaire est rapporté par l'historien marocain An-Nâçirî qui écrivit dans sa chronique que des sujets marocains du Sultan alaouite Sulayman ibn Muhammad avaient eu l'occasion de rencontrer des Al-Sa'ud à la Mecque vers l'année 1810/1811 : « … *cette année un groupe de marocains a effectué le pèlerinage à La Mecque accompagné du prince Moulay Ibrahim fils de Sulayman, Sultan du Maroc, et ils ont dit : "Nous n'avons pas vu chez Ibn Sa'ud des actes qui contredisent la shari'a, selon notre connaissance. Nous avons vu chez lui droiture*

1. *Badr at-Tali*, Imam Ash-Shawkani, pages 273 et 525.

BnF PnS

et assiduité dans la pratique de l'Islam : la prière, la pureté, le jeûne, l'interdiction du blâmable et la purification des deux saintes mosquées de tout péché »[1].

L'émir Sa'ud bénéficiait à ce moment précis d'une renommée quasi-internationale : ses conquêtes étaient le sujet de discussion prioritaire dans toutes les chancelleries et ambassades au Proche et Moyen-Orient depuis près de dix ans. Français, Anglais et Russes suivaient les événements de très près, et Sa'ud suscitait un vif intérêt chez leurs souverains, et plus particulièrement l'empereur des Français : Napoléon Bonaparte. Ce dernier n'avait jamais cessé de s'intéresser à l'Orient : « *Les grands noms ne se font qu'en Orient* » avait-il dit, cela même depuis son départ d'Égypte alors qu'il n'était qu'un simple général.

Toujours en quête d'alliés contre son ennemi anglais et dans ses guerres européennes, il n'échappait pas à Napoléon que Sa'ud était aussi l'ennemi des Turcs, eux-mêmes alliés des Anglais. Sa campagne d'Égypte avait même assuré aux Nejdites la possibilité de conquérir toute l'Arabie sans réaction ottomane.

Les Anglais avaient envoyé un agent diplomatique quelques années plus tôt à Dir'iya ; Sa'ud leur avait répondu que tant qu'il serait en paix avec les Turcs, les sujets anglais n'avaient rien à craindre de lui. Cependant, les choses avaient considérablement évolué depuis : ses alliés Al-Qâssimi ne se contentaient plus de gêner la marine marchande anglaise venant des Indes, mais attaquaient désormais tout bateau battant pavillon anglais, sans compter l'état de guerre ouverte entre Sa'ud et les Ottomans depuis la prise des lieux Saints. C'est pourquoi en 1810, Napoléon envoya en mission un agent, Théodore de Lascaris, avec pour mission de rencontrer Sa'ud à Dir'iya et lui faire accepter un projet d'alliance contre les Anglo-turcs[2]. En 1811, malgré les tentatives anglaises pour

1. « *Kitâb al-Istiqssa li-Akhbar duwwal al-Maghrib al-Aqsa* » tome V.

   Il semblerait que le sultan Sulayman entretenait de bonnes relations avec 'Abdallah Ibn Sa'ud. Son père, Muhammad Ibn 'Abdallah, était lui aussi un réformateur puritain comme nous l'avons rappelé en introduction. Le cheikh marocain Hamdun Ibn Hajj Sulmi avait eu une entrevue avec l'émir Al-Sa'ud qui lui confirma qu'il était sur la croyance de l'Imam Malik concernant *al-Istiwâ*.

2. Il n'existe pratiquement pas de source écrite arabe ou nejdite sur cette entrevue, mais les autorités officielles saoudiennes -notamment les responsables de la diplomatie- ne la nient pas. Ce fait étant constamment souligné quand il est utile de rappeler les vieux rapports entretenus avec la France. La fin du livre d'Alphonse Lamartine intitulé *Voyage en Orient* (1835) fait la part belle à cette mission avec le chevalier de Lascaris et sur la rencontre avec Sa'ud en livrant beaucoup d'informations dignes d'intérêt, mais à prendre toutefois avec prudence.

faire capoter l'accord[1], Sa'ud accepta cette alliance avec la France comme étant « *la plus conforme aux aspirations des Arabes* »[2]. L'accord conclu, Sa'ud lança une série de raids contre Damas et Alep pour affaiblir les Turcs.

La fin de l'émirat et la chute de Dir'iya (1811-1818)

La rapide expansion de la da'wa nejdite et de l'émirat des Ibn Sa'ud au-delà du Nejd s'explique par l'affaiblissement du pouvoir central ottoman. L'intrusion des Français en Égypte avait fortement déstabilisé les provinces égyptiennes et syriennes. Du côté irakien, la pression de l'ennemi perse chiite était constante. Plusieurs autres incidents avaient détourné les forces vives de Bagdad du Nejd[3]. Toutes ces provinces étaient aux mains de Pachas qui cherchaient à s'émanciper du pouvoir ottoman. Les janissaires et les mamelouks, nommés pachas et vizirs, profitaient des troubles en Égypte et en Arabie pour se rendre indépendants d'Istanbul et accroître leur pouvoir personnel.

Le pouvoir ottoman traversait plusieurs types de crises, économiques mais surtout politiques. Celles-ci rendaient leur pouvoir instable : Selim III fut renversé par des janissaires mécontents de ses réformes. Il est exécuté en 1808 par son cousin et successeur Mustapha IV. Celui-ci, en proie à des révoltes, fut exécuté en novembre 1808. Son frère Mahmud II fut finalement proclamé Sultan et Calife la même année.

---

1. Les Anglais, via le Lord Castlereagh, promirent de reconnaître la suzeraineté de Sa'ud sur l'Arabie s'il n'attaquait plus les Ottomans. C'est ici que l'on peut réfuter la contre-histoire « propagandiste » qui vise à faire croire que la *da'wa* nejdite était instrumentalisée par la Couronne britannique. Cette vision complotiste de l'histoire ne résiste malheureusement pas à l'analyse des faits réels, et il est dommage de voir que certaines personnalités, par opposition doctrinale à la *da'wa* nejdite, n'aient pas su répliquer par d'autres arguments que ceux-ci… On peut citer par exemple le cheikh 'Abdelqadim Zallum : « *Les Wahhabites avaient alors réussi à établir une entité au sein de l'État islamique, dirigée par Muhammad ibn Sa'ud et plus tard par son fils 'Abdelaziz. La Grande-Bretagne leur a fourni des armes et de l'argent et ils ont décidé, sur une base sectaire, de s'emparer des terres islamiques qui étaient sous l'autorité du califat. Ils ont pris les armes contre le Calife et ont combattu les forces armées islamiques (l'armée de l'émir ul-Mu-minin), tout le temps aiguillonnés et fournis par les Britanniques…* » *[extrait du livre : Umara-ul-Baladi l-Haram]*. Ce qui est une contre-vérité historique totale. Les Anglais étaient les alliés formels des Turcs, le seul autre cas d'alliance avérée, mais totalement éphémère et sans aucune incidence, le fut avec la France napoléonienne.
2. Selon la formule consacrée et reprise dans diverses sources. Issue originellement de « *Ibn-Séoud ou la naissance d'un royaume* », Benoist-Méchin. Si l'exactitude de la parole peut être sujette à caution, on sait néanmoins que l'auteur a eu des entrevues privées avec des membres de la famille royale saoudienne.
3. Il faut rappeler que les régions du Nord de l'Irak où vivait la minorité Yezidie (notamment à Sindjar) étaient en insurrection constante, obligeant les pachas de Bagdad à envoyer régulièrement des troupes qui essuyaient parfois de lourds revers.

Tant que cette situation perdurait, les émirs du Nejd pouvaient prospérer car tous ces éléments conjugués avaient offert un répit de quinze années pendant lesquelles aucune force militaire sérieuse, ni aucune volonté politique ne pouvaient arrêter l'expansion nejdite.

Mais à partir des années 1808-1810, l'émirat avait atteint ses frontières maximales. Sa'ud avait échoué à prendre Bagdad et il ne pouvait plus prétendre prendre Damas.

Plusieurs événements survenus avant et après 1810, montraient que la situation stratégique changeait déjà en défaveur de l'émirat de Sa'ud :

- Mahmoud II s'installa durablement au poste de Calife, les révoltes des janissaires furent matées, l'administration centrale fut rétablie et la gestion des provinces fut améliorée ;
- Dans le Golfe persique, les Anglais ont massivement attaqué le Bahreïn en 1809 forçant les Nejdites à être sur la défensive ;
- Les Al-Qâssimi étaient entrés en guerre directe avec les Anglais, première puissance navale de l'époque. Les Anglais attaquèrent une première fois en novembre 1809, Ras al-Khayma et détruisirent une partie de la flotte pirate. D'autres opérations navales en 1810 et 1811 portèrent des coups très sévères aux Al-Qâssimi ;
- Sur le plan de l'alliance avec la France de Napoléon, il faut rappeler que ce dernier s'était engagé dans la désastreuse campagne de Russie. En 1812 l'empire luttait pour sa propre survie : soulageant d'autant plus les Ottomans et les Britanniques de la pression exercée par la France (dont ils craignaient toujours le débarquement en Égypte) ;
- La province égyptienne était gouvernée désormais par un Pacha énergique et ambitieux, Mehmet-Ali, qui avait éliminé tous ses rivaux mamelouks menaçant son pouvoir. Il désirait faire de l'Égypte une puissance internationale et l'Arabie allait lui en donner l'occasion.

Le pouvoir ottoman exigea justement de Mehmet-Ali qu'il se mette en ordre de marche le plus rapidement possible contre les Nejdites pour reprendre les lieux saints et assurer le contrôle du Hajj, qui était une source importante

de revenus[1]. La restauration du pouvoir central à Istanbul accrut la pression sur le Pacha d'Égypte pour mettre en œuvre cette intervention en Arabie. Lui-même voulait tester les capacités militaires de son armée formée par des « consultants » étrangers.

L'émir Sa'ud, qui avait conscience de ce retournement stratégique, avait écrit personnellement et directement au Calife pour le dissuader de lancer cette intervention militaire. Il lui rappelait que ses intentions étaient purement religieuses et que la propagande anti-wahhabite venait d'ennemis malintentionnés :

> « Au nom d'Allah le Miséricordieux le très Miséricordieux, grâce à Dieu qui a donné aux maladies incurables un remède, et a remplacé les mauvaises intentions des ennemis par la réconciliation et la bonté, qui était le premier interdit pour ne pas tomber dans des dangers périlleux, et prière et paix sur la plus noble de Ses créatures, Muhammad, le dernier de ses prophètes qui a suivi ses meilleures instructions.
>
> [...] Sultan fils de sultan, notre maître, le sultan Mahmoud al Ghazi : je te présente cette requête qui contient mes doléances. Votre serviteur compte parmi les musulmans qui cherchent à faire appliquer les conditions de l'Islam, comme l'attestation de foi, la prière, la *zakât*, le jeûne du mois de ramadan ainsi que le pèlerinage [...] En général, tout ce qui a été rapporté sur moi, votre serviteur, comme l'accusation de désobéissance et de rébellion contre vous n'est qu'une ruse du chérif indiqué. [...] Témoignant de mon amitié et de mon obéissance, à condition que je sois compté parmi vos sujets qui accomplissent tous les services dus à l'Autorité Suprême. C'est une preuve claire qui témoigne que je fais des invocations [pour vous] dans les célébrations religieuses et les fêtes et les minbars tout au long de votre vie et de votre règne. »[2]

1. Plusieurs courriers avaient été envoyés en 1807 par Selim III et 1808 par Mustapha IV au Caire pour ordonner une action. Mehmet-Ali n'avait pas encore l'assise nécessaire pour prendre les devants, avec les nombreuses intrigues mameloukes.

2. "*Ad Dawla As Sa'udiya al Ula*", page 392.

Tant que cette situation perdurait, les émirs du Nejd pouvaient prospérer car tous ces éléments conjugués avaient offert un répit de quinze années pendant lesquelles aucune force militaire sérieuse, ni aucune volonté politique ne pouvaient arrêter l'expansion nejdite.

Mais à partir des années 1808-1810, l'émirat avait atteint ses frontières maximales. Sa'ud avait échoué à prendre Bagdad et il ne pouvait plus prétendre prendre Damas.

Plusieurs événements survenus avant et après 1810, montraient que la situation stratégique changeait déjà en défaveur de l'émirat de Sa'ud :

- Mahmoud II s'installa durablement au poste de Calife, les révoltes des janissaires furent matées, l'administration centrale fut rétablie et la gestion des provinces fut améliorée ;
- Dans le Golfe persique, les Anglais ont massivement attaqué le Bahreïn en 1809 forçant les Nejdites à être sur la défensive ;
- Les Al-Qâssimi étaient entrés en guerre directe avec les Anglais, première puissance navale de l'époque. Les Anglais attaquèrent une première fois en novembre 1809, Ras al-Khayma et détruisirent une partie de la flotte pirate. D'autres opérations navales en 1810 et 1811 portèrent des coups très sévères aux Al-Qâssimi ;
- Sur le plan de l'alliance avec la France de Napoléon, il faut rappeler que ce dernier s'était engagé dans la désastreuse campagne de Russie. En 1812 l'empire luttait pour sa propre survie : soulageant d'autant plus les Ottomans et les Britanniques de la pression exercée par la France (dont ils craignaient toujours le débarquement en Égypte) ;
- La province égyptienne était gouvernée désormais par un Pacha énergique et ambitieux, Mehmet-Ali, qui avait éliminé tous ses rivaux mamelouks menaçant son pouvoir. Il désirait faire de l'Égypte une puissance internationale et l'Arabie allait lui en donner l'occasion.

Le pouvoir ottoman exigea justement de Mehmet-Ali qu'il se mette en ordre de marche le plus rapidement possible contre les Nejdites pour reprendre les lieux saints et assurer le contrôle du Hajj, qui était une source importante

de revenus[1]. La restauration du pouvoir central à Istanbul accrut la pression sur le Pacha d'Égypte pour mettre en œuvre cette intervention en Arabie. Lui-même voulait tester les capacités militaires de son armée formée par des « consultants » étrangers.

L'émir Sa'ud, qui avait conscience de ce retournement stratégique, avait écrit personnellement et directement au Calife pour le dissuader de lancer cette intervention militaire. Il lui rappelait que ses intentions étaient purement religieuses et que la propagande anti-wahhabite venait d'ennemis malintentionnés :

> « Au nom d'Allah le Miséricordieux le très Miséricordieux, grâce à Dieu qui a donné aux maladies incurables un remède, et a remplacé les mauvaises intentions des ennemis par la réconciliation et la bonté, qui était le premier interdit pour ne pas tomber dans des dangers périlleux, et prière et paix sur la plus noble de Ses créatures, Muhammad, le dernier de ses prophètes qui a suivi ses meilleures instructions.
>
> [...] Sultan fils de sultan, notre maître, le sultan Mahmoud al Ghazi : je te présente cette requête qui contient mes doléances. Votre serviteur compte parmi les musulmans qui cherchent à faire appliquer les conditions de l'Islam, comme l'attestation de foi, la prière, la *zakât*, le jeûne du mois de ramadan ainsi que le pèlerinage [...] En général, tout ce qui a été rapporté sur moi, votre serviteur, comme l'accusation de désobéissance et de rébellion contre vous n'est qu'une ruse du chérif indiqué. [...] Témoignant de mon amitié et de mon obéissance, à condition que je sois compté parmi vos sujets qui accomplissent tous les services dus à l'Autorité Suprême. C'est une preuve claire qui témoigne que je fais des invocations [pour vous] dans les célébrations religieuses et les fêtes et les minbars tout au long de votre vie et de votre règne. »[2]

1. Plusieurs courriers avaient été envoyés en 1807 par Selim III et 1808 par Mustapha IV au Caire pour ordonner une action. Mehmet-Ali n'avait pas encore l'assise nécessaire pour prendre les devants, avec les nombreuses intrigues mameloukes.

2. "*Ad Dawla As Sa'udiya al Ula*", page 392.

Mais cette requête ne lui fut d'aucun secours. Dès 1808, Mehmet-Ali leva une puissante armée égyptienne de presque 15 000 hommes dotés d'un équipement militaire imposant. Il profitait alors de l'encadrement d'agents européens afin de mettre en place une armée moderne. Il s'informa de la situation dans le Hedjaz et au Nejd grâce à des espions et des agents locaux qu'il soudoyait[1]. Une fois les préparatifs achevés, il donna le commandement du corps expéditionnaire à son fils Toussoun Pacha[2].

En 1811, le corps expéditionnaire débarquait en Arabie dans la ville portuaire de Yanbû' marquant le début de la « guerre de sept ans ». A l'arrivée de l'armée égyptienne, le chérif Ghâlib qui avait promis à Sa'ud de défendre la ville, changea de camp avec ses hommes. La garnison nejdite de 300 hommes fut prise au piège et massacrée. Mais Sa'ud réagit aussitôt : il mobilisa 10 000 hommes et 200 cavaliers pour empêcher Toussoun d'atteindre Médine : celui-ci marchait en direction de la ville sainte avec 8000 hommes.

Les belligérants se rencontrèrent dans la vallée de Safra à l'Ouest de Médine où les Nejdites avaient disposé de solides défenses. La bataille dura près de trois jours laissant plusieurs centaines de morts de chaque côté. Mais Sa'ud prit l'avantage et la bataille de Safra se solda par une défaite des Égyptiens. Surpris par la résistance de leurs adversaires, ils furent contraints de s'enfuir en désordre vers Yanbu'. Plusieurs centaines d'autres moururent sur la route, abandonnant leur ravitaillement dans leur fuite. De retour à Yanbû', Toussoun ordonna de fortifier la place de peur que les Nejdites tentent de l'y assiéger. Mais Sa'ud ne profita pas de cet avantage, trop heureux d'avoir pu repousser une armée beaucoup mieux équipée que la sienne.

Toussoun comprenait assez vite que la force militaire seule ne serait pas suffisante dans un premier temps. C'est pourquoi il chercha à prendre contact avec les tribus du Hedjaz, dont certaines n'acceptaient qu'à contrecœur la domination nejdite, car certaines d'entre elles avaient perdu beaucoup de leurs revenus depuis la suspension du pèlerinage.

1. Il communiquait en secret avec le chérif Ghâlib qui rêvait toujours de reprendre sa place à la Mecque et d'écraser les Nejdites.

2. On nommera cette armée les « Égyptiens », mais ailleurs dans d'autres sources notamment arabes et nejdites, ils sont aussi nommés « Turcs ». En réalité, la plupart étaient des janissaires albanais que Mehmet-Ali avait amenés de son pays d'origine.

Mais le temps jouait en faveur des Nejdites puisque les stocks de provisions des Égyptiens diminuaient de jour en jour, et que le moral des troupes commençait à décliner. Certains officiers se mirent à critiquer l'état moral religieux du corps expéditionnaire égyptien comparativement à l'ardeur combattante et la foi des Nejdites : « *Certaines de leurs personnalités haut placées qui appelaient à la droiture et la piété m'ont dit : "Comment pourrait-on obtenir la victoire quand la majorité de nos soldats n'est pas sur la Millah et beaucoup d'entre eux ne pratiquent pas la Religion Ils voyagent avec leurs boissons enivrantes. Ils n'entonnent jamais l'adhan et ils n'accomplissent même pas les prières obligatoires. Ils ne donnent aucune importance aux symboles de la Religion…"* »[1].

Mehmet-Ali, alarmé par la défaite de Safra, réagit en envoyant une deuxième armée de 10 000 hommes, sous le commandement du général Ahmet Aga. Les effectifs égyptiens ayant été doublés, Toussoun décida de marcher directement sur Médine, équipé d'une dizaine de canons. La bataille pour prendre la ville fit plusieurs centaines de morts parmi les Nejdites : les hommes de Sa'ud quittèrent la ville en novembre 1812.

Au début de l'année 1813, les Égyptiens attaquèrent Djedda qui verrouillait l'accès à la Mecque. Les combats furent importants malgré la disproportion des forces : la ténacité des Nejdites fut telle que l'on comptabilisa 800 tués sur une garnison d'à peine 2000 combattants. Sans perdre de temps, l'armée égyptienne se mit en marche vers la Mecque. En janvier 1813, la garnison nejdite de 1000 hommes quitta la ville sans combattre. C'est ainsi qu'après une occupation de presque sept ans, les lieux saints retournèrent sous domination ottomane.

Les Nejdites et certaines tribus arabes regroupées sous le commandement de l'ancien gouverneur de la Mecque 'Uthman al-Madayfi (fidèle à Sa'ud), menèrent une série de raids qui menaçaient la zone entre Tâ-if et le Sud de La Mecque. Mais la ville stratégique de Tâ-if fut prise par les Égyptiens, qui subirent de lourdes pertes. Une violente contre-attaque d'al-Madayfi fut repoussée, et finalement, ce dernier tomba entre les mains des Égyptiens : 'Uthman sera décapité à Istanbul.

1. *Târîkh 'Aja-ib al Athar*, (3/341), Al Jabarti.

Dans le but de couper les Nejdites de leurs puissants alliés installés entre le Sud du Hedjaz et le Yémen, Toussoun envoya une armée pour occuper la région. Cependant, elle fut interceptée et mise en déroute à la bataille de Bishah[1]. Les reliquats rentrèrent à Tâ-if dans le désordre. Les mauvaises nouvelles et les difficultés décidèrent Mehmet-Ali à se rendre lui-même en Arabie. Sa'ud tenta une fois encore de dissuader le Pacha d'Égypte en lui écrivant une lettre. L'argumentaire était le même que pour le Calife : rappeler le but religieux de la *da'wa* et la réfutation de la calomnie de ses ennemis :

> « Nous savons que la volonté du Haut Pouvoir est de préserver les royaumes islamiques, surtout dans les régions du Hedjaz, et notamment de préserver les deux mosquées saintes, en permettant de faire des invocations en la présence du Sultan des sultans -qu'Allah le rende victorieux- sur les minbars, et d'interdire le mal envers ceux qui entrent ou sortent des royaumes vassaux ». [...]
>
> « Or, votre Excellence n'ignore pas la vérité sur nous et sur notre doctrine. Nous avons accompli le jihad contre les bédouins jusqu'à ce qu'ils s'acquittent de la prière et qu'ils donnent la *zakât*. De même que nous les avons obligés à jeûner le mois de ramadan et à faire le pèlerinage. Nous leur avons interdit la corruption et l'injustice envers les serviteurs, ainsi que le rançonnement des pèlerins. Après ça, ils se plaignirent au gouverneur de la Mecque Ghâlib et nous calomnièrent en nous accusant d'être des khawârij et des innovateurs. Ils nous ont attribué des actes dont nous sommes innocents, puis ils nous ont attaqués avec des armées nombreuses et bien équipées. Allah les a rendus impuissants. Grâce à Lui, nous les avons vaincus (...) et conquis les deux saintes mosquées et Djedda et Yanbu'. Lorsque nous avons pris possession de ces régions, nous avons été bons envers lui en le laissant maître de ses terres et en lui accordant les recettes de

1. Les chroniques racontent qu'à cette bataille une femme mena la charge des troupes wahhabites contre les Égyptiens.

douanes. Nous l'avons amplement honoré par respect envers sa noble ascendance et par glorification de la terre sainte. »[1]

[Mehmet-Ali]

Il est vrai que le double-jeu constant du chérif Ghâlib, ses intrigues et son avarice étaient connus de tous. C'est pourquoi il fut très rapidement destitué par les Égyptiens : fait prisonnier par Mehmet-Ali, il est envoyé au Caire où il mourra. En août 1813, Mehmet-Ali établit un nouveau chérif à la Mecque du nom de calife « Mahmud II » : le cheikh Yahya, neveu de Ghâlib.

Malgré leurs défaites, Sa'ud et toute son armée n'avaient fait que contenir l'avancée des Égyptiens en les laissant occuper les villes qu'ils ne pouvaient pas défendre. Ils pouvaient encore prendre Mehmet-Ali à revers en coupant toutes ses voies de communication et en l'isolant.

De nombreuses et puissantes tribus dans le Sud du Hedjaz avaient prêté allégeance aux Nejdites et menaçaient toujours Tâ-if et la Mecque. C'est pourquoi Mehmet-Ali décida de longer la côte pour ensuite fondre sur ces tribus et assurer la sécurité des villes saintes en forçant Sa'ud à se retirer dans le Nejd. L'objectif suivant était la ville d'al-Qunfudah. Après une faible résistance, celle-ci céda, mais les troupes égyptiennes s'enfonçant en direction du Yémen furent surprises par 10 000 combattants wahhabites qui les repoussèrent. Les troupes égyptiennes ne pouvaient se maintenir et se replièrent en essuyant deux terribles défaites à Turbah et Kulakh.

A ce moment critique, Mehmet-Ali ne contrôlait plus que les villes saintes ainsi que Djedda, Tâ-if et Yanbu' : soit un petit périmètre dont les voies de communication étaient constamment menacées par les raids éclairs des Nejdites.

De plus, trois ans de conflits avaient mis 10 000 soldats égyptiens hors-combat (tués ou blessés). Mehmet-Ali songeait donc à quitter l'Arabie, en se disant que

1. Op. cit.

l'objectif de libération de La Mecque et Médine était de toute façon atteint, lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de Sa'ud en avril 1814 des suites d'une maladie.

La mort de Sa'ud eût un effet négatif sur le moral des Nejdites, mais bien pire encore sur le commandement. Aucun de ses fils ou de ses frères ne possédaient les qualités de l'émir défunt et surtout en situation de guerre. Son fils aîné 'Abdallah lui succédait dans un moment difficile. La mort soudaine de Sa'ud donna l'occasion à Mehmet-Ali de poursuivre, avec plus de vigueur et d'optimisme, une série d'offensives en direction du Sud et de Dhahran, une région wahhabite du Nord du Yémen qui fut finalement prise.

Fayçal, le frère d'Abdallah, qui commandait 20 000 hommes, en profita pour se positionner à Turabah et exercer une pression contre la ville de Tâ-if. Un autre corps de 10 000 Nejdites arriva dans la région. Solidement embusqués dans les zones montagneuses, les Nejdites repoussèrent une première offensive égyptienne, mais une manœuvre d'encerclement à Kulakh le 10 janvier 1815 entraîna la mort de près de 5000 combattants nejdites, décimés par l'artillerie égyptienne. Cette défaite cuisante d'Abdallah mettait fin à la présence militaire nejdite au Hedjaz, et l'obligea à retourner précipitamment à Dir'iya.

Mais Mehmet-Ali ne voulait pas en rester là. Pressé de retourner au Caire, il chargea son fils Toussoun de continuer les opérations et de poursuivre 'Abdallah afin d'éradiquer définitivement le mouvement. Toussoun se dirigea vers al-Rass, porte d'entrée du Nejd, qu'il occupa rapidement grâce à la défection de nombreuses tribus qui avaient rejoint le camp des Turcs. Néanmoins, de grandes difficultés de ravitaillement obligèrent Toussoun à retourner à la Mecque. L'émir 'Abdallah en profita pour multiplier les offres de paix. Visiblement, ce nouvel émir, fils du grand Sa'ud, ne semblait pas animé par l'ardeur combattante des Nejdites wahhabites. Mais son peuple était toujours déterminé à résister : ils avaient même repoussé une attaque des Anglais sur la côte Est, pendant son absence. Malgré cela, un traité de paix aux conditions humiliantes fut conclu avec Toussoun le 22 janvier, qui repartit au Caire célébrer son triomphe.

La première partie de l'offensive égyptienne ne fut donc atteinte qu'au bout de cinq ans. Le Hedjaz et les lieux saints étaient libérés mais le cœur de la puissance nejdite était encore vivace malgré les défaites militaires au Hedjaz et les trahisons.

Entre l'année 1815 et 1816, plusieurs tribus firent défection pour sortir de la tutelle nejdite ; 'Abdallah envoya des troupes pour châtier les tribus de la province de Qâssim qui l'avaient trahi. A la même époque, en prévision d'une attaque contre sa capitale, il décida de fortifier Dir'iya et de consolider ses défenses. Il envoya également en mission diplomatique au Caire deux cheikhs : 'Abdelaziz Ibn Hamâd petit-fils du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb, et le cheikh 'Abdallah ibn Muhammad Ibn Banyan[1].

On peut aussi dater à cette période la rédaction du livre *Ad-Dalâlatu* du cheikh Sulayman Ibn 'Abdallah Al-Cheikh dans lequel il mettait en garde les tribus de rejoindre les Turcs, car cela constituait, disait-il, un acte d'apostasie :

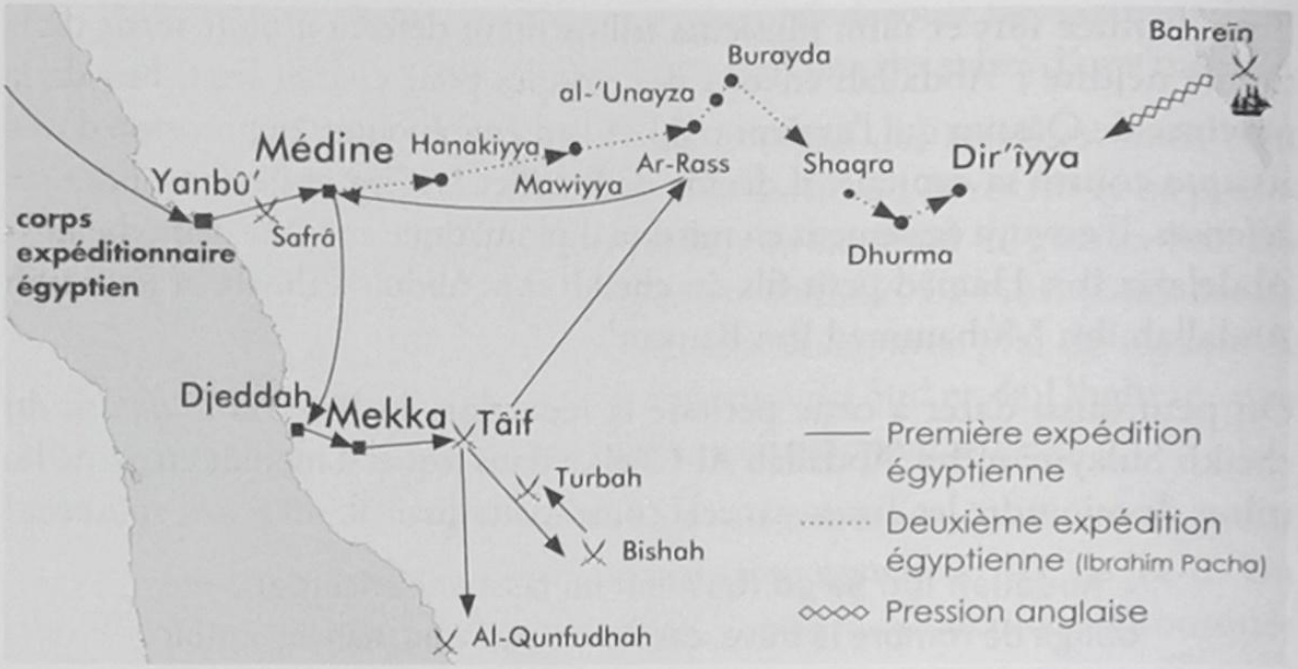
> « 'Abdallah Ibn Sa'ud (qu'Allah lui fasse miséricorde) a été obligé de rompre la trêve, car il a envoyé 'Abdallah Ibn Kathîr à Ramid et Zahrân avec des messages leur proposant de s'allier à lui et de combattre sous ses ordres. Mais ces derniers ont envoyé [les lettres, NDT] à [Mehmet-Ali] qui a rejeté cet acte en disant : "ils font partie des gens avec lesquels nous avons conclu un pacte de réconciliation et c'est une cause suffisante pour y mettre fin". Il a donc constitué une armée avec Ibrahim Pacha, et ils sont arrivés à Al-Hanakiya. »[2]

Prétextant que des Nejdites avaient brisé la trêve par des actes hostiles, Mehmet-Ali envoya son fils Ibrahim Pacha pour mener l'offensive décisive et finale qui devait mettre définitivement fin à la menace militaire des Nejdites. Cette seconde expédition débuta en 1817 à Al-Hanakiya où transitèrent près de 30 000 hommes. Ibrahim Pacha était secondé par des conseillers européens dont un Français, ancien officier de l'armée napoléonienne démobilisé : le Colonel de Sève[3].

1. Il semblerait que l'historien égyptien Al Jarbati les ait rencontrés au Caire. Cette entrevue est rapportée par Muhammad Adib Ghâlib dans son Min akhbar *al-hijaz wa Nejd fi tarikh al-Jabarti*.

2. *ad-Dorar as-Saniyya* (page 33 ; tome 12)

3. Qui a islamisé son nom en Sulayman Pacha. Avec la défaite de Napoléon en Europe, des centaines d'officiers français servirent de mercenaires et de conseillers militaires un peu partout dans le monde, et notamment à Istanbul et au Caire.



[Expéditions et reconquête égyptiennes]

L'armée égyptienne prit de force la petite localité de Mawiyya en novembre 1817. Cela permit à Ibrahim de débuter le siège de la ville d'al-Rass. Plusieurs assauts furent nécessaires tant la résistance était importante. Le siège dura trois mois et fit près de 3000 morts dans les rangs égyptiens. La difficulté de prendre al-Rass mit un moment l'armée égyptienne en difficulté. 'Abdallah n'avait absolument rien tenté pour soutenir les assiégés et profitait de la ténacité d'al-Rass pour multiplier les offres de paix, tout en se préparant à défendre Dir'iya.

La pacification du Nejd restait donc une entreprise très compliquée pour les Égyptiens malgré leur nette supériorité militaire. Il apparaît à ce moment critique que de nombreuses tribus du Nejd, effrayées devant le corps expéditionnaire égyptien, étaient venues solliciter Ibrahim Pacha, pour se soumettre à son autorité et lui proposer leurs services. Certaines s'alliaient aux Égyptiens par peur des représailles et d'autres par pur opportunisme et rejet des Saouds. Certains Nejdites servirent finalement de guides ou de ravitailleurs en eau et dattes, renforçant ainsi les troupes égyptiennes. Le cheikh Sulaymân écrivait à ce propos :

> « Sache, qu'Allah te fasse miséricorde, que lorsque l'homme fait semblant d'être d'accord avec la religion des idolâtres par peur d'eux, par flatterie ou par courtoisie afin de se préserver de leur mal, alors c'est un mécréant comme eux, même si en réalité il déteste leur religion et les déteste, et qu'il aime l'islam et les

musulmans. Tel est son statut si c'est la seule chose qui survient de sa part, alors que dire de celui qui vit dans un pays puissant, et fait appel à eux, entre dans leur obéissance, leur montre de l'accord sur leur religion fausse, les aide en les secourant et en les finançant, fait alliance avec eux et rompt son alliance avec les musulmans, et devient un soldat des mausolées, de l'idolâtrie et de ses partisans, après avoir été un soldat de la pureté du culte, du monothéisme et de ses adeptes Certes, le musulman ne doute pas qu'une telle personne soit un mécréant parmi les pires des ennemis d'Allah et de Son messager ﷺ et il n'y a aucune exception à cela si ce n'est celui qui y est contraint, c'est-à-dire celui qui est dominé par les idolâtres qui lui disent "Abjure ta foi et fais ceci, sinon nous te tuerons" ou qu'ils le torturent jusqu'à ce qu'il soit d'accord. Dans ce cas, il lui est alors permis de montrer de l'accord par sa langue, mais en restant convaincu de la foi dans son cœur. »[1]

[Ibrahim pacha]

Ces défections et trahisons permirent de prendre les oasis de Khabra, de 'Unaizah[2] et Buraidha en décembre 1817 sans grande difficulté. L'oasis de Shaqra résista plusieurs jours après un violent siège où les pièces d'artillerie furent abondamment utilisées. Les Égyptiens se retournèrent ensuite contre l'oasis de Durâma qui fut prise d'assaut, une grande partie de la population fut massacrée. Des dizaines d'oasis furent systématiquement brûlées sur le chemin de Dir'iya. L'émir 'Abdallah semblait se résigner et espérait toujours une conclusion pacifique, même à un prix humiliant. Mais les ordres d'Ibrahim Pacha qui venaient du Caire et d'Istanbul étaient clairs : l'heure était venue de soumettre totalement le Nejd par une capitulation sans condition.

1. « *Ad-dalâ-îl fî hukm muwalât ahl al-ichrâk* »

2. L'oasis avait tenu presque une semaine sous le feu des Égyptiens avant de se rendre.

Avec la chute de Shaqra et de Durâma et la défection de certaines tribus, la voie était maintenant ouverte pour s'attaquer à Dir'iya, la puissante capitale de l'émirat dans laquelle étaient retranchées les dernières forces nejdites :

> « Que dire après ça, de ces pays qui furent musulmans et qui se désavouèrent de l'Islam pour montrer aux idolâtres qu'ils sont d'accord avec leur religion, et se mirent à leur obéir, les recueillirent, les secoururent. Ils trahirent les monothéistes, aimèrent une autre voie que la leur, les critiquèrent, montrèrent à leur égard de l'insulte et du mépris, de la moquerie, et prétendirent que leur fermeté sur le monothéisme est une stupidité, ainsi que la lutte pour ce monothéisme. Ils secoururent alors les idolâtres contre les monothéistes, non pas sous la contrainte, mais volontairement ! Sans y être forcés, par choix ! Ceux-là méritent encore plus l'accusation de mécréance et le feu que ceux qui abandonnèrent par amour de leur patrie et par peur des mécréants, et combattirent dans leurs armées sous la contrainte et la peur. [...] Et c'est ainsi que nous constatons le cas de beaucoup de ces apostats : avant leur apostasie, ils étaient pervers. Cette perversité les a poussés à s'allier aux mécréants, et à abjurer l'islam, qu'Allah nous en protège. »[1]

Avant d'être encerclés, certains membres de la famille des Saouds et des descendants du cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb réussirent à quitter le Nejd vers Al-Hassa, d'où ils parvinrent à rejoindre Ras al-Khayma sous la protection des al-Qâssimî[2].

Malgré les attaques et les harcèlements : le 22 mars 1818 le siège fut posé devant les murs de Dir'iya par « *mille neuf cents hommes de cavalerie, quatre mille trois cents fantassins turcs et arnaoutes*[3]*, mille trois cents fantassins barbaresques, cinq pièces de douze, dont quatre de fabrication turque, une caronade suédoise, deux mortiers et un obusier. Son corps d'artillerie comptait cinquante canonniers, et celui du génie deux cents pionniers, vingt-un artificiers et onze mineurs* »[4]. Le

1. « *Ad-dalâ-îl fî hukm muwalât ahl al-ichrâk* »
2. Dont Fatima, la fille du Cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb accompagnée de son neveu 'Ali Ibn Hussaïn.
3. C'est-à-dire "Albanais".
4. « *Histoire de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte* »

tout renforcé par un nombre important de transfuges bédouins désireux de participer au pillage de la ville.

Ibrahim Pacha lança plusieurs attaques, qui furent toutes repoussées les premières semaines. Les défenseurs savaient qu'ils luttaient pour leur survie après les massacres opérés dans certaines localités. 'Abdallah proposait toujours la paix, alors que de nombreux membres de sa famille et des Al-Cheikh demandaient une résistance sans concession.

La ville était défendue par plusieurs milliers de combattants et une dizaine de canons. Dès les premières offensives, deux places fortes stratégiques tombèrent successivement aux mains des Égyptiens. Quelques jours seulement après le siège de la ville, un incident entraîna l'explosion des réserves de poudre à canon d'Ibrahim Pacha. Cela donna plusieurs mois de répit aux habitants de Dir'iya car les offensives n'étaient plus soutenues par les tirs d'artillerie. Mais après plusieurs semaines de combat acharné pendant l'été, les forces d'Abdallah furent obligées de reculer. Pendant l'été 1818, une série d'assauts permit aux Égyptiens d'investir plusieurs quartiers de la ville.

['Abdallah Ibn Sa'ud]

En septembre 1818, retranché avec 200 hommes dans une citadelle, l'émir 'Abdallah ibn Sa'ud acceptait la capitulation sans condition et se constituait prisonnier, alors qu'une vingtaine de membres de sa famille furent tués les armes à la main[1]. Ibrahim Pacha allait se révéler un vainqueur impitoyable. Le cheikh Sulayman Ibn 'Abdallah al-Cheikh qui s'était montré particulièrement intransigeant en inspirant aux Nejdites un esprit de résistance et de sacrifice jusqu'au-boutiste, fut dénoncé et trahi puis

1. De nombreux imams et cheikhs sont également morts en combattant lors de cette campagne, ainsi que certains membres des Al-Cheikh, comme Muhammad Ibn 'Abdur-Rahmân Ibn 'Abdallah Al-Cheikh, Nâçir Ibn Hussaïn Al-Cheikh, 'Ali Ibn 'Abdallah Ibn Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb.

fait prisonnier. Ibrahim Pacha lui demanda de se soumettre. Devant son refus catégorique, il donna l'ordre de lui faire écouter de la musique, avant d'ordonner au peloton d'exécution de vider sur lui les chargeurs de leurs fusils au cimetière de Dir'iya [1].

Son père 'Abdallah ibn Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb, son cousin 'Abdur-Rahmân ibn Hassan ainsi que 400 autres personnes des familles Al-Sa'ud et Al-Cheikh et leurs affiliés furent faits prisonniers et envoyés au Caire. Certains prisonniers furent même vendus en esclavage vers la fin de l'année 1819 ainsi que le rapporte l'historien al-Jabarti : « ... *au cours de cette année, un groupe d'Arabes et de maghâriba sont arrivés, ils venaient du Hedjaz. Ils étaient accompagnés de prisonniers de la "wahhâbiyya", de femmes, de jeunes filles et de jeunes garçons. Ils sont venus à Al-Hamâyil, et les ont vendus à quiconque voudrait les acheter, malgré le fait qu'ils étaient des musulmans libres.* »[2]

Sur place, les cheikhs et les oulémas sont parfois torturés avant d'être exécutés. Certains sont ligotés sur la bouche des canons et déchiquetés par la mise à feu. Seuls les vieillards étaient épargnés[3]. Plusieurs mosquées et palmeraies sont incendiées et totalement détruites. Ibrahim Pacha était un vainqueur sanguinaire qui récompensait ses soldats au nombre de têtes décapitées, conformément à un édit. Celles-ci étant trop nombreuses et encombrantes à transporter, ils finirent par comptabiliser les paires d'oreilles. Le Nejd fut en proie à la destruction et aux exactions en tout genre. La haine cultivée en Égypte et ailleurs depuis des décennies sur les excès (réels ou fantasmés) commis par les Wahhabites, avait suscité en retour les pires agissements de la part des Égyptiens. Le pillage dans le Nejd et les extorsions ne s'arrêtèrent que lorsqu'il fut impossible aux troupes égyptiennes de transporter plus de biens. Ibrahim ordonna aussi la destruction systématique de tous les bâtiments de Dir'iya, qui fut complètement rasée. L'objectif était d'éradiquer jusqu'au souvenir de cet émirat. D'ailleurs, il ordonna l'exécution de près de 200 anciens habitants qui tentaient de se réinstaller dans la ville...

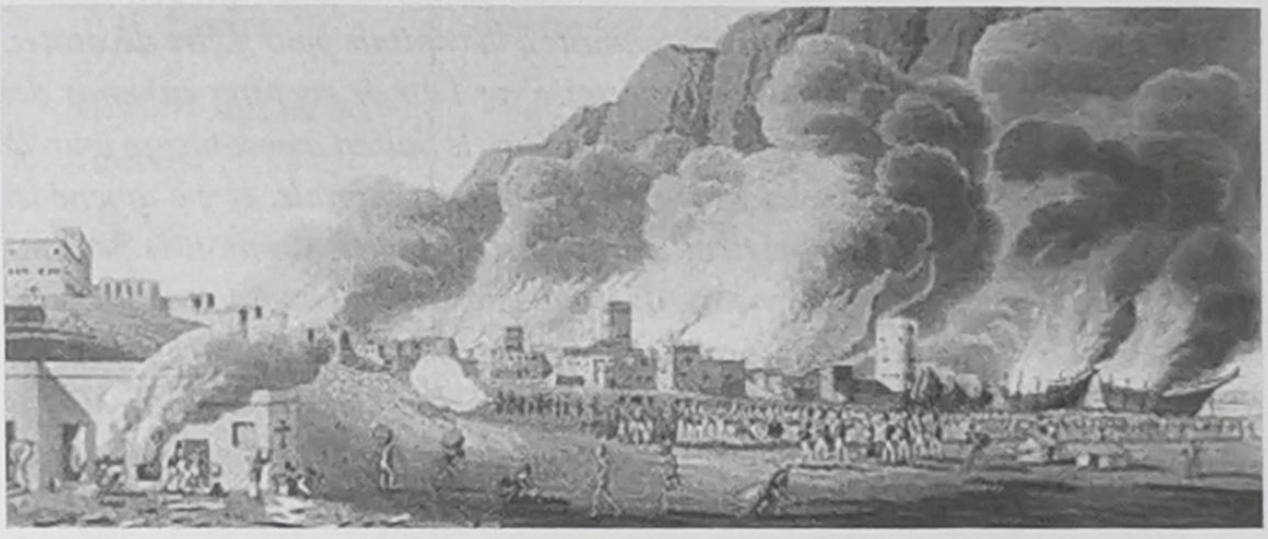
1. « *'Unwan al Majd fi tarikh an Nejd* », Ibn Bishr, (page 212 ; tome 1).

2. "*Tarikh 'Aja-ib Al Athar*", (3/606), Al Jabarti.

3. Tels le cheikh 'Abdelaziz Ibn 'Abdallah Al Hassin et 'Abdallah Ibn Hammad qui mourront quelque temps plus tard.

« Après cela il dispersa les gens du pays, coupa les palmiers et détruisit les habitations à l'exception de quelques-unes. »[1]

Le 13 octobre 1819 peu avant Médine, Ibrahim Pacha reçut la visite d'un agent anglais, le capitaine Forester Sadler qui avait traversé le Nejd et visité les ruines fumantes de Dir'iya : « *Avec la chute de Dir'iya et la reddition de 'Abdallah, il semble que les racines du wahhabisme soient mortes…* »[2]. Ce dernier le félicita et lui fit aussi part de l'attaque par les Britanniques de la capitale portuaire de Ras al-Khayma des Al-Qâssimi considérés comme les pirates wahhabites du Golfe persique[3].



[Destruction du Port de Ras Al-Khayma par la marine britannique]

Quant à l'émir 'Abdallah, il fut envoyé au Caire, où il rencontra Mehmet-Ali qui lui reprocha la résistance de Dir'iya. L'historien al-Jabarti nous donne une retranscription du dialogue :

« *– pourquoi tant de résistance*
– La guerre a diverses fortunes.

1. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 35 ; tome 1)
2. « Correction de l'erreur historique sur le wahhabisme », page 68.
3. En 1819, la ville de Ras al-Khayma sera complètement détruite par la marine anglaise. Les Anglais, derrière leur apparente amabilité, craignaient en réalité que les Égyptiens n'atteignent le Golfe persique et ne s'y installent. Ibrahim Pacha envoya effectivement des patrouilles de reconnaissance jusqu'au Golfe, ce qui confirma les craintes britanniques. Il refusa d'ailleurs « l'aide » des Anglais. Les nombreux Al-Cheikh et Al-Sa'ud qui s'y étaient réfugiés, s'exilèrent ensuite au Qatar après la destruction de la ville de Ras al-Khayma, le temps pour eux de rentrer au Nejd quelques années plus tard.

– et comment as-tu trouvé Ibrahim Il n'a pas démérité
– Nous non plus! Mais la providence a tranché.

Le khédive le revêtit d'une robe d'honneur et lui promit d'intercéder en sa faveur auprès du Grand Turc… »[4]

Finalement envoyé à Istanbul, l'émir 'Abdallah et deux autres hauts dignitaires furent exécutés après avoir été exhibés pendant trois jours dans les rues de la capitale.

L'ambassadeur de Russie, témoin oculaire des événements, rapportait: « *La semaine dernière, le leader des Wahhabites, son ministre, ainsi que son imam, ont été capturés à Dir'iya puis ont été conduits à la capitale pour y être décapités. Cherchant à marquer les esprits de sa victoire sur l'un de ses pires ennemis des deux villes considérées comme le berceau de l'Islam, le Sultan a ordonné ce jour-là qu'une assemblée soit rassemblée à l'ancien palais de la capitale, et y a amené les trois prisonniers ; ces derniers étaient lourdement enchaînés et entourés par une foule de spectateurs. Après les formalités d'introduction, le Sultan ordonna leur exécution, ainsi le leader fut décapité en face de la porte principale de Sainte-Sophie, le ministre quant à lui fut décapité devant l'entrée du palais, et le troisième fut décapité dans l'un des grands marchés de la capitale. Et leurs corps ont été exposés avec leurs têtes sous leurs aisselles. Après trois jours, ils les ont jetés à la mer. Et sa majesté a ordonné la célébration d'une prière spéciale pour remercier Allah de cette victoire des armées du Sultan, et pour l'extermination de la secte qui avait dévasté La Mecque et Médine, semant la peur dans le cœur des Musulmans, et qui les avaient exposés à de grands dangers.* »[5]

Avec la destruction de sa capitale et l'exécution de son dernier émir, le premier émirat saoudien, dont la fondation avait été permise grâce à la prédication du cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb quelques décennies plutôt, prenait fin en 1818.[6]

[Dir'iya en ruines]

4. Op. Cit. (3/595)

5. « *The history of Saudi Arabia* », A. Vassiliev.

6. On peut estimer les pertes militaires à environ 25 000 tués dans le camp wahhabite-nejdite et au moins 20 000 tués chez les Égyptiens et leurs alliés.

DEUXIÈME PARTIE

Le deuxième émirat des Saouds (1823-1891)

Émirs	Imams et Cheikhs	Œuvres principales
Mishâri Ibn Sa'ud (décédé en 1820)	'Abdu-Rahmân Ibn Hassan Al-Cheikh	*Fath al Majid fi sharh Kitâb at Tawhîd*
Turki Ibn 'Abdallah (1823-1834)	'Abdallah Abu Butayn	*Quratu'uyun al Muwahhidin*
Mishâri Ibn 'Abdelaziz	Hammad Ibn 'Atiq	*Mashahir 'ulama' Nejd wa ghayruhum*
Faycal Ibn Turki (1834-1838 ; 1843-1865)	'Abdellatif Ibn 'Abdu-Rahmân Al-Cheikh	*Bayan An Najat*
Khalid Ibn Sa'ud (1838-1841)	Ishaq Ibn 'Abdu-Rahmân Al-Cheikh	*'Aquidat ul muwahhidine*
'Abdallah ibn Thunayyan (1841-1843)		
'Abdallah Ibn Faycal (1865-1873 ; 1876-1889)		
Sa'ud Ibn Faycal (1873-1875)		
'Abdu-Rahmân Ibn Faycal (1875-1876 ; 1889-1891)		

Toutes les chroniques sont unanimes: l'invasion égyptienne sous mandat ottoman fut une succession de conquêtes, de massacres, de pillages et de destruction systématique des oasis du Nejd. Elle provoqua exodes, dépeuplement et famines.

Dès 1819, les administrateurs égyptiens se montrèrent particulièrement durs et irrespectueux envers les us et coutumes locaux et ne ménageaient aucune susceptibilité. Ils étaient en terre conquise et écrasaient les Nejdites de taxes et de vexations. Plongés au milieu d'une population qui était très sensible au puritanisme wahhabi, la plupart de ces soldats étaient des janissaires d'origine albanaise, dont l'Islam était réduit à ses expressions les plus minimes. Les troupes turco-égyptiennes et leurs mœurs choquèrent durablement les consciences religieuses de tous les Nejdites qu'ils aient, ou non, adopté le wahhabisme comme doctrine. Ils voulaient se venger des exactions et des humiliations que les troupes de Mehmet-Ali avaient commises, d'autant plus que leurs pratiques religieuses superflues, irrégulières, et leurs moqueries de l'Islam, ne pouvaient que susciter haine, inimitié et volonté de revanche contre des occupants considérés comme des étrangers, mais voire aussi et surtout, comme des non-musulmans.

Il était donc certain que les feux de la révolte ne tarderaient pas à se rallumer.

Des débuts hésitants

Les difficultés pour assurer la sécurité des voies de ravitaillement des troupes égyptiennes les forcèrent très tôt à retirer le gros de leurs forces du Nejd. Ils ne laissèrent que six garnisons dans la région. Avant de retourner au Caire, Ibrahim Pacha avait donné la gouvernance du Nejd à Muhammad Ibn Mushâra Ibn Mu'ammar[1].

1. Apparemment l'un des petits-neveux de 'Uthman ibn Mu'ammar, l'émir de 'Uyayna qui avait accueilli le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb.

Très vite après le départ des principales forces égyptiennes, une période d'anarchie s'en suivit. Ce vide d'autorité fut propice à toutes les vendettas inter-tribales. Dans les faits, les effectifs des garnisons égyptiennes disséminées dans plusieurs oasis étaient trop faibles pour rétablir un semblant d'ordre. Ils étaient d'ailleurs trop préoccupés à soutirer biens et argent à la population nejdite, sous prétexte d'impôts et de taxes. Cette situation, ajoutée aux facteurs cités précédemment, ont certainement poussé un certain Mishâri à mener en 1820 une première révolte.

Mishâri Ibn Sa'ud était le plus jeune des frères de l'émir 'Abdallah exécuté: il avait été fait prisonnier lors de la chute de Dir'iya, mais sur la route l'emmenant au Caire, il avait réussi à échapper aux gardes puis il était reparti aussitôt dans la région de Dir'iya. C'est lui qui, le premier, tenta de restaurer le pouvoir des Al-Sa'ud. Profitant de la dispersion des Égyptiens, il rassembla tous les membres de sa famille et les partisans de la da'wa nejdite. Devant l'ampleur de ce renouveau, Muhammad Ibn Mu'ammar ne put que lui prêter allégeance à son tour.

Mishâri rappela l'un de ses jeunes oncles, Turki ibn 'Abdallah[1], pour qu'il s'établisse à Riyadh. Mais mal préparée et précipitée, cette révolte échoua rapidement car les troupes égyptiennes encerclèrent Riyadh : Mishâri fut fait prisonnier par les fidèles partisans de Muhammad al-Mu'ammar et livré à 'Unayza aux Égyptiens[2]. Ces derniers mirent aussi la main sur le cheikh 'Abdelaziz Ibn Sulayman Ibn 'Abdul-Wahhâb[3], et le torturèrent cruellement après avoir saccagé son domicile.

Le second acte de la révolte fut entrepris par Turki Ibn 'Abdallah qui avait réussi à échapper à la capture[4]. Il profita d'une révolte dans le Qâssim contre les pressions fiscales égyptiennes pour passer à l'attaque en 1824 avec ses alliés de la tribu des Al-Sudayr. Réussissant à expulser la garnison égyptienne

1. Petit-fils de l'émir Sa'ud, il avait réussi à s'enfuir chez les Banu Tamîm avant que les Égyptiens ne mettent la main sur lui lors de la prise de Dir'iya en 1818.

2. Il mourra à 'Unayza trois ans plus tard en prison, ou exécuté, selon les versions.

3. Neveu du Cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb, le fils de son frère Sulayman qui s'était opposé à lui. Il émigrera dans la région d'al-Hassa où il mourra en 1848.

4. On dit qu'il se cacha dans une grotte au Sud de Riyadh. Elle est encore dénommée aujourd'hui la « grotte de Turki ».

de Riyadh, il vengea la mort de Mishâri en tuant les traîtres parmi les Ibn Mu'ammar. Cette ville bien fortifiée fut choisie comme capitale et remplaça Dir'iya qui avait été complètement rasée. Plusieurs oasis lui firent allégeance jusque dans le Qâssim.

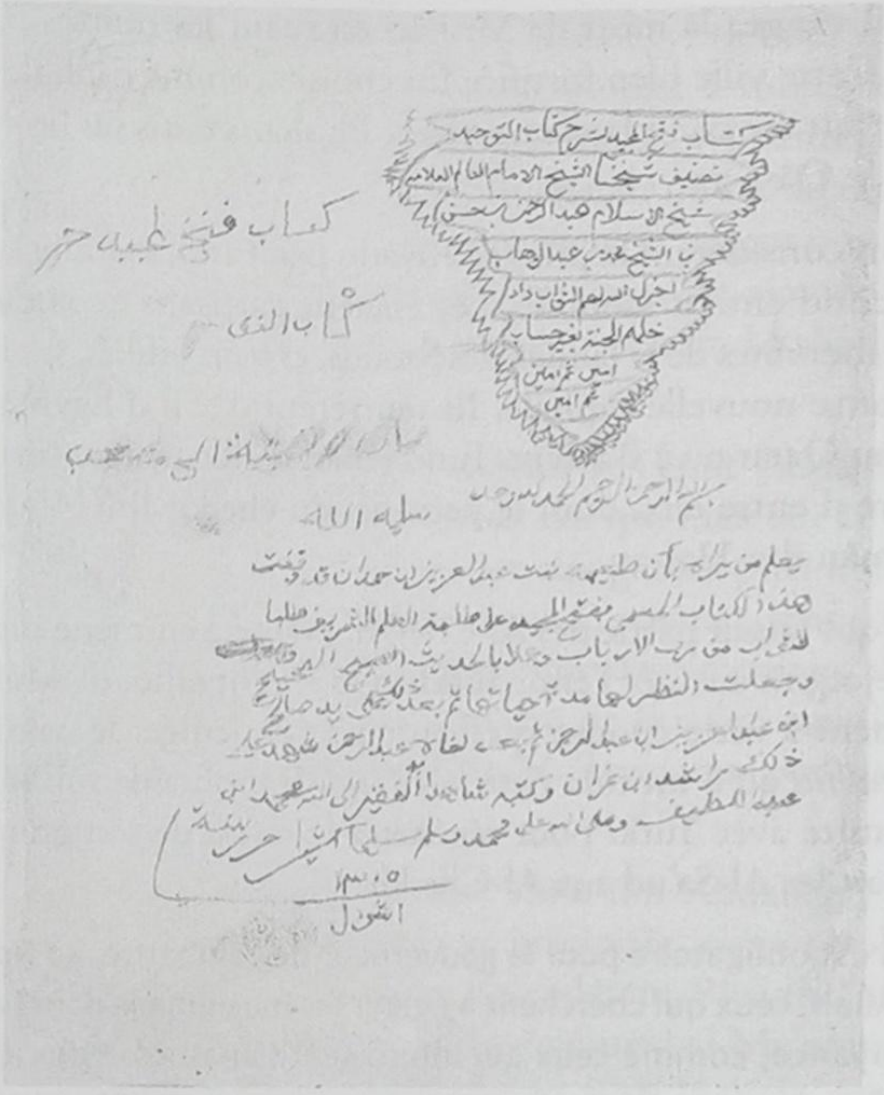
Les historiens considèrent la prise de Riyadh par Turki, comme l'acte de naissance du second émirat saoudite. Les anciens partisans de la da'wa nejdite, ainsi que les membres de la famille des Saouds, et leurs affiliés, se concentrèrent alors dans cette nouvelle capitale. Ils rentrèrent d'exil d'Égypte ou bien de leur refuge au Qatar ou à Bahreïn. Turki tenait d'ailleurs une correspondance avec nombre d'entre eux, dont le petit-fils du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb : 'Abdu-Rahmân ibn Hassan.

Ce dernier, qui faisait partie des Al-Cheikh, avait été emmené captif au Caire en 1818. Il rejoignit aussitôt l'émir Turki en 1825 et fit office de Mufti à Riyadh. C'est sûrement à cette époque qu'il entreprit de rédiger le commentaire de *Kitâb at-Tawhîd* qu'il intitula *Fath al-Majîd*. Il profita de son installation et de sa proximité avec Turki pour régénérer la *da'wa* de son grand-père et le pacte qui liait les Al-Sa'ud aux Al-Cheikh :

> « Il est obligatoire pour le gouverneur de combattre, au Nom d'Allah, ceux qui cherchent à égarer les musulmans dans leur croyance, comme ceux qui interdisent l'anathème des idolâtres, et prétendent que ces derniers appartiennent à l'Islam en prononçant l'attestation de foi. Les dégâts que cause cette catégorie de gens sont énormes, surtout chez ceux qui n'ont pas beaucoup de connaissances… La plupart des gens ne connaissent pas les arguments pour répondre aux ambiguïtés de ceux qui les propagent et aux égarements des égarés. »[1]

Les premières grandes actions qu'ils menèrent, furent souvent des opérations militaires vers le Sud et l'Est afin de reconstruire l'ancien domaine des Saouds dans le Nejd. Il fallait aussi, pour Turki, maîtriser les nombreuses révoltes des tribus qui avaient repris leurs habitudes ancestrales. Nombre d'entre elles furent abondamment soudoyées et utilisées par les Égyptiens contre Turki pour limiter l'expansion des Al-Sa'ud.

1. « *Ad-Dorar as-Saniyya* », (page 68 ; tome 14)



[Le livre *Fath Al-Majid*, l'explication du livre de l'unicité
(copie écrite par le cheikh Muhammad Ibn 'Abdellatif datée de 1885)]

A partir de l'année 1827, les hommes de Turki réussirent à restaurer une grande partie de l'émirat, forçant les maigres garnisons égyptiennes à se replier dans le Djebbel Shammar au Nord du Nejd. Cette même année le chérif de la Mecque avait tenté de se révolter contre l'autorité égyptienne : cela donna une occasion aux Nejdites de réagir puisque les Égyptiens étaient occupés à restaurer leur autorité sur la Mecque. Turki et ses hommes purent aisément prendre Al-Hassa en 1830 à l'issue d'une confrontation. Les Égyptiens perdaient le Nejd mais restaurèrent leur autorité sur le Hedjaz et les lieux saints en faisant plier le chérif hachémite.

Progressivement, Turki parvint à étendre son contrôle sur la totalité des rives orientales de l'Arabie. En 1833, la domination nejdite était complète puisque tous les petits émirats gouvernés par des familles locales, tels le Qatar, le Bahreïn et Sharjah (*l'ancien territoire des al-Qâssimî*) finirent par reconnaître son autorité. Même Oman sous influence britannique payait le tribut à Riyadh. Les imams théologiens soutenaient très largement les conquêtes militaires de l'émir puisque le jihad était le moyen d'exporter la *da'wa* nejdite et de combattre le polythéisme et les innovations :

> « Les gens d'Irak -et des régions avoisinantes- comme les gens d'Oman, croient en 'Abdul-Qâdir al-Jilânî, avec autant de force que les gens d'Égypte croient en al-Badawî [...]. Pire encore est l'adoration que les gens du Shâm vouent à Ibn 'Arabi. Ces gens comptent donc parmi les pires mécréants de la terre. Ils croient en des saints qui n'ont ni mérite, ni religion, tels ceux qui sont adorés en Égypte et ailleurs. De même au Nejd, ceci se produisit avant que cette *da'wa* ne réforme cette région. Au Hedjaz, au Yémen, les *tawâghît* étaient adorés, de même que les arbres, les pierres, les tombes, de même que les djinns auxquels l'intercession était demandée. »[1]

Mais dans la réalité, l'émir Turki lui-même reconnaissait nominalement le pouvoir du calife ottoman et versait un tribut aux Égyptiens (au Hedjaz), surtout pour les dissuader de s'immiscer directement dans les affaires du Nejd et intervenir militairement.

D'ailleurs, il est intéressant de noter que malgré sa supériorité militaire dans le Nejd et en Arabie, jamais Turki n'en profita pour lancer des offensives militaires vers ces régions du Nord (Syrie, Irak) ou vers le Hedjaz tel que le faisait jadis l'émirat de Dir'iya. Il se borna à contrôler le Nejd en nommant et en envoyant cadi et wali dans les principales oasis et villes qu'il soumettait.

Ainsi il nomma en 1832 cadi à al-'Unayza, l'un des grands imams de la *da'wa* nejdite, le cheikh 'Abdallah dit Abu Butayn. Ce dernier était très apprécié

1. « *Quratu 'Uyûn al muwahhidin* », page 202, Cheikh 'Abdu-Rahmân ibn Hassan.

à Tâ-if car malgré sa totale adhésion à la doctrine wahhabite, il gardait une distance et une intégrité vis-à-vis des Al-Sa'ud[1] :

> « Le gouverneur ne doit pas être complimenté et encore moins si cela est injustifié. Ceux qui adressent des éloges aux gouverneurs dans leurs discours sont ceux en réalité qui veulent tuer cette religion. Ils sont encore plus dans l'erreur quand on considère qu'aucun gouverneur à notre époque ne mérite qu'on le complimente ou qu'on fasse son éloge. »[2]

C'est dire que la famille des Saouds était en réalité traversée par des conflits internes. La rapidité des conquêtes de l'émir Turki était contrebalancée par le manque de cohésion du clan des Al-Sa'ud lui-même. Le nombre important de branches collatérales entraînait une distance entre ses membres. L'esprit de corps était moindre que dans la génération précédente. Jalousies et intrigues étaient légion, d'autant plus que certains Saouds étaient avides de pouvoir et de richesses, et délaissaient complètement l'objectif religieux de la *da'wa* wahhabite à la famille des Al-Cheikh.

Comme pour la période précédente, le manque d'intérêt des pouvoirs centraux ottomans et surtout égyptiens pour cette région, expliquait grandement la rapidité de l'expansion nejdite. Mehmet-Ali était trop impliqué dans la politique internationale pour se soucier réellement du renouveau des Saouds dans le Nejd. Le Pacha d'Égypte gardait toutefois un œil sur la situation : il avait pris contact avec un certain Mishâri Ibn 'Abdelaziz, un cousin éloigné et ambitieux des Saouds.

Afin d'assouvir ses désirs d'obtenir l'émirat de Riyadh, les Égyptiens lui octroyèrent moyens et fonds pour soudoyer des alliés dans le Nejd. Il put ainsi affaiblir l'influence de Turki qui était trop indépendant au goût des Égyptiens. Alors que Turki avait envoyé son fils Fayçal réprimer une révolte au Bahreïn, Mishâri prit possession de Riyadh avec le soutien des Égyptiens et fit assassiner le vieil émir après la prière du vendredi.

1. Ce qui explique que malgré les nombreuses révoltes et multiples reconquêtes le cheikh Abu Butayn resta toujours en place.

2. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 41 ; tome 5)

Mais deux mois plus tard, Fayçal ibn Turki était de retour avec ses troupes. Il reprit aussitôt Riyadh, exécuta Mishâri et se proclama nouvel émir du Nejd. Cet échec n'avait pas empêché Mehmet-Ali de concocter d'autres plans pour reconquérir le Nejd, avec l'espoir d'obtenir un accès stratégique au Golfe persique.[1]

Pour ce faire, il avait déjà sondé Fayçal -théoriquement son vassal- en lui demandant d'envoyer des troupes lors d'une expédition au Nord du Yémen en 1835 : celui-ci déclina la requête. Cela confirmait à Mehmet-Ali la volonté d'autonomie de cet émir et la nécessité de s'en débarrasser au plus vite pour mettre à sa place un dirigeant plus accommodant, voire même un vassal qui agirait pour lui dans le Golfe.

Mehmet-Ali s'appuya encore une fois sur un autre membre dissident des Al-Sa'ud pour renverser Fayçal : cette fois-ci ce fut le tour d'un certain Khâlid Ibn Sa'ud, l'un des fils de l'ancien grand émir de Dir'iya. Celui-ci faisait aussi partie des nombreux Al-Sa'ud qui avaient été emmenés en captivité au Caire, ville dans laquelle il avait finalement vécu.

Prétextant le refus de Fayçal de payer un tribut (ou d'en contester le montant), Mehmet-Ali envoya en 1836 un contingent égyptien[2] de 15 000 hommes dirigé par Ahmad Bey et accompagné de Khâlid. A l'approche de cette armée, plusieurs oasis et villes firent une nouvelle fois défection, et prêtèrent allégeance aux Égyptiens. La famine et la sécheresse de 1835 avaient considérablement affaibli le Nejd et les premiers combats se soldèrent donc par une victoire des Égyptiens, qui destituèrent aussitôt Fayçal.

Une seconde fois le Nejd fut directement occupé par les forces égyptiennes. Mais les pressions fiscales étaient trop lourdes pour les habitants qui se soulevèrent très peu de temps après. Cette révolte permit à Fayçal de battre une armée de 7000 Égyptiens à la bataille de Hilwa en Juillet 1837. Mais grâce à un ravitaillement performant en provenance de Médine, les Égyptiens parvinrent malgré tout à se maintenir dans le Nejd.

1. Les Égyptiens étaient en grande rivalité avec les Anglais en Méditerranée et dans les affaires grecques et turques. Ils souhaitaient donc éloigner l'attention des Anglais de Méditerranée, mais aussi accéder à ce point stratégique.

2. Encore une fois composé de bédouins égyptiens, arabes, de turco-albanais et de mercenaires maghrébins.

Ce *statu quo* obligea Khâlid et Fayçal à négocier. Ils se partagèrent finalement le pouvoir : le centre du Nejd revenait à Khâlid, le Sud et l'Est à Faycal.

Ce partage ne pouvait pas satisfaire Mehmet-Ali, puisque Fayçal contrôlait toujours les régions limitrophes et la côte maritime que les Égyptiens convoitaient. Ainsi en Juin 1838, l'expérimenté gouverneur égyptien du Hedjaz, Kurshid Pacha, lança une grande offensive avec le but de mettre Fayçal hors d'état de nuire. L'offensive fut aussi rapide que décisive : l'émir Fayçal fut fait prisonnier et envoyé en captivité au Caire. Avec cette victoire, les Égyptiens reprenaient Riyadh, al-Hassa, la ville portuaire de Qatîf, et tentèrent dans le même temps d'envahir le Bahreïn. Cependant, cette deuxième invasion égyptienne du Nejd entraîna l'Égypte dans une crise supplémentaire avec les Britanniques[1] avec lesquels les relations étaient déjà très tendues en Méditerranée.

Le Nejd fut dès lors gouverné directement par Kurshid Pacha pendant plusieurs mois. Les Cheikhs 'Abdu-Rahmân Ibn Hassan et Hammâd Ibn 'Atîq quittèrent momentanément Riyadh et le Nejd car, pour eux, ce territoire était devenu un *Dâr al-kufr* (« terre de mécréance ») sous la gouvernance des Ottomans.

Kurshid Pacha et les Égyptiens n'y restèrent pourtant pas longtemps, et préférèrent y laisser leur agent Khâlid Ibn Sa'ud. Ce départ précipité était motivé par des événements extérieurs : en 1840 les Égyptiens et les Turcs entrèrent en guerre en Grèce contre l'Angleterre et ses alliés européens. Mehmet-Ali était contraint de mobiliser toutes ses forces présentes en Arabie pour les déplacer sur le front grec. Dans ces conditions, sans grand soutien extérieur et perçu comme un renégat dans le Nejd, l'émir Khalîd ne pouvait pas se maintenir longtemps.

'Abdallah ibn Thunayyan, autre membre des Al-Sa'ud, lointain cousin de Fayçal, profita du départ des Égyptiens et de l'absence de son cousin prisonnier, pour reprendre les choses en main. Soutenu par les imams de la *da'wa* nejdite, il prit la tête de la révolte et chassa Khâlid de Riyadh qui s'enfuit vers le Koweït. Mais 'Abdallah, perçu comme oppressif et tyrannique, n'était pas apprécié par la population du Nejd qui lui préférait Fayçal. Celui-ci s'échappa

1. Le Consul général britannique au Caire, le colonel Campbell, mît en garde Mehmet-Ali contre les tentatives de prendre pied dans le Golfe, notamment au Bahreïn. Ordre fut donné à la marine britannique de défendre la région. En 1839, les Anglais occupèrent Aden et en faisaient une base navale et une réserve de charbon. Leur but était d'empêcher les Égyptiens d'occuper la région du Asir et le Yémen.

du Caire en 1843, et dû combattre à son tour 'Abdallah pour reprendre son titre et se réinstaller à Riyadh.

La consolidation de l'émirat

Après la nouvelle prise de fonction de Fayçal Ibn Turki à Riyadh, s'ouvrit une période de relative stabilité et vingt ans de règne durant lesquels l'émirat se consolidait. Or, une fois le pouvoir intérieur assuré, débarrassé de toute contestation, l'émir Fayçal pouvait se tourner vers l'extérieur. Avec les multiples intrusions égyptiennes et les multiples défections, beaucoup d'oasis s'étaient émancipées de Riyadh et des Saouds. Fayçal envoya son fils 'Abdallah soumettre le Qâssim au Nord du Nejd. Il n'alla pas au-delà car comme son père avant lui, Fayçal ne cherchait pas à étendre son territoire vers les districts ottomans ou vers le Hedjaz afin de ne pas affronter les Turcs.

Alors que le premier émirat s'était rapidement emparé des villes saintes, le fait que les émirs Turki et Faycal n'aient rien tenté contre elles, avait pu intriguer nombre de contemporains. Pour certains c'était peut-être la preuve que le Hedjaz et ses villes saintes se satisfaisaient des normes religieuses de la doctrine wahhabite. Comme pour valider cette réalité politique, le cheikh 'Abdellatif Ibn 'Abdu-Rahmân donna au départ un avis plutôt nuancé sur l'état Ottoman énonçant que certaines dérives étaient plus dues aux agents de l'état qu'aux Sultans eux-mêmes.

> « Et ce qui est connu de l'État ottoman, depuis l'époque du sultan Salim fils du Sultan Bayazid depuis qu'il a eu le pouvoir sur les lieux saints du Xe siècle jusqu'à notre époque, est qu'ils exagèrent dans la glorification [dévotions, NDT] des lieux saints, qu'Allah les honore et les glorifie encore plus [les lieux saints, NDT]. Et peut-être que ces incidents ne sont dus qu'à certains agents-représentants et ministres qui n'ont pas d'expérience dans le sentier de la guidance et de la droiture et qui ne connaissent pas les causes du malheur et du bonheur. »[1]

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 187 ; tome 14). 'Abdellatif, rentré au Nejd en 1848, après avoir passé presque trente ans au Caire à étudier et enseigner, semble donner ici un avis accommodant, peut être dû à son arrivée assez récente dans le Nejd. Nous verrons que son avis changera très radicalement quelques années après, sans plus donner aucune excuse aux Ottomans…

Mais, paradoxalement, cet avis ne voulait pas dire que l'ensemble des imams de la *da'wa* nejdite considérait les autres territoires comme des *dar-al-islam* dont les habitants sont jugés comme musulmans. Le cheikh Hammad ibn 'Atiq répondait clairement à ce genre d'interrogation en dissipant tout doute:

> « Si le *Shirk* se manifeste dans une contrée, quand les gens invoquent la Ka'ba, les Messagers, ou les saints ; ou encore, si des péchés tels que la fornication et les prêts à intérêt se propagent, qu'on rejette la Sunna, que les innovations deviennent de plus en plus visibles, qu'un idolâtre est désigné pour régler les litiges, ou qu'on appelle les gens à d'autres références que le Coran et la Sunna, et que tout cela se répand de ville en ville – alors toute personne un tant soit peu sensée ne doutera pas que ces villes doivent être considérées comme des terres de mécréance et de polythéisme. Si tu réclames une preuve de cela, tu la trouveras dans le Coran et dans le consensus des savants à ce sujet. C'est une chose que chaque théologien doit impérativement savoir. Ceux qui disent que ce *Shirk* est seulement pratiqué par les étrangers ou les paysans, et non par les citadins, sont des orgueilleux ou des personnes qui ignorent la situation réelle. Il a été constaté que les étrangers et les paysans imitent les habitants des villes en ce qui concerne l'invocation de la Ka'ba. Tout le monde le sait. Si vous cachez le *tawhîd* ou si vous n'êtes pas en situation de le manifester clairement car vous connaissez leur inimitié envers le *tawhîd* et ceux qui le manifestent… alors comment un être sensé peut-il hésiter ?
>
> Pour nous, tout comme chez d'autres, il est clair que leur *Shirk* est aujourd'hui encore plus manifeste.
>
> Lorsque dans un pays se propage l'invocation à un autre qu' Allah, et lorsque ses habitants persistent sur cela et se battent pour cela et sont hostiles envers les mouwahhidines…: alors comment ne pas juger ce pays comme étant celui de mécréance, même s'ils ne se disent pas mécréants et se désavouent d'eux ? Alors, que dire quand toutes ces choses sont présentes ? »[1]

1. « *Madjmu'at Rasa-il wal Masa-il Nejdiyya* », troisième partie, premier chapitre, pages 742-745.

Si les imams de la *da'wa* tenaient une position aussi intransigeante, les émirs Al-Sa'ud n'avaient pas de telles préoccupations et ils se détournèrent totalement du Hedjaz. Fayçal se bornait à payer un tribut au chérif de la Mecque ou au gouverneur ottoman du Hedjaz. Parfois certains problèmes (remise en cause d'un montant ou retard de paiement) entraînaient une mobilisation des troupes de part et d'autre, mais sans déboucher sur des incidents majeurs. Les régions du Sud et de la côte du Golfe persique offraient bien plus d'avantage financier et de facilité militaire. Mais ici, c'est à l'impérialisme britannique que Fayçal se heurtait directement.

Ces derniers avaient remporté la guerre qui les opposait aux Égyptiens, et ils entendaient faire régner l'ordre britannique dans le Golfe persique dont les liaisons commerciales étaient indispensables pour leurs possessions en Inde. Or, depuis l'écrasement des Al-Qâssimî et la pacification du Golfe, les Anglais régnaient en maître sur les mers orientales.

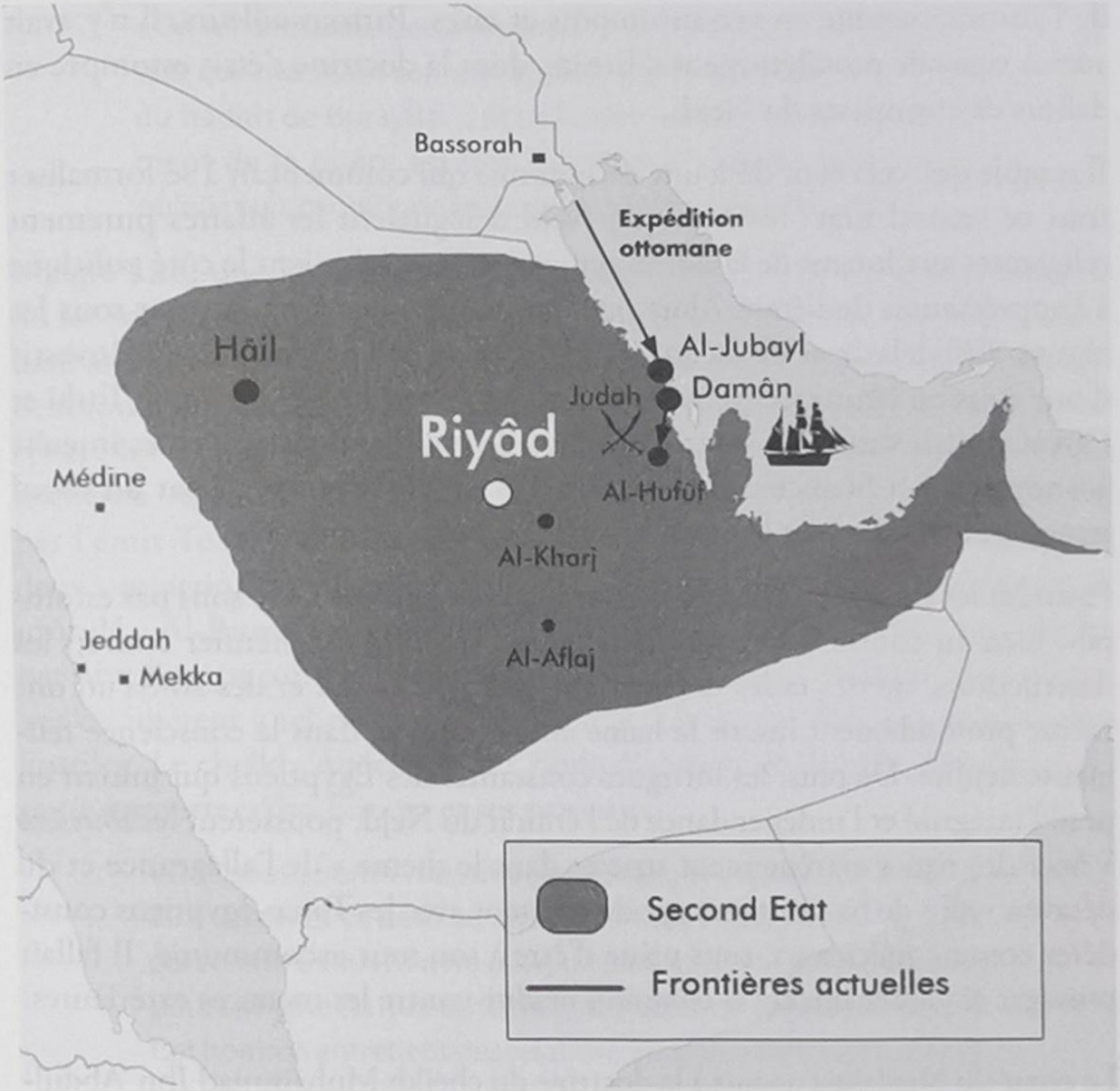
La première étape des conquêtes vers l'Est fut la ville d'al-Hassa. Celle-ci fut prise sans difficulté par les forces de Fayçal, obligeant son émir à lui verser un tribut. Le butin et l'occupation de la région furent même l'objet d'une controverse entre les théologiens et le cheikh Hammâd Ibn 'Atiq :

> « Il m'est parvenu une information qui m'a blessé, et que j'espère être un mensonge à ton encontre. Il parait que tu condamnes ceux qui achètent les biens qui ont été pris de force aux habitants d'al-Hassa. Si cela est vrai, alors je ne sais pas ce qui t'a pris ! Mais à ce que je sache, les seuls qui condamnent cela sont ceux qui adhèrent à la croyance des égarés, qui professent que quiconque dit qu'il n'y a de vrai dieu qu'Allah, ne devient jamais mécréant. Ou ceux qui prétendent que la majorité des gens qui pratiquent le paganisme et ceux qui ne les condamnent pas ne sortent pas de l'Islam. C'est avec ce genre de doctrines qu'ils s'opposèrent au Cheikh Muhammad ibn Abdul-Wahhâb (qu'Allah lui fasse miséricorde), et au fondement de cette *da'wa*. Or, quiconque aura coopéré avec eux dans leurs appréciations, constatera alors que lorsque le paganisme se manifeste dans un pays, que les interdictions y sont bravées et que les enseignements de la religion y sont abolis,

> alors ce pays devient une terre de mécréance, les biens de ses habitants deviennent un butin et leur sang devient licite. Or les gens de ce pays ont fait plus encore, en insultant Allah et Sa religion, et ils ont instauré des lois humaines qu'ils appliquent sur le peuple, qui contredisent le Livre d'Allah et la Sunna de Son prophète ﷺ... »[1]

Al-Hassa prise, l'émir Fayçal et ses troupes fondirent sur la ville de Damman, un petit port au Nord du Bahreïn. Après ces conquêtes, l'émir concentra son attention sur le Bahreïn en cherchant à l'annexer, mais ce petit émirat était protégé par les Anglais qui s'étaient déclarés protecteurs des Al-Khalifa, la famille régnante sur l'île depuis 1820. Plusieurs campagnes militaires (1846/1850/1859) ne suffiront pas à la conquérir car elle fut toujours défendue et ravitaillée par les forces navales britanniques. Damman est même bombardée en 1860 par les navires anglais. En 1861, Bahreïn devint officiellement un protectorat anglais et Fayçal ne put plus rien tenter contre cet émirat, car tout acte hostile aurait entraîné une guerre ouverte avec les Anglais, ce qu'il ne désirait pas. Fayçal se rabattit donc sur les autres territoires le long des côtes jusqu'à Mascate, à Oman : tous lui versèrent un tribut afin de conserver un minimum d'autonomie. Et les forces navales anglaises surveillaient scrupuleusement les avancées des troupes de Faycal, prêtes à intervenir pour limiter l'expansion des Nejdites, comme en 1866 par un nouveau bombardement de la ville de Damman.

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* », (page 256 ; tome 9).



[Emirat de Riyadh sous le règne de Faycal Ibn Turki]

Certains historiens ou spécialistes décrivent ce second État des Saouds comme moins « rigoriste » et « puritain » que le précédent. Il est vrai que Turki ou Fayçal n'ont pas cherché à imposer la doctrine wahhabite sur les populations conquises, ni à faire le jihad pour l'exporter. Par exemple le Hassa, région dans laquelle vit depuis des générations une très forte minorité chiite imamite, ne subit aucune violence notable en raison de sa foi. De même qu'aucune campagne de conversions forcées ne fut lancée par le pouvoir saoudien après les conquêtes. Durant cette période, les Chiites se sont même accommodés

de l'autorité nejdite en versant impôts et taxes. Partout ailleurs, il n'y avait aucun signe de prosélytisme wahhabite, dont la doctrine s'était estompée en dehors des frontières du Nejd.

Il semble que cela était dû à une dichotomie qui commençait à se formaliser sous ce second État : les émirs du Nejd déléguaient les affaires purement religieuses aux imams de la *da'wa*, qui eux-mêmes laissaient le côté politique à l'appréciation de l'émir. Alors que dans le premier État, surtout sous les règnes d'Abdelaziz et de Sa'ud, les émirs se sentaient sincèrement investis d'une mission islamique (*jihâd* et *da'wa*), les émirs du Nejd tels que Turki et Fayçal avaient surtout le souci de garantir la stabilité politique et les intérêts économiques et financiers de leur État. Un simple tribut versé par un vassal remplaçait très souvent le butin pris de force et les conquêtes.

Pourtant les principes théologiques de la *da'wa nejdiyya* ne se sont pas estompés, bien au contraire. Le traumatisme de la chute du premier émirat, les destructions, tueries et les déportations des Al-Cheikh et des Al-Sa'ud ont même profondément inscrit la haine anti-ottomane dans la conscience religieuse nejdite. De plus, les intrigues constantes des Égyptiens qui mirent en péril l'intégrité et l'indépendance de l'émirat du Nejd, poussèrent les *shuyûkh* à fixer des règles extrêmement strictes dans le thème « de l'allégeance et du désaveu » afin de bannir tout type de relations avec les Turco-égyptiens considérés comme mécréants, sous peine d'être à son tour excommunié. Il fallait protéger et garder intacte la cohésion nejdite contre les menaces extérieures.

Le cœur du Nejd était acquis à la doctrine du cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb. Il n'existait plus, ou très peu, de théologiens qui ne soient pas « hanbalites » et « wahhabites ». Outre les oulémas de la famille Al-Cheikh, tel le mufti de Riyadh, le cheikh 'Abdu-Rahmân Ibn Hassan Al-Cheikh, et ses deux fils 'Abdellatif et le jeune Ishâq, on comptait de nombreuses autres grandes autorités wahhabites dans le Nejd qui vécurent lors de ce second émirat, tel le cheikh Hammad Ibn 'Atiq, l'élève du cheikh 'Abdu-Rahmân Al-Cheikh et le cheikh 'Abdallah Ibn 'Abdu-Rahmân dit « Abu Butayn ».

Ces théologiens faisaient régner l'ordre islamique strict dans le Nejd dans lequel le simple délaissement de la prière était passible de la peine de mort :

> « On lui demande de se repentir, sinon il doit être exécuté en tant que mécréant comme rapporté par Muslim dans son *Sahih* du hadith de Burayda… Et ce hadith prouve que le délaissement de la prière est une mécréance indépendante, sans qu'elle soit conditionnée au déni de son obligation. »[1]

Malgré tout, une localité dans le Nord du Nejd (région du Qâssim) sortait du lot par sa résistance au wahhabisme : l'oasis d'al-'Unayza. Plusieurs imams hanbalites et « soufis » invitaient régulièrement un important érudit irakien dénommé Dawud Ibn Jirjis al-Naqshbandi qui se révéla un polémiste acharné contre les imams wahhabites, et en particulier avec l'imam-cadi de la ville : le cheikh 'Abdallah Abu Butayn présent dans la ville depuis sa nomination par l'émir Turki. Les échanges et répliques furent très nombreux entre les deux protagonistes[2]. Tout commença quand Ibn Jirjis récita le poème soufi intitulé « Al-Burda » sur le Prophète, et dont les paroles étaient considérées par Abu Butayn comme « polythéistes ». Celui-ci réagit vivement et les choses s'envenimèrent à tel point que la ville d'al-'Unayza se divisa en deux camps hostiles. Le cheikh 'Abdellatif ibn 'Abdu-Rahmân de Riyadh intervint alors pour supporter Abu Butayn et ses partisans :

> « Il se passe parmi vous des choses qui provoquent de la peine aux croyants et dont se réjouissent les hypocrites… La plupart d'entre vous honore Dawud l'Irakien, alors qu'il est célèbre pour sa haine du monothéisme (*tawhîd*) et de ses partisans […]. Cet homme entretient des relations amicales dans votre ville et est habitué à y aller et venir. Quelques dignitaires l'honorent, se lient d'amitié avec lui, le soutiennent et acceptent ses argu-

1. Réponse des fils du cheikh Hammad Ibn 'Atiq, « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 200 ; tome 4).

2. Ibn Jirjis argumenta en utilisant des paroles d'Ibn Taymiyya et d'Ibn Qayyim. Abu Butayn écrivit ensuite son « *al-Intisar li hizb allah al-muwahhidin al-radd `ala al-mujadil `an al-mushrikin* ». Puis Ibn Jirjis défendit le poème « al burda » et la permission de l'intercession des saints. Abu Butayn écrivit une seconde réplique connue sous le nom de "*Radd 'ala al Burda* » et ensuite son « *Ta-sis at-taqdis fi kashf talbis Dawud ibn Jirjis* ». A ce moment, un troisième intervenant anti-wahhabi de la Mecque, Muhammad ibn Humayd (natif d'Al 'Unayza), écrivit une réfutation à Abu Butayn. Puis un autre, Nasir ibn Muhammad ibn Turki, intervint également contre lui. C'est là que les Al-Cheikh de Riyadh intervinrent pour soutenir Abu Butayn : 'Abdu-Rahmân ibn Hassan et son fils 'Abdellatif écrivirent « *Bayan al-mahajja fi ar-radd `ala al-lajja* » contre Ibn Humayd, et trois essais contre Ibn Jirjis (« *al-Qawl al-fasl al-nafis fi ar-radd `ala almaftari Dawud ibn Jirjis* » / « *Tuhfat at-talib wa al-jalis fi kashf shubuh Dawud ibn Jirjis* »/ « *Minhaj al-ta-sis wa at-taqdis fi kashf shubuhat Dawud ibn Jirjis* »). Abu Butayn fut cadi d'al 'Unayza pendant plus de 30 ans : c'est lui qui ancrera durablement la da'wa nejdite dans cette ville.

> ments fallacieux, en raison de leur haine, de leurs penchants à l'hérésie et leur refus d'accepter la lumière et la guidance d'Allah, qui sont connus dans al-'Arid [région du Qâssim]. »[1]

Le cheikh avait ensuite exigé qu'on lui livre les noms de ceux qui avaient invité le cheikh Dawud pour que l'émir Fayçal lui interdise définitivement l'entrée dans le Qâssim[2].

Le célèbre voyageur anglais William G. Pallgrave, qui avait visité Riyadh au temps de Fayçal et qui s'était établi dans la ville en tant que médecin après avoir obtenu une autorisation de l'émir, nous livre le seul portrait connu du cheikh 'Abdellatif dressé par un Occidental ayant pu le rencontrer: « *Nous comptâmes encore dans notre clientèle, 'Abdellatif, arrière-petit-fils du célèbre fondateur du [wahhabisme], et cadi actuel de la ville. C'est un homme d'une beauté remarquable, dont les manières et le langage traduisent une certaine culture. Envoyé en Égypte avec sa famille lors de l'invasion d'Ibrahim [Pacha], il avait été élevé au Caire, et il doit à ce séjour au milieu d'un peuple plus éclairé que celui du [Nejd] l'aisance et la variété de sa conversation, son apparence de libéralisme, et son dédain fort surprenant chez un cadi de Riyadh, comparé à la tautologie fatigante et ampoulée de sa secte. Mais il ne faut pas se laisser tromper par ces dehors brillants: la langue seule est égyptienne, le cœur et l'esprit sont [wahhabites]. Je ne crois pas que l'on puisse rencontrer dans l'Arabie centrale un homme plus dangereux ni plus hostile au progrès qu'Abdellatif. Le cadi de Riyadh, l'ancien étudiant du Caire, aujourd'hui chef des zélateurs [nejdites], est la personnification de l'antipathie éternelle du mal pour le bien, antipathie non moins profonde que celle du bien pour le mal. Malgré la défiance que m'inspirait son caractère, j'entretenais avec 'Abdellatif de fréquentes relations. Sa maison était un véritable palais ; il avait d'immenses jardins, une foule d'esclaves et de serviteurs ; en un mot, il était, après [l'émir], le premier personnage de l'État, et même, sous beaucoup de rapports, sa puissance dépassait celle de [Fayçal]…* »[3]

---

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (pages 288-292 ; tome 12).
2. Op. Cit. (282-287/T12).
3. « *Une année dans l'Arabie centrale: 1862-1863* » chapitre III, page 144. Nous poussons le lecteur à prendre connaissance de cette description du Nejd et de Riyadh tant elle regorge d'informations sur l'organisation et la vie des Nejdites à cette époque. Pallgrave était en réalité un espion à la solde de Napoléon III qui effectuait là, en observateur attentif, une mission d'exploration. Si certaines de ses descriptions peuvent être justes, d'autres doivent être prises avec des pincettes.

La chute de l'émirat

En réalité, le véritable ennemi de l'émirat était toujours tapi au sein même de la famille des Saouds : les rivalités entre branches étaient déjà très fortes, mais opposaient même les fils de Fayçal entre eux. Le vieil émir Fayçal avait depuis longtemps associé son fils aîné 'Abdallah à son pouvoir, faisant de lui le commandant des forces militaires et gouverneur en second de Riyadh. Les régions du Sud avaient été confiées à Sa'ud et le Nord à Muhammad. A la mort de Fayçal en 1865, tous prêtèrent allégeance à 'Abdallah, sauf son frère Sa'ud[1].

La guerre civile ne tarda pas à se déclencher : elle aurait pu rester une affaire strictement saoudienne si les prétendants n'avaient pas fait intervenir des puissances étrangères dans ce conflit de succession. Sa'ud quitta Riyadh pour se réfugier chez ses alliés à al-Hassa. Le grand cheikh 'Abdu-Rahmân Ibn Hassan, mufti de l'émirat, voyait la situation se détériorer sans pouvoir agir. Avant de mourir en 1869, il laissait à son fils 'Abdellatif la lourde tâche de restaurer la concorde entre les frères.

Ceci sans véritable succès, puisque Sa'ud avait sollicité l'aide du Bahreïn (protectorat anglais) pour s'opposer à son frère 'Abdallah, ces derniers lui offrirent volontiers leur soutien puisque cela était un moyen d'écarter la menace que l'émirat faisait peser continuellement sur la région et sur toute la zone d'influence anglaise. Le Bahreïn, d'autres émirats du Golfe (Qatar) ainsi que des tribus de l'Est, appuyèrent les prétentions de Sa'ud contre son frère.

Cette alliance contraignit 'Abdallah à rechercher lui aussi des alliés à la hauteur de ceux de Sa'ud, et il ne put que se retourner vers les anciens ennemis de sa famille : les Ottomans. Stratégiquement ce choix n'était pas dénué de raison, les Turcs étaient les seuls à contrecarrer les Anglais et leurs ambitions impérialistes dans la région.

L'Irak avait alors un ambitieux et actif gouverneur en la personne de Midhat Pacha. Ce dernier avait considérablement réorganisé la province ottomane, notamment sur le plan militaire. 'Abdallah lui faisant part de la situation, sollicita donc l'aide du Pacha d'Irak contre son frère Sa'ud et ses alliés du

1. Pallgrave rapporte dans son livre (à partir de la page 156) la grande opposition, et la jalousie qui opposaient les deux frères 'Abdallah et Sa'ud. A tel point que, selon Pallgrave, l'un d'entre eux lui aurait demandé un médicament qui pourrait devenir mortel à certaines doses. Devinant ses intentions douteuses, ce dernier refusa…

Bahreïn et du Qatar : « [*'Abdallah] réclama l'intervention de Midhat Pacha, à qui il exposa les conséquences possibles de la victoire de son frère, au sujet de la propagande du wahhabisme parmi les tribus des alentours. Midhat décida d'agir, mais avant d'entrer en campagne, il se renseigna exactement sur les forces de Sa'ud, ainsi que sur la topographie des contrées où les opérations militaires seraient menées. Des agents déguisés en marchands furent envoyés dans toutes les directions, on sonda différentes parties des côtes, et à la suite des rapports détaillés qu'il reçut sur l'état exact du [Nejd], Midhat obtint du Grand Vizir Ali Pacha l'autorisation de débuter la campagne.* »[1].

> *« Le chef du peuple a offert notre émirat aux Turcs*
> *Ceux qui ont commis les plus grands crimes contre l'Islam. [...]*
> *L'unité de la Religion s'est dissipée, ses liens ont été brisés [...]*
> *Tu as fait alliance avec le peuple de l'Enfer, par stupidité,*
> *Et tu es devenu, pour la Religion d'Allah, le premier des mécréants.*
> *Alors demande aux habitants d'al-Ahsâ si tu es un croyant. »*[2]

La demande d'Abdallah fut une aubaine pour Midhat Pacha qui cherchait le moyen d'étendre la zone d'influence ottomane sur les rives du Golfe persique et dont l'importance était stratégique pour le port irakien de Bassora. Son armée réorganisée était en mesure d'intervenir très rapidement.

Il est intéressant de noter que les pourparlers et les tentatives de conciliation menées par les imams et oulémas de la *da'wa* nejdite pour mettre fin à cette lutte fratricide, n'arrivèrent aucunement à ramener l'ordre. Dès le début des tensions, le cheikh Hammâd ibn 'Atîq avait demandé à Sa'ud de se soumettre à 'Abdallah. Les émirs poussés par des considérations purement politiques dédaignaient très souvent leurs conseils et leurs sermons. Conforté dans sa situation d'émir légitime, 'Abdallah fit appel aux forces ottomanes, d'autant plus qu'à partir de 1870 Sa'ud semblait prendre l'avantage militaire et politique. En décembre, il battit les forces d'Abdallah et fit prisonnier Muhammad. En mai 1871, il se proclamait émir puisque 'Abdallah avait fui Riyadh.

1. « *Midhat Pacha : sa vie, son œuvre* », page 20, Ali Haydar, 1908. On dit qu'il accompagna ce courrier d'une épée précieuse sertie de diamants avec l'inscription (نجد) : Nejd

2. Op. cit. (page 188 ; tome 7)

Le corps expéditionnaire ottoman débarqua à Ras Tanûra, au Nord de Damman en 1871 : « *Midhat embarqua cinq bataillons d'infanterie et des batteries en nombre suffisant, sous le commandement du général de division Nafiz Pacha, à destination de [Ras Tanûra]. A partir de ce point, les troupes marchèrent directement sur [Al Qatîf] qui capitula après une faible résistance. [Al-Mubarraz] et d'autres points stratégiques se trouvant aux mains des Wahhabites furent rapidement conquis et les partisans de Sa'ud ayant également été dispersés en peu de temps, toute la contrée revint sous l'autorité directe de l'Empire* »[1]. Sa'ud avait été pris de court, mais réagit rapidement, en portant encore un coup décisif contre son frère 'Abdallah à la bataille de Judah en 1872.

Très vite, il était apparu à tous que les Turcs ne se souciaient pas d'aider réellement 'Abdallah, mais bien d'asseoir leurs positions sur la côte maritime. Midhat avait explicitement déclaré ses intentions en donnant le titre de préfet (*walî*) à 'Abdallah, afin de faire de son émirat une simple *wilâya* (gouvernorat) de l'empire ottoman. Toute la région côtière repassa sous domination directe des Ottomans (Damman, Al Qatîf, Jubayl) ainsi que l'oasis d'Al-Ahssa[2] qui fut occupée en 1872[3]. Les Turcs, cherchant à imposer leur domination sur la région au détriment de l'émirat du Nejd, collaborèrent directement avec les élites locales qui aspiraient à s'émanciper de la tutelle nejdite. 'Abdellatif Ibn 'Abdu-Rahmân résumait les derniers événements avec le style toujours aussi véhément des prédicateurs wahhabites :

> « Il nous est arrivé une mauvaise nouvelle qui a abaissé la bannière de l'Islam et a élevé le paganisme et l'adoration des idoles dans ce pays où l'islam était auparavant visible et invaincu, depuis l'invasion de l'armée turque et leur prise d'Al-Hassa et Qatîf. Elle est dirigée par le faux-dieu (*taghût*) Dawud Ibn Jirjîs qui proclame le paganisme et voue une adoration au diable. »[4]

Les imams et oulémas nejdites réagirent énergiquement contre cette intrusion qui en rappelait une autre.

1. Op. cit. Page 21.
2. Ville d'Al Hufuf aujourd'hui.
3. Ce n'était plus arrivé depuis le XVII[e] siècle.
4. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 393 ; tome 8).

L'une des premières réactions fut d'appeler les populations à fuir les Turcs, à ne pas se soumettre à leur domination et à leur pouvoir dans l'application du concept d'*al wala wal bara* : il fallait quitter une terre devenue mécréante.

> « Celui qui connaît le *tawhîd* et son origine (*asl*) connaît le mal de la *fitna* de notre époque causée par l'armée turque ; il sait qu'elle détruit cette origine, qu'elle efface complètement et provoque l'apparition du polythéisme et le reniement (*ta'til*) et élève ses bannières mécréantes ; son niveau de mécréance et de corruption dans le pays et dans le peuple est plus élevé que ce que prétendent et peuvent croire certains [...][1]
>
> Ceux qui débattent sur ceux qui se sont mélangés avec eux [les occupants turcs, NDT] et qui font la *Shura* avec eux, et qui délaissent la *Hijra* vers Allah et son Prophète, et qui causent la confusion chez les faibles de foi, et [polémiquent] sur la légitimité de ce qui est pris à l'armée [turque] et aux visiteurs [de lieux chiites, NDT], ne connaissent pas la vérité de la religion, ils doivent rectifier leur croyance et revoir la religion de l'islam à son origine. »[2]

Le cheikh Hammâd Ibn 'Atîq écrivît à cette occasion son virulent exposé intitulé *Sabil al Najât wal Fikâk min Muwâlat al Murtaddin wal Atrak* (« La voie du salut et de la libération contre l'alliance avec les apostats et les Turcs »). Dans ce texte, il interdisait formellement aux habitants du Nejd toute collaboration avec les Turcs sous peine d'anathème. Quant au cheikh 'Abdellatif ibn 'Abdu-Rahmân al-Cheikh, il écrivit à cette occasion un poème qui exprimait leur perception de ces événements :

> *« Quand l'armée de l'égarement est apparue [ottomane],*
> *pour détruire La terre des biens-guidés et des lois de bonté*
> *Un peuple intoxiqué, et leurs compagnons ne voulant pas se réveiller*
> Jamais, et ils seront parmi les perdants
> *Dans lequel le malheur et tout type de mécréance est proche*
> *En effet, dans lequel les lois des chrétiens sont appliquées*

1. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 322 ; tome 8).
2. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 354 ; tome 8).

Sans aucun Texte tiré du Coran.
Regarde donc les rivières de mécréance qui ont débordé
Ils sont en guerre avec la Shari'a du Miséricordieux »[1]

Cette *fitna* au cœur des Al-Sa'ud et l'irruption des Ottomans provoquèrent aussi un grand désarroi parmi les oulémas nejdites. Le cheikh Hammâd Ibn 'Atiq jeta même l'anathème (*takfîr*) sur le cheikh Muhammad Ibn Ibrahim Ibn 'Ajlan, un cadi du Sud du Nejd qui avait approuvé la décision de l'émir 'Abdallah de solliciter l'aide des Turcs. Ceci créa une polémique que le cheikh 'Abdellatif Ibn 'Abdu-Rahmân tenta d'éteindre[2]. Il écrivit dans un courrier adressé au cheikh Ibn 'Atiq :

> « 'Abdallah avait un droit légitime à gouverner et détenait l'allégeance de manière globale. Mais par la suite, j'ai découvert qu'il correspondait avec l'État mécréant [ottoman], il recherchait leur aide et les a amenés dans les territoires des Musulmans. Il est alors devenu comme celui dont on dit (poésie) :
>
> "*Celui qui cherche la protection chez 'Amr dans sa difficulté,*
> *Est comme celui qui cherche la protection du feu contre la chaleur ardente*"
>
> Je lui ai donc parlé directement, critiquant ses agissements et déclarant mon désaveu de cet acte. Je lui ai parlé durement, en lui disant qu'il avait détruit les fondements de l'Islam, etc. Je ne peux me rappeler de la discussion en détail, il a finalement exprimé son regret et sa repentance, et a fait beaucoup d'*istighfâr* (demande d'absolution).
>
> J'ai alors écrit, sous sa dictée, au gouverneur de Bagdad : «Allah me suffit. Facilite les choses et accorde aux gens du Nejd et aux bédouins ce dont nous avons besoin, s'il plaît à Dieu. Nous n'avons donc plus besoin de votre armée…".

1. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 407 ; tome 8).
2. C'était un élève de son propre père le cheikh 'Abdu-Rahmân Ibn Hassan. Dans une lettre, le cheikh 'Abdellatif Ibn 'Abdu-Rahmân se disait surpris qu'un homme comme le cheikh Muhammad Ibn Ibrahim puisse défendre un tel avis. Il écrivit une lettre personnellement au cheikh Ibn 'Ajlan dans laquelle il réfuta longuement son avis (voir « *Ad-Dorar As-Saniya* », pages 364-368 ; tome 8).

> Je pense qu'il a envoyé cette lettre et s'est désavoué de ce qui s'est passé... »[1]

Essayant de ménager les susceptibilités de tous, et surtout la décision politique d'Abdallah avec la doctrine wahhabite, le cheikh 'Abdellatif rajouta :

> « Quant à la question de la demander d'aide [des Ottomans], elle est sujette à la controverse, mais la bonne [opinion] est...: que cela est absolument interdit. »[2]

'Abdallah qui s'était réfugié à al-Qatîf après la défaite face à son frère, décida lui-même de s'enfuir à Riyadh lorsqu'il apprit que les Turcs voulaient l'emmener à Bagdad pour rencontrer Midhat Pacha.

[Midhat Pacha, gouverneur ottoman d'Irak]

1. Op. cit (page 391 ; tome 8).
2. Op. Cit (324/8).

Pour le gouverneur d'Irak, il était bien trop tard pour prêter attention aux courriers repentants de 'Abdallah (dans l'éventualité où il les aurait véritablement reçus). La facilité avec laquelle ses troupes avaient occupé la côte maritime du Nejd et obtenu le soutien des populations, lui faisait espérer une conquête facile de tout l'émirat. D'ailleurs, il apparaît en réalité que son but n'ait jamais été d'aider 'Abdallah sans garantie ou contrepartie. Il lança plusieurs opérations de repérage vers le Nejd et sa capitale.

Cependant, les émirs 'Abdallah et Sa'ud qui étaient conscients que l'offensive turque mettrait en péril l'émirat du Nejd au-delà même de leurs rivalités, mirent temporairement fin à leurs désaccords pour s'unir contre cette menace, sûrement poussés en ce sens par les oulémas. 'Abdallah et son frère Muhammad se rétablirent donc à Riyadh.

Les *shuyûkh* appelèrent à la mobilisation générale contre ce qu'ils considéraient comme un État mécréant en réfutant toute ambiguïté sur le statut de l'État ottoman, et interdisant sous peine d'anathème l'alliance ou la soumission.

L'État ottoman était alors en pleine période dite des « *Tanzimat* »[1], pendant laquelle de profondes réformes avaient été adoptées pour tenter d'enrayer son déclin. Toutes ces réformes s'inspiraient des modèles européens, parfois sous la supervision de conseillers européens, ce qui conduisit naturellement à une « européanisation » des fondements constitutionnels de l'empire ottoman. Midhat Pacha[2] était d'ailleurs un ardent partisan de ces réformes qu'il avait lui-même appliquées avec zèle en Irak et dans les provinces conquises en Arabie. Ainsi, pour les oulémas du Nejd, l'abandon de la *sharî'a* et de ses règles au profit des normes européennes constituait une preuve supplémentaire justifiant de considérer l'État turc comme un pouvoir mécréant.

Le cheikh 'Abdellatif Ibn 'Abdu-Rahmân al-Cheikh fut particulièrement actif et virulent dans la dénonciation du califat turc :

> « Quraysh à leur époque, avec leur mécréance et leurs égarements, étaient mieux guidés que la plupart de ceux qui appartiennent à l'armée [des Turcs] [...] et de loin. Comment ne le

1. « Réorganisation » en turc. Cette période de réforme politique, administrative, judiciaire et financière de l'empire ottoman dura de 1839 à 1876.

2. Il était Franc-maçon, or les loges turques étaient directement affiliées à leurs consœurs européennes.

> seraient-ils pas alors que leur polythéisme est allé jusqu'au *Ta'til* (négation) de la Seigneurie [d'Allah], de ses attributs élevés, et de la sincérité des actions du culte, vers le culte des objets idolâtres, et l'opposition à la Loi de Muhammad en adoptant les lois des *Tawaghît* et des Occidentaux"[1] [...]
>
> Haïr ces polythéistes, les critiquer, leur jeter l'anathème et les désavouer est le fondement de l'Islam et le plus grand moyen pour accéder au Seigneur des mondes. En outre, la vie d'un musulman ne sera comblée qu'avec le jihad contre ces personnes, l'opposition et l'anathème contre eux [...]. Ils forment l'armée qui protège les tombes et leurs adorateurs. Ils ont fait un pacte de paix et de fraternité avec ceux qui idôlatrent les Messagers et les Saints, et leur ont suggéré que le paganisme n'aurait pas d'incidence sur eux, car ils prononcent la *shahâda* et se tournent vers la Qibla, voire même que ce sont eux les vrais musulmans, ceux qui iront au Paradis. Ils ont été trompés par ces paroles, et ont sombré dans leur paganisme et leur égarement, jusqu'à attribuer à leurs divinités la Seigneurie, le droit à légiférer et la demande de protection en dehors d'Allah, Seigneur des mondes. »[2]

Ce discours spécifique à la *da'wa* nejdite se radicalisa encore dans un contexte où les collaborations avec les forces ottomanes étaient importantes. Pour les prédicateurs, l'abstention et/ou la neutralité n'étaient pas suffisantes, il fallait absolument rejoindre les rangs nejdites dans la guerre contre les Turcs :

> La deuxième chose qui doit être combattue par le jihad est la non-application du *takfîr* contre les polythéistes, ou le doute quant à leur mécréance, car ceci annule l'Islam. De ce fait, toute personne qui correspond à cette description est mécréante, sa vie et ses biens sont licites, et la combattre est une obligation, jusqu'à ce qu'elle applique le *takfîr* sur les polythéistes[3]. [...] De ce fait, toute personne qui n'applique pas le *takfîr* sur

1. Op. cit. (page 353-354 ; tome 8).

2. Op. cit. (page 344 ; tome 12).

3. « *Fatawa 'ulama an-Nejd* », 4/145-146.

> les polythéistes de l'Empire ottoman, ainsi que sur les adorateurs des tombes, comme c'est le cas avec les habitants de La Mecque…– cette personne est mécréante tout comme eux, même si il déteste leur religion, les déteste eux aussi et aime l'Islam et les musulmans. Parce que celui qui n'applique pas le *takfîr* sur les polythéistes ne croit pas au Coran."[1]

Mais la réalité du terrain était loin des souhaits émis par ces fatwas. Les populations vivant sous occupation des Turcs n'avaient que peu émigré, incitant le cheikh 'Abdellatif ibn 'Abdu-Rahmân à assouplir sa position sur l'obligation de la Hijra :

> « L'homme qui se mélange aux gens de son pays et de sa région, en espérant répandre l'appel de l'islam et de la sounna, [afin] qu'ils délaissent l'association, l'innovation et les turpitudes, celui-là doit se mélanger à eux et leur faire *da'wa* s'il ne craint pas la fitna, car l'intérêt de cela est plus important que l'intérêt de l'émigration et de l'isolement. »[2]

Le problème restait encore et toujours le manque de cohésion chez les Al-Sa'ud. Et les *shuyûkh* ne purent que se soumettre à la raison de l'émir le plus fort du moment et ensuite ratifier par *fatwa* un pouvoir qui pouvait changer du jour au lendemain…

L'alliance précaire entre 'Abdallah et Sa'ud ne dura pas. 'Abdallah, marginalisé, ne sortait plus de Riyadh. Les frères profitèrent d'un moment de répit du fait de la mobilisation des Ottomans au Sud de l'Irak par des révoltes tribales[3], pour poursuivre la guerre civile nejdite. Il semblerait que les cheikhs et imams inclinaient de plus en plus vers Sa'ud car ce dernier concentrait, à partir de 1871, l'essentiel des forces du Nejd. Le cheikh 'Abdellatif Ibn 'Abdu-Rahmân accorda finalement sa légitimité au pouvoir de Sa'ud en lui demandant de mener le Jihad contre les Ottomans[4]. Il écrivit au cheikh Hammad Ibn 'Atiq :

1. Op. Cit.

2. « *Ad-Dorar as-Saniyya* » (page 361 ; tome 8).

3. Les Bani Shammar et les Al-Rachid lancèrent des offensives sur le Sud de l'Irak. Nous reparlerons ci-dessus du rôle croissant de cette tribu de plus en plus puissante.

4. Op.cit. (pages 319-327/385 ; tome 8).

> "Sache que l'imam Sa'ud a décidé de faire le jihad et je t'ai écrit une lettre t'informant de l'obligation d'atteindre la rivière, d'où il incite les musulmans à faire le jihad fi-sabilillah et à reconquérir les territoires musulmans pour les soustraire aux mains des mécréants ennemis d'Allah."[1]

Dans la conscience religieuse de la *da'wa* nejdite, les relations d'Abdallah avec les Turcs ruinèrent sûrement la légitimité de ses prétentions à être reconnu émir légitime :

> « Et la plus importante condition de la prière et de l'imamat, c'est l'Islam, sa connaissance et sa pratique. Et celui qui juge les idolâtres mécréants et les haït, et ne voue sa religion qu'à Allah et n'adore nul autre que Lui : **celui-là est le meilleur des imams et celui qui mérite le plus de l'être**, car le fait de juger mécréant celui qui commet le shirk et le reniement (*Ta'til*) est la plus importante obligation du désaveu du *taghût*[2] ».

Le danger ottoman sur le Nejd écarté, Sa'ud relança l'offensive pour chasser ses frères de Riyadh en Janvier 1873 : 'Abdallah et Muhammad prirent le chemin de l'exil. Le triomphe de Sa'ud ne dura qu'à peine un an, puisqu'en janvier 1875, il mourut des suites d'une maladie ou d'un empoisonnement. Le plus jeune des quatre frères, 'Abdu-Rahmân Ibn Fayçal, qui était jusque-là resté en retrait, en ne prenant aucunement part aux luttes fratricides, assura pendant quelque temps l'intérim de la fonction d'émir en l'absence d'Abdallah.

En janvier 1876, le cheikh et mufti 'Abdellatif Ibn 'Abdu-Rahmân qui n'avait jamais cessé d'essayer de rétablir la cohésion des Saouds, meurt des suites d'une crise cardiaque déclenchée par un meurtre politique dans la mosquée de Riyadh, tout juste après la prière qu'il venait de présider[3]. Il laissait à son fils 'Abdallah et à son jeune frère Ishâq le soin de reprendre le flambeau de la doctrine nejdite. Ce chaos fut sûrement une cause de l'abandon du titre d'émir par 'Abdu-Rahmân au profit de son frère 'Abdallah revenu à Riyadh cette année 1876.

---

1. « *Ad-Dorar As-Sanniyya* » (page 353 ; tome 8).
2. « *Ad-Dorar As-Sanniyya* » (page 264 ; tome 12).
3. Sulayman ibn 'Abdu-Rahmân ibn Hamdan, « Tarajim *li-muta-akhkhiri al-Hanabilah* », page 16.

L'état de l'émirat du Nejd à cette date était réduit à des confettis d'oasis qui reconnaissaient plus ou moins l'autorité restaurée d'Abdallah. La puissante famille Al-Rachid des Banu Shammâr avait commencé à annexer le Qâssim, et les fils de Sa'ud Ibn Fayçal s'était réfugiés dans la ville de Kharj au Sud de Riyadh, base à partir de laquelle ils menèrent une guérilla incessante qui épuisa le pouvoir d'Abdallah.

En Octobre 1884, une offensive des fils de Sa'ud leur permit de prendre possession de Riyadh où ils firent prisonnier leur oncle 'Abdallah. Celui-ci ne put que solliciter l'aide des Al-Rachid qui avaient fondé à Haïl, dans le Djebbel Shammar, un vaste émirat qui ne cessait de prendre de l'ampleur.

[L'émir Muhammad ibn 'Abdallah Al-Rachid qui mit fin au second État des Saouds]

L'émirat de Haïl[1] fut le bénéficiaire direct du déclin des Saouds depuis les cinquante années précédentes. Sa puissance ne cessa de grossir tandis que l'émirat du Nejd dépérissait. La ville de Haïl était une capitale qui tenait à la fois de l'antique Dir'iya et de Riyadh : grand centre urbain vers lequel affluaient commerçants et caravanes, désertant d'autant plus Riyadh et son instabilité. Son émir, Muhammad Ibn 'Abdallah Al-Rachid, était certainement l'homme le plus puissant d'Arabie. Si son expansion, ces dernières années, avait heurté le pouvoir ottoman en Irak, très vite, des relations politiques amicales furent tissées entre eux, au détriment des Al-Sa'ud. Or, comme pour les Ottomans, la demande d'aide d'Abdallah était l'occasion pour les Al-Rachid d'asseoir leur leadership sur le Nejd, et bien au-delà.

1. Appelé aussi émirat de Shammar.

En 1884, une armée des Al-Rachid intervint pour restaurer le pouvoir d'Abdallah, elle occupa Riyadh en chassant les fils de Sa'ud Ibn Faycal. En réalité, 'Abdallah était devenu quasiment l'otage des Bani Rachid, en résidence surveillée à Haïl. Vieilli, affaibli et gravement malade, il ne représentait plus aucune menace. Les Al-Rachid nommèrent un de leurs affiliés, Salim Ibn Sabhan, comme gouverneur de la ville de Riyadh. L'émirat des Saouds en tant qu'entité politique indépendante avait donc cessé d'exister.

Cette même année, le cheikh Hammâd Ibn 'Atiq mourait. Pour beaucoup d'autres théologiens wahhabites, le temps était venu de quitter le Nejd. Privés du soutien politique des Al-Sa'ud et de stabilité, beaucoup de théologiens wahhabites commencèrent à déserter Riyadh, pressentant la fin de l'émirat. Seuls les Al-Cheikh restèrent jusqu'au dernier moment.

Entre 1878 et 1888, les Bani Rachid avaient conquis toutes les oasis du Nejd, les Ottomans leur apportaient soutien et reconnaissance, et toutes les tribus arabes du centre de l'Arabie finirent par reconnaître de gré ou de force leur autorité[1]. De plus, la majorité des Bani Rachid de Haïl étaient aussi des hanbalites et même parfois hanbalites-wahhabites. Une partie de leurs imams et cheikhs était très sensible, depuis plusieurs années, à la réforme puritaine de la *da'wa nejdiya*, et certains d'entre eux avaient même étudié chez des oulémas du Nejd. Certains considéraient le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb comme un rénovateur digne de respect, alors que d'autres le méprisaient. Mais nuance de taille : même ceux qui étaient sensibles à sa prédication, leur wahhabisme était non-nejdite et émancipé de l'influence des Saouds. Ce qui a pu lui donner une forme plus atténuée et moins radicale que le wahhabisme qui avait cours à Riyadh et dans les autres oasis du Nejd. Ces divergences ne manquaient pas de créer des controverses avec les Al-Cheikh, comme en témoignait le cheikh Ishaq Ibn 'Abdu-Rahmân :

1. C'est d'ailleurs à ce moment (1888) qu'est apparu pour la première fois un ouvrage devenu polémique : *"Les mémoires d'Hampher"*. L'ouvrage raconte les confessions d'un agent britannique qui aurait pris sous son aile un jeune bédouin dénommé Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb pour en faire le créateur d'une secte destinée à détruire l'Islam. Le faux, rédigé en langue turque et publié par un Turc du nom de Ayyub Sabri Pacha (sans doute l'auteur), pèche par le nombre de ses anachronismes et contresens, et ce tant, qu'il a fait l'unanimité de la communauté des historiens sur sa valeur de propagande mensongère.

> « Il m'est parvenu qu'un groupe prétendant être savant et religieux, qui suit, soi-disant, l'enseignement de Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb (rahimahullah), a dit que celui qui donne un associé à Allah et adore les idoles, ne devient pas automatiquement mécréant et idolâtre. Ceux qui m'ont rapporté cela ont entendu que certains frères avaient traité de mécréant et d'idolâtre un homme qui implorait l'aide du Prophète ﷺ, et qu'un homme leur a dit : "Ne le traitez pas de mécréant sans lui avoir expliqué !". Or, lui et ceux de son genre n'éprouvent aucune gêne à se mélanger aux idolâtres lors de leurs voyages et dans leurs demeures, et vont même étudier chez le plus grand mécréant des savants idolâtres… Ils ont dupé certains imbéciles parmi leurs adeptes qui ne connaissent rien… Ensuite, leur hérésie et leurs ambiguïtés se sont propagées au point qu'elles ont fini par toucher certains frères privilégiés. Et la cause de ceci, et Allah sait mieux, c'est qu'ils ont délaissé les livres fondamentaux et ne craignent pas de s'égarer. Ils se sont passés des livres du cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb, (*rahimahullah*), alors qu'ils contiennent les réponses à ces ambiguïtés. »[1]

Il faut dire que les Al-Cheikh, tout comme la population de Riyadh, restaient majoritairement fidèles aux Al-Sa'ud, la mise sous tutelle des Bani Rachid sous le pouvoir de leur émir Muhammad Ibn 'Abdallah, étant vécue comme une occupation. Il n'était donc pas question de subir, en plus de cela, l'influence religieuse d'oulémas wahhabites non nejdites.

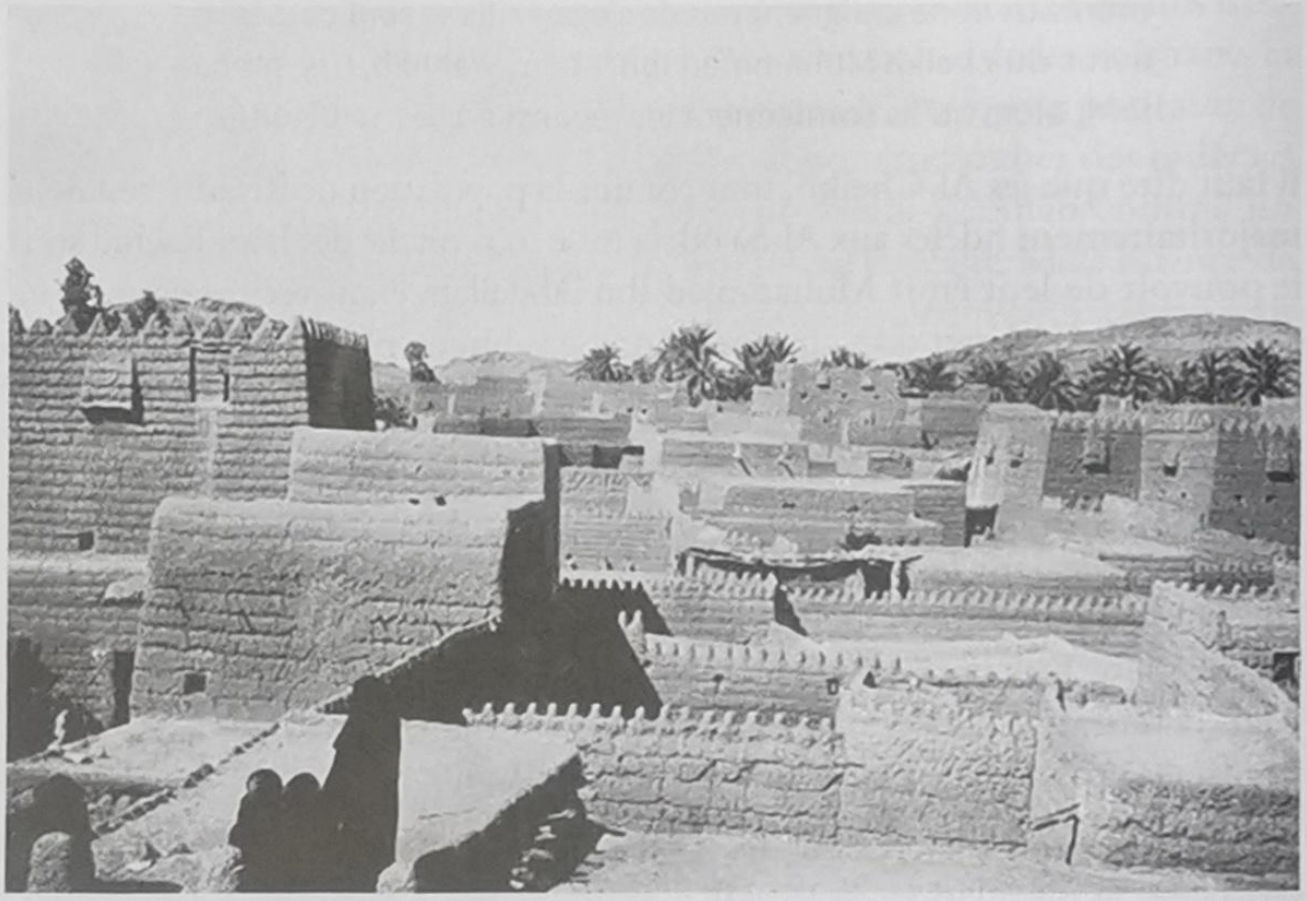
En l'absence de son frère, 'Abdu-Rahmân ibn Fayçal était symboliquement considéré comme émir et imam des Wahhabites, et désormais c'était vers lui que convergeaient les attentes des habitants de Riyadh : mais il était sous le contrôle du gouverneur de Riyadh. Une première tentative de révolte fut lancée en 1889. Des partisans des Saouds (avec ou sans son aval) se soulevèrent. Mais la tentative fut étouffée dans l'œuf et Ibn Sabhan resserra la surveillance des frères Al-Sa'ud, l'un à Haïl, les autres à Riyadh.

En 1890, les pressions fiscales des Al-Rashid se faisaient particulièrement ressentir sur la population de Riyadh : un problème de zakât fut le déclencheur

1. « *Aqidatoul Mouwahidine* », page 169.

d'un soulèvement général, cette fois-ci mené par l'émir 'Abdu-Rahmân. La garnison fut défaite et Ibn Sabhan qui projetait de massacrer la famille des Saouds, fut fait prisonnier. 'Abdu-Rahmân mobilisa ses fidèles à Riyadh et aux alentours pour secouer le joug des Al-Rachid. Les émirs de l'oasis de Kharj et de celle de Hulwa lui prêtèrent serment d'allégeance. L'émir négocia avec les Al-Rashid la libération de son frère 'Abdallah contre Ibn Sabhan ; au même moment le Qâssim et la ville d'Al-Burayda se révoltèrent aussi contre les Al-Rashid : l'émirat de Shammar libéra finalement 'Abdallah, le temps de mater l'insurrection.

'Abdallah ne vécut que très peu de temps, il mourut en 1891. 'Abdu-Rahmân était désormais émir. Cette même année, il jeta toutes ses forces dans la bataille de Mulayda pour soutenir ses alliés du Qâssim. Mais les Al-Rashid remportèrent le combat décisif et mirent un terme définitif à l'insurrection des alliés des Al-Sa'ud qui, eux, demeuraient sans ressources militaires. L'émirat des Bani Rashid annexait durablement Riyadh et le Nejd après en avoir pris totalement le contrôle.



[Ville de Haïl]

Commençait alors une longue période d'exil pour beaucoup des Al-Sa'ud et des Al-Cheikh. Certains Saouds furent obligés de fuir, ce fut le cas de l'émir 'Abdu-Rahmân, sa famille et son fils 'Abdelaziz qui partirent finalement s'installer au Koweït[1].

Certains imams et théologiens descendants du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb, choisirent eux aussi le chemin de l'exil : tel le cheikh Ishâq Ibn 'Abdu-Rahmân al-Cheikh qui réussit à quitter Riyadh en 1891 pour aller étudier en Inde, puis en Égypte. Alors que d'autres, comme son neveu 'Abdallah Ibn 'Abdellatif Al-Cheikh, étaient pratiquement assignés à résidence à Haïl, nouvelle capitale de l'Arabie. Quant à son cousin, le cheikh Hassan Ibn Hussaïn ibn 'Ali al-Cheikh, il quitta le cœur du Nejd pour être cadi de la ville d'Aflaj à 180 km au Sud de Riyadh (*avec le cheikh Sa'd Ibn Hammad Ibn 'Atiq*), mais toujours sous l'autorité des Al-Rashid.

Les Al-Cheikh et leurs affiliés, qui restaient sous la domination des Al-Rashid dans leur émirat, contribueront néanmoins à y diffuser la doctrine wahhabite.

1. Son frère Muhammad Ibn Fayçal resta à Riyadh où il mourut en 1893.

TROISIÈME PARTIE

Du troisième émirat des Saouds à la fondation de l'État saoudien (1902-1932)

Émirs	Imams et Cheikhs	Œuvres principales
ʿAbdelaziz Ibn ʿAbdu-Rahmân (1902-1932*)	ʿAbdallah ibn ʿAbdellatif Al-Cheikh	*Diyya ash-Shariq*
(*A partir de cette date, Roi d'Arabie Saoudite jusqu'en 1953.)	Sulayman Ibn Sahman	*Ad-Dorar as-Saniya*
	ʿAbdallah Ibn ʿAbdelaziz al ʿAnqari	
	Saʿd Ibn Hammad Ibn ʿAtiq	
	Muhammad Ibn ʿAbdallah Al-Cheikh	
	Muhammad Ibn Ibrahim Al-Cheikh	

Après une errance dans le désert, 'Abdu-Rahmân et sa famille se réfugièrent chez les Murrah, puis au Bahreïn, pour finalement s'établir au Koweït en 1892 suite à l'invitation du cheikh Mubârak. Tout semblait être fait pour que les Al-Sa'ud finissent leurs jours dans ce petit émirat.

Mais pour 'Abdelaziz, le jeune fils d'Abdu-Rahmân âgé de 25 ans, le Koweït était bien trop étroit pour ses grandes ambitions. Animé d'une volonté farouche de reconquérir le Nejd, il impulsa la troisième épopée des Al-Sa'ud.

La prise de Riyadh et la conquête du Nejd

Ayant eu vent du départ de l'émir des Al-Rashid à Bagdad, 'Abdelaziz réunissait en 1901 un commando de quelques dizaines de fidèles[1] pour partir à la conquête de Riyadh. Profitant du mois du Ramadan, l'attaque de nuit surprit la garnison et le gouverneur 'Ajlan, qui fut tué dans le palais de Masmak.

[Al Masmak : forteresse de Riyadh reprise par 'Abdallah Al-Sa'ud]

Les points névralgiques de la ville furent pris au cours de la nuit. Au petit matin du 15 Janvier 1902, la ville de Riyadh était totalement sous contrôle wahhabite et la population, avertie, chassait elle-même les partisans des Al-Rashid. La ville et les faubourgs pacifiés, la population et les habitants firent un accueil chaleureux à 'Abdelaziz, ce qui le poussa à faire très vite rappeler son père 'Abdu-Rahmân et sa famille restés au Koweït. L'un des premiers actes offi-

1. 40 à 60 hommes selon les différentes sources.

ciels réalisés par 'Abdu-Rahmân fut de céder le titre d'émir et tout le pouvoir politique à son fils, puisque tout le mérite lui revenait.

'Abdelaziz mit rapidement en place une troupe de plusieurs centaines d'hommes qui lui étaient fidèles et résolus à reconquérir le Nejd. Très souvent, les premières conquêtes furent de simples pactes d'allégeance, car beaucoup de localités et d'oasis cherchaient à s'émanciper de la tutelle des Al-Rashid ou éprouvaient une fidélité réelle aux Saouds. Une fois l'annonce de la prise de Riyadh répandue, plusieurs localités se soumirent très rapidement à 'Abdelaziz. Huraymila, Thamida, Thadiq et Shaqra sont conquises entre 1902 et 1903.

L'émir 'Abdelaziz Al-Rashid, occupé par des intrigues au Koweït, avait mis beaucoup de temps à réagir. Ce n'est qu'en janvier 1904, qu'il leva un petit corps expéditionnaire de 4000 hommes qui avaient la mission d'encercler Riyadh par le Sud. 'Abdelaziz mobilisa 3500 hommes et livra bataille à Dilam où il mit en déroute les forces rashidites[1].

La conquête de l'oasis de Shaqra ouvrait la voie à la conquête du Qâssim au Nord. Les Al-Rashid désertèrent le Sud du Nejd pour livrer des batailles décisives dans cette région stratégique, d'autant plus qu'Abdelaziz Al-Sa'ud lançait toutes ses troupes dans cette direction. 'Abdelaziz en profita pour annexer le Sud du Nejd et la région d'Aflaj à ses dépendances. Les cheikhs Hassan Ibn Hussaïn Al-Cheikh et Sa'd Ibn Hammâd Ibn 'Atiq rentrèrent à Riyadh où l'émir 'Abdelaziz leur confia des postes de magistrature.

Lui-même avait tenu à renouer l'alliance avec la famille des Al-Cheikh. Il avait épousé la fille du cheikh 'Abdallah Ibn 'Abdellatif Al-Cheikh[2] et il rappela à tous l'importance de cet engagement qui dépassait largement le cadre matrimonial : « *Vous savez bien que la naissance de cette affaire et sa stabilité viennent d'Allah après les causes réalisées par le cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb, et nos prédécesseurs, qu'Allah leur accorde sa miséricorde, et ce qu'ont constaté les musulmans comme changements successifs dans leur autorité. Chaque fois que l'État change et qu'il est proche de délaisser la religion d'Allah et d'éteindre sa*

1. Quelque temps après, 'Abdelaziz reçût pour la première fois un émissaire d'une puissance étrangère : un diplomate de la Russie du Tsar Nicolas II avec lequel il négocia l'achat d'armes.

2. De cette union naîtra Fayçal Ibn 'Abdelaziz, futur roi d'Arabie Saoudite, connu pour sa science et sa piété ainsi que pour sa politique internationale panislamique.

lumière, la volonté d'Allah est plus forte et il fait sortir des deux familles [Al-Sa'ud et Al-Cheikh] un réformateur »[1]

Le Qâssim était traditionnellement une région rebelle, très instable sous les Saouds car encore fidèles au hanbalisme non wahhabite. C'est pourquoi, 'Abdelaziz dut mener d'intenses combats pour reconquérir cette région. La première offensive débuta au mois de mars contre la ville d'al-'Unayza. Grâce à l'effet de surprise et des forces plus importantes, 'Abdelaziz écrasa la garnison rashidite (plus de trois cents tués) et ne perdit que deux hommes. Très vite, il assiégea Burayda et au bout de quelques semaines, la garnison négociait sa capitulation. Les deux grandes capitales du Qâssim étaient conquises mais la région demeurait encore hors de contrôle. Jusque-là, les Al-Rashid avaient très peu réagi, mais avec la perte des deux grandes villes du Qâssim, l'émir 'Abdelaziz Ibn Mith'ab Al-Rashid mobilisa près de 20 000 hommes avec un contingent turc pour repousser l'émir 'Abdelaziz Al-Sa'ud.

Les deux 'Abdelaziz se livrèrent bataille à Al-Bukayriya. L'émir des Al-Rashid prit la direction de Burayda croyant la prendre rapidement et laissa le contingent turc sur place : cette division des forces lui fut fatale. Les Nejdites attaquèrent les Turcs isolés et détruisirent leur artillerie puis se retournèrent contre le gros des forces d'Al-Rashid qui, à son tour, fut mis en déroute. Malgré les pertes importantes dans les deux camps, les Nejdites avaient pu repousser des forces plus importantes.

A ce moment précis, les Turcs, qui soutenaient abondamment les Al-Rashid, prirent conscience qu'ils n'avaient pas affaire à une énième insurrection des Al-Sa'ud, mais bel et bien à une force politique et militaire qui renaissait. L'émir 'Abdelaziz Al-Rashid demanda leur aide et leur intervention directe dans le conflit. Les Turcs se déployèrent dans la ville de Shinanah, et les forces d'Al-Rashid s'y concentrèrent le 29 septembre 1904 pour empêcher les troupes d'Al-Sa'ud de s'installer durablement dans le Qâssim. Encore une fois, la combativité des Nejdites et leur cohésion forcèrent les Turcs à fuir tandis que les rangs des Al-Rashid, composés de tribus bédouines, se disloquaient. Avec cette victoire, 'Abdelaziz Al-Sa'ud mettait la main sur d'importants stocks d'armes turques.

1. « *Li surati al leili hatfu as sabah* » 'Abdelaziz at Tuwaïjiri, page 520.

En 1905, 'Abdelaziz négocia avec le Pacha de Bassora l'arrêt des hostilités, il ne put qu'accepter la présence de quelques garnisons turques dans le Qâssim afin de faire respecter la trêve entre les Al-Rashid et les Al-Sa'ud.

Mais la famille Al-Rashid, qui conservait quelques soutiens dans la région, savait que le temps jouait en faveur des Saouds. C'est pourquoi elle essaya de mettre en place une alliance pour prendre à revers l'émir 'Abdelaziz Al-Sa'ud et le couper de la route de Riyadh. Les Al-Rashid mobilisèrent spécialement plus de 2000 cavaliers Bani Shammar et plus de 10 000 hommes au début de l'année 1906. 'Abdelaziz Al-Rashid campait avec son armée au Nord de Burayda croyant son rival plus au Sud. 'Abdelaziz Al-Sa'ud qui n'était qu'à la tête d'un petit détachement, envoya le 12 avril son commandant Ibrahim Ibn 'Aqil et ses troupes pour attaquer en pleine nuit le campement des Al-Rashid. Dans les soubresauts de la bataille, l'émir des Al-Rashid est tué et son armée mise en fuite.

Pour les imams de la *da'wa* nejdite, les Al-Rashid étaient évidemment des apostats par leur alliance avec les Turcs. Tout ceci créait des controverses interminables car beaucoup parmi les Al-Rashid toléraient et professaient eux-mêmes le hanbalisme wahhabite. Leurs imams se justifiaient en citant les relations d'Ibn Taymiyya avec les Mamelouks. Les imams du Nejd exigeaient d'eux la stricte application du takfîr sur les Ottomans et l'adoption du concept polémique d'*al-wala wal-bara (*allégeance et désaveu) qui impliquait de quitter ces territoires et de ne pas vivre avec eux ni dans le Qâssim, ni dans le Hedjaz. D'autant plus qu'ils considéraient qu'il n'existait plus aucun prétexte puisque Riyadh et le Nejd étaient désormais sous la gouvernance d'Abdelaziz Al-Sa'ud. Le cheikh 'Abdallah Ibn 'Abdelaziz al Anqari écrivait :

> « Il m'a été rapporté qu'il était devenu difficile pour vous de croire que la cohabitation avec les mécréants pour l'interêt général et autres raisons [...] est une alliance avec les polythéistes, interdite par les versets et les hadiths. Vous déduisez cela à partir de «*Ad-Dala-il*» écrit par Sulayman ibn 'Abdillah Al-Cheikh et de "*Sabil An-Najât*» de Cheikh Hamad ibn 'Atiq [...]. En effet, Cheikh Hamad ibn 'Atiq, dans ce qu'il a rapporté de cheikh Sulayman ibn 'Abdillah Al-Cheikh, et son utilisation du hadith : « Celui qui cohabite avec l'idôlatre est comme lui",

> il l'interprète selon le sens apparent ; c'est-à-dire : "que celui qui prétend [appartenir à] l'islam et qui est avec les polythéistes dans l'union, la force et la cohabitation, et qu'il les considère comme étant ses correligionnaires, est un mécréant comme eux, même s'il prétend être musulman, sauf s'il manisfeste sa religion et ne pas fait alliance avec les polythéistes « [...] "qu'ils le considèrent comme une partie d'eux" indique clairement que c'est la chose qui rend sa mécréance obligatoire, simplement pour s'être rassemblé avec eux dans la cohabitation, ce qui est un péché (après l'avoir fait) sans avoir manifesté la religion. »[1]

Quelque temps plus tard, 'Abdelaziz Al-Sa'ud dut faire face à une révolte de la tribu des Mutaïr et de son chef Fayçal Ad-Dawish. Des escarmouches eurent lieu à Majma'a ou Ad-Dawish fut battu, se soumettant au vainqueur. Cela, alors que dans le Qâssim récemment conquis, la situation politique était encore assez précaire et non stabilisée : s'engageant dans une vendetta personnelle, le gouverneur du Qâssim Muhammad Aba Khail qui était en place sous les Al-Rashid et qui avait été reconduit par 'Abdelaziz, se révolta contre lui. Il suscita l'aide des Al-Rashid, des Turcs et des Mutaïr de Fayçal Ad-Dawish en mettant en place une coalition de plus de 10 000 hommes.

En septembre 1907, la bataille eut lieu dans les environs de Tarfayah au Nord-Ouest de Burayda, elle se solda par une large victoire des Nejdites pourtant inférieurs en nombre. Elle mit fin à la présence des Al-Rashid et des Turcs dans le Qâssim et plus encore dans le Nejd.

Suite à ces révoltes, les oulémas de Riyadh prononcèrent le takfîr du cheikh 'Abdallah Ibn 'Amr, un cadi anti-wahhabite qui avait encouragé la révolte. Ce dernier avait écrit une fatwa annulant l'allégeance de Burayda envers 'Abdelaziz Al-Sa'ud et énonçant que la ville ne reconnaissait que le pouvoir du Califat ottoman. Il fut exécuté en 1908 à Riyadh[2]. Le Cheikh Sulayman Ibn Sahman écrivait dans l'un de ses poèmes :

> *« Et ce qui est dit en description des Turcs concernant leur kufr,*
> *Est tout à fait vrai, car ils sont les plus infidèles des gens de la terre.*

1. « *Ad-Dorar As-Sannyia* » (pages 157-159 ; tome 9).

2. Al-Zahiri, Abu Abdu-Rahmân ibn 'Aqil, « *Dunya al-Watha'iq', al-Dir'iya* » (1998), page 284.

Leur inimitié envers les Musulmans, et leur mal,
Grandit chaque jour, plus que les autres sectes.
Et quiconque s'allie aux mécréants
devient alors l'un d'entre eux,
Et toute personne saine d'esprit ne peut
contester leur anathème (takfîr).
Et quiconque s'allierait à eux ou leur apporterait du soutien,
Doit être déclaré pervers sans hésitation, il est certes
dans une position précaire. »[1]

Les offensives nejdites envers les Al-Rashid, vassaux des Ottomans, suscitaient de grandes interrogations et craintes de la part de certaines autorités religieuses en Irak. Le cheikh Jamil Sidqi Effendi al-Zahawi avait quelque temps plus tôt écrit une réfutation des Wahhabites[2], dans laquelle il les accusait d'espionnage avec les Anglais, ennemis de l'Islam et du califat ottoman. Le cheikh Ibn Sahman renversa aussitôt l'argumentation en énonçant que l'européanisation du Califat et leur tolérance vis-à-vis des pratiques innovatrices polythéistes allaient de pair :

« Et cet infâme irréligieux en fait bien partie, il est de leurs sauveurs et de ceux qui les aident, car il a certes menti sur les Wahhabites, et les a accusés de choses dont il est seul coupable ; lui et les siens, et non les musulmans ! Allah l'a démenti et a retourné ses accusations contre lui ; et son infamie est retombée sur lui-même et sur ce qu'il a secouru, pour cette Constitution qu'ils ont proclamée et sur laquelle ils se sont unis ; ce qu'ils ont proclamé comme mécréance et infamie en l'an 1326 de l'Hégire ! **Ils y ont stipulé que cette Constitution est Jésuite, Judaïque, Ottomane et Arabe ; et que tous ces groupes distincts par leur religion sont frères, et qu'ils sont unis pour combattre quiconque transgresse la loi de cette Constitution. Et ils ont établi sur chaque endroit de leur territoire des écoles où l'on enseigne aux gens le christianisme ; et ils ont nommé un juge général anglais mécréant qui juge les litiges entre**

1. « *Dîwân Ibn Sahman* », page 191.
2. « *Al Fajr al Sadiq fi radd `ala al-munkiri tawassul wa al-khawariq* » rédigé à la demande de son père, un mufti sunnite de Bagdad.

> **les gens** car, disent-ils, il est mieux informé sur la politique ! Ce juge se trouve en Égypte. Ainsi, il est clair que ce sont eux qui s'en rapprochent le plus, et qui ont pris les ennemis de la religion pour alliés et frères ; et que ce sont eux qui ont couru vers cette corruption, et dans la tromperie et la rébellion. »[1]

Finalement, après trois ans de combat, le Qâssim fut militairement conquis et les Al-Rashid furent acculés dans leur territoire d'origine : le Djebbel Shammar. Désormais, ils devaient lutter sur leur propre territoire pour assurer leur survie. La mort de l'émir 'Abdelaziz Ibn Mith'ab avait ouvert la crise de succession entre les Bani Al-Rashid pour le contrôle de l'émirat de Haïl : comme les Al-Sa'ud quelques années auparavant, ils entrèrent dans une période d'instabilité que 'Abdelaziz Al-Sa'ud allait mettre à profit. Après cette guerre civile interne aux Al-Rashid, un certain Zamil Ibn Sabhan émergea comme le nouvel émir de Haïl. Aussitôt, il lança un important raid contre 'Abdelaziz, mais fut repoussé à la bataille de Ash'alan. L'émir 'Abdelaziz partit ensuite en visite diplomatique au Koweït afin de rencontrer l'émir Mubârak, son ancien hôte, ainsi que des agents anglais en 1910.

['Abdallah Al-Sa'ud (premier rang, assis à gauche) et l'émir Al Mubarak du Koweït (au milieu)]

1. « *Diya-u shariq* », page 680. La date mentionnée : 1326 de l'Hégire correspond à l'année 1908. En réalité, la constitution dont fait mention le cheikh Ibn Sahman date de 1876. Mais elle avait été suspendue en 1878 et véritablement appliquée lors de la révolution de 1908. De plus, il semble, au vu de certains éléments dans ce texte, que le Cheikh Sahman ne semblait pas être au courant de l'implication des Anglais auprès d'Abdelaziz. Les Anglais, à ce moment-là, étaient politiquement engagés auprès des Arabes de la péninsule contre l'ennemi turc, tant auprès des Hachémites du Hedjaz, qu'auprès d'Al-Sa'ud dans le Nejd.

Au Hedjaz, le chérif de la Mecque lui aussi surveillait de loin la progression des Al-Sa'ud, et voyait leurs victoires d'un assez mauvais œil, sachant que par le passé les riches villes du Hedjaz avaient toujours été très convoitées. Par un concours de circonstances, les troupes du chérif réussirent à faire prisonnier Sa'd Ibn 'Abdu-Rahman, le frère d'Abdelaziz, en 1911. Le chérif exigeait pour sa libération qu'Abdelaziz reconnaisse officiellement l'autorité des Turcs et qu'il lui verse un tribut comme ses arrière-grands-parents Fayçal et Turki le faisaient. Mais les alliés du chérif prirent peur devant la mobilisation militaire d'Abdelaziz, ce qui suffit à faire libérer son frère après négociation.

Création des Ikhwans

Vers 1911, l'émir 'Abdelaziz et ses conseillers, ainsi que quelques oulémas, décidèrent de créer de vastes colonies agricoles pour sédentariser les tribus bédouines. Quelque temps auparavant, de fortes sécheresses, causant la mort de nombreux bétails, montrèrent en effet la trop forte dépendance des tribus envers les éléments naturels : il fallait transformer la terre pour essayer de ne plus être dépendants des précipitations qui poussaient constamment certaines tribus à la transhumance et aux migrations vers de nouveaux pâturages. Il y avait aussi des motivations politiques et sociales dans la création de ces colonies : favoriser le contrôle des tribus bédouines et limiter les troubles en faisant cesser leurs déplacements incessants, permettait aussi de les socialiser aux nouvelles normes qu'Abdelaziz espérait pour son futur État. Cette socialisation, qui pouvait casser cet esprit tribal versatile et imprévisible, il allait la puiser dans la *da'wa nejdiya* avec l'aval et le soutien des théologiens.

Rééduquer les bédouins selon les canons de la plus stricte doctrine wahhabite était l'objectif affiché d'Abdelaziz, afin que ces bédouins deviennent à la fois agriculteurs et éleveurs sédentaires, étudiants en sciences religieuses et combattants de la foi.

Ces colonies agricoles furent appelées « *hujjâr* », de l'arabe *hijra*, car lieu d'émigration par lequel les Arabes quittaient la vide bédouine « jahilite » pour retrouver une vie réellement islamique loin de toute forme de polythéisme, de mécréance et d'hérésies en tous genres. Ces colonies étaient la concrétisation du concept doctrinaire *d'al-wala wal-bara* sous toutes ses formes, des *Dâr-ul-islâm* dans lesquels la vie était codifiée par la *shari'a* et le seul mode

de vie nejdite. Le seul lien qui existait entre les habitants était celui de la foi islamique, selon le dogme hanbalite wahhabite, il remplaçait l'ancien lien tribal clanique perçu comme païen : c'est pourquoi les membres de ces colonies furent appelés *Al Ikhwan man ta'a Lah*[1].

Les théologiens et imams de la *da'wa nejdiya*, comme le cheikh Sulayman Ibn Sahman, veillaient à leur éducation en s'assurant que tout reliquat de vie tribale bédouine soit abandonné :

> « Les traditions bédouines qu'ils appellent "*Rifâqa*" [règles de camaraderie] sont semblables [aux autres pratiques païennes], et quiconque fait cela est un mécréant qu'il est obligatoire de combattre jusqu'à ce qu'il revienne au jugement d'Allah et de Son messager et ne prenne d'autre juge dans les affaires, importantes ou non. »[2]

La première grande colonie fut fondée à Artawiyya à l'Ouest de Burayda sur le territoire des Al-Mudaïr qui s'étaient rebellés quelque temps auparavant, leur chef fut ce même Fayçal Ad-Dawish auquel 'Abdelaziz avait pardonné ses velléités d'insurrection. Ils allaient se montrer, lui et les siens, les plus fervents guerriers wahhabites que la péninsule ait jamais connus depuis l'époque du premier émirat de Dir'iya. Le cheikh Hassan ibn Hussaïn Al-Cheikh fut l'un des fondateurs de cette colonie, entre 1912 et 1920, il écrivit à cet effet une épître dans laquelle il leur résumait la croyance et la doctrine wahhabites et interdisait tout contact avec le monde extérieur et leurs habitants, décrit comme des territoires mécréants, tout spécialement le Sud de l'Irak et le Koweït, en expliquant que le seul contact toléré avec eux était celui du jihad[3] : les Ikhwans n'allaient jamais oublier cet enseignement.

De nombreux autres oulémas s'appliquèrent très soigneusement à transmettre eux-mêmes enseignements et cours lors de leurs nombreuses visites dans ces *hujjâr* qui s'élevèrent bientôt à plusieurs centaines de colonies, regroupant plusieurs milliers d'Ikhwans. Ces derniers allaient même dépasser toutes leurs attentes…

1. Litt. : « Frères dans l'obéissance à Allah ».

2. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (pages 502-510 ; tome 10)

3. Issu d'un manuscrit en possession du chercheur Muhammad Maline "*ulama al islam*", page 160.

[Les Ikhwans dans l'un de leurs camps. Leur Keffieh est surmonté de leur traditionnel turban blanc]

Les premiers guerriers ikhwans furent utilisés en 1913 pour la conquête de la province d'Al-Hassa sous domination turque. La garnison turque d'Al-Hufuf comprenait 1200 hommes, 'Abdelaziz envoya de nuit un commando chargé d'escalader les murailles et d'ouvrir les portes. Les Turcs, pris au dépourvu, offrirent peu de résistance et quittèrent la ville après un ultimatum.

[Soldats turcs prisonniers]

En conquérant la région ʿAbdelaziz mettait la main, sans le savoir encore, sur un quart des réserves mondiales de pétrole. La population d'al-Hassa étant majoritairement chiite, l'émir ʿAbdelaziz choisit d'y nommer un cadi de rite malékite, le cheikh ʿIsa Ibn Akkas, plutôt qu'un juge de l'école wahhabite, pour ne pas créer de conflit et percevoir sans problème les revenus d'une taxe spécialement fixée pour les Chiites.

En mai 1914, l'État turc, désirant se ménager ʿAbdelaziz Al-Saʾud et les Nejdites, prit la décision de reconnaître sa suzeraineté sur le Nejd et al-Hassa.

C'est que, quelques mois plus tard, la première guerre mondiale éclatait : l'empire ottoman et l'empire britannique se déclarèrent respectivement la guerre et ʿAbdelaziz choisit, lui, la neutralité.

Mais assez rapidement, il rejoignit le camp anglais après plusieurs entrevues au Koweït chez le cheikh Al-Mubârak et un capitaine anglais, William Shakespeare, qui lui suggérèrent d'attaquer les Al-Rashid. En effet, les Turcs étaient les fidèles alliés des Al-Rashid, ses ennemis prioritaires du moment. De plus, les Ottomans administraient le Hedjaz où un autre de ses ennemis se terrait, le chérif Hussaïn ibn ʿAli de la Mecque. L'alliance avec l'Angleterre, ennemie des Turcs, était donc une évidence politique stratégique.

Lançant une expédition sur sa frontière Nord avec les Al-Rashid, l'émir ʿAbdelaziz subit une défaite à la bataille d'al Jarad en janvier 1915 : ses troupes se firent sérieusement déborder par les cavaliers Al-Rashid qui purent traverser leurs lignes et attaquer l'artillerie nejdite. Le capitaine Shakespeare, qui accompagnait ʿAbdelaziz, fut lui-même tué[1].

Pour faire face aux Al-Rashid, ʿAbdelaziz avait appelé à l'aide la tribu des Ajmans qui combattirent peu ou prou : ces derniers étaient mécontents de la conquête du Hassa, qui leur faisait perdre leur autonomie. Après la défaite de Jarad, ʿAbdelaziz décida de se retourner contre les Ajmans en les attaquant à Kinzan à l'Ouest d'al-Hufuf. Mais la résistance et la combativité acharnée des Ajmans forcèrent les troupes d'Abdelaziz à se replier sur Al-Hufuf.

Il perdait temporairement le contrôle d'une partie d'Al-Hassa, en sachant que des intrigues venant de l'émir du Koweït avaient poussé les Ajmans à la

1. Décapité par un combattant Al-Rashid, sa tête fut envoyée aux Ottomans qui l'exposèrent à Médine pour prouver à tous l'alliance d'Al-Saʾud avec les Anglais.

sédition. La défection des Ajmans poussa 'Abdelaziz à ordonner à toutes les tribus bédouines de rejoindre les colonies des Ikhwans, de plus il ordonna que des centaines d'exemplaires du livre « Les trois fondements » du cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb soient distribués aux Ikhwans et dans toutes les colonies, pour servir de base à leur éducation religieuse.

Ces derniers étaient de plus en plus décriés par les opposants d'Abdelaziz et de la *da'wa* nejdite car ils faisaient preuve de zèle et d'extrémisme, en taxant les musulmans qui leur étaient étrangers d'hypocrites ou d'apostats. Mais à ce moment précis, le travail de *da'wa* et de jihad des ikhwans était très largement soutenu, ainsi le cheikh Salmân Ibn Sahman rédigea une longue défense des Ikhwans en rime (منظومة) contre tous ceux qui s'offusquaient du *takfîr* prononcé contre ceux qui vouaient un culte aux tombes[1].

L'ennemi turc et hachémite

La mort du capitaine anglais et la défaite enregistrée furent les causes de la signature en 1915 du traité de Darayn, par lequel les Anglais accordèrent à 'Abdelaziz un traitement de 5 000 livres Sterling-or par mois et en reconnaissant son pouvoir dans les territoires nouvellement conquis.

'Abdelaziz Al-Sa'ud qui avait basculé durablement dans le camp anglais, avait l'ambition de profiter de la guerre pour pouvoir attaquer le Hedjaz mais en 1916 le chérif Hussaïn trahissait les Ottomans en se proclamant indépendant et en lançant le début de la « Révolte arabe ». Le chérif de la Mecque, par ce fait, rejoignait donc le camp anglais qui avait secrètement préparé cette défection depuis plusieurs années.

Ce revirement d'alliance contraria très fortement les plans d'Al-Sa'ud qui ne pouvait plus lancer ses Ikhwans pour aller envahir le Hedjaz puisque ses alliés anglais étaient aussi les alliés de son ennemi : le chérif Hussaïn.

Les Hachémites furent ensuite rejoints par un agent spécial de grande influence pour les aider à mener à bien cette révolte : Thomas E. Lawrence.

Lawrence d'Arabie, prenant son rôle très au sérieux, était fortement anti-wahhabite, par fidélité aux intérêts de son protégé le Chérif de la Mecque.

1. « منظومة الشيخ سليمان بن سحمان في الرد على من أنكر على الإخوان »

Il écrivait : « *Les wahhabites, adeptes d'une hérésie musulmane fanatique, avaient imposé leurs règles strictes, sur la facile et civilisée [région du] Qâssim. Au Qâssim, il n'y avait que peu de café-comptoirs, beaucoup de prière et de jeûne, pas de tabac, pas de badinage artistique avec les femmes, pas de vêtements de soie, pas d'or ou d'argent pour les cordes du couvre-chef ou des ornements. Tout n'était que rigueur pieuse ou force puritaine. C'était un phénomène naturel, de plus d'un siècle, cette émergence interne et périodique de croyance ascétique en Arabie centrale. Les sectateurs ont toujours trouvé les croyances de leurs semblables encombrées de choses non essentielles, qui étaient devenues impies dans la conscience zélée de leurs prédicateurs. Encore et encore, ils avaient surgi, avaient pris possession de l'âme et du corps des tribus, et avaient eux-mêmes détruit chez les sémites urbains, les commerçants, la concupiscence des hommes du monde.* »[1]

Le chérif Hussaïn s'était, dans la foulée, proclamé « roi des Arabes », et cette prétention était inacceptable pour l'émir 'Abdelaziz qui lui écrivit en demandant le tracé d'une frontière entre le Hedjaz et le Nejd. Le Chérif Hussaïn lui répondit insolemment : « *De quelle frontière parles-tu ? Es-tu fou ou bien ivre ?* », montrant que son ambition ne s'arrêtait donc pas au Hedjaz.

L'émir 'Abdelaziz se sentait profondément impuissant car lié aux Anglais, il ne pouvait pas réagir militairement contre le Chérif. Et pire, depuis que les Anglais avaient percé le front contre les Turcs en 1917, le besoin et l'utilité des Nejdites étaient de moins en moins évidents pour eux.

[Le chérif de la Mecque Hussaïn Ibn 'Alî]

1. « *Les Sept Piliers de la Sagesse* », T. E. Lawrence. Mais il faut aussi rappeler que 'Abdelaziz Al-Sa'ud avait également son propre « Lawrence d'Arabie » en la personne de Harry Saint-John Philby, lui aussi Anglais mais pro-wahhabite. Le personnage est malheureusement moins connu que son camarade Lawrence, mais il apparaît avoir joué le même rôle avec le souverain nejdite dès 1917. Converti à l'Islam, il démissionnera ensuite de son poste pour se consacrer totalement à sa tâche auprès d'Abdelaziz. Les services britanniques avaient réussi un coup de maître en postant deux agents anglais défendant des intérêts totalement divergents auprès de deux souverains ennemis et qui se sont opposés l'un à l'autre autant que leurs protégés. Pour mieux comprendre cette rivalité entre agents anglais voir « Saint John Philby contre Lawrence » de Gérald Arboit aux Éditions Ouest-France.

Cette situation en défaveur de l'émir 'Abdelaziz se fit encore ressentir l'année suivante, quand il mobilisa près de 5000 hommes ikhwans pour attaquer le Djebbel Shammar où se terraient les Al-Rashid. Ces derniers étaient les alliés des Ottomans, particulièrement honnis par les imams de la *da'wa* nejdite qui avaient prononcé l'anathème contre leur émirat depuis longtemps. Les oulémas de la *da'wa* incitaient donc régulièrement à faire le jihad contre eux (Ottomans et Al-Rashid) qu'ils considéraient comme des apostats. Le cheikh 'Abdallah ibn 'Abdellatif écrivait :

> « Celui qui ne reconnait pas la mécréance de cet Etat, et ne fait pas de différence entre eux et les Musulmans transgresseurs, ne connaît pas le sens de *La Ilâha Illa Allâh*. Et s'il croit en plus de cela que cet Etat est musulman, alors c'est encore pire car il doute de la mécréance de celui qui a commis la mécréance en Allah et Lui a donné des associés. Et quiconque les aide contre les Musulmans, quelle que soit la forme de cette aide, cela constitue incontestablement de l'apostasie"[1]
>
> [...] Ceux-là, qui excitent l'animosité des monothéistes, qui demandent de l'aide aux mécréants contre eux, qui les ont accueillis dans le Nejd et qui ont nourri une grande hostilité contre les gens du Tawhîd et Il n'y a aucun doute qu'il est obligatoire de les déclarer mécréants et de les combattre, eux [Al-Rashid] et ceux qui les rejoignent et qui les aident; sauf pour celui qui n'a aucun lien avec la religion, qui est hypocrite ou qui a un doute dans cette da'wa islamique."[2]

L'émir 'Abdelaziz avait mis en ordre de marche ses hommes en 1918, mais les Anglais lui intimèrent l'ordre de cesser ses opérations : le chérif Hussaïn avait conclu un traité de paix avec eux, et par ricochet avec les Nedjdites eux-mêmes. Il devenait évident que les Anglais soutenaient les choix politiques du Chérif sur 'Abdelaziz et que lui-même ne tirait pour l'instant aucun avantage de cette alliance avec eux.

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 429 ; tome 10).
2. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 83 ; tome 9).

Le Chérif était conscient de la force militaire d'Abdelaziz et de ses terrifiants Ikhwans. Il demandait constamment aux Anglais de réagir, tel que dans cette lettre écrite au représentant anglais en poste à Djeddah vers 1918 : « *... et après, ce qui me préoccupe avant toute chose est que le roi britannique doit forcer l'émir 'Abdelaziz à dissoudre et chasser cette organisation que l'on appelle "al Ikhwan". Ce groupe politique qui porte l'habit de la religion.* »[1]

La profonde animosité d'Al-Sa'ud envers le chérif Hussaïn s'aggrava encore lors de l'incident de la ville de Khorma en 1918. Khalid ibn Mansur ibn Luway, l'émir de cette ville située entre le Hedjaz et le Nejd, qui était favorable au wahhabisme, rejoignit le camp d'Abdelaziz en lui faisant allégeance.

Le chérif Hussaïn réagit en envoyant une armée pour mater très durement ceux qu'il considérait comme des rebelles : aussitôt l'émir 'Abdelaziz envoya à son tour ses Ikhwans soutenir leurs partisans. Ces derniers repoussèrent facilement les troupes du chérif qui furent défaites. Mais fort de l'appui anglais, il put remettre très rapidement en place une autre armée pour faire face aux Nejdites.

Il donna le commandement de 30 000 hommes à son fils 'Abdallah, qui prirent la direction de Turaba non loin de Khorma. 'Abdelaziz mobilisa 10 000 Ikhwans sous le commandement de Ibn Luway, Hamud ibn 'Umar, ainsi que d'un fameux chef ikhwan, connu tant pour son zèle religieux que sa férocité au combat : Sultan Ibn Bajid.

Le 25 mai 1919, les Ikhwans attaquèrent par surprise le camp des Mecquois : en quelques heures ils massacrèrent plusieurs centaines d'hommes et mirent en fuite des milliers d'autres. 'Abdallah ibn Hussaïn lui-même fut blessé. 'Abdelaziz se dépêcha d'arriver à Turaba pendant l'été avec une armée supplémentaire : l'objectif était d'envahir le Hedjaz.

Pourtant les Anglais intervinrent encore une fois pour protéger leur allié hachémite et posèrent un ultimatum à Al-Sa'ud pour cesser son avancée. Les nombreuses reculades d'Abdelaziz face aux Anglais com-

[L'un des émirs ikhwans : Sultan Ibn Bajid]

1. « *Al ikhwan as sa'udiyyun fi 'iqdayn* » page 47.

mencèrent à susciter des interrogations parmi les Ikhwans qui considéraient cette alliance en soi comme irreligieuse et pire encore, si elle empêchait le jihad et l'expansion de la *da'wa*.

Les Ikhwans étaient désormais plusieurs milliers, extrêmement faciles à mobiliser et d'une ardeur au combat incomparable. L'émir 'Abdelaziz disait à Philby à propos de ces Ikhwans : « *il suffit que je fasse un appel pour que des milliers d'hommes combattent sous ma bannière de Bicha jusqu'à Najran, et de Raniya jusqu'à Taslith, et aucun d'entre eux ne rechignerait à mourir pour sa foi, car tous croient que fuir au combat les condamne à l'enfer* ».[1]

Les Britanniques étaient très au fait de cette composante très particulière de l'armée d'Al-Sa'ud, et l'admiraient autant qu'ils la craignaient. Ils connaissaient d'ailleurs très bien la nature de leur doctrine : « *Les Ikhwans ont été formés par Ibn Sa'ud de telle manière qu'ils adoptent son combat et qu'ils aient la victoire au nom de la religion… et du fait qu'ils sont des Ikhwans et que le feu de la religion les anime, ils sont devenus, en vérité, imbattables, on peut les comparer aux chars ou aux forces d'invasions allemandes* »[2].

Ces combattants de la foi wahhabites avaient l'ambition de convertir l'ensemble de la population de l'Arabie qu'ils considéraient dans le meilleur des cas comme des innovateurs ou sinon comme de simples polythéistes. Les imams et grands théologiens de la *da'wa* leur avaient expliqué que la règle était de considérer tous les musulmans vivants en dehors du pouvoir d'Abdelaziz comme non-musulmans sauf preuve explicite du contraire :

> « Nous ne connaissons pas la religion de toutes les personnes dans la péninsule arabe. Il semble, au contraire, que la plupart d'entre eux ne suivent pas l'islam. Pourtant, nous ne disons pas qu'ils sont tous des infidèles, car il pourrait y avoir des musulmans parmi eux. Quant à ceux qui sont sous le règne des musulmans, il est probable que la majorité d'entre eux soit musulmanne, car ils pratiquent apparemment les enseignements de l'Islam. Quant à ceux qui ne sont pas sous le règne de l'Imam des musulmans, nous ne connaissons pas leurs cas individuels et ce qu'ils suivent, mais il est

1. « *As sa'udiyyun wal hal al islami* », Muhammad Jalal Kichq, page 395.

2. « *Al ikhwan as sa'udiyyun fi 'iqdayn* », page 57. Rapport Dixon, agent anglais posté au Koweït, daté de 1929.

> plus probable que la majorité d'entre eux soit, comme nous l'avons déjà dit, des non-musulmans »[1]

De plus, depuis assez longtemps les oulémas du Nejd considéraient clairement le chérif Hussaïn et ses hommes comme des mécréants :

> « Ceux-là, il n'y a aucun doute quant à leur apostasie car ils appellent à entrer sous le pouvoir des mécréants. Tous les musulmans doivent les combattre et ceux qui s'associent à eux et leur donnent victoire, ont tous le même statut. »[2]

Certains puissants chefs Ikhwans comme Fayçal Ad-Dawish (émir des Ikhwans de l'Est) étaient particulièrement focalisés sur ces Anglais et leurs protectorats irakien et koweïtien, puisque l'ennemi turc avait disparu après la fin de la première guerre mondiale.

Ce dernier décida unilatéralement en 1920 de mener une importante troupe d'Ikhwans pour réaliser plusieurs offensives contre le Koweït considéré comme vassal des Anglais. Lors de la bataille de Hamdh, 2000 Ikhwans affrontèrent avec succès plusieurs centaines de cavaliers koweïtiens. Le deuxième acte de l'offensive fut l'attaque du fort d'Al-Jahra, point de défense stratégique du Koweït, défendu par 1500 hommes. Fayçal lança 3000 Ikhwans, sans réussir à prendre la place, mais il dut ensuite affronter une coalition puisque les Banu Shammâr, secourant les Koweïtiens, les attaquèrent à revers.

La famille régnante du Koweït, les Al-Sabah, sollicitèrent aussi l'aide de leurs protecteurs anglais qui envoyèrent trois bâtiments de guerre et de l'aviation, forçant Ad-Dawish à négocier puis finalement à se retirer.

Fin des Al-Rashid et conquête du Hedjaz

Conscient qu'il ne fallait pas laisser les Ikhwans sans activité militaire, 'Abdelaziz les lança à la conquête de l'Asir, au Sud du Hedjaz dominé par des alliés du Chérif Hussaïn. Ils remportèrent la bataille de Wadi Hajlah qui lui ouvrait les portes de la ville d'Abha et de la région.

---

1. « *Minhaj ahlul haqq wal itiba' fi mukhallafati ahli al jahli wal ibtida'* » Maktabat al fourqane, Sulayman Ibn Sahman (page 79).

2. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 211 ; tome 9).

Pendant ce temps Fayçal Ad-Dawish sur ordre d'Abdelaziz lançait, cette fois-ci, des raids sur les Al-Rashid dans le Djebbel Shammar. Après plusieurs importants accrochages et revers, les forces d'Al-Rashid durent se réfugier derrière les murs de leur capitale où ils se firent assiéger par les Ikhwans. Le carnage et le pillage de Haïl furent évités de peu par l'émir 'Abdelaziz qui tint personnellement à entrer et occuper la ville au lieu de Fayçal Ad-Dawish et les Ikhwans.

En 1921, l'émirat de Shammar, qui imposait jadis son pouvoir à toute l'Arabie centrale, fut annexé par 'Abdelaziz qui se proclama Sultan du Nejd. L'ennemi principal des Al-Sa'ud éliminé, les oulémas et les imams de la *da'wa nejdiya* à Riyadh commencèrent à magnifier le pouvoir d'Abdelaziz dont rien ne semblait pouvoir freiner l'ascension :

> « Allah a octroyé aux musulmans un gouvernement religieux, représenté par l'imam 'Abdelaziz ibn 'Abdu-Rahmân al Fayçal qu'Allah lui accorde la victoire et lui donne la force de faire appliquer la shar'ia et d'anéantir les innovations [...] et dans l'ensemble, ses bienfaits sont nombreux et incommensurables et ce qu'Allah a accordé aux gens du Nejd par son intermédiaire est immense, il est donc obligatoire pour les musulmans de faire le jihad avec lui. Le Prophète ﷺ a dit : "Si on vous appelle au jihad répondez à cet appel", c'est-à-dire que le peuple a l'obligation de répondre à l'appel de l'imam au jihad avec leur argent et leur personne, car il combat pour la religion, l'honneur des musulmans et il les protège de tout le mal des envahisseurs mécréants." »[1]

Pour poursuivre le cycle des victoires et des conquêtes, ils incitaient toujours les Nejdites, les Ikhwans et les habitants de la péninsule arabique à suivre et soutenir 'Abdelaziz Al-Sa'ud par le jihad et l'obéissance, tel le cheikh Muhammad Ibn 'Abdellatif al-Cheikh :

> « ... On ne doit pas s'abstenir du jihad quand on est appelé. Mais prenez garde aux hypocrites, il ne faut pas les écouter ou prêter attention aux défaitistes et à ce qu'ils répandent

1. Cheikh 'Abdallah Ibn 'Abdelaziz Al 'Anqari, « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 47 ; tome 8)

comme doutes et mauvaises intentions à l'encontre des gens de la *da'wa* islamique[1].

[…] Le héros, le courageux, le commandant de l'islam, l'imam 'Abdelaziz ibn al Imam 'Abdu-Rahmân Al Fayçal, qu'Allah le préserve et allonge sa vie, s'il vous appelle ô musulmans au jihad et au combat, alors écoutez-le et obéissez […] car le fait de combattre avec lui et de donner la victoire fait partie des obligations religieuses. On ne connaît personne sur cette Terre jusqu'à aujourd'hui, de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud, à qui il est plus obligatoire d'obéir et de faire le jihad sous sa bannière, que lui[2]. […] Allah aime Ses serviteurs qui se précipitent vers ce qu'Il leur a ordonné, et si l'imam appelle son peuple au combat, le jihad devient une obligation impérieuse individuelle, pour tous ceux qui le peuvent… Écoutez et obéissez à celui à qui Allah a accordé le pouvoir, et répondez à son appel vers le jihad… Vous devez vous dévouer et aider l'imam des musulmans à combattre les ennemis de la religion[3].

[…] Celui qui délaisse le jihad se jette dans la perdition. Allah exalté a dit {***Ne vous jetez pas dans la perdition***} [Coran 2.195] »[4]

Devant l'expansionnisme nejdite, les Anglais négocièrent très rapidement avec le nouveau sultan le traité de 'Uqayr qui fut signé le 2 décembre 1922. Il reconnaissait les frontières entre le Koweït, l'Irak et le Nejd. Les Ikhwans, hostiles à cet accord, furent momentanément apaisés lorsque l'émir du Koweït consentit à prêcher la doctrine wahhabite, à fermer les lieux de prostitution, de vente de tabac, ainsi que l'hôpital américain de la mission protestante.

Pendant tout ce temps, les Anglais et les Français se partageaient ce qui faisait jadis partie de l'empire ottoman. Les Britanniques surtout mirent en place les royaumes de Transjordanie et d'Irak pour chacun des fils du chérif Hussaïn. En Irak, c'est Fayçal Ibn Hussaïn qui hérita du royaume offert par les Anglais, après que les Français l'aient chassé de Syrie. Peu après après son installation en

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 28 ; tome 8).
2. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 29 ; tome 8).
3. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 30 ; tome 8).
4. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 30 ; tome 8).

1921, les Ikhwans attaquaient le Sud de l'Irak faisant des centaines de victimes dans les villages chiites.

En Transjordanie[1] le pouvoir du roi 'Abdallah Ibn Hussaïn était précaire, plusieurs révoltes dans le désert jordanien menaçaient son pouvoir. Les tribus rebelles du Sud étaient en contact étroit avec les régions sous domination nejdite. Les Ikhwans sautèrent sur cette occasion pour lancer leurs offensives contre celui qu'ils considéraient comme un polythéiste et un valet des Anglais.

['Abdelaziz Al-Sa'ud
et Fayçal Ibn Hussaïn roi d'Irak]

La première attaque eut lieu vers 1923, une expédition composée de près de 1500 chameaux traversa le désert jordanien, deux villages furent pillés et sa population massacrée. Seules des unités motorisées et l'aviation anglaise purent intervenir pour les empêcher d'aller plus en avant.

La seconde expédition des Ikhwans fut plus massive : en août 1924 une armée montée de 4000 chameaux envahit le Sud de la Transjordanie. Les troupes anglaises au sol semblaient insuffisantes pour stopper l'invasion : les Ikhwans arrivèrent à près d'une dizaine de kilomètres de la capitale Amman. Les Anglais réagirent violemment avec un intense bombardement aérien tuant près de 500 combattants nejdites.

En mars 1924, le Turc Mustapha Kemal abolissait le califat, le chérif Hussaïn Ibn 'Ali profita de cette déclaration pour se proclamer lui-même Calife. En tant qu'Arabe et Hachémite, les facteurs de légitimité étaient très importants, ce qui mettait 'Abdelaziz Ibn Sa'ud en position de faiblesse et même potentiellement, de mise sous tutelle, ne serait-ce que symbolique.

1. Ancien nom de la Jordanie actuelle.

Cette proclamation déclencha donc rapidement les hostilités militaires car pour Ibn Sa'ud, il n'était plus question de se faire contraindre par les Anglais puisque désormais son avenir politique était en jeu.

Le chérif Hussaïn avait de plus interdit l'accès aux lieux saints aux Ikhwans et à tout Nejdite qui faisait preuve de zèle wahhabite. Sultan Ibn Bajid, l'un des émirs des Ikhwans de l'Ouest, mobilisa encore plus fortement ses hommes et exerça une pression supplémentaire sur 'Abdelaziz pour attaquer le Hedjaz.

Ibn Bajid et ses 3000 hommes attaquèrent la ville de Tâ-if : difficilement défendable, elle négocia sa capitulation et se rendit le 5 septembre. Mais un incident[1] provoqua un carnage, entre 300 et 500 habitants de la ville furent tués.

Cette tuerie aura néanmoins un effet militaire bénéfique dans la mesure où la stupeur suscitée par le massacre facilitera la reddition de l'ensemble du Hedjaz. Les habitants de Djeddah voulurent négocier directement leur reddition avec Ibn Sa'ud, ce qui provoqua le départ du chérif Hussaïn qui abdiqua en faveur de son fils 'Ali. Mais ce que désirait 'Abdelaziz Al-Sa'ud, c'était la fin absolue du règne des Hachémites dans le Hedjaz : il donna l'ordre à Sultan Ibn Bajid et Khalid Ibn Louway et leurs troupes de marcher sur la Mecque.

Plusieurs milliers d'entre eux, habillés en pèlerins, entrèrent sans rencontrer de résistance dans la ville le 30 octobre, le fusil baissé en direction du sol, signe de la volonté de prendre pacifiquement possession de la ville. Ibn Louway fut nommé gouverneur, et les Ikhwans reproduisirent le geste prophétique en détruisant tout signe qu'ils assimilaient à de l'idolâtrie.

1. Un habitant de la ville fit feu (délibérément ou non) lorsque les Ikhwans entrèrent pour prendre possession de Tâ-if conformément à l'accord.

[La Mecque au début du XX^e siècle sous administration ottomane]

Ibn Sa'ud savait qu'il fallait désormais rassurer le monde musulman lors de la prise de la Mecque, ainsi que les puissances étrangères (coloniales) qui avaient de nombreux administrés musulmans dans la ville[1]. Il fondera à la Mecque l'important mensuel *Umm Al-Qura* qui deviendra son organe de presse officiel[2] et convia les délégations musulmanes pour une conférence internationale afin de convenir du statut politique de la Mecque. Le 8 janvier 1925 : une délégation d'imams de la *da'wa* nejdite rencontrait des *shuyûkh* de la ville. Par différentes mesures oscillant entre fermeté et ouverture, le Hedjaz commençait sa lente et progressive intégration au wahhabisme.

1. Principalement des Maghrébins et des Africains sous autorité française et des musulmans du sous-continent indien sous domination britannique.

2. Sous la direction de Yussuf Yasin, un proche de Rashid Rida. Cette publication sera extrêmement efficace dans le processus de décloisonnement du wahhabisme et de transition vers le salafisme. Les premiers numéros reproduisaient souvent les discours et sermons d'Abdelaziz qui tentaient de rassurer les musulmans du monde sur l'islam suivi par les Nejdites comme étant celui des sunnites s'attachant strictement au Coran et à la Sunna, selon la voie des pieux prédécesseurs.

العدد ١ | العدد الأول من (أم القرى) | السنة الأولى

أم القرى

عونك اللهم

مذا بلاغ

[L'un des premiers numéros d'Umm al Qura]

Tout au long de ces manœuvres militaires et politiques, les Anglais ne réagirent pas ou peu, trop soucieux de consolider les royaumes fantoches d'Abdallah et Fayçal. La situation de leur frère 'Ali, mal en point au Hedjaz, semblait irréversible. 'Ali Ibn Hussaïn se réfugia à Djeddah où il prépara la résistance.

Les Ikhwans commencèrent le siège devant Djeddah en janvier 1925 : la ville résista tout au long de cette année. En novembre, ils assiégeaient Médine qui se rendit le 12 de ce mois-ci. Le 24 ce fut au tour de la ville portuaire de Yanbu'. Comprenant que ni les Anglais, ni ses frères, trop soucieux de protéger leurs royaumes, ne lui viendraient en aide[1], 'Ali Ibn Hussaïn quitta Djeddah qui se rendit aussitôt le 22 décembre. L'ensemble du Hedjaz était sous la domination du Sultan du Nejd et de ses hommes.

1. 'Abdallah avait demandé à son propre vieux père Hussaïn de quitter 'Aqaba pour ne pas donner le prétexte à une attaque de Ibn Sa'ud…

En Octobre de cette année-là, 'Abdelaziz avait négocié avec les Anglais les traités de Bahra et Hidda, qui fixaient les frontières respectives avec l'Irak et la Transjordanie. De plus, il limitait très fortement le déplacement des tribus à travers ces frontières en instaurant un permis de déplacement. Les Ikhwans étaient donc fortement contraints par ces nouvelles mesures, d'autant plus que ces traités limitaient aussi leur prosélytisme et la propagation de la *da'wa*. C'est cela qui fit dire à Laurence d'Arabie : « *Si Ibn Saoud veut abandonner le wahhabisme, nous nous félicitons de son occupation du Hedjaz, mais si il veut le garder, nous allons lui apporter des Musulmans d'Inde pour débarrasser la terre des deux villes saintes de lui.* »[1]

[Thomas E. Laurence, dit d'Arabie]

En réalité si 'Abdelaziz Al-Sa'ud ne fit que peu de concessions concernant le volet strictement religieux du wahhabisme, en ce qui concerne le volet politique de la doctrine, il en a été autrement, car s'il voulait garder le royaume qu'il s'était taillé avec l'aide des Ikhwans, il fallait donner des gages aux puissances internationales, et aux Anglais en premier lieu. Ainsi, pour enterriner sa conquête des lieux saints, 'Abdelaziz se déclara roi du Hedjaz le 8 janvier 1926.

Les Ikhwans, qui étaient devenus une milice quasi-autonome et professaient le wahhabisme le plus intransigeant, voyaient les opérations militaires de plus en plus limitées par les différents traités signés avec les Anglais et leurs "protectorats", royaumes/émirats arabes. Leur liberté de mouvement était elle-aussi de plus en plus surveillée. De plus, ils se voyaient maintenant marginalisés par le nouveau roi, écartés des affaires religieuses et de la gestion des lieux saints qu'ils avaient eux-mêmes conquis. A cela s'ajoutait le fait qu'Abdelaziz avait refusé d'imposer la conversion forcée des chiites imamites d'al Hassa, malgré leurs multiples demandes.

1. « *Saudis and Islamic Solution* », page 496.

Les nouvelles technologies du moment (radio, transistor, caméra-photo, télégraphes, etc.) troublaient aussi les Ikhwans, d'autant plus qu'elles étaient accompagnées et introduites par des non-musulmans qui entouraient de plus en plus ʿAbdelaziz. Celui-ci envoyait régulièrement ses fils à l'étranger en Égypte et en Angleterre, alors que les oulémas de la *da'wa* leur avaient appris l'interdiction de vivre parmi les non-musulmans. Les Ikhwans sollicitaient ainsi sans cesse les ʿoulémas à Riyadh pour obtenir des avis religieux sur ces différentes questions, notamment lors de leur grande réunion à Artawiyya en 1926, mais les réponses ne les satisfirent que peu.

[Émirs Ikhwans réunis en congrès à Artawiyya]

Beaucoup d'entre eux considéraient posséder les capacités nécessaires pour émettre seuls des avis religieux sans passer par l'intermédiaire des oulémas. C'était déjà le cas à l'intérieur de leurs propres colonies, devenues de véritable villes.

Le ressentiment de leurs émirs et sultan Ibn Bajid et Fayçal Ad-Dawish augmentait mois après mois, et les griefs religieux et politiques étaient de plus en plus nombreux. ʿAbdelaziz espérait pouvoir les cantonner dans leurs colonies

mais les Ikhwans n'avaient pas été créés et socialisés pour devenir de simples agriculteurs isolés dans leurs *hujjâr*.

Loin d'apaiser ces tensions, un important incident eut lieu à la Mecque impliquant les Ikhwans en juin 1926 : une caravane de pélerins égyptiens en fanfare avec le *mahmal* transportant la *kiswa*[1] entra à la Mecque pour la cérémonie visant à changer l'habit de soie de la Ka'aba. La cérémonie et son folklore déclenchèrent la colère des Ikhwans. Les Egyptiens menacés ou pris de panique firent usage de leurs armes et plusieurs dizaines d'Ikhwans furent tués. Cet acte créa une brouille diplomatique avec l'Egypte, Ibn Sa'ud en profita pour exiger que toute caravane soit désarmée, lui seul ayant la charge de protéger les lieux saints et les pélerins. Mais les Ikhwans réclamèrent vengeance: encore une fois, le roi prit congé d'eux et balaya leur demande en exigeant qu'ils quittent le Hedjaz pour ne plus créer d'incidents. Pour les détourner du Hedjaz, 'Abdelaziz les lança dans une campagne au Nord du Yémen pour conquérir ce qu'il restait de la province de l'Asir.

Les imams de la *da'wa* à Riyadh disposaient de nombreuses questions qu'Abdelaziz leur avait transmises quand les Ikhwans établirent la liste de leurs revendications. En février 1927, une importante fatwa signée par une quinzaine de cheikhs (dont cheikh Sulayman ibn Sahman, 'Abdallah ibn 'Abdelaziz al 'Anqari et Sa'd ibn Hammad ibn 'Atiq) répondit à toutes les interrogations des Ikhwans avec l'espoir d'apaiser leur mécontentement :

> « L'imam ['Abdelaziz], qu'Allah le préserve, a reçu une question de certains Ikhwans concernant quelques affaires, et il nous a demandé d'y répondre, et nous y avons répondu selon notre avis.
>
> Concernant le télégramme: c'est une affaire nouvelle à cette époque, nous ne connaissons pas sa réalité et nous ne disposons pas d'une parole de quelqu'un parmi les gens de science (sur ce sujet) ; nous ne sommes donc pas avancés sur ce sujet et nous ne parlerons pas sans science sur Allah et son Messager. Et le fait de rendre un avis sur ce sujet par la permission ou l'interdiction doit être en connaissance de la réalité [réelle et tangible] de la chose.

1. Revoir notre note 1 page 34.

Au sujet des mosquées « Hamza » et « Abou Rashid » : nous avons émis une fatwa à l'imam – qu'Allah lui accorde le succès- pour qu'elles soient détruites immédiatement.

Concernant les lois (*al qawanin*); s'il en existe au Hedjaz, elle doivent être abolies de suite, et on ne doit juger que selon la shari'a.

Sur les pélerins égyptiens qui pénètrent avec des armes, et de force, dans la terre sacrée: nous avons émis une fatwa pour l'imam afin de leur interdire de rentrer avec les armes, et de force, en laissant apparaître leur nuisance.

Concernant le palanquin (*al mahmal*) : nous avons émis une fatwa pour lui interdire l'entrée dans la mosquée sacrée, et de ne laisser personne le toucher ou l'embrasser, et nous interdisons à ses propriétaires de commettre des nuisances, et si nous pouvions l'interdire dans la Mecque toute entière sans nocivité, nous le ferions, sinon nous choisirons le moindre mal.

[...] Concernant Ar-Rafida [chiites] : nous avons émis une fatwa à l'imam pour les obliger à prêter allégeance à l'islam et leur interdire de montrer leur culte mensonger, et l'imam doit obliger son adjoint dans Al Ahssa à les ramener chez le cheikh 'Abdelaziz Ben Bishr pour lui prêter allégeance sur la religion d'Allah et son Messager en délaissant les invocations sur les tombes des pieux parmi les gens d'Ahl Al Bayt et d'autres, de délaisser les innovations telles que les rassemblements au cimetière et autres où ils exécutent leur culte, ils doivent être astreints à se rassembler lors des cinq prières dans les mosquées avec un muezzin et des imams musulmans et des adjoints des gens de la Sunna. Ils doivent être contraints d'apprendre le livre "les Trois Fondements", et s'ils avaient des lieux pour exécuter leur innovations, nous les détruirons en leur interdisant les innovations dans les mosquées et autres, et quiconque refusant cela doit être expulsé des terres musulmanes. »[1]

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 179 ; tome 9).

Mais la politique et la diplomatie allaient causer des brouilles inévitables : au mois de mai de cette même année, 'Abdelaziz signait encore avec les Britanniques le traité de Djeddah. Il reconnaissait les frontières imposées par Londres et par ce fait, il reconnaissait la fin du jihad de conquête et l'arrêt de l'expansion de la *da'wa* vers tous les royaumes protégés par les Anglais. Ces derniers reconnaissaient en retour le nouveau royaume. Cette signature fut une preuve de plus pour les Ikhwans que le roi 'Abdelaziz négociait avec les Anglais la limitation du jihad et de la *da'wa,* en reconnaissant des frontières et des royaumes factices tracés et créés par des étrangers non-musulmans. Pour eux, il ne s'agissait même plus de « laxisme royal » envers des innovateurs musulmans ou ceux qui étaient considérés comme polythéistes apostats (chiites), mais bel et bien une collaboration claire avec des forces totalement étrangères à l'Islam. Les émirs ikhwans hésitaient encore très largement à se révolter publiquement, mais les prêches et les enseignements dans les mosquées de leurs *hujjâr* se firent extrêmement critiques envers 'Abdelaziz. Ce dernier était accusé d'avoir délaissé l'enseignement de la *da'wa* nejdite et de s'entourer d'étrangers ; pire, d'avoir sombré dans la mécréance du fait de son alliance avec les Anglais. Tout cela était pour eux largement suffisant pour cesser de lui obéir.

Par pragmatisme politique, les oulémas à Riyadh expliquaient désormais qu'Abdelaziz agissait pour protéger les intérêts islamiques et que cela l'excusait et l'exonérait, lui seul, de la mécréance :

> « … Car l'imam des musulmans est responsable de leurs intérets, il doit préserver son peuple et son pouvoir contre ces Etats étrangers mécréants. »[1]

La révolte des Ikhwans

L'un des premiers actes de rébellion fut d'abord assez indirect : Fayçal Ad-Dawish et ses hommes préparèrent l'attaque d'un poste frontière qui venait d'être établi à Busaïya en Irak. La construction de ce poste de « police du désert » était aussi vu d'un mauvais œil par 'Abdelaziz lui-même. Les Ikhwans profitaient de la moindre occasion pour lancer leurs raids, or le mutisme

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 158 ; tome 9).

d'Abdelaziz sur Busaïya en était une. L'attaque-éclair eut lieu en novembre 1927 et se solda par la mort de nombreux Irakiens.

Fayçal et ses Ikhwans voulaient, semble-t-il, forcer 'Abdelaziz et l'ensemble de ses troupes à s'engager dans une nouvelle conquête et briser son alliance avec les Anglais devant le fait accompli. Les Britanniques protestèrent énergiquement en invoquant les accords et les différents traités. Ils signifièrent à 'Abdelaziz que ce poste de police n'était pas une base militaire hostile et qu'il était, de plus, situé à l'intérieur du territoire irakien. 'Abdelaziz se désavoua publiquement de cette attaque et s'engagea à mettre fin à leurs agissements.

Le roi 'Abdelaziz sentait bien que leur contrôle et leur mise au pas pouvaient créer une importante crise dans son royaume, voire une guerre civile. Lors d'une assemblée générale à Riyadh composée de 800 notables du Nejd réunis le 6 décembre 1927 *(que les grands émirs ikhwans Sultan Ibn Bajid, Fayçal Ad-Dawish et Didhan ibn Hathlan, ont boycottée)*, il offrit d'abdiquer en faveur de l'un de ses fils. L'assemblée refusa et renouvela son allégeance, ainsi qu'une partie des Ikhwans présents. Le roi 'Abdelaziz, ayant désormais les mains libres, exigea donc de l'ensemble de ses sujets en Arabie l'obéissance en tant qu'autorité légitime. Lui seul était juge des décisions politiques ou militaires à prendre, les Ikhwans devaient se plier à ses décisions sans les remettre en cause, ni agir à leur guise.

Les Ikhwans lui contestaient l'exclusivité de ces droits. Réunis en congrès à leur tour en avril 1928 dans la ville de Burayda, ils réitérèrent tous leurs griefs. La mort du vieil 'Abdu-Rahmân Ibn Fayçal en juin 1928, père d'Abdelaziz qui avait gardé le titre symbolique d'imam des Wahhabites, donnait encore l'occasion aux Ikhwans de contester l'ensemble des pouvoirs d'Abdelaziz.

['Abdu-Rahmân Ibn Fayçal Al-Sa'ud, père d''Abdelaziz]

Théologiquement et islamiquement, les Ikhwans étaient autonomes depuis quelques années déjà, ils menaient eux-mêmes les prêches et appliquaient souvent les peines légales dans leurs colonies, ne se référant que peu ou prou aux imams de la *da'wa*

nejdite installés à Riyadh. Ces derniers réagirent donc vigoureusement car il leur semblait perdre le monopole de la fatwa et de la science mais aussi de la légitimité religieuse. Ils insistèrent sur le fait que les questions religieuses étaient la prérogative des seuls savants :

> « Celui qui délaisse leur science et n'accepte pas ce qu'ils ont transmis délaisse l'héritage du maître des envoyés, et les remplace par les paroles d'ignorants qui n'ont aucune connaissance des jugements de la shari'a[1].
>
> [...] Ce n'est pas n'importe qui, se revendiquant de la science religieuse, qui peut-être questionné et émettre des fatwas, en lui donnant la responsabilité de notre religion »[2]

Pire, leur forte proximité avec 'Abdelaziz remettait en cause leurs propres crédibilité et intégrité, ainsi que leur autonomie dans l'émission des fatwas :

> « Parmi les choses contre lesquelles il faut avertir : ce qui est émis par plusieurs ignorants tel le fait d'accuser les gens de science et de religion de collaboration et de négligence, et du délaissement de ce qu'Allah leur a ordonné et de taire la vérité qu'ils connaissent et de l'exposer. Ces ignorants ne savent-ils pas que médire sur les gens de science et de religion et qu'atteindre à l'honneur des croyants est un poison mortel et un péché évident ? »[3]

Les oulémas essayèrent tant bien que mal de leur rappeler leur vie bédouine antérieure dans l'ignorance, le tout en insinuant que c'est bien par le biais des imams de la *da'wa* nejdite qu'ils avaient pu être socialisés selon les normes islamiques wahhabites :

> « Vous étiez dans une *jahiliya* immense et dans un état loin de la droiture. La majorité de vos maîtres était de grands *tawâghît*[4]. La plupart d'entre vous était des brutes, vous ne connaissiez pas la vérité de la religion de l'islam, et vous ne connaissiez de

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 133 ; tome 9).
2. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 84 ; tome 8).
3. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 113 ; tome 9).
4. Revoir note 3 page 159.

> la vérité que ce qui ravissait vos passions, comme le pillage et la violence, les conflits familiaux, la désobéissance aux commandements fixés par Allah, ainsi que d'autres choses parmi les interdits et les grands péchés. Puis Allah vous a guidés vers la connaissance de la religion et l'application du *Tawhîd*, et vers le sentier des gens de l'islam et du *Tawhîd*. Les livres des *sounnan* et des récits [*athars*] se sont diffusés parmi vous, ainsi que les ouvrages des savants de l'islam. Et maintenant votre situation a changé au point de vouloir sortir du pouvoir de l'imam et de vouloir vous éloigner de l'islam et de quitter son groupe. »[1]

Les Ikhwans firent part de leur profonde défiance envers l'émir ʿAbdelaziz et ses savants. Il apparaît même que les oulémas à Riyadh prirent peur d'être tenus responsables de cette fronde du fait des liens qu'ils avaient entretenus avec eux pendant de très longues années :

> « Nous ne sommes pas responsables devant Allah de [cette contestation], de ses instigateurs et ceux qui les ont aidés, car nous n'avons pas vu chez l'imam ʿAbdelaziz un acte qui nous obligerait à contester son pouvoir et à lui désobéir. Et dans le cas où il commettrait des interdits que la *shari'a* réprimande, les autorités religieuses doivent faire des invocations pour qu'il soit guidé et le conseiller dans les limites du droit religieux. »[2]

La dernière tentative de médiation fut celle du cheikh ʿAbdallah Ibn ʿAbdelaziz Al ʿAnqari qui fut envoyé pour les rencontrer vers la fin de l'année 1928, mais sans succès. Il devenait évident que la fracture était irrémédiable. Les oulémas du Nejd prononcèrent alors une fatwa autorisant ʿAbdelaziz à prendre toutes les mesures qu'il jugerait nécessaires pour mettre fin à la sédition.

En février 1929, Fayçal Ad-Dawish mena une nouvelle tentative d'attaque contre l'Irak, mais les Anglais, prévenus, s'étaient préparés à les recevoir. L'intervention anglaise contraignit les Ikhwans à changer précipitamment leur plan initial. Les milliers d'Ikhwans déjà mobilisés ne pouvant plus revenir

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 185 ; tome 9).
2. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 183 ; tome 9).

en arrière, décidèrent alors de lancer des raids contre al-Hassa où vivaient de nombreux chiites et pillèrent de nombreuses caravanes de marchands.

'Abdelaziz mobilisa ses plus fidèles hommes sous le commandement de Khaled Ibn Louway et de ses propres fils, dont Fayçal qui commandait la cavalerie. Il menait une armée dotée d'importants moyens militaires et d'une centaine de véhicules. Les Anglais lui apportèrent tout l'appui nécessaire, notamment quatre avions de combat pilotés par des Anglais qui avaient été spécialement mis au service du roi.

[Avion anglais]

Les Ikhwans de leur côté n'étaient que quelques milliers et ne disposaient que d'un armement très disparate (parfois lances, épées, vieilles armes à feu). Ils étaient alors commandés par Fayçal ad-Dawish et son fils Uzayyiz, Sultan Ibn Bijad ainsi que Didhan ibn Hithlayn et son cousin Nayif.

Avant d'engager ses troupes dans le combat, le roi 'Abdelaziz leur donna la possibilité de trancher le différend devant les tribunaux islamiques selon la shar'ia. Mais les Ikhwans, affirmant que les oulémas étaient du côté d'Al-Sa'ud, refusèrent la proposition.

La bataille décisive eut lieu à Sabilla en mars 1929 : les troupes d'Ikhwans montés sur chameaux, chargèrent les troupes d'Al-Sa'ud équipées de mitrailleuses lourdes[1]. Les Ikhwans furent mis très vite en déroute devant la puissance de feu des troupes d'Al-Sa'ud. Fayçal Ad-Dawish reçut une balle dans l'estomac et fut évacué : Sultan Ibn Bajid se retira aussitôt. Si les pertes avaient été relativement faibles, l'impact de la bataille fut important : il devenait évident pour les Ikhwans qu'ils ne pourraient pas l'emporter militairement.

Pour 'Abdelaziz la victoire méritait de faire un bilan. Il fallait prendre des mesures politiques et religieuses pour éviter toute remise en question de son pouvoir. Dans un discours prononcé quelques jours après la bataille de Sabilla,

1. Ce fut très certainement la dernière grande bataille où des chameaux furent massivement utilisés comme cavalerie.

il rendit publics les quatre points essentiels sur lesquels il fonderait la conduite de son futur royaume. Le point numéro 3 clame : « *Que vous interdisiez et que vous cessiez les rassemblements de personnes et de groupes pour discuter des affaires religieuses ou profanes en dehors du pouvoir, car c'est une porte par laquelle est entrée la corruption par l'embellissement des ignorants, extrémistes et corrupteurs* »[1].

De même, Abdelaziz semble prendre ses distances avec l'intransigeance du wahhabisme historique dont se réclamaient les Ikhwans, en reprécisant que ce terme de « wahhabite » est un qualificatif négatif stigmatisant, prenant à contre-pied les oulémas qui, eux, l'utilisaient souvent positivement, justement comme les Ikhwans.

Il fit une déclaration reprise par l'hebdomadaire Umm al Qura : « *On nous taxe de wahhabites pour essayer de faire croire que nous avons une école différente. C'est une lourde erreur issue de haineuses et mauvaises accusations. Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb n'a rien prêché d'innovant. Nous ne sommes pas membres d'une nouvelle école ou adeptes d'une nouvelle doctrine, notre credo est celui des salafs sâlihs issu du Coran et de la Sunna, nous respectons les quatre madhhabs et pour nous il n'y a pas de différence entre Malik, Ash-Shafi'i, Ahmad et Abu Hanifa…* »[2]

Dès les quelques semaines qui suivirent la défaite de Sabilla, un dernier carré d'irréductibles ikhwans se reforma, alors qu'Abdelaziz croyait la révolte terminée. En mai, un des émirs ikhwans, Didhan Ibn Hithlayn, qui était absent à la bataille de Sabilla, fut assassiné par des fidèles d'Abdelaziz.

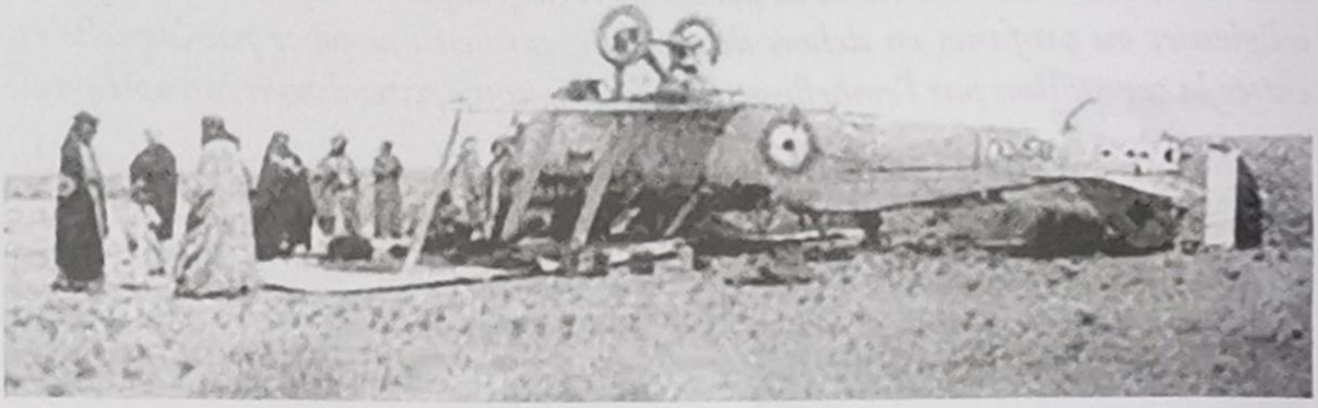
Des groupes d'Ikhwans menèrent néanmoins encore sporadiquement une série d'attaques mal-coordonnées vers la frontière avec la Transjordanie et l'Irak, attaques qui furent repoussées et détruites les unes après les autres : 'Abdelaziz

---

1. « أن تمنعوا وتمتنعوا من اجتماع الأفراد والجماعات، لعقد أي أمر من الأمور، الدينية والدنيوية، من دون الولاية؛ لأن هذا هو الباب، الذي دخل عليكم الفساد منه، بتزويق الجاهلين الغلاة المفسدين. »
Ce point est intéressant car il annonce déjà le futur paysage saoudien qui étoufferait toute initiative civile (*politique et religieuse*) autonome et indépendante du pouvoir.

2. « *Umm al Qura* » n°229, 16 Mai 1929, pages 1 à 3 :
« سمونا بالوهابيين ، ويسمون مذهبنا بالوهابي باعتبار أنه مذهب خاص ، وهذا خطأ فاحش نشأ عن الدعايات الكاذبة التي يبثها أهل الأغراض.نحن لسنا أصحاب مذهب جديد وعقيدة جديدة ، ولم يأت محمد بن عبد الوهاب بالجديد ، فعقيدتنا هي عقيدة السلف الصالح ، التي جاءت في كتاب الله وسنة رسوله ، وما كان عليه السلف الصالح. ونحن نحترم الأئمة الأربعة ولا فرق عندنا بين مالك ، والشافعي ، وأحمد ، وأبي حنيفة ، وكلهم محترمون في العقيدة التي قام شيخ الإسلام محمد بن عبد الوهاب يدعو إليها ، وهذه هي عقيدتنا ، وهي مبنية على توحيد الله - عز وجل - خالصة من كل شائبة ، منزهة عن كل بدعة ، فعقيدة التوحيد - هذه - هي التي ندعو إليها ، وهي التي تنجينا مما نحن فيه من إحن وأوصاب. »

avait choisi de faire occuper militairement tous les points d'eau de la région pour les forcer à capituler.



[Avion anglais abattu par les Ikhwans]

Le contingent le plus important était commandé par Uzayyiz Ibn Fayçal. En août, il livra une bataille désespérée dans le Djebbel Shammar autour d'un point d'eau et fut vaincu par les troupes d'Al-Sa'ud. Il mourut de soif dans le désert. Son père Faycal ad-Dawish chercha un lieu d'asile où se réfugier, alors que Sultan ibn Bajid, intransigeant, fut fait prisonnier. Ad-Dawish, grâce à quelques contacts tribaux, sollicita l'hospitalité en Irak et au Koweït malgré leur statut de protectorats anglais. Le roi d'Irak Fayçal Ibn Hussaïn avait lui-même émis le souhait d'accorder l'asile politique aux Ikhwans et à leurs chefs, mais les Anglais et Ibn Sa'ud refusèrent catégoriquement[1].

[Fayçal ad-Dawish, au milieu, fait prisonnier avant d'être livré à 'Abdelaziz]

1. Peut-être voulait-il profiter et user de la machine de guerre "Ikhwans" à son propre compte.

La situation devint alors étonnante et paradoxale, puisque désormais c'était au tour des imams de la *da'wa* nejdite de faire justement le *takfir* des Ikhwans car ces derniers cherchaient asile en dehors de l'Arabie et entraient en contact avec des mécréants (!) :

> « Concernant les 'Ajmân [tribu ikhwan] et Ad-Dawish et ceux qui les suivent, il n'y a aucun doute quant à leur mécréance et leur apostasie, car ils se sont alliés aux ennemis d'Allah et de son Messager et ils ont demandé à entrer sous leur autorité et [à bénéficier de] leur aide. Ainsi, ont-ils réuni plusieurs crimes : quitter les terres musulmanes, rejoindre les ennemis de la religion et prononcer injustement l'anathème sur les musulmans en rendant licites leur sang et leurs biens. »[1]

Fayçal Ad-Dawish fut finalement livré par les Anglais et mourra en 1931 en prison, lui et son compagnon Sultan Ibn Bajid qui n'avait jamais ni accepté de se soumettre au roi, ni exprimé de repentir car il avait la certitude d'être dans le vrai.

Ce qui restait des Ikhwans se soumit rapidement et fut incorporé dans le noyau dur de la future armée saoudienne. Débarrassé de toute opposition intérieure, 'Abdelaziz pouvait se proclamer roi d'Arabie Saoudite le 23 septembre 1932.

Dès lors, pour étouffer tout esprit de contestation future, les oulémas du wahhabisme officiel sauront, par un savant dosage de pragmatisme politicien et d'injonctions religieuses, cultiver la soumission durable au pouvoir de la dynastie Al-Sa'ud fermement installée, tel que l'énonçait le cheikh Muhammad Ibn 'Abdellatif al-Cheikh :

> « Rappelez-vous, ô mes frères, les bienfaits de l'Islam et ce qu'Allah vous a attribué comme changements. Les traditions de nos parents, de nos ancêtres et de nos prédécesseurs divergeaient la plupart du temps avec le Coran et la Sunna. Remerciez-Le aussi pour ce qu'Il vous a accordé à notre époque : la gouvernance de cet imam, le roi 'Abdelaziz, par lequel Allah vous a offert des bienfaits et a éloigné de vous beaucoup de calamités… Quant à celui qui demande la perfection, qui exige que tout revienne comme à l'époque du Califat [Bien-guidé], celui-là demande

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (pages 209/210 ; tome 9).

quelque chose d'inaccessible. Alors écoutez et obéissez et respectez ses droits et sa gouvernance… Je jure par Allah qu'on ne connaît pas sur cette Terre, de l'Est à l'Ouest, et du Nord au Sud, une personne plus apte à occuper cette place que lui, nous croyons en l'authenticité et la stabilité de sa gouvernance, car son pouvoir est favorable aux musulmans et est un pouvoir religieux. »[1]

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 105 ; tome 9).

Conclusion

1932 : l'année de la proclamation de la naissance du royaume d'Arabie Saoudite est finalement une très bonne date pour mettre fin à notre récit. L'historien a toujours besoin d'un cadre temporel et spatial pour ses analyses. Il n'étudie les événements qu'en les inscrivant dans des séquences qui permettent aux faits d'être compris et expliqués.

Or cette année semble bien marquer la fin d'une ère et le début d'une nouvelle. Beaucoup d'indices nous le confirment : la *da'wa* nejdite et le wahhabisme originel font, à partir de cette date, partie du passé.

C'est ce passé qui devient ensuite héritage et mémoire, cette dernière devenant à son tour une histoire honorée, mythifiée, puis intégrée dans la mythologie nationale saoudienne. Chaque État a son « roman national », parfois tellement idéalisé que l'Histoire devient « histoire officielle » voire pure propagande politique dans le cas le plus extrême[1].

Lorsque le cheikh 'Abdu-Rahmân ibn Muhammad Ibn Qâssim compilait l'ensemble de la production épistolaire des imams de la *da'wa* nejdite, leurs textes et l'histoire de ces événements dans cette importante encyclopédie « *Ad-Dorar as-Saniya* » que nous avons largement utilisée, il clôturait sans le savoir l'histoire de l'antique *da'wa* nejdite. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si le cheikh Ibn Qâssim acheva ce travail au début des années trente[2], c'est-à-dire au moment même où la fin d'événements politico-religieux a marqué le terme d'une période et le commencement d'une autre. Écrite et compilée, l'histoire de la *da'wa* nejdite était définitivement achevée. Ses contemporains se sentaient donc être les témoins de « la fin d'une époque ».

1. La France fonde aujourd'hui son roman national sur sa révolution de 1789, car initiatrice du nouvel ordre. L'Arabie Saoudite, quant à elle, fonde ce roman sur le pacte de 1745 entre Ibn 'Abdul-Wahhâb et Ibn Sa'ud qui a finalement permis sa création.

2. 1931 très exactement.

De plus, avec la mort progressive des théologiens qui avaient connu l'avant 1932 -pouvant être considérés comme la dernière génération des grands imams de cette *da'wa*- s'ouvre la période des véritables savants saoudiens. Si ces derniers restent des héritiers et des élèves du wahhabisme historique, ils n'en font pas partie, puisqu'ils n'ont pas, ou peu, connu cette époque, et n'ont pas été formés par son contexte historique. Ils ne la connaissent que par ce qu'ils en ont lu, ce qu'on leur en a dit et ce qu'ils en ont appris. Ils ont été formés dans un autre contexte politique et social, avec ses caractéristiques propres, ses priorités et ses nouveaux enjeux et intérêts : ceux du royaume d'Arabie Saoudite, un État-nation moderne normalisé s'appuyant sur un nouveau wahhabisme institutionnel parfaitement intégré dans les normes de l'ordre mondial occidental incarné par les Nations-Unies.

Nous avons énoncé en introduction que la naissance de ce nouvel Etat a obligé ses officiels de se soucier de leur image.

Il est très intéressant de souligner que la crise et l'écrasement des Ikhwans en 1927/1929 correspondent justement à cette période où le terme « wahhabisme » cessa d'être un qualificatif officiellement utilisé par les élites politiques d'abord, et religieuses ensuite. Les Ikhwans étant de fervents wahhabites, leur défaite semble aussi bien marquer la fin du wahhabisme historique que la fin de l'utilisation de ce terme. Dans cette nouvelle ère, le « wahhabisme d'État » a officiellement mis en avant -et très logiquement- une toute autre appellation : *as-salafiyya* / le salafisme, beaucoup plus appréciée par les élites religieuses du monde arabe de l'époque.

Ainsi, quand les théologiens et oulémas saoudiens contemporains nous narrent l'histoire de la *da'wa* nejdite, du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb et de ses descendants, ils relatent en réalité une histoire qui a déjà été réécrite et « romancée ». D'ailleurs, leurs discours sur l'Histoire reprennent très souvent les codes du récit des vieux contes, car ils ne servent qu'à convaincre, rassurer les adeptes, contrer les polémiques et réfuter les oppositions. Il ne s'agit pas de prétendre ici que leurs discours sont absolument faux, mais que l'« histoire officielle », sans être forcément mensongère et erronée, sert toujours à légitimer un discours politique et religieux. Elle peut donc mettre de côté et ignorer volontairement certains faits et en mettre d'autres en valeur, selon les besoins de

l'argumentaire. Cela sans même soulever le problème de l'interprétation de ces événements…

Finalement, ces savants et oulémas, même de bonne foi, reproduisent un discours historique conformiste, issu du « roman national » saoudien, qui est tout sauf de l'Histoire au sens scientifique du terme[1].

Et c'est très justement que l'une des premières utilisation du terme « *salafiyya* » orne logiquement la préface de la compilation historique « *Ad Dorar as-sanniyya* » qui semble clore cette période historique :

> « J'ai étudié les lettres et réponses de nos imams rassemblées par 'Abdu-Rahmân Ibn Muhammad Ibn Qassim, ainsi que celles des imams de cette prédication, **contemporaine mais conforme à la doctrine des Anciens**, à tel point qu'elle s'affilie aux Salaf Sâlih. Ils (les imams de la *da'wa*, NDT) se sont différenciés des autres par leur équité qui prend racine dans les articles de foi de la ***salafiyya***. »[2]

De l'histoire, c'est justement ce que nous avons tenté de produire ici, neutre et objective, en essayant de replacer les faits et les événements dans leur contexte religieux et sociopolitique ; le tout en les illustrant de manière chronologique par les œuvres et écrits des imams de la *da'wa* nejdite.

Les différences d'opinions peuvent toujours exister du fait de la diversité des identités, des croyances et idéologies, qui impliquent autant d'interprétations différentes. Chacun reste libre de se faire une idée et d'adopter une opinion personnelle sur ces faits et événements, sur la prédication du Cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb, sur les conquêtes et les conflits des différents émirats sous le pouvoir des Saouds. Mais là où il ne peut y avoir de divergence, c'est dans la narration des faits historiques réels retracés ici, qu'il est très difficile de réfuter, tout au plus, possible de les corriger ou les préciser encore un peu plus[3].

Ces faits et ces informations nous permettent déjà d'éliminer certaines croyances qui nourrissent la vision complotiste inondant massivement

1. Cela est encore plus vrai quand ce sont les Al-Cheikh actuels qui racontent cette « histoire de famille ».

2. Cheikh 'Abdallah Ibn 'Abdelaziz Al 'Anqari, « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 12 ; tome 1)

3. Ce que nous ferons très certainement nous-même, (*bi idnillah*), dans la prochaine édition Incha Allah.

l'Internet sur la naissance du wahhabisme, puisqu'elles n'ont absolument aucun fondement historique. Considérer le cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb comme un illuminé manipulé par la Couronne britannique et les Saouds comme une famille de crypto-juifs, relève de la « littérature » fantastique pour adultes qui confondent encore Histoire et Fiction[1].

***

Pour ce qui est de notre analyse sur ces événements, il est assez difficile et délicat de s'exprimer sur le volet théologique, mais sachant que nous avons retracé ici l'histoire de la théologie wahhabite, il est possible de développer une analyse purement politique et sociale des faits, des positions et des résultats historiques de cette *da'wa*.

Concernant le cheikh Muhammad ibn 'Abdul-Wahhâb, il est difficile de ne pas témoigner qu'il fut avant tout un théologien militant et prédicateur profondément convaincu et convainquant de la justesse de sa mission. L'honnêteté et l'intégrité de son travail pour restaurer des points élémentaires de doctrine ne peuvent pas être contestées. On peut même énoncer que sa rigidité apparente vis-à-vis des théologiens conformistes et traditionnels fut dictée par les circonstances et la profonde animosité que les notables du Nejd éprouvaient pour lui et surtout pour son message. Son intransigeance était en réalité proportionnelle à l'hostilité ambiante qu'il percevait à son égard.

Les fondements de la prédication du cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb bouleversaient les structures sociales et politiques du Nejd, dans lequel émirs et *shuyûkh* tiraient profit d'un système qui les avantageait. Ainsi ce n'est pas, comme certains le prétendent aujourd'hui, une controverse théologique entre partisans et opposants du culte des saints et de l'intercession des morts qui a provoqué un tel affrontement. Jamais une polémique de cette sorte n'aurait pris une telle proportion si cela en avait été la cause. Le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb savait que pour lutter contre ce système « émir-cheikh », il lui fallait

1. Quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous avons trouvé, pendant nos recherches, une photo supposée du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb reprise par une multitude de sites internets (anglophones et arabes), tous anti-wahhabites, et développant une vision complotiste de l'Histoire... Ces sites appuient très sérieusement leur argumentaire avec cette prétendue photo (en noir et blanc, gage d'authenticité !) d'un homme décédé dans le Nejd en 1792... En attendant l'enregistrement vidéo de la prise de la Bastille en 1789, nous nous permettons d'émettre « quelques » doutes sur son authenticité.

en bâtir un nouveau, concurrent, d'où l'importance stratégique de se lier à un puissant protecteur, d'abord chez les Ibn Mu'ammar de 'Uyayna et finalement chez les Al-Sa'ud de Dir'iya.

Contrairement à ce qui fait encore partie de la croyance populaire actuelle chez les détracteurs du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb, ce n'est ni lui ni Muhammad Ibn Sa'ud qui ont déclenché le début des hostilités. Il est vrai que la destruction de la coupole de Zayd Ibn al Khattab avec Ibn Mu'ammar aurait déjà pu marquer le début des affrontements. Mais le jihad fut une réaction défensive imposée par la nécessité de repousser les attaques de l'oasis de Riyadh.

Mais une fois enclenché, il n'allait plus s'arrêter, passant du jihad défensif à offensif, de la conquête de l'ensemble de la péninsule arabique jusqu'à la capitulation et la destruction totale de Dir'iya en 1818. Mais encore une fois, cette dichotomie (jihad défensif et offensif) est la nôtre : elle est tardive et a posteriori. Car il est presque certain que les acteurs n'avaient pas conscience qu'ils passaient d'une étape à une autre : le fil des événements et les nécessités de la guerre sont liées. Se défendre des attaques puis attaquer pour se défendre, et ensuite conquérir pour propager la doctrine sont des suites logiques et naturelles dans ce contexte.

Cela amène à se poser la question sur la position personnelle de Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb concernant la plus haute autorité politique musulmane de son époque : le Califat ottoman.

La plupart des informations qui ressortent de ces nombreux écrits témoigne de deux certitudes :

- Ibn 'Abdul-Wahhâb reconnaît le pouvoir du calife à Istanbul, et se place sous son autorité[1].
- Ibn 'Abdul-Wahhâb n'a jamais remis en cause cette autorité ni sa légitimité.

Cette précision permet de rejeter certains arguments issus du « roman national » repris par nombre de théologiens saoudiens, prétendant que le Nejd était totalement en dehors de la sphère d'influence ottomane sous prétexte « *qu'il n'y avait pas de gouverneur nommé par Istanbul* ». Encore une fois, on voit bien ici l'idée politique qui est tacitement répandue avec cette version de

1. Ne serait-ce que symboliquement et nominalement comme nous l'avons déjà expliqué dans l'introduction.

l'Histoire : l'Arabie Saoudite est un État-nation qui s'est construit selon un processus normalisé, de manière totalement indépendante et autonome, sans bouleversement politique et religieux majeur. Ce qui est absolument faux.

Quoi qu'il en soit, ce débat ne vaut que pour le cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb, décédé bien avant les grandes opérations militaires, les affrontements directs avec le Hedjaz, et les incursions massives en zones irakienne et syrienne, directement administrées par les Ottomans. La complexité de cette question tient au fait que les prémices de ces opérations ont déjà eu lieu du vivant du cheikh. Il est cependant difficile d'affirmer qu'elles constituaient de manière flagrante une attaque contre les intérêts de l'État ottoman ou plutôt la continuité des opérations militaires contre certaines tribus. Difficile donc d'affirmer que le cheikh (alors très âgé) les ait légitimées en comprenant leurs implications, surtout qu'il n'existait justement pas de frontières visibles aux yeux de tous, divisant administrativement ces espaces : seuls les territoires tribaux et leur zone d'influence étaient plus ou moins identifiés par les acteurs de l'époque. Ainsi on peut toujours soulever de multiples questions qui ne resteront pour nous que des suppositions et des projections dépourvues de réponses satisfaisantes : du moins pour ceux qui suivent l'histoire objective, car pour les fidèles ou les détracteurs, tous sont animés par de profondes passions qui dictent par avance le choix des réponses.

Par contre, concernant les enfants et petits-enfants du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb, héritiers directs de sa *da'wa*, les choses sont tout autres. Le choc avec les Ottomans est frontal, le combat est acharné, il a lieu sur le terrain militaire et sur le plan idéologique.

Les faits parlent d'eux-mêmes et les fatwas des imams de la *da'wa* sont très explicites, sans détails et sans nuances : l'État ottoman et ses alliés sont des mécréants apostats qui méritent hostilité et haine, et tout contact avec eux doit être rompu. De plus, et c'est sûrement le plus problématique : ils considéraient que tous ceux qui doutaient de ce verdict ou refusaient de prononcer cet anathème ou vivaient parmi eux sans leur témoigner l'inimitié qu'ils méritaient, et sans aucune excuse valable, encouraient exactement le même jugement qu'eux.

Cette constatation est un paradoxe important à souligner : les successeurs du cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb se situent à un tel niveau de radicalité sur cette question du *takfîr* que l'on en oublierait même que le cheikh-fondateur était lui-même accusé en son temps d'en user trop aisément[1].

En réalité, ayons bien à l'esprit que l'extrémisme que l'on impute au cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb est tout relatif si on le replace dans son contexte : un Nejd où les lois tribales et la religiosité populaire régnaient et où la simple application d'une peine légale reconnue de tous pouvait provoquer un grand étonnement…[2]. Ainsi on pourrait affirmer que le cheikh a simplement réactualisé une accusation (*takfîr*) dont le jugement n'était tout simplement plus appliqué, et peut-être même plus pour les cas les plus évidents. Cette accusation d'extrémisme pourrait donc être du même type que « l'extrémisme » de condamner le culte des saints ou de couper un arbre considéré comme possédant des propriétés magiques. Cela alors que nous nous situons clairement à un niveau largement supérieur concernant le cas de ses successeurs, chez qui le *takfîr* n'est plus simplement appliqué sur un sujet principal, mais par dérivation sur toutes sortes d'individus totalement étrangers au sujet et à la problématique initiaux.

Les imams de la deuxième et surtout de la troisième génération, ont dépassé l'anathème sur la fausse idole (*taghût*) qui représente une « implication nécessaire de l'attestation de foi » selon les écrits du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb, de même qu'ils ont dépassé l'anathème commun du mécréant polythéiste d'origine ou du coupable d'une apostasie évidente et reconnue de tous. Ils ont bel et bien étendu le *takfîr* à des cas discutables, dont toutes les nuances et les subtilités ont été réduites au maximum pour devenir un fondement obligatoire de la religion, sans lequel l'islam et la foi ne peuvent pas être valides, selon eux.

Même si nous inscrivons cela dans le contexte du traumatisme de l'après-Dir'iya, ou celui des multiples ingérences turco-égyptiennes mettant en péril le

1. Selon certains, la position du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb concernant par exemple l'excuse par l'ignorance qui conditionne le *takfîr* n'est pas tranchée, tel pour le cheikh Hassan al Kettani : « *Et la vérité est que même ce que dit Ibn 'Abdul-Wahhâb lui-même concernant l'excuse par l'ignorance n'est pas clair, En effet, des fois il rejette l'excuse par l'ignorance notamment dans quelques situations issues des questions du livre At-Tawhîd, et parfois il excuse ceux qui font des retraites auprès de la tombe de Cheikh 'Abdelqadir Al Jilani rahimahullah et d'autres tombes, ceci dû à l'absence de personnes qui auraient pu leur apprendre* ».

2. Nous pensons au cas de la femme lapidée (après avoir avoué elle-même son adultère) sur jugement du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb à l'époque où il était à 'Uyayna.

succès du wahhabisme dans le Nejd, il est assez difficile de ne pas juger comme extrémistes certaines positions et déclarations des imams de la *da'wa* nejdite.

En effet, comment ne pas qualifier ainsi l'avis considérant mécréant-apostat le simple musulman sunnite[1] lambda du milieu du XIX^e siècle, ayant reçu une éducation religieuse sommaire, et qui, détenant la certitude de vivre sous le règne d'un califat musulman, lui reste loyal et rejette l'avis nejdite wahhabite sur cet État, ou qui considérait les Wahhabites comme étant des « khawârij » conformément à ce qu'en disait la plupart des oulémas de Damas[2], de Bagdad ou du Caire Or, il ressort très clairement de certains de ces textes que les imams du Nejd considéraient ce type de musulmans du commun comme des apostats ignorant la base élémentaire de la religion… Pour certains, ce type de musulmans n'est même jamais entré en Islam pour pouvoir mériter l'apport de la preuve et son explication (*iqamat al hujja*) avant de le condamner à la mécréance ; et que dire s'il osait rejeter cette preuve en en prétextant d'autres

Certains peuvent toujours être tentés d'utiliser la méthode de la sur-interprétation, pour essayer d'orienter l'explication vers une conclusion moins « radicale » afin de prouver que l'extrémisme « apparent » n'était que le fruit d'une mauvaise compréhension littérale de ces fatwas. La réalité est que certains principes issus de cette *da'wa* peuvent justifier et légitimer facilement l'anathème des musulmans par un argumentaire qui agit en circuit fermé: c'est-à-dire dont la logique est interne, se suffisant à elle-même, le tout étant difficile à déconstruire si on partage certains de ces présupposés[3].

D'ailleurs à ce sujet, lorsque nous prenons connaissance de l'ensemble des polémiques sur ce point, on remarque qu'il n'y a très souvent que quatre voies pour établir une explication :

1. Qu'il soit irakien, syrien, hijazi, koweïtien ou d'al Ahssa. Nous précisons « sunnite » pour ne pas ajouter de controverse concernant le cas spécial des autres croyances.
2. Nous pensons à la famille des théologiens des Al-Shatti de Damas, fervents hanbalites de l'école d'Ibn Taymiyya, mais fortement hostiles à la da'wa nejdite.
3. Les points problématiques concernant la réalité pratique et les nuances de l'Alliance et du désaveu (*Al-wala wal-bara*), de l'excuse sur l'ignorance (*'udhr bil-jahl*), sur les subtilités du *chirk* et de ses différentes branches, du rôle véritable des différentes formes du *takfir* [jugement légal (*hukm shar'i*) ou credo (*'aqida*)] Etc. Cela ne vaut que pour le wahhabisme historique, aujourd'hui il y a eu une atténuation de certains de ces principes en intégrant d'autres éléments théologiques, qui ne faisaient pas partie originellement de cette tradition.

- l'extrémisme est issu d'une mauvaise compréhension des textes de la *da'wa* nejdite ;
- il y a véritablement un extrémisme dans certaines positions et textes de la *da'wa* ;
- l'ensemble de la *da'wa* nejdite est extrémiste ;
- il n'y a rien d'extrémiste dans la *da'wa* en assumant totalement toutes ses positions.

Et chacune de ses positions témoigne en fait du degré d'objectivité et de justice envers cette *da'wa*, entre ceux qui sont incapables d'être intègres car trop impliqués et ceux qui sont incapables d'être justes car trop hostiles à cette prédication, et pire sont ceux qui réunissent ces deux anomalies en eux.

On peut voir un cas pratique historique de cette polémique avec la crise suscitée par la révolte des Ikhwans, dont tout le monde s'accorde à dire qu'ils sont le pur fruit de la *da'wa* nejdite : éduqués, socialisés, formés exclusivement dans des colonies nouvellement créées pour ce projet. Les cheikhs de la *da'wa* nejdite fréquentaient tous assidûment ces *hujjâr*, y donnaient cours et sermons ; les œuvres de la da'wa nejdite y étaient abondamment diffusées et apprises.

Les Ikhwans ont poussé jusqu'au bout la logique de l'enseignement reçu notamment sur certains points de doctrine, jusqu'à douter de l'Islam de ceux qui ne vivaient pas avec eux dans leurs colonies, ou de ceux qui ne portaient pas les mêmes vêtements qu'eux, même si ces derniers (sunnites) vivaient tous sous le règne d'Abdelaziz et le reconnaissaient comme émir légitime… Cet extrémisme se retrouve très souvent chez toute personne obtuse et limitée, et certaines questions posées par les Ikhwans aux oulémas de Riyadh témoignent réellement de cette caractéristique.

Mais encore une fois, cela ne veut pas signifier que toutes leurs revendications étaient dénuées de sens et de pertinence. Il était devenu évident pour tous, et surtout pour eux-mêmes, qu'ils avaient été les artisans du succès personnel d'Abdelaziz. Mais il était tout aussi clair qu'ils ne combattaient pas pour lui, mais pour ce qu'ils voyaient comme étant des objectifs islamiques très largement supérieurs à celui de restaurer simplement le pouvoir des Saouds en Arabie (l'ambition et le but d'Abdelaziz…).

Car finalement, qu'est-ce qui a été vraiment reproché aux Ikhwans Théologiquement, presque rien. *Ad-Dorar as-Saniya* est là pour en témoigner: sur le plan du dogme, il n'y avait quasiment aucune réfutation, aucun autre reproche que ceux issus du discours polémique (ignorance, orgueil, égarements, extrémisme, suivi des passions, etc.) sans détail ni explication claire sur la réalité de leurs « déviances ». Même si cela n'est pas dit explicitement, les blâmes sont tous liés au domaine « politique » tels que:

- ne pas s'occuper paisiblement de leur vie agricole ;
- se poser trop de questions religieuses impliquant l'organisation politique et sociale du pays et ses évolutions sociétales ;
- s'occuper de l'état religieux de ses habitants, de leurs croyances et pratiques en mettant en péril la future « cohésion nationale » et son équilibre[1]
- prendre des initiatives sans la permission d'Abdelaziz ;
- s'occuper des affaires politiques intérieures et internationales ;
- vouloir exporter la *da'wa* nejdite dans tout le Moyen-orient ;
- et finalement: ne pas obéir et se soumettre à 'Abdelaziz Al-Sa'ud.

On remarque bien qu'un siècle plus tard, ce sont encore les mêmes lignes rouges à ne pas dépasser pour tout saoudien. Or l'alliance anglaise et surtout la soumission d'Abdelaziz à la géopolitique britannique et à leurs intérêts étaient difficilement défendables selon une argumentation wahhabite traditionnelle, d'où l'argumentation « politique ». Les griefs des Ikhwans étaient donc largement défendables selon la doctrine wahhabite originelle[2].

Il faut rappeler ici un élément particulièrement significatif: malgré le fait que les Ikhwans se soient clairement rebellés contre 'Abdelaziz et qu'ils aient usé du *takfîr* à son encontre (ils le surnommaient « *'Abdel-Ingliz* »[3]), les imams de Riyadh ne les ont pas taxés de kharijisme[4]. Par contre, ils furent abondam-

1. Entre sunnites non-wahhabites et wahhabites d'une part, puis entre sunnites et chiites d'autre part.

2. Il semble que les Ikhwans, compagnons de lutte d'Abdelaziz, furent très au courant de ses arrangements politiques avec les Britanniques, après les nombreuses batailles auxquelles ils participèrent, et aux traités et négociations auxquels ils ont pu assister ou dont ils ont eu connaissance, en tout cas bien plus que certains oulémas à Riyadh.

3. « Serviteur des Anglais ».

4. Aucune fatwa de ce type n'existe dans « *Ad-Dorar as-Saniya* », ni dans les autres grands recueils rédigés à cette époque. Et dans le cas où cette dénomination fut quand même utilisée pour désigner les Ikhwans, nous pouvons dire qu'elle est passée totalement inaperçue car très peu reprise et reproduite.

ment appelés "*boughat*/rebelles", comme en témoignent nombre de discours d'Abdelaziz rédigés par ses conseillers et plusieurs fatwas de ses *shuyûkh* :

> « … Nous devons obéissance au wali al amr des musulmans et ne pas diverger sur lui et négliger son obéissance, la chose dans laquelle est tombé ce **groupe rebelle** (*Ta-ifa al Bâghiya*) dont la révolte, la sortie (*khurûj*) de l'obéissance de *wali al amr*… »[1]

La raison évidente est qu'il y avait une trop grande proximité doctrinale et théologique entre eux, puisque les oulémas de Riyadh et les Ikhwans appartenaient tous à ce wahhabisme historique. Il était donc impensable et très difficile d'utiliser cette accusation de kharijisme, que ce wahhabisme et cette *da'wa* avaient eux-mêmes longuement combattue. Et d'ailleurs, la seule arme utilisée par les imams de la *da'wa* nejdite fut justement le *takfîr* sur les Ikhwans en retournant contre eux l'argumentaire qu'ils avaient eux-mêmes utilisé contre 'Abdelaziz al Sa'ud : ce qui prouve que la matrice théologique est exactement similaire pour les deux parties.

Par contre, remarquons bien qu'aujourd'hui cette accusation de kharijisme est très largement utilisée par le wahhabisme d'État à l'encontre de ses opposants, sans se soucier de reprendre une accusation historiquement stigmatisante à leur encontre. Cela prouve une fois de plus, la distance entre ces deux formes de wahhabisme et leurs différences, malgré la filiation commune qui existe entre eux.

L'origine similaire de ces deux formes de wahhabisme est encore très visible sur plusieurs points. Lorsque nous lisons, par exemple, les textes de certains des derniers imams de la *da'wa* nejdite concernant le Roi 'Abdelaziz Al-Sa'ud, vantant ses qualités, son rôle et statut, nous sommes stupéfait de retrouver ici l'origine de l'apologie bien connue des savants saoudiens contemporains à

1. Fatwa des cheikh Muhammad Ibn 'Abdellatif, Sa'd Ibn Hammad ibn 'Atiq, Salih Ibn 'Abdelaziz, Muhammad Ibn Ibrahim Ibn 'Abdellatif, « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 197 ; tome 9). Malgré l'utilisation du verbe "*kharaja*", nous remarquons qu'il n'est pas employé dans son qualificatif religieux pour désigner l'action de révolte des khawarij : conformément à la tradition sunnite de ne considérer les rebelles révoltés que comme des "*boughat*" mais appartenant toujours au sunnisme. Cela est à rapprocher des contresens de l'utilisation actuelle de "khawarij" par les théologiens proches du pouvoir saoudien : montrant encore une fois que ce sont les objectifs politiques d'éliminer et réduire les opposants aux Saouds qui dictent aux oulémas le vocabulaire religieux qui doit être utilisé.

Car finalement, qu'est-ce qui a été vraiment reproché aux Ikhwans Théologiquement, presque rien. *Ad-Dorar as-Saniya* est là pour en témoigner: sur le plan du dogme, il n'y avait quasiment aucune réfutation, aucun autre reproche que ceux issus du discours polémique (ignorance, orgueil, égarements, extrémisme, suivi des passions, etc.) sans détail ni explication claire sur la réalité de leurs « déviances ». Même si cela n'est pas dit explicitement, les blâmes sont tous liés au domaine « politique » tels que:

- ne pas s'occuper paisiblement de leur vie agricole ;
- se poser trop de questions religieuses impliquant l'organisation politique et sociale du pays et ses évolutions sociétales ;
- s'occuper de l'état religieux de ses habitants, de leurs croyances et pratiques en mettant en péril la future « cohésion nationale » et son équilibre[1]
- prendre des initiatives sans la permission d'Abdelaziz ;
- s'occuper des affaires politiques intérieures et internationales ;
- vouloir exporter la *da'wa* nejdite dans tout le Moyen-orient ;
- et finalement: ne pas obéir et se soumettre à 'Abdelaziz Al-Sa'ud.

On remarque bien qu'un siècle plus tard, ce sont encore les mêmes lignes rouges à ne pas dépasser pour tout saoudien. Or l'alliance anglaise et surtout la soumission d'Abdelaziz à la géopolitique britannique et à leurs intérêts étaient difficilement défendables selon une argumentation wahhabite traditionnelle, d'où l'argumentation « politique ». Les griefs des Ikhwans étaient donc largement défendables selon la doctrine wahhabite originelle[2].

Il faut rappeler ici un élément particulièrement significatif: malgré le fait que les Ikhwans se soient clairement rebellés contre 'Abdelaziz et qu'ils aient usé du *takfîr* à son encontre (ils le surnommaient « *'Abdel-Ingliz* »[3]), les imams de Riyadh ne les ont pas taxés de kharijisme[4]. Par contre, ils furent abondam-

1. Entre sunnites non-wahhabites et wahhabites d'une part, puis entre sunnites et chiites d'autre part.

2. Il semble que les Ikhwans, compagnons de lutte d'Abdelaziz, furent très au courant de ses arrangements politiques avec les Britanniques, après les nombreuses batailles auxquelles ils participèrent, et aux traités et négociations auxquels ils ont pu assister ou dont ils ont eu connaissance, en tout cas bien plus que certains oulémas à Riyadh.

3. « Serviteur des Anglais ».

4. Aucune fatwa de ce type n'existe dans « *Ad-Dorar as-Saniya* », ni dans les autres grands recueils rédigés à cette époque. Et dans le cas où cette dénomination fut quand même utilisée pour désigner les Ikhwans, nous pouvons dire qu'elle est passée totalement inaperçue car très peu reprise et reproduite.

ment appelés "*boughat*/rebelles", comme en témoignent nombre de discours d'Abdelaziz rédigés par ses conseillers et plusieurs fatwas de ses *shuyûkh*:

> « … Nous devons obéissance au wali al amr des musulmans et ne pas diverger sur lui et négliger son obéissance, la chose dans laquelle est tombé ce **groupe rebelle** (*Ta-ifa al Bâghiya*) dont la révolte, la sortie (*khurûj*) de l'obéissance de *wali al amr*… »[1]

La raison évidente est qu'il y avait une trop grande proximité doctrinale et théologique entre eux, puisque les oulémas de Riyadh et les Ikhwans appartenaient tous à ce wahhabisme historique. Il était donc impensable et très difficile d'utiliser cette accusation de kharijisme, que ce wahhabisme et cette *da'wa* avaient eux-mêmes longuement combattue. Et d'ailleurs, la seule arme utilisée par les imams de la *da'wa* nejdite fut justement le *takfîr* sur les Ikhwans en retournant contre eux l'argumentaire qu'ils avaient eux-mêmes utilisé contre 'Abdelaziz al Sa'ud: ce qui prouve que la matrice théologique est exactement similaire pour les deux parties.

Par contre, remarquons bien qu'aujourd'hui cette accusation de kharijisme est très largement utilisée par le wahhabisme d'État à l'encontre de ses opposants, sans se soucier de reprendre une accusation historiquement stigmatisante à leur encontre. Cela prouve une fois de plus, la distance entre ces deux formes de wahhabisme et leurs différences, malgré la filiation commune qui existe entre eux.

L'origine similaire de ces deux formes de wahhabisme est encore très visible sur plusieurs points. Lorsque nous lisons, par exemple, les textes de certains des derniers imams de la *da'wa* nejdite concernant le Roi 'Abdelaziz Al-Sa'ud, vantant ses qualités, son rôle et statut, nous sommes stupéfait de retrouver ici l'origine de l'apologie bien connue des savants saoudiens contemporains à

1. Fatwa des cheikh Muhammad Ibn 'Abdellatif, Sa'd Ibn Hammad ibn 'Atiq, Salih Ibn 'Abdelaziz, Muhammad Ibn Ibrahim Ibn 'Abdellatif, « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 197 ; tome 9). Malgré l'utilisation du verbe "*kharaja*", nous remarquons qu'il n'est pas employé dans son qualificatif religieux pour désigner l'action de révolte des khawarij: conformément à la tradition sunnite de ne considérer les rebelles révoltés que comme des "*boughat*" mais appartenant toujours au sunnisme. Cela est à rapprocher des contresens de l'utilisation actuelle de "khawarij" par les théologiens proches du pouvoir saoudien: montrant encore une fois que ce sont les objectifs politiques d'éliminer et réduire les opposants aux Saouds qui dictent aux oulémas le vocabulaire religieux qui doit être utilisé.

l'égard des Al-Sa'ud actuels[1]. Ces derniers sont pourtant bien loin de détenir les qualités politiques d'Abdelaziz. Même si lui aussi, par certaines de ses positions, témoignait très clairement du pragmatisme à venir chez les Al-Sa'ud, où la réalité politique et les intérêts mondains immédiats l'emporteront toujours sur les obligations religieuses et l'intérêt islamique global…

Finalement, très vite après que la révolte des Ikhwans ait été définitivement écrasée, tous les acteurs auront le souci de réécrire l'histoire et de justifier leurs choix, dictés par la nécessité et la préservation de leurs intérêts politiques et religieux.

Ainsi le Roi 'Abdelaziz sembla vouloir justifier sa distance avec le slogan et terme "wahhabite" qui ont pu, selon lui, alimenter le discours et la révolte des Ikhwans : « *Vous savez déjà que certains se sont écartés de la voie de la guidance, se sont détournés du droit chemin, et sont tombés dans le piège de shaytan en complotant avec de prétendus oulémas musulmans* »[2]. Terme qui, toujours selon lui, a aussi été la cause de "malentendus historiques" en suscitant haine et violence contre les Nejdites, en donnant aussi sa version de l'histoire : « *L'empire ottoman, plus proche parce qu'il était un état islamique. Il nous a combattus durement au nom de l'Islam et des musulmans, et il nous a envahis de tous les côtés. Midhat Pacha nous a combattus à Al-Qatif et Al Ahssa. Nous étions envahis par de fortes troupes du Hedjaz et du Yémen. De même au Nord, nous étions encerclés de tous les côtés pour nous exterminer, et nous avions reçu une forte attaque.* ***Ils nous combattaient sous prétexte que le wahhabisme était un nouveau madhhab et que Ibn 'Abdul-Wahhâb était venu avec une nouvelle innovation, et que les Wahhabites devaient être combattus***… »[3]. Telle est la version de l'histoire d'Abdelaziz Al-Sa'ud, fondateur d'un nouveau royaume et même de son récit…

1. Telle la parole : « … ***Notre devoir, nous autres oulémas, est de rendre publics les mérites et les vertus des gouvernants.*** *Il est de notre devoir de montrer qu'ils sont une* ***faveur divine*** *avec laquelle on réalise l'unité de la oumma…».* Cheikh 'Abdelaziz al-Cheikh in *"Kulluna 'ulama al sultan"*.

2. Discours du 23 Muharram 1348 (1 juillet 1929).

3. Op. Cit. Ainsi, on comprend bien qu'en cessant d'utiliser le terme *"wahhabiya"*, on faisait d'un coup deux jets : on relativisait le wahhabisme historique et certains de ses enseignements qui pouvaient se retourner contre le pouvoir, et on cessait de se distinguer des autres musulmans sunnites par cette appellation en coupant court à toute stigmatisation.

De leur côté aussi, les oulémas ont eu le souci d'interpréter ces événements de façon à éluder les points centraux des revendications des Ikhwans qui, d'un point de vue wahhabite et même islamique, étaient dangereusement légitimes. Cette interprétation contemporaine des faits servira de base à l'histoire officielle saoudienne et préparera la sanctification des Al-Sa'ud et de la *da'wa* nejdite :

> « L'imam ['Abdelaziz], qu'Allah le guide, a fait des efforts pour les amener à la vérité, et ils les a beaucoup conseillés au point de leur envoyer cheikh 'Abdallah al-Anqari pour les appeler à l'application de la shari'a et revenir vers le chemin de la vérité, mais ils ont persisté sur leur point de vue et n'ont pas suivi ses conseils, même si cheikh 'Abdallah a dit avoir vu chez eux des éléments d'apostasie et des finalités insatisfaisantes »[1]

***

Cette question de l'extrémisme ou de la radicalité dans certains textes et enseignements de la *da'wa* nejdite est très polémique.

Traiter de ce sujet est assez délicat, surtout lorsqu'on recherche une position juste et intermédiaire, entre d'un côté les opposants farouches au cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb et à la *da'wa* nejdite, et de l'autre les partisans passionnés de celle-ci, mais aussi d'autre part, entre des positions antagonistes parmi les sympathisants eux-mêmes. Cette dernière fracture rejoint essentiellement la division que nous avons identifiée entre le wahhabisme d'État (salafisme) et le wahhabisme historique.

Malgré les apparences et l'image qui lui a été attribuée, le Cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb était, semble-t-il, ouvert au dialogue sur les points les plus critiques et sensibles de sa prédication, notamment sur le *takfir*. Son "extrémisme" était peut-être même plus conscient chez lui qu'on ne le croit, mais étant simplement dicté par la configuration politico-religieuse du Nejd, il a pu devenir comme un "mal" nécessaire devant la situation générale :

1. « *Ad-Dorar as-Saniya* » (pages 197-198 ; tome 9). On remarque encore qu'ils justifient ici l'anathème des Ikhwans en énonçant qu'il y avait chez eux (?) des preuves pour cela, et ceci avant même qu'ils ne se réfugient et ne demandent asile aux "Anglais" (Koweïtiens)…

> « [...] et s'ils ont raison, ou que nous avons une part de vérité et une part de fausseté ou que **nous sommes extrémistes sur certaines choses, tu dois alors nous alerter et nous conseiller**, et nous montrer les déclarations des gens de science, puisse Allah nous faire retourner vers la vérité par ton intermédiaire »[1]

Cela alors que la prétendue ou supposée radicalité du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb n'atteindra pas le niveau de ce qui sera écrit après lui.

Le niveau de conscience chez ceux qui se réclament du cheikh est très souvent inférieur à ce que le cheikh exigeait lui-même de ses étudiants. Alors qu'il était foncièrement hostile à l'imitation aveugle (*taqlîd*), beaucoup de ceux qui suivent son enseignement aujourd'hui reproduisent cette pensée conformiste, consistant à croire que rien n'est possible à remettre en cause dans la *da'wa* nejdite, alors qu'elle n'est pas une "révélation" (*wahyi*). De plus, si le cheikh lui-même, avec humilité et recul, énonce qu'il n'est peut-être pas exempt d'« extrémisme » (*ghulû*), que dire des générations suivantes[2]

De manière générale, tous ceux qui refuseront le qualificatif d' "extrême" ou de "radical" concernant certaines positions des imams du Nejd, sont ceux qui se nourrissent de celle-ci de manière exclusive et sans recul, et considérant cette doctrine comme étant la seule et unique véritable *da'wa* sunnite conforme aux « pieux prédécesseurs » (*salafs sâlihs*). Ce qui est assez logique, puisqu'ils ont tous adopté et assimilé le roman nation Al-Saoudien, sa part de propagande et d'histoire officielle sur le terme « wahhabisme » qui s'est mise en place à partir des années trente, comme nous l'avons expliqué en introduction[3].

---

1. Lettre à Ahmed Ibn Yahya, « *Ad-Dorar as-Saniya* » (page 61 ; tome 2).

2. A ce sujet, il est assez surprenant de voir chez une partie de ceux qui aujourd'hui se revendiquent totalement de cet héritage, l'acharnement malveillant et malhonnête sur Sayyid Qotb pour avoir écrit une phrase considérée comme faisant le « *takfir* de toutes les sociétés musulmanes de son époque » alors que n'importe quel lecteur intègre et doué d'un minimum de faculté de raisonnement comprend bien qu'il visait seulement l'organisation politique et sociale des pays musulmans et non pas leurs habitants. Cela alors que nous venons de voir comment tous les habitants du Nejd et de l'Arabie sont noyés dans le *shirk akbar* avant l'apparition de la *da'wa* du cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb par les historiens officiels du wahhabisme faisant d'eux des mushrikines... Un poids, deux mesures : telle est l'honnêteté de la critique sectaire chez certains qui aujourd'hui se réclame de la da'wa du Cheikh.

3. Qu'ils soient anti-Saoud ou pro-Saoud, nous remarquons bien que sur ce point, beaucoup sont ceux qui se rejoignent.

Nous remarquons d'ailleurs que très souvent seuls ceux qui ont pris leurs distances avec le wahhabisme d'État en critiquant ses positions, ses dérives et ses pratiques, ont pu relativiser certains enseignements du wahhabisme historique. Et inversement : ceux qui ont adopté l'histoire officielle sans recul ne peuvent pas être critiques et émettre de jugement intègre sur le wahhabisme historique, même si paradoxalement ils en sont très éloignés aujourd'hui.

Pour illustrer cette réalité, prenons le cas des théologiens militants contemporains qui représentent un sunnisme orthodoxe politiquement très engagé, tout en étant très influencés par la prédication du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb sur le *Tawhîd*, mais qui n'ont jamais souscrit à la part de propagande véhiculée par l'Arabie Saoudite. Tous ont souligné la nécessité de relativiser certaines déclarations extrêmes des imams de la *da'wa* nejdite. Ainsi, le cheikh Abû Muhammad Al-Maqdissi quand il dit : « *Des exemples de ces règles absolues (itlaqât) se trouvent dans Dorar as-Saniya et autres, et lorsqu'elles n'étaient pas vérifiées dans les livres et anciennes lettres des savants de la da'wa nejdiya, elles ont produit de l'extrémisme dans plusieurs domaines. […] et les extrémistes ont adopté ces règles absolues comme étant des règles islamiques. Ils les ont même magnifiées, et fondé sur elles leurs écoles de pensée, tel le savant qui construit ses règles à partir de versets fondés et du hadith avéré dont le sens est clair. Or, celui qui analyse les fatwas des imams de la da'wa, verra que certains ont dangereusement utilisé leurs règles générales sur le terrain, et ont donné victoire [indirectement] aux tyrans en rendant licite le sang des monothéistes. Par exemple, ils ont utilisé la fatwa connue des savants d'Al-'ârid dans le takfîr des Ikhwâns parmi les 'Ajmân et Ad-Dawish ainsi que leur alliés, et rendu licite leur sang, […]. S'appuyant sur cette fatwa, les savants contemporains ont justifié le combat contre nos frères moujahidînes du fait de leur lutte armée, les ont qualifiés de kharijites, "groupe égaré" et autres.* »[1]

Et surtout le cheikh 'Umar Mahmud Abu 'Umar qui avait déjà mis le doigt sur ce sujet depuis plusieurs années : « […] *Tous ceux qui connaissent la da'wa nejdiya savent que son deuxième État était caractérisé par une forme d'extrémisme à l'égard de l'État ottoman. Tu verras que tout ceci est détaillé dans ma réponse à Al-Jâmi' dans son takfîr de l'État Ottoman suivant certains savants du deu-*

1. « الأجوبة الزكية على الأسئلة التركي مقتطف من رسالة ». Le cheikh avait écrit un traité *"Rissalat at-Thalithinyya"* justement contre les extrémistes qui se nourrissaient exclusivement de certains fondements issus de l'*ijtihad* de la *da'wa* nejdite que le cheikh avait réactualisé.

xième État. Dans mon livre "Al-Wahhabiyyun wa ad-Dawla al 'Uthmaniyya", tu constateras que le cheikh imam Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb a rédigé des lettres où il reconnaît être sous le pouvoir de l'État qui lui est affilié. Mais après que Ibrahim Pacha fils de Méhémet-Ali l'Albanais est entré avec ses soldats égyptiens à Dir'iya et l'ait détruite en ayant ramené ses habitants captifs vers l'Égypte, puis qu'ils sont retournés vers Dir'iya une deuxième fois après la mort de Méhémet-Ali, ils se sont tournés alors vers le takfîr de l'État ottoman, et nous allons voir incha Allah dans mes recherches que Méhémet-Ali ne faisait pas partie des agents de l'État des Ottomans : il s'est même rebellé pour la combattre en l'an 1831 jusqu'en 1840. Et celui qui lit ce que j'ai écrit dans la deuxième introduction sur la parole du cheikh 'Abdellatif Al-Cheikh doit connaître l'existence de cet extrémisme, au point qu'il y a eu certains d'entre eux qui rendaient illicite le café[1]*, tout cela sera détaillé là-bas incha Allah* »[2].

Beaucoup d'autres autorités et personnalités religieuses à travers le monde musulman, dont l'intégrité et l'engagement ne sont pas à remettre en doute par une quelconque affiliation, ont souligné très objectivement cet aspect de la *da'wa* nejdite, tout en reconnaissant ses aspects positifs[3]. Cela n'était que peu visible auparavant car les feux de l'actualité ne les avaient pas mis en évidence.

***

1. Quelques précisions sur ce détail : comprenons d'abord que tout le commerce de café transitait par les territoires ottomans *(Koweït, Bassora, Hedjaz, Damas)*. Le café que l'on buvait dans le Nejd au XIX[e] siècle ne pouvait donc provenir que de ces régions administrées par les Turcs, d'où l'une des raisons possibles motivant ce « boycott ». Mais en réalité, il y avait aussi de nombreuses autres raisons qui furent invoquées pour cette interdiction par les savants du Nejd : telle la volonté de limiter la sortie des ressources financières des Nejdites pour payer les importations de ce produit étranger. Pour plus de précisions se référer directement à *Majmû'at al Rassa-il wa masa-il An Najdiyya* question 73 : *Shubha fi tahrim al Qahwa* [où il est mentionné tout de même que l'une des raisons motivant son interdiction était : ومزرعها ومخرجها من بلد كفار / *et ses lieux de productions et de culture viennent de territoires mécréants.*]. Finissons par rappeler que d'autres savants, à d'autres époques et appartenant à d'autres écoles, ont aussi interdit le café pour d'autres raisons. Il est difficile de mesurer le poids et la part « anti-turque » de cette fatwa et ses véritables motivations. Cela est quand même intéressant à rapprocher des positions officielles du Wahhabisme actuel interdisant le boycott des produits américains ou alors européens (danois) lors de l'affaire des caricatures…

2. « *Jouenat Al-Mout-Tayibin* ».

3. De même que le cheikh saoudien Fawzan al Fawzan a lui aussi abondamment contextualisé les écrits anti-ottoman de Soulayman ibn Abdillah. Mais ses fonctions officielles au sein de l'establishment religieux saoudien peuvent faire interpréter cette démarche comme visant à protéger l'intégrité de l'État saoudien contre l'utilisation de ses sources théologiques nejdites à son encontre.

L'EI : I pour *Islamique* ou I comme *Ikhwans*

Tout ceci nous amène donc très directement à l'actualité moyen-orientale.

Le 29 juin 2014, premier jour de jeûne du mois de Ramadan, l'organisation Dawlat al islam fil 'Irak wa Sham (الدولة الاسلامية في العراق والشام) proclame unilatéralement le « rétablissement du califat » et prend le nom d' « État Islamique ». Quelques jours plus tard, le 4 juillet, lors de la prière du vendredi à la grande mosquée al Nuri de Mossoul en Irak, Abu Bakr al Baghdadi se charge du sermon rituel et se présente au monde en tant que « calife Ibrahim ».

Comme on pouvait le craindre, cette proclamation unilatérale a eu une suite d'incidences politiques islamiquement déplorables, en Irak et en Syrie, mais aussi bien ailleurs dans le monde. Et mise à part la destruction de frontières qui sont autant de cicatrices du colonialisme européen sur le corps de l'Islam, cette déclaration ne résout pas les défis politiques majeurs que les musulmans doivent relever pour faire face aux visées occidentales et celles de leurs agents dans le monde arabo-musulman.

Bien au contraire, elle a ouvert une brèche et un front intérieur, avec des problématiques théoriques qui existaient déjà pour les spécialistes, mais qui étaient confinées dans des cercles très limités, et qui auparavant n'avaient aucune incidence sur le terrain réel. Les choses ont changé puisque ces nuances ou divergences de nature religieuse, ont désormais des implications politiques et militaires immédiates et tragiques[1].

La proclamation de ce califat est donc loin d'être l'aboutissement positif d'un processus islamiquement pertinent et cohérent, mais plutôt un point de rupture effervescent et précipité.

Pour beaucoup, elle dévoile certains désaccords doctrinaux issus des diverses interprétations possibles de cet héritage nejdite dont nous avons longuement parlé, des actualisations et des orientations qui en découlent.

Historiquement, la première grande divergence provenait d'une interprétation abusivement « légaliste et conformiste » dans la droite lignée de la propagande pro-saoudienne. Épurée et délestée de tout son potentiel subversif par les

1. Notamment les points de doctrine que nous avons déjà cités à la note 3 page 194.

spécialistes au service du royaume, cette école (après moult crises à surmonter[1]) est devenue un simple outil de contrôle social sur le plan intérieur et un vecteur de « saoudisation de l'islam » sur le plan international, pour le plus grand bénéfice de la famille régnante et de ses intérêts[2]. Tout ceci n'a pu être réalisé qu'en escamotant la réalité historique et en la faisant coïncider avec cette orientation que l'on a nommée « wahhabisme d'État ». Ce « salafisme » sur mesure (puisque c'est son nom actuel) a été totalement domestiqué et sécularisé, sombrant même parfois dans un laxisme de type murjite, très éloigné de la ligne originelle du wahhabisme.

Or, la deuxième divergence qui apparaît actuellement, semble être l'exact inverse de la première, comme si la violente coercition saoudienne envers le wahhabisme historique, étouffé à la suite de crises successives, avait finie par « exploser » brutalement avec l'émergence de l'EI[3].

Dans l'introduction, nous avions émis l'hypothèse que l'apparition du dit « État Islamique » sur la scène géopolitique, épousait toutes les formes d'une résurgence d'un phénomène historique plus ancien[4].

---

1. Il y eut successivement trois grandes crises politico-religieuses à surmonter par l'État saoudien et qui ont permis au pouvoir royal d'accroître la domestication de la sphère religieuse en y éliminant toutes les voix critiques. La crise déclenchée lors de la prise de la Mecque en 1979 par Juhayman al 'Utaybi (petit-fils de l'émir ikhwan Sultan Ibn Bajid…), l'entrée des troupes américaines en 1990 sur le territoire saoudien lors de l'opération « Tempête du Désert », et les attaques du 11 septembre 2001 avec la participation saoudienne à la coalition internationale anti-terroriste visant à renverser le régime des Talibans.

2. Sans parler des multiples déviations doctrinales et juridiques de ce type de salafisme concernant justement la définition de la foi et ses implications, le jugement légal sur l'alliance politique et militaire avec des Nations occidentales engagées sur des fronts militaires musulmans, sur les limites de l'obéissance religieuse due au Pouvoir, sur les conditions réelles de l'Imamat, de la choura, sur la nature des *"ahlul hal wa 'aqd"*, sur la présence des lois humaines annulant et remplaçant les dispositions légales divines de la Shari'a, sur le pouvoir législatif etc.

3. Dans le prolongement de la thèse d'Abu Soleiman Al-Kaabi exposée dans ses deux opus sur Jésus (il réalise une pertinente analogie entre certains mouvements juifs à l'époque de l'occupation romaine et les actuels mouvements musulmans), Il y aurait matière à réflexion sur la fracture interne au mouvement sunnite jihadiste mondial entre le courant qui avait donné naissance à Al Qaïda et le courant qui a fait naître l'EI. Les Sicaires juifs de tendances messianistes, exclusivistes et jusqu-au-boutistes se retrouvent dans l'EI qui se focalise plus sur ses coreligionnaires que sur les occupants ou les forces non-musulmanes, alors que le mouvement Zélote, théologiquement et idéologiquement plus profondément ancré dans le judaïsme, renvoi à une partie plus large du jihadisme sunnite classique qui cible l'occupant et les élites collaboratrices du monde musulman. Nous encourageons Abu Soleiman Al-Kaabi à préciser ou non cette analogie.

4. Très loin de la fantasque théorie du complot qui fait d'Abu Bakr Al Baghdadi un agent du Mossad ou ami du sénateur américain Mc Caine…

Après avoir présenté l'histoire de la *da'wa* nejdite, et surtout la propagation qu'elle a connue après la mort du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb, le parallèle entre cette « organisation étatique » et le développement du wahhabisme historique jusqu'à sa dernière manifestation connue chez les Ikhwans, peut apparaître désormais assez explicite pour beaucoup de lecteurs.

Une interprétation du phénomène EI peut renvoyer de manière multiple à l'histoire de la *da'wa* nejdite :

- Les modes opératoires et l'expansion militaire de l'État Islamique, ses stratégies et tactiques, ainsi que la nature des relations avec ce tout qui lui est externe et étranger, rappelle très sensiblement les expansions militaires du premier émirat des Saouds et celles des Ikhwans et les bouleversements qu'elle a entraînés dans la péninsule arabique au tout début du XIX^e^ siècle.
- Ce mouvement semble se nourrir, de manière de plus en plus exclusive et systématique, de la production théologique issue des imams du Nejd.
- L'organisation semble n'envisager, dans l'édification de son État, que la simple mise en application de la jurisprudence hanbalo-wahhabite et de l'ijtihad nejdite,

Or s'il y a bien une évidence, c'est qu'on ne construit pas un État islamique et une société musulmane avec pour simple programme social, politique et religieux la stricte application de la *da'wa nejdiya* et des fatwas de *Dorar as-Saniya*. L'Arabie Saoudite en est le parfait exemple, car sans la protection politico-militaire américaine et les pétrodollars, cet État n'aurait pas pu survivre et colmater les brèches qui apparaissent régulièrement, cela en promouvant en plus un « soft wahhabisme ». Et ce n'est certainement pas à la pertinence de son modèle islamique que l'État saoudien doit aujourd'hui son existence. Or l'EI semble simplement être la version « hard » de ce wahhabisme, sans bouclier protecteur américain et avec moins de pétrole…

La crise ikhwan, à la fin des années vingt, avait certainement démontré les limites théoriques et pratiques du wahhabisme historique dans le contexte politique régional de l'époque, d'où la nécessaire, et même l'obligatoire mutation vers ce wahhabisme d'État. La *da'wa* nejdite ainsi transformée était désormais prête à se suffire des seules frontières saoudiennes, avec cette division

des tâches désormais connue de tous : les affaires politiques appartiennent aux sultans et les affaires religieuses appartiennent aux savants. Et si ce n'était pas les moyens quasi illimités que la manne pétrolière fournissait à l'État saoudien, le wahhabisme n'aurait jamais connu l'essor spectaculaire qu'il a connu en dehors de ses frontières ces cinquante dernières années.

Il est évident que si le wahhabisme historique a été abandonné, c'est qu'il n'avait pas les moyens humains et techniques, mais aussi intellectuels et idéologiques pour s'exporter au-delà des limites fixées par les Britanniques[1]. La conquête du Hedjaz non-wahhabite avait déjà montré à 'Abdelaziz la nécessité d'adopter un langage et un discours religieux différents de sa propre tradition. Il fallait d'abord pouvoir réaliser l'unité religieuse dans son propre camp, celui du sunnisme, avant de pouvoir prétendre fonder le monde nouveau voulu et espéré par les Ikhwans.

Ainsi, cette même problématique se pose aujourd'hui pour l'EI, frère jumeau et ennemi de l'Arabie Saoudite, cette organisation semble représenter la revanche des Ikhwans. La situation chaotique du Moyen-Orient leur a permis de réussir là où justement les Ikhwans ont échoué. Mais doctrinalement et idéologiquement, l'EI a les mêmes insuffisances que les Ikhwans : un extrémisme contre-productif et une vision radicale très limitée qui ne leur permettront absolument pas de réaliser une unanimité et une union autour de leur projet. Bien au contraire, mise à part l'attirance naturelle qu'ils suscitent chez tous ceux, qui à travers le monde, ne sont sensibles qu'au wahhabisme historique, et dont le flot finira par se tarir, ils ne parviendront pas, ou peu, à séduire au-delà de ce segment. Or il est impossible de vaincre, s'ils n'arrivent même

1. Nous ne croyons pas à la validité de la seule explication militaire : si 'Abdelaziz Al-Sa'ud l'avait réellement souhaité, il aurait pu conquérir assez facilement la Transjordanie ou d'autres territoires même au risque de heurter les Britanniques. L'hostilité des populations arabes du Moyen-Orient (en Irak et en Syrie) envers les Anglais et les Français, aurait été un atout majeur qui aurait facilité ces conquêtes et faisant de lui un véritable champion moderne de l'Islam. En réalité, il y avait dans le renoncement à poursuivre les opérations militaires un évident aveu de faiblesse idéologique (bien plus que la faiblesse des moyens techniques), et l'absence d'une stratégie viable à long terme dans la gestion politique et sociale de ces territoires. Les frontières de l'Arabie Saoudite à la fin des années vingt constituaient déjà un espace d'expérimentation politique assez vaste pour ceux qui ne possédaient aucune vision profonde sur la nature de l'État et de la société à bâtir. Tout ceci, sans même soulever le problème de l'ambition islamique réelle d'Abdelaziz qui avait toujours clamé ne vouloir se tailler qu'un domaine familial en Arabie. L'Arabie Saoudite recouvre d'ailleurs presque la même superficie qu'occupait le premier émirat de Dir'iya.

pas à convaincre et faire l'unanimité au sein de la seule famille du sunnisme militant.

Le bilan historique que nous avons établi nous permet de dresser quelques projections et d'émettre quelques hypothèses sur le devenir de l'EI. Nous pouvons voir dans les trois émirats saoudiens fondés par la *da'wa* nejdite, les trois possibles futurs de l'EI :

- La destruction et l'occupation de Dir'iya en 1818 capitale du premier émirat, préfigurant celle de Raqqa (ou de Mossoul). En effet, c'est la destinée logique d'un État qui, pour pouvoir exister, lance des « jihads » contre tous et dans toutes les directions et ne se basant que sur la seule force militaire (avec des succès très aléatoires)[1].
- La guerre civile du deuxième émirat après la mort de Fayçal Ibn Turki, préfigurant l'éclatement de l'EI (après le décès d'Al Baghdadi ?), et la lutte fratricide entre les différents acteurs qui composent le mouvement (conflit entre baathistes irakiens néo-convertis au sunnisme salafi et militants étrangers plus anciens ?) aboutissant à la victoire de forces extérieures à l'EI.
- La transformation du troisième émirat en Royaume Saoudien, préfigurant une possible normalisation de l'EI après un virage dogmatique et une « révolution pragmatique » en éliminant sa frange la plus extrémiste[2].

Pourtant, malgré toutes ces similitudes et analogies, dire que l'EI est assimilable à l'extrémisme des Ikhwans est une solution assez simpliste, qui arrange finalement presque tout le monde, l'Arabie Saoudite en tête, en permettant de garder le *statu quo*, sans faire le bilan de l'ensemble de la *da'wa* nejdite, qu'il s'agisse du wahhabisme historique ou du wahhabisme d'État dans sa forme salafiste contemporaine.

1. Telle la destruction de Massada par les Romains où s'étaient justement réfugiés les derniers Sicaires et leurs familles autour d'un prétendu messie. Cette analogie semble encore se retrouver dans le messianisme de l'EI qui sur-interprète les hadiths sur la fin des temps et l'importance du Shâm pour les actualiser aux événements contemporains. Ce qui est clairement une présomption innovatrice puisque nul ne peut prétendre à la chronologie exacte des événements futurs.
2. L'EI a reconnu très officiellement l'existence d'extrémistes en son sein. Mais à quel niveau se situe cette qualification chez eux Et surtout jusqu'où permettra-t-elle une remise en question profonde Ce sont des questions cruciales sans réponse, si toutefois cette déclaration n'était pas un simple subterfuge ne visant qu'à rassurer les sympathisants à travers le monde…

Les élites libérales saoudiennes, dans les milieux intellectuels et journalistiques, voient actuellement dans ce genre d'analogie un bon moyen de lutter contre l'islamisme wahhabite qu'ils ne peuvent pas affronter trop directement. Le pouvoir politique et une grande partie des oulémas eux-mêmes voient aussi dans ces parallèles un moindre mal qui permettrait au Royaume de se positionner, encore une fois, dans « l'axe du Bien » dans la lutte contre ces « extrémistes déviants » qui n'ont même plus la chance d'être taxés de kharijites mais désormais purement et simplement « d'athées »[1].

Les insuffisances et la mauvaise foi de cette position sont si flagrants que les mensonges, les manipulations ou les occultations des oulémas du wahhabisme institutionnel saoudien envers la réalité politique islamique et historique, sont tels qu'ils ne peuvent que réussir à convaincre les sympathisants de la *da'wa* nejdite d'aller rejoindre l'EI…

***

Nous avions énoncé en introduction que nous porterions un jugement général en donnant notre avis personnel sur la *da'wa* nejdite et le wahhabisme en nous basant sur son histoire, sur ses différentes mutations et transformations, sur ses problématiques contemporaines, ses forces et ses faiblesses, ainsi que ses réalisations et ses résultats.

Les fondements de la *da'wa* nejdite sont bien évidemment sunnites, et représentent même une sensibilité « hanbalite » à l'intérieur du sunnisme. Cela dit, nous reconnaissons que certaines de ses positions, sur certains sujets et chez certains de ces imams historiques, sont radicales et/ou extrémistes.

Les preuves historiques, théologiques et contemporaines suffisent pour adopter cette position, loin de toute volonté polémique ou accusatrice envers cette *da'wa*. Bien au contraire, elle fait figure de simple constatation apaisée et sereine qui nous permet de mieux intégrer les aspects positifs de cette *da'wa* après avoir justement visualisé ses limites et ses possibles dérives.

Rappelons qu'il est de notoriété publique et historique chez les théologiens de la Sunna de considérer comme appartenant à la famille sunnite, les *murji-atu al-fuqahal* « juristes murjites » issus très largement du *madhhab* hanafite qui

1. Ce qui explique aussi leur empressement à bombarder les forces qui leur étaient foncièrement hostiles en Irak et en Syrie.

avait adopté le laxisme de l'*irja* dans leur définition de la foi et certaines de ses implications[1]. De la même manière, nous pouvons considérer comme appartenant aux marges du sunnisme le radicalisme de certaines positions des imams historiques de la *da'wa* nejdite, eux-mêmes issus du madhhab hanbalite. Si l'on considère le sunnisme comme un prisme tolérant un certain nombre de nuances sur certaines problématiques[2], on peut alors considérer que ce jugement n'est pas dénué de logique, et surtout, de justice et d'intégrité. Ainsi sur la question des limites de la foi, de la mécréance et de l'apostasie formalisée par le *takfir*, la famille sunnite s'étendrait alors d'un bord à l'autre : des plus laxistes cherchant des excuses contestables jusqu'aux positions les plus extrêmes de certains imams de la *da'wa* du Nejd. A ce propos, le cheikh al-Albani lui-même reconnaissait que la porte de l'excuse pour empêcher le *takfir* était exagérément étroite dans la *da'wa nejdiya*, alors que lui-même l'élargissait beaucoup trop en retour[3].

Les bienfaits du wahhabisme sont en réalité toujours les mêmes aspects positifs qui se retrouvent dans tous les mouvements sunnites qui font preuve (et ont fait preuve dans l'histoire) de militantisme afin de propager, protéger et imposer un projet islamique. La « révolution wahhabite »[4] en tant que *da'wa* d'origine sunnite qui militait pour une réislamisation puritaine de son envi-

1. L'*irja* dont nous avons longuement étudié l'histoire et les effets dans "*Les origines chrétiennes d'une laïcité musulmane*". Paradoxalement et historiquement, il faut souligner que le *madhhab* hanafite apparaît avoir été l'un des plus durs concernant le chapitre de l'apostasie. Le « théorème » énonçant que plus on a une définition large de la foi, moins on est sensible à l'anathème n'est donc pas forcément vrai.

2. On peut penser à ce qui a pu historiquement exister entre *ahlul-hadith* (partisans du hadith) et *ahlur-ra-y* (partisans de l'opinion personnelle), deux sensibilités du sunnisme parmi les premières générations, qui se sont longuement opposées sur la problématique du Fiqh avant que l'imam Ash-Shafi'i ne rétablisse une position plus ou moins médiane en recentrant toutefois l'importance du hadith et de sa littéralité.

3. De manière générale, et très contrairement à l'image qui est véhiculée de lui par certains, le cheikh Al-Albani fut un grand critique, intègre et objectif, de certains aspects du wahhabisme, et dans un sens nous rejoignons beaucoup de ses analyses qui relativisent le poids et l'importance de la *da'wa* nejdite et du cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb. Il y aurait matière à écrire sur le cheikh Al-Albani pour révéler sa véritable nature et la complexité intéressante de toutes ses véritables positions concernant l'Arabie Saoudite et le wahhabisme, et non le personnage décrit et construit de manière à flatter certaines passions partisanes.

4. Nous paraphrasons délibérément le titre du livre du cheikh Abdu-Rahmân Ibn Qassim compilateur de "*ad-Dorar as-Saniya*" intitulé « *At-Thawra Wahhabiyya* ». Ce terme *thawra*/révolution est aujourd'hui considéré comme un mot-clé à supprimer du registre islamique par la partie la plus extrémiste du salafisme séculier et du wahhabisme d'État. Considérant ceux qui en usent comme des "*hizbis*". Preuve de plus que wahhabisme historique et nouveau salafisme, même liés, sont deux mouvements bien différents.

ronnement possède donc des éléments dignes d'intérêt et la concernant dans sa globalité, on peut noter ces éléments particulièrement bénéfiques, selon nous :

– **sa volonté de purification du Tawhîd, l'étude et l'approfondissement de ses réalités :**

Tel était le but principal du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb repris ensuite par ses disciples, à tel point que ce courant a pu être considéré comme « spécialisé » dans la question du *tawhîd* et dans le rejet de son opposé : l'associationnisme ou *shirk*. L'affirmation du *Tawhîd* et la définition de sa réalité est une œuvre fondamentale, car le paganisme évolue et épouse constamment de nouvelles formes, en fonction des époques et des réalités sociales. Le paganisme devient alors insoupçonnable pour le commun des musulmans, ce qui rend nécessaire une réactualisation régulière du *Tawhîd*[1].

– **son attachement au Coran et à la Sunna :**

Le Coran et la Sunna représentant les fondements de l'Islam sans lesquels rien n'est envisageable pour la croyance sunnite, le wahhabisme a rappelé avec force l'absolue primauté de ces deux sources, en insistant sur le fait que tout avis humain ne peut pas être placé au dessus de ces textes, et que l'interprétation nécessaire ne servait qu'à approfondir et préciser le Texte et non à en modifier le sens.

– **sa volonté de dépasser le cloisonnement des écoles :**

Après une période d'intense productivité juridique, les écoles avaient sombré dans le formalisme et le traditionalisme, étouffant le *fiqh* et sclérosant l'*ijtihad*. A cela s'ajoutait l'esprit d'imitation aveugle et le sectarisme d'école. Le wahhabisme, comme d'autres courants, a essayé de casser ces barrières en

1. Le culte des morts (consistant à leur demander d'exaucer des vœux, à sacrifier des bêtes, à accomplir des circumambulations autour de leurs tombes, ou à considérer leurs mausolées comme des sanctuaires), compte encore aujourd'hui parmi l'une des pires formes populaires de déviations pratiquées dans le monde musulman (certaines étant des formes de polythéisme). Le wahhabisme, par son effort d'ijtihad, s'est aussi intéressé au *Tawhîd* et au *shirk* au niveau « législatif » et « politique », qui représentent une forme de paganisme indirect et institutionnalisé dans la plupart des États gouvernant le monde musulman, en accordant à l'homme le pouvoir sans limite de créer les lois dictées par sa seule raison (passion), annulant et abolissant les principes législatifs islamiques. C'est d'ailleurs ce que le wahhabisme d'État (salafisme séculier) a délaissé dans la pratique par apolitisme et volonté de ne pas entrer en conflit avec le pouvoir politique, alors qu'il est toujours assez aisé de s'en prendre aux pratiques populaires issues de la masse musulmane.

inculquant l'idée que seuls comptaient la recherche de vérité et l'avis le plus conforme, au-delà de l'appartenance aux différents madhhabs.

– **son combat contre les hérésies dans la croyance et dans la pratique :**

La protection de l'intégrité et de l'intégralité du dogme sunnite orthodoxe contre les innovations fut l'un des grands objectifs de la *da'wa* nejdite. Elle a rejeté pour cela tous les actes et pensées qui n'étaient pas fondés sur des preuves textuelles.

– **sa revivification du patrimoine théologique et intellectuel des « Anciens » :**

C'est pour cela que le wahhabisme a revivifié l'« École des écoles », qui contrairement aux dires de certains[1] n'est pas seulement assimilable à une époque bénie, mais c'est bien plus un ensemble d'enseignements et de méthodes issus de différentes personnalités aussi riches et profondes que diverses, qui ont posé les bases et les fondements de toutes les sciences religieuses. Cette revivification ne veut pas dire une nouvelle imitation, mais plutôt donner un souffle nouveau à l'Islam en s'inspirant des travaux, des analyses et des méthodes de ces générations, au-delà de leurs propres traditions scolastiques. Le Wahhabisme a été l'une des causes de revitalisation de l'islam sunnite au niveau mondial en ré-insufflant chez les musulmans un esprit et une pratique puritaine, de même qu'un puissant vecteur d'islamisation dans un monde dominé par l'Occident.

D'un autre côté, outre la dérive issue d'une partie extrême de l'*ijtihad* de la *da'wa* nejdite et du wahhabisme historique, il y a d'autres éléments négatifs à souligner qui accompagnent très souvent ce courant :

1. Nous pensons à la réplique de feu Ramadhan Al Bouti au cheikh Al Albani, considérant les « *salafs salihs* » seulement comme une époque, un temps respecté mais révolu. Cette réponse est, bien entendu, au dessous de la réalité, cela reviendrait à dire que les Lumières ne sont qu'une période en Europe occidentale, sans considération pour les idéologies et les principes philosophiques institués par cette époque et ses éminentes personnalités : ce serait n'avoir ici qu'une vision simpliste, très étroite de cette époque, en plus d'être fausse.

– **croire que le wahhabisme et les partisans de la Sunna attachés à la voie des « pieux prédécesseurs » sont une seule et même entité :**

Le wahhabisme est issu du hanbalisme, qui est l'une des quatre écoles du sunnisme. Si le wahhabisme peut être considéré comme ultra-orthodoxe du fait des caractéristiques positives que nous avons détaillées plus haut, il ne représente pas l'exclusivité des musulmans attachés au sunnisme tel qu'il a été défini, compris et expliqué par les Anciens (*salafs sâlihs*). Cette idée étroite et sectaire est issue des discours historiques véhiculés par l'Arabie Saoudite depuis sa création. Elle exclut même involontairement les autres écoles et courants qui s'affilient au dogme sunnite, et contribue à rétrécir le vaste patrimoine sunnite orthodoxe. On peut donc être « sunnite sur la voie des Anciens (*salafs*) » sans être adepte de la *da'wa* nejdite, de la même manière qu'il a existé des hanbalites appartenant à l'école d'Ibn Taymiyya qui étaient non-wahhabites, voire hostiles au wahhabisme. Si le wahhabisme fait partie de la famille de l'orthodoxie sunnite suivant la voie des *salafs sâlihs*, l'inverse n'est pas obligatoire. Or c'est l'une des prétentions fausses et sectaires qui accompagnent souvent cette *da'wa*.

– **le wahhabisme facilite l'exagération du rôle et du poids de l'Arabie Saoudite en négligeant le patrimoine sunnite orthodoxe des autres régions du monde musulman :**

Étant né au Nejd et ayant contribué à créer l'Arabie Saoudite moderne, le wahhabisme a tendance à sur-évaluer le rôle historique et islamique du pays dans le monde musulman contemporain. Comme l'État saoudien ayant lui-même investi depuis sa création des sommes colossales pour la diffusion et la propagation du wahhabisme assimilé au salafisme, il a pu « *saoudiser* » une partie de l'islam sunnite. De plus, le wahhabisme d'État cultive la soumission politique et religieuse envers la famille régnante et la défense des intérêts du Royaume qu'il assimile à des intérêts « islamiques ». Alors que d'autres traditions sunnites orthodoxes qui se sont épanouies dans d'autres pays (Maroc, Tunisie, Mauritanie, Égypte, Syrie-Palestine, sous-continent indien, etc.) sont dangereusement marginalisées par le hanbalisme wahhabite saoudien.

– **La création d'un nouveau *taqlîd* remplaçant le *taqlîd* traditionnel :**

Malgré le discours officiel sur la nécessité de combattre le sectarisme d'école et le *taqlîd*, le wahhabisme d'État a créé un nouveau *taqlîd* à son propre avantage. Le hanbalisme wahhabite ayant débordé de ses frontières initiales grâce aux pétrodollars, ses sympathisants considèrent les oulémas saoudiens ou ceux s'alignant sur le référent saoudien comme les seules autorités religieuses légitimes de l'Islam sunnite. Ceux qui divergent avec eux, avec droit et preuve, sont considérés comme hors de la vérité. Le *taqlîd* sur les anciens a été remplacé par le *taqlîd* sur ces contemporains[1]. La forme extrême de ce *taqlîd* amène fatalement au sectarisme le plus primaire, renforcé par une vision très étroite de l'orthodoxie sunnite et divisant ses rangs pour de simples querelles théologiques. Cela, en plus, sans aucune hiérarchie de ces différences, divergences ou même véritables innovations, qui puisse permettre d'assurer le maximum de cohésion.

– **absence de renouveau et d'effort de jurisprudence du *fiqh* :**

Le wahhabisme en restant fondamentalement hanbalite n'a pas véritablement renouvelé l'effort de jurisprudence, malgré sa volonté de suivre la voie des Anciens et de dépasser les écoles. Son côté ultraconservateur a bloqué le renouvellement des réponses concernant les questions de droit qui se posent actuellement. L'imitation et le suivisme ont restreint les ouvertures et sont la cause de l'immobilisme et de la stagnation du modèle wahhabite en Arabie Saoudite et sa reproduction tel quel, là où il est adopté partout dans le monde.

– **aporie et insuffisance intellectuelle du wahhabisme dans le développement du projet civilisationnel de l'Islam :**

De manière générale, le wahhabisme ne s'est pas intéressé aux questions civilisationnelles islamiques, concernant les nombreuses problématiques à résoudre dans les domaines politique, économique et social permettant à l'islam d'être un modèle alternatif. Sa production intellectuelle sur ce plan est insignifiante. Ses seules préoccupations concernent les questions de dogme. Elles ont fait sa force, mais expliquent aussi ses insuffisances dans les questions relatives à la mise en place d'un véritable système islamique. Elles n'ont pas permis de

1. Alors que *Taqlîd* pour *Taqlîd*, il est bien préférable de garder l'ancien suivisme de sommités historiques reconnues par toute la Oumma que celui de personnalités contemporaines…

renouveler les théories du droit et de l'État, malgré leur grande contribution sur le problème de la *hâkimiyya*. Le wahhabisme se contente du fait acquis en recyclant d'anciennes productions. Il a délaissé l'étude des sciences « profanes » et de la réalité contextuelle (*fiqh al wâqi'*) qui lui aurait permis de proposer un modèle de société pertinent. Cela provient de la dichotomie historique que le wahhabisme a instituée, en considérant que toutes ces questions relevaient de prérogatives du pouvoir politique.

***

Dans le contexte actuel caractérisé par le néo-impérialisme occidental totalitaire et sa mondialisation : ceux dont l'objectif est de réaffirmer l'Islam comme un tout civilisationnel (*dîn*, *dunya* et *dawla*) peuvent donc naturellement être amenés à penser que la *da'wa* nejdite, avec son puritanisme ultra-orthodoxe et son *ijtihâd* sur les points fondamentaux du dogme (*tawhîd, paganisme, les limites de la foi et de la mécréance, etc.*) également avec sa force polémique et sa capacité à vulgariser et à diffuser massivement tous ces points, possède une force indéniable lorsqu'il s'agit de vouloir combattre et abolir ce système « idolâtre » mondial que l'on cherche à imposer.

Quand il s'agit de remettre en cause et d'affronter la configuration politique et sociale d'une société bâtie sur des fondements non islamiques, qui souhaite transformer, remplacer ou annuler l'Islam (une partie ou sa totalité) : il faut admettre que la *da'wa* du Nejd n'a presque pas d'équivalent pour mener à bien cette tâche.

La capacité du wahhabisme à réfuter les croyances non-musulmanes et toutes leurs implications sur la conscience et la vie du musulman de même que la vision générale de l'organisation sociale et politique, est historiquement et politiquement prouvée, et très crainte justement par tous ceux qui cherchent à imposer leur domination mondiale. Ces derniers ont d'ailleurs très bien compris que le wahhabisme, même dans sa version la plus souple et la plus contenue, posait toujours un problème du fait de ce potentiel interne très subversif[1].

1. Dans ce cas, la plupart des ennemis du wahhabisme, sont ennemis de celui-ci car ils sont en réalité ennemis de tout projet islamique global. Ce sont très souvent, les partisans des courants modernistes et libéraux, des idéologies séculières occidentales, et de tous les courants musulmans fortement contaminés par ces derniers. Bien sûr, il existe aussi une opposition purement musulmane au wahhabisme.

Cependant, pour ce qui est de penser et de construire cette société musulmane et son véritable « État islamique », viable et pertinent, il est évident que la *da'wa* nejdite est très largement insuffisante.

D'ailleurs, elle n'avait pas été initiée pour cela : le cheikh Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb voulait « casser » le système idolâtrique et innovateur du Nejd grâce à une purification allant de pair avec l'imposition d'un ordre politique et religieux islamique. Son alliance avec l'émir Al-Sa'ud, perpétuée de génération en génération, montre bien qu'il s'est satisfait de la configuration politique nejdite en reproduisant le même modèle déjà existant, tout simplement après l'avoir purifié et islamisé.

Ce point constitue déjà une très grande différence avec celui dont on essaye de faire un « wahhabite » avant l'heure : le cheikh al-Islam Ibn Taymiyya et ses disciples, tel Ibn Qayyim al Jawziyya.

Il est encore très en dessous de la vérité de dire que la *da'wa* nejdite n'a fait que réduire et vulgariser l'immense enseignement du cheikh de Damas à certains petits aspects. Le wahhabisme n'a finalement repris que la seule facette de l'imam syrien qu'elle pouvait assimiler, tant son œuvre prolifique s'est étendue à des sujets vastes et inabordables au Nejd, et à un niveau et une profondeur inaccessibles pour la majeure partie des érudits du Nejd.

Encore aujourd'hui, le wahhabisme normalisé disposant des moyens financiers les plus importants dans le monde universitaire islamique, se montre incapable de produire des œuvres critiques sur les diverses philosophies et idéologies qui gangrènent le monde musulman, ainsi que sur les questions de philosophie politique ou d'épistémologie à un niveau comparable à celui du cheikh al-Islam. Mis à part quelques commentaires de type classique contenant des explications étymologiques (*charh*) et vérifications de sources (*tahqîq*), il n'y a pratiquement aucune production notable de ce type[1].

1. On remarque assez bien que toutes celles qui existent sur ce sujet sont souvent issues de théologiens et de oulémas qui n'appartiennent foncièrement pas au wahhabisme, mais sont issus d'autres courants qui peuvent même avoir été influencés doctrinalement par la *da'wa* nejdite. Et lorsque des productions de ce type proviennent malgré tout d'oulémas que l'on peut classer dans le wahhabisme, on remarque très clairement qu'ils ont été eux-mêmes influencés par d'autres courants et surtout par le salafisme historique et son école. C'est le cas des imams du courant dit de la *Sahwa* en Arabie Saoudite et d'autres plus ou moins proches de ce mouvement interne au wahhabisme saoudien (voir à ce sujet notre ouvrage « *Fiqh al wâqi'* »).

Le cheikh de Damas s'était notamment abondamment penché sur les questions de théorie du Droit et de l'État, notamment avec son célèbre traité de Droit public *as-Siyâsa ash-Shar'iyya*[1], afin de répondre de manière très pertinente aux problématiques politiques et sociétales de son temps. Ce champ d'étude est pourtant grandement absent dans la *da'wa* nejdite, ce qui explique la place prépondérante d'Ibn Taymiyya dans la pensée politique islamique saoudienne, mais sans qu'aucune valeur ajoutée n'ait été réalisée depuis près de sept siècles[2].

« Dénejdiser » ou « Déwahhabiser » le cheikh Ibn Taymiyya est un sujet encore plus polémique que tout le reste : car pour la majorité des sympathisants, des adeptes et des affiliés à cette *da'wa*. l'un est totalement assimilable aux autres…

Casser la mythologie et les mythes passe aussi par un retour sur une certaine mauvaise foi visant à vouloir sanctifier à tout prix la *da'wa* nejdite, au-delà même des règles de l'acceptable, tant islamique que rationnel : les socles de la *da'wa* du Cheikh Ibn Taymiyya.

Lui qui nous expliquait d'ailleurs sans détour ni manipulation géographique le fameux hadith dit du "Nejd" : « *Dans le langage du Prophète ﷺ et des habitants de sa Cité, les "gens de l'Ouest" désigne les populations de Syrie, car ils se situent à leur occident. Quant aux "gens de l'Est",* ***il s'agit des habitants du Nejd et de l'Irak****, car l'Est et l'Ouest sont une affaire relative, chaque pays à son Ouest qui peut être l'Est d'un autre, et il a un Est qui peut être l'Ouest d'un autre. Ainsi on considère que les paroles du Prophète ﷺ sont prononcées dans le sens où étaient l'Ouest et l'Est pour lui quand il a dit ce hadith et c'est : Médine.* »[3]

1. Les Éditions Nawa préparent actuellement une traduction commentée de ce traité dont nous espérons l'achèvement pour l'année 2016.

2. Le pertinent orientaliste Henri Laoust note que ce traité a encore servi lors de la première tentative d'élaboration de la constitution saoudienne en 1931.

3. « أن لغة النبي صلى الله عليه وآله وسلم وأهل مدينته في (أهل المغرب) هم أهل الشام، ومن يغرب عنهم، كما أن لغتهم في (أهل المشرق) هم أهل نجد والعراق، فإن المغرب والمشرق من المور النسبية، فكل بلد له غرب قد يكون شرقا لغيره، وله شرق قد يكون غربا لغيره، فالعتبار في كلم النبي صلى ال عليه وسلم، لما كان غربا وشرقا له حيث تكلم بهذا الحديث وهي : المدينة. »
Voir "Manaqib ash-Sham wa Ahlouha". Dans d'autres passages disséminés à différents endroits de son œuvre, Ibn Taymiyya cite nominalement la région du Nejd arabe comme la terre des troubles visés par le Hadith. Comme dans son ouvrage intitulé « *Bayan Talbis al Jahmiyya* » : « De nombreuses traditions attribuées au Prophète affirment que les troubles et la tête de la mécréance émergeront à l'Est. Il s'agit en l'occurrence de l'Est par rapport à Médine, donc du Nejd et de ces régions orientales, ainsi qu'il est mentionné dans les deux recueils authentiques, selon le témoignage […] de Ibn 'Umar : « J'ai entendu le Prophète dire :

Finalement, pour de simples raisons, là encore « géographiques », il est évident que le hanbalisme nejdite soit demeuré à un niveau intellectuel et théologique très inférieur à celui de Bagdad ou de Damas, même bien avant l'apparition de la *da'wa* du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb. Il constituait la périphérie du hanbalisme irako-syrien, une branche lointaine maintenue uniquement grâce aux initiatives individuelles de quelques érudits du Nejd qui se rendaient occasionnellement dans ces grands centres de savoir hanbalite[1]. Or avec l'effondrement du poids de l'école de l'imam Ahmad en Irak à partir du XIII^e siècle et en Syrie à partir du XV^e siècle, le hanbalisme du Nejd a semblé constituer une oasis, un îlot qui s'est développé de manière de plus en plus autonome.

Ainsi le hanbalisme wahhabite issu de ce Nejd avait déjà des caractéristiques bien propres à cette région et à sa configuration politique et sociale. Cela s'est encore amplifié depuis la création de l'Arabie Saoudite moderne, avec des modalités encore plus spécifiques liées aux seuls enjeux politiques et religieux de ce nouvel État. Cela se ressent dans de nombreuses questions de dogme mais aussi de *fiqh*.

C'est le cas pour la question de l'interdiction de manifester dans le Royaume qui est très spécifique au hanbalisme wahhabite saoudien, puisque quiconque lit les chroniques historiques du hanbalisme bagdadien y verra comment la manifestation publique était l'arme de revendication politique et sociale privilégiée des imams hanbalites, qui poussaient et mobilisaient régulièrement la population pour faire plier le pouvoir des sultans et des califes en les forçant à la négociation[2]. Ainsi, d'une certaine manière, l'extraordinaire expansion du

« Les troubles viendront de là-bas (puis il pointa son doigt en direction de l'Orient) c'est là que poindra la corne de Satan. » ». http://shamela.ws/browse.php/book-2864/page-17. Revoir notre avis à la note 2 page 28.

1. Tels au XVI^e siècle les *shuyûkh* : Ahmad ibn 'Atwa, Ahmad ibn Abu Humaydan et Abu Numay al Tamimi comme le rapporte le cheikh Abdallah al Bassam dans son *"Ulama an-Nejd"* (page 544 ; tome 1).

2. Il y aurait beaucoup à dire sur les motivations politiques et sociales cachées derrière ces fatwas interdisant toute manifestation en Arabie. Sur ce sujet, on peut lire « *Fitna : des révoltes populaires à Bagdad au Moyen-Âge* » de Vanessa Van Rentergheim, papier publié par l'IFOP : « *Mouvements populaires à Bagdad à l'époque abbasside IX^e-XI^e siècle* » (aux Éditions Maisonneuve) et « *Les agitations religieuses à Baghdad aux IV^e et V^e siècles de l'Hégire* » de Henri Laoust. Toutes ces études apportent quantité de preuves très bien sourcées sur l'activisme politique des imams hanbalites à Bagdad poussant la population à se mobiliser dans des manifestations qui finissaient parfois par l'émeute, ceci afin de faire plier le pouvoir. On peut déjà voir les prémices de cette interdiction saoudienne de manifester dans l'un des discours d'Abdelaziz (revoir note 2 page 183).

Pour la spécificité saoudienne : on peut aussi évoquer l'interdiction de conduire pour les femmes qui ne se retrouve nulle part ailleurs dans le monde musulman en dehors de l'Arabie Saoudite, alors que des hadiths authentiques vantent la femme qui conduit seule son chameau.

wahhabisme saoudien ces cinquante dernières années s'est donc aussi faite au détriment de la richesse et de la profondeur du hanbalisme lui-même.

***

La *da'wa* nejdite et le wahhabisme se sont profondément concentrés sur l'aspect « *dîn* »[1] de l'Islam, et sur ce point, cette *da'wa* a des aspects positifs dans tout contexte où il y a à ré-islamiser, même si, sur certains éléments, il y a une indéniable exagération et un radicalisme nourrissant des phénomènes extrêmes, des comportements excessifs qui peuvent s'avérer dangereux et contre-productifs[2]. Par contre, sur les aspects « *Dawla* »[3] et « *Dunya* »[4] de l'Islam, qui demandent une certaine profondeur dans la réflexion et une importante culture théologique, historique, philosophique et politique, cette *da'wa* ne les a que très faiblement survolés, voire pas du tout.

1. L'aspect *dîn* recouvre chez nous tout ce qui concerne précisément la théologie, les sciences religieuses concernant la croyance, les questions de dogme, les questions rituelles et cultuelles (*Fiqh*), la spiritualité, etc.

2. Or même sur l'aspect *dîn* de la *da'wa* nejdite, nous ne prétendons pas que tout est parfait et que rien ne devrait être remis en cause. Il y a par exemple beaucoup de critiques à faire sur les méthodes d'enseignement du wahhabisme classique : l'ensemble des textes du cheikh Ibn 'Abdul-Wahhâb sont écrits de manière à être appris par cœur, très rapidement et très facilement (*Kitâb at-Tawhîd, ussul thalatha, Kashf Shubuhat, Qawa'id al Arba'a*, etc.), cela concernant des points de dogme extrêmement profonds et importants, qui mériteraient plus de développements que de simplifications. Cela pouvait avoir ses bienfaits à une époque, mais aujourd'hui, une fois appris et mémorisés, ils donnent l'illusion à l'étudiant de maîtriser le dogme et le *tawhîd*. Alors que très souvent l'adepte n'a pas reçu l'apprentissage réel lui apprenant l'humilité, la patience, le renoncement, la pureté des intentions. Conformément à ce que disaient les Anciens *salafs* : « *nous apprenions les règles d'éthique (adâb) avant d'apprendre la science* ». Cette « science sans adâb » est l'un des fléaux qui sévit actuellement chez nombre de ceux qui se réclament de cette *da'wa*.

   Finissons par dire que l'émergence de l'EI a permis d'élargir le débat sur plusieurs sujets qui étaient auparavant une querelle de « spécialistes » interne au mouvement salafiste. Certains théologiens universitaires eux-mêmes sunnites salafistes n'hésitent pas à amorcer une auto-critique générale de certains présupposés du salafisme afin d'éliminer ses manques, ses tares et de dépasser ses limites, montrant une maturité et une profonde réflexion dans certains de ces courants. Nous pensons au débat suscité par le cheikh Ahmad Salam et son best-seller « *Ma ba'd salafiyya* » (*Après le Salafisme*) qui, bien que nous ne partagions pas toutes ses analyses et positions, a au moins le mérite de lancer un débat nécessaire et constructif.

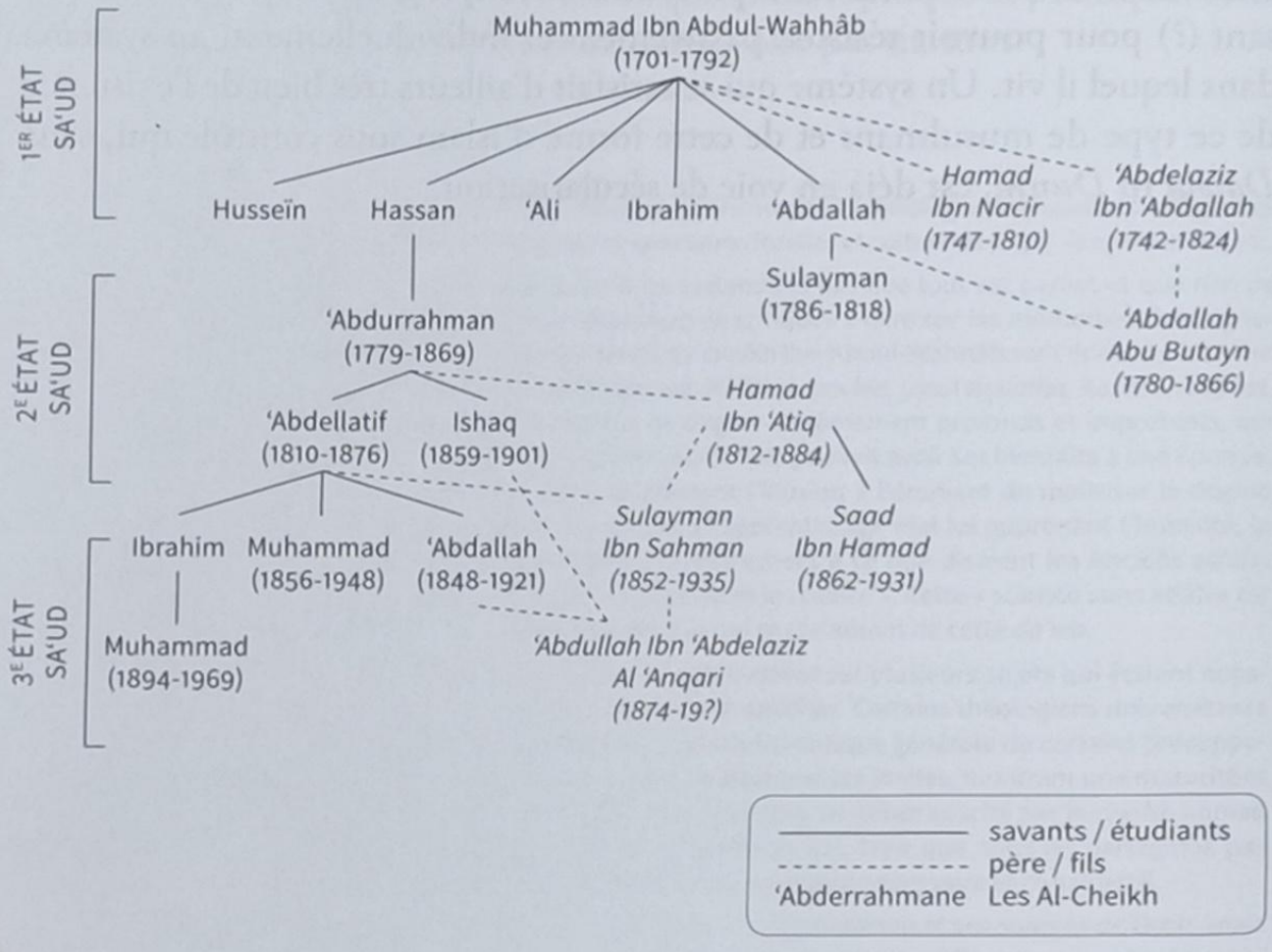
3. Tout ce qui touche à la théorie politique islamique de l'État, son organisation et ses sources de Droit, mais aussi à l'aspect constitutionnel, l'organisation juridique, les relations entre les différents pouvoirs, la question de la souveraineté et de la législation, les modalités de fonctionnement et d'attribution des différentes fonctions, la question des rapports entre gouvernant et gouvernés, du renouvellement des postes, du contrôle et de la limitation des pouvoirs, etc.

4. Tout ce qui a trait aux conditions de vie économique, sociale et culturelle et civile, les fondements de leurs principes et la nature du cadre d'application, leurs objectifs, leurs conditions, la protection légale de ces principes, et la nature des moyens attribués par l'État, etc.

Or si l'aspect « *dîn* » est fondamental pour la première étape de l'islamisation ou de la ré-islamisation des populations sur des bases orthodoxes sunnites, et qu'il était suffisant dans des contextes musulmans reculés et vierges de toute forme d'occidentalisation (comme le Nejd et l'Arabie au XVIII[e] siècle) aujourd'hui cette *da'wa* est très insuffisante.

Dans les défis de civilisation qui sont posés à l'Islam, en passe d'être intégré à cette mondialisation néo-impérialiste qui dispose de ses différentes religions pour construire hommes et sociétés nouvellement compatibles, le musulman qui posséderait simplement l'aspect « *dîn* » de sa religion ne serait aucunement armé idéologiquement et intellectuellement pour penser le changement. Si toutefois il en avait le désir…Il possède tout simplement ce qui lui est suffisant (?) pour pouvoir résister, passivement et individuellement, au système dans lequel il vit. Un système qui se satisfait d'ailleurs très bien de l'existence de ce type de musulmans et de cette forme d'Islam sous contrôle qui, sans *Dawla* ni *Dunya*, est déjà en voie de sécularisation.

Arborescence de la Da'wa nejdite



BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages en langue française

- AIT-YAHYA Aïssam, *Histoire et Islam*, Editions Nawa, 2013.
- AIT-YAHYA Aïssam, *Théologie du complotisme musulman*, Editions Nawa, 2014.
- ALI BEY, *Voyages en Afrique et en Asie pendant les années 1803-1807.*
- ARBOIT Gérald, *Saint John Philby contre Lawrence*, Editions Ouest-France, 2012.
- BENOIST-MECHIN, *Ibn-Séoud ou la naissance d'un royaume. Le loup et le léopard.* Le club des éditeurs, 1958.
- DE CORANCEZ Louis Alexandre Olivier, *Histoire des Wahabis*, BiblioLife, 2009.
- LAMARTINE Alphonse, *Voyage en Orient*, 1835.
- LAOUST Henri, *Les agitations religieuses à Baghdad aux IV^e et V^e sicles de l'Hégire.*
- LAWRENCE Thomas E., *Les Sept Piliers de la Sagesse.*
- LUIZARD Pierre-Jean, *Le piège Daesh : État islamique ou le retour de l'Histoire*, Éditions La découverte, 2015.
- MENORET Pascal, *Wahhabisme, arme fatale du néo-orientalisme*, Revue Mouvements 2004/6 (n° 36), p. 54-60.
- MENORET Pascal, *L'Arabie*, Gallimard.
- MOULINE Nabil, *Les clercs de l'Islam*, Presse Universitaire de France.
- MOURIEZ Paul, *Histoire de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte.*
- PALLGRAVE William G., *Une année dans l'Arabie centrale : 1862-1863.*
- VAN RENTERGHEIM Vanessa, *Fitna : des révoltes populaires à Bagdad au Moyen-Âge.*
- VAN RENTERGHEIM, *Mouvements populaires à Bagdad à l'époque abbasside IX^e-XI^e siècle*, Éditions Maisonneuve.
- VERNOCHET Jean-Michel, *les Égarés : le wahhabisme est-il un contre islam*, Sigest, 2013.
- ZINN H., *Se révolter si nécessaire - textes et discours (1962-2009)*, Editions Agone.

Ouvrages en langue arabe

- *Fatawa 'ulama an-Nadjd.*
- *Al ikhwan as sa'udiyy'un fi 'iqdayn.*

– ABU 'UMAR (Cheikh) 'Umar Mahmud, *Jouenat Al-Mout-Tayibin.*
– ADIB GHALIB Muhammad, *Min akhbar al-hijaz wa najd fi tarikh al-Jabarti.*
– AL ALUSI Cheikh Mahmud Shoukri, *Tarikh Najd.*
– AL 'ATIQ Cheikh Hammad, *Madjmu'at Rasa-il wal Massa-il Nejdiyy.*
– AL CHEIKH Sulayman Ibn 'Abdallah, *Ad Dalallatu.*
– AL JABARTI, *Târîkh 'Aja-ib al Athar.*
– AL MANSUR Abu Muhammad 'Abdu-Rahmân, *al-harakah al-'ilmīyah fî Ushayqir.*
– AL MAQDISSI Abu Muhammad, *Muqtaf min risâla al-ajwiba az-zakiyya 'alâ al-as-ila al-turkiya.*
– AL MAQRIZI, *Kitâb Al Suluk li Ma'rifat Duwal al Muluk.*
– AL MAWARDI Abu Hassan, *Ahkam al sultaniyya.*
– AL NASSIRI, *Kitâb al Istiqssa li-Akhbar duwwal al-Maghrib al-Aqsa.*
– AL QÂSSIM (cheikh) 'Abdu-Rahmân, *Ad-Dorar as-Saniyya li ajwiba an-Nadjiyya,*
– AL RAŸKI Hassan Ibn Jamel Ibn Ahmed, *Lam' ash shihab fi sira Muhammad Ibn 'Abdul-Wahhâb.*
– AL ZAHAWI (Cheikh) Jamil Sidqi Effendi, *Al Fajr al Sadiq fi radd 'ala al-munkiri tawassul wa al-khawariq.*
– AL ZAHIRI Abu 'Abdu-Rahmân ibn 'Aqil, *Dunya al-Watha'iq', al-Dir'iyya*
– ASH-SHAWKANI, *Badr at-Tali.*
– AT-TUWAYJIRI 'Abdelaziz, *li surati al leîli hatfu as sabah.*
– IBN 'ABDU-RAHMAN (Cheikh) Ishaq, *'Aqidatul Muwahhidin.*
– IBN 'ABDUL-WAHHAB (Cheikh) Muhammad, *Kashf ash-Shubuhat.*
– IBN 'ABDUL-WAHHAB (Cheikh) Muhammad, *Kitâb at-Tawhîd.*
– IBN 'ABDUL-WAHHAB (Cheikh) Muhammad, *Rasa-il ash-shakhsiya.*
– IBN 'ABDUL-WAHHAB (Cheikh) Muhammad, *Ussul ath-thalatha.*
– IBN 'ABDUL-WAHHAB (Cheikh) Muhammad, *Mufid al mustafid fi kufr tark at-Tawhîd*, Éditions Al Bayyinah.
– IBN 'AFALIQ, *Jawab Ibn 'Afaliq 'Ala Rad Ibin Mu'ammar.*
– IBN BISHR, *'Unwan al majd fi tarikh an-Najd* (2 volumes).
– IBN GHANNAM Hussaïn, *al-musamma Rawat al afkar wal-afham li murtād hal al-imam wa-ta'dad ghazawat dhawi al-Islam* (2 volumes).
– IBN HAMDAN Sulayman ibn 'Abdu-Rahmân, *Tarajim li-muta-akhkhiri al-Hanabilah.*
– IBN HASSAN Cheikh 'Abdu-Rahmân, *Qurratu 'Uyun al muwahhidin.*
– IBN HUMAYD, *Subub al Wabila.*
– IBN IYAS Al Hanafi al Misry (Muhammad), *Bada'ī al-zuhur fi waqa'ī al-duhur.*
– IBN QAYYIM, *Zâd al Ma'âd.*
– IBN SAHMAN (Cheikh) Sulayman, *al-Hadiyyah al-Sunniyah wal Tuhfah al Wahhabiyah al-Nejdiyah.*

– IBN SAHMAN (Cheikh) Sulayman, *As sawa'iq al mursala al wahhabiya 'ala shubuhat ad dhahidat.*
– IBN SAHMAN (Cheikh) Sulayman, *Dîwân Ibn Sahman.*
– IBN SAHMAN (Cheikh) Sulayman, *Diya-ou shariq.*
– IBN SAHMAN (Cheikh) Sulayman, *Minhaj ahlul haqq wal itiba' fi mukhallafati ahli al jahli wal ibtida'*, Maktabat al fourqane.
– IBN SAHMAN Sulayman, *Manzhûma ash-Shaykh fi ar-Radd 'ala man ankara 'alâ al-ikhwân.*
– IBN SAYYAR Jabr, *Nubda fi ansab ahli najd.*
– KICHQ Muhammad Jalal, *As sa'udiyyun wal hal al islami.*
– MALINE Muhammad, *'Ulama al islam.*
– QUTB AL-DIN Musa al-Yûnînî, *Dhayl Mir'ât al Zamân.*
– RIDA Muhammad Rashid, *Al wahhabiyun wal hijaz.*
– RIDA Muhammad Rashid, *Al wahhabiyya wa da'wat al manar illa madhhab as salaf.*
– SALAM (Cheikh) Ahmad, *Ma ba'd salafiyya.*
– ZALLUM (Cheikh 'Abdelqadim), *Umara-u l-Baladi l-Haram.*

Ouvrages en langue anglaise

– AL SEMMARI Fahd, *History of the Arabian peninsula.*
– COMMINS David, *The wahhabi mission and Saudi arabia.*
– DAVIES Charles E., *The Blood-red Arab Flag: An Investigation Into Qasimi Piracy, 1797-1820.*
– HEINEMANN William, *Christians at Mecca*, 1909.
– VASSILIEV Alexei, *The history of Saudi arabia.*

BnF
PHS